



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

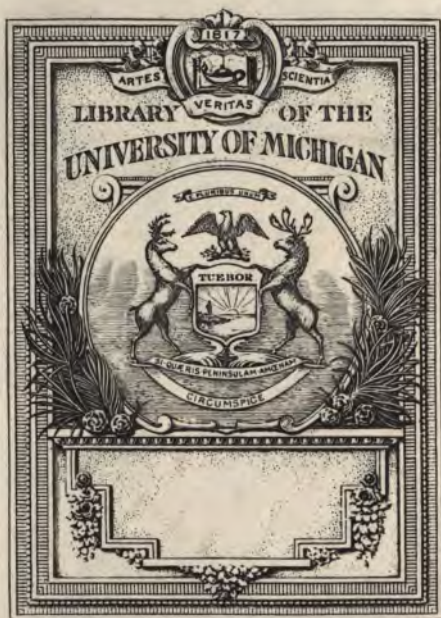
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









100, 20
75
456

L'AMI
DES
JEUNES GENS.



Grivel, Guillaume

L'AMI DES JEUNES GENS,

..... *Petite hinc Juvenesque, Senesque
Finent animo certum, miserisque viatica canis.*
Perf. Sar. 5, Vers. 64, 65.

Par M. G*****

Premiere Partie.



A L I L L E,
Chez J. B. HENRY, Imprimeur-Libraire,
sur la Grand'Place.
Et se vend à Paris, chez DUCHESNE;
rue St. Jacques.

M. D C C. L X I V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE;

LB
575
• G87

AVERTISSEMENT.

*J*E ne dirai pas comme un Auteur célèbre : je n'aime pas à remplir un Livre de choses que tout le monde sait ; mon raisonnement est différent en bien des points sur la même matière : je voudrois , au contraire , que l'on ne trouvât rien dans cet Ouvrage , dont tout le monde ne fut parfaitement convaincu ; & qu'en lisant les choses qui y sont convenues , il semblât qu'on ne fit que s'en ressouvenir.

Je serois bien fâché de promettre de se grandes choses , peut-être le serois-je autant de les tenir ; car , dans ma façon de penser , redherchant plutôt l'utile que le nouveau , je n'aurois gueres lieu de m'applaudir d'avoir mis au jour de brillans paradoxes , puisque je ne saurois le faire qu'aux dépens de la vérité que je

ij A V E R T I S S E M E N T.

cherche. On a avancé il y a long-temps, touchant les Ouvrages d'imagination & de morale , que tout est dit : si cette assertion est fondée, il me paroîtroit injurieux pour ma raison , de venir assurer les hommes qu'ils ont mal vu jusqu'à moi sur la matiere que je traite ; il me semble qu'en voulant me frayer une route toute nouvelle , je ne pourrois donner que dans des écarts.

Aussi, me suis-je fais une loi si stricte de suivre dans ce Livre , ce que la raison & l'expérience peuvent suggérer de meilleur sur l'éducation , que pour le rendre plus utile , je n'ai pas balancé de prendre par-tout où je l'ai su rencontrer , tout ce que j'ai cru de plus propre à perfectionner mon sujet.

Ne cherchant dans l'Ouvrage que je donne au Public, que le bien de mes Compatriotes , il m'a paru que je devois être plus soigneux de la réussite de mon

AVERTISSEMENT. iij

dessein , que de me faire un nom ; dans cette intention , la raison m'a paru mon bien , quelque part qu'elle se soit montrée , & je m'en suis servi d'après les autres comme d'après moi.

Qu'on ne me reproche donc pas , que j'ai mis dans ce Livre bien des choses qui ont été pensées par d'autres , je me fais gloire , au contraire , de n'y avoir rien mis que ce qu'ils ont pu penser de mieux.

Je me sers quelquefois , ou à peu près , des mêmes expressions dont les autres se sont servis ; j'ajouterois ici le nom de tous les Auteurs auxquels je suis redevable , si je pouvois me souvenir de tous : si l'on me reproche , après cela , d'avoir imité en plus d'un endroit quelque moderne , ce ne sera certainement pas dans l'aveu que je fais ici. Ce n'est pas que la plupart de ceux qui ont traité de nos jours la même matière , n'eussent du moins autant de droit de le faire ; mais , où nous ne nous

iv **AVERTISSEMENT.**

rassemblons gueres , c'est qu'ils sont plus modestes que moi , & qu'ils ne veulent pas en convenir.

J'ai cru dans mon objet , réellement essentiel , pouvoir suivre ce qu'en ont dit de mieux tous ceux qui , dans tous les temps , ont écrit sur cette matiere , ou sur d'autres qui y ont quelques rapport : Platon , Xénophon , Cicéron , Sénèque , Quintilien , Plutarque , Bacon , Locke , Montaigne , Fleuri , Fenelon , Crouzas , Rollin , Lachalotais , Rousseau même , & plusieurs autres , m'ont fourni quantité de précieux matériaux , que j'ai employés ; je les ai tous suivis , sans en suivre un seul en particulier.

Après cet aveu fait ingénument , je pourrois dire que je ne dois à personne l'ensemble de mon Ouvrage ; que si je me suis servi quelquefois des pensées de différens Auteurs , il m'est aussi arrivé très-souvent , de voir avec satisfaction que je

AVERTISSEMENT. ♦

me rencontrais de pensée avec eux , & que si je n'avois pas le mérite de l'invention , c'est qu'ils m'avoient devancé. Je pourrois ajouter , qu'il y a bien des choses qui m'appartiennent en propre , & que d'autres diroient neuves , mais ce n'est pas à moi à l'annoncer , c'est au Lecteur à le voir.

Voilà tout ce que je me permets de dire de mon Livre ; je souhaite qu'on le trouve bon. Quand je ne le dirois pas , on le penseroit tout de même ; mais , ce que bien des gens ne penseront pas , sans doute , c'est le motif qui me le fait désirer ; mon unique but n'a pas été de plaire , un motif plus noble m'a conduit : j'aurois autant de droit de faire parade de mes sentimens , que j'en aurois peu de la faire de mes lumières. Je me fais gloire d'être un bon Citoyen , je voudrois que tous mes Compatriotes le fussent également ; & n'étant pas propre à rendre de

vj **AVERTISSEMENT.**

grands services à l'Etat , je voudrois du moins inciter les autres à l'entreprendre.

On trouvera bien des choses à dire contre ce Livre , j'en suis sûr. Les uns blâmeront cette façon de narrer en espece de Dialogue trop diffuse ; à cela , je répondrai que n'écrivant que pour me faire entendre , j'aime mieux être un peu plus long & être mieux entendu. D'autres me demanderont , pourquoi je ne fais parler que trois personnes , tandis que je suppose la conversation devant une nombreuse compagnie ; je dirai à ceux-ci , que ce n'est pas précisément une conversation , que je ne fais que rendre compte de mes sentimens , sur l'exposé desquels on me fait des objections ; & que d'ailleurs , quand ce seroit un véritable Dialogue , je n'aurois garde d'y mettre plus de trois ou quatre interlocuteurs ; on en sent la raison de reste.

AVERTISSEMENT. vii

Enfin , il y en aura qui voudroient y trouver cet esprit , ce style en pointe , qui plaît tant dans les ouvrages modernes , & qui ne le liront peut-être que dans ce dessein , mais s'ils lisent ceci auparavant , je les prie de ne pas passer outre ; je n'avois pas assez d'esprit pour le prodiguer , quand j'en aurois eu davantage , je n'en aurois pas fait une plus grande dépense ; ainsi , ils y en chercheroient vainement ; mon intention a été d'y faire entrer plus de sentimens : la raison en seroit facile à trouver pour quiconque me connoît ; c'est que l'un m'étoit plus facile que l'autre , & que c'est mon cœur qui parle dans cet écrit.

On m'objectera sans doute bien d'autres choses , auxquelles je ne crois pas devoir répondre ; si le livre est bon , il se fera lire ; s'il ne l'est pas , il me seroit inutile de le dire , on n'en feroit rien.

ERRATA de la premiere Partie.

- P. 101. 26 , dessus la terrasse, *lisez* sur la terrasse.
P. 42 l. 27 , emploie ses talens , son temps , son
esprit. Pour la patrie , *lisez* employer les ta-
lens , son temps , son esprit , pour la patrie.
P. 103 l. 5. bien être , *lisez* en être.
P. 104 l. 27. délicieuse , *lisez* délicieux.
P. 119 l. 14 , J'avoue que si quelqu'un , *lisez*
J'avoue , dis-je , que si , &c.



L'AMI DES JEUNES GENS.

INTRODUCTION.

✱✱✱ Etois , il y a quelque temps , à la
✱✱✱ **J** ✱✱✱ maison de campagne de Madame la
✱✱✱ Comtesse de cette Dame, qui
joint les agrémens de son sexe au vrai mérite
du nôtre , voit toujours chez elle un monde
choisi , & ce qu'on peut appeller à juste titre
bonne compagnie. Prudente & éclairée , les
amis qu'elle y reçoit , répondent parfaite-
ment à son caractère , & justifient son dis-
cernement : les momens que j'y ai passé m'ont
paru trop courts.

Là , parmi les divers plaisirs que l'on goû-
te , les charmes d'une conversation naturelle

I. Partie.

A

2 L'AMI DES JEUNES GENS.

& enjouée, mais solide & instructive, ne sont pas ceux qu'on doive le moins rechercher. C'est tantôt un point d'histoire, un trait de morale, une question de philosophie, qui en font la matière : mais sans malignité, comme sans pédanterie, on cherche à se former le cœur en parlant à l'esprit ; & loin d'applaudir aux coups envenimés d'une langue meurtrière, on rapporte tout ce qu'on y dit, au bonheur de l'humanité.

Un soir que, suivant la coutume de la maison, nous nous entretenions avec cette cordialité, cette douceur, qui caractérise si bien les bons cœurs & les vrais amis, la conversation tomba insensiblement sur les qualités que doit avoir un bon citoyen : on cita Monsieur le Marquis de Mirabeau, comme un de ceux qui seroient à jamais chers aux cœurs sensibles & bienfaits : on loua l'intention de l'élégant auteur de *l'Ami des Femmes*, & l'on applaudit sur-tout au zèle du premier, qui dans *l'Ami des Hommes*, montrant les intérêts généraux de l'Etat, apprend à chacun de ceux qui le composent, le moyen de trouver le sien en y concourant.

Quelqu'un dit là-dessus, que l'on ne sau-

L'AMI DES JEUNES GENS. 3

roit assez approuver les efforts qu'ils avoient fait pour l'utilité publique , mais que parmi les points importans qu'ils avoient traités , il sembloit aux vrais patriotes , qu'on pourroit en ajouter un des plus essentiels , qui serviroit en quelque maniere de base à l'édifice qu'ils vouloient bâtir : qu'un de ces auteurs supposoit les hommes tels qu'ils devroient être pour son projet , c'est-à-dire , déjà formés ; que l'autre ne parloit que des femmes. On devroit tenter , ajouta-t-il , de former des citoyens , capables d'exécuter les plans du premier , & de sentir tout le prix des fruits que nous devons attendre des leçons du second. Il faudroit pour cela un plan général d'éducation , pour élever les jeunes gens dans ce double dessein , & que quelqu'un enfin se déclara efficacement leur ami.

Il n'y eut personne dans la compagnie , qui n'adoptât ce sentiment comme le sien propre , à la réserve d'un jeune homme , qui me parut d'abord être un de ceux qu'on appelle du bon ton. Il étoit venu rendre une visite à la maîtresse du logis sa parente , & me sembloit être là comme hors de sphere. Léger & inconfidéré , il ne prêtoit qu'une attention souvent interrompue à tout ce qu'on

4 L'AMI DES JEUNES GENS.

disoit : s'il y mêloit quelques mots , on y voyoit plutôt l'esprit que la raison , & rarement étoit-ce pour approuver. Il se miroit pendant ce temps-là dans une glace , dan-
soit & fredonnoit.

Cependant , quand il entendit qu'on par-
loit d'un nouveau plan d'éducation pour
les jeunes gens , cela parut le fixer. Il prit
un fauteuil près de moi , & s'étant tourné
de mon côté , il me semble , Monsieur ,
dit-il , en m'adressant la parole , que puis-
qu'on veut les rendre différens de ce que nous
sommes , on ne trouve pas notre maniere
d'être & de penser aussi-bien qu'on pourroit
la desirer ; cependant , s'il y a des hommes
gauches , idiots , stupides , imbécilles , des
esprits faux & maussades , c'est qu'on n'a pas
su les modeler sur les gens du bon ton &
du bel air ; on n'a pas besoin certainement
d'un livre de plus , de fade morale , nous som-
mes les livres vivans. N'est-il pas vrai , ajou-
ta-t-il , qu'on n'eut jamais tant d'esprit en
France ; qu'on n'y connût jamais si bien les
sentimens , & sur-tout les manieres aisées &
naturelles ? Ne pensez-vous pas comme moi :
qu'en dites-vous ?

Je crois que vous avez beaucoup d'esprit ,

L'AMI DES JEUNES GENS. 5

& que vous pensez très-bien : . . . , (*) mais les objets se présentent peut-être à moi sous un autre point de vue ; car , je suis persuadé qu'en général, les jeunes gens ne sont pas ce qu'il devroient être , & qu'on peut les rendre susceptibles de bien des avantages qu'ils ne possèdent pas.

Pour moi , me répondit-il , je ne vois pas quels avantages de plus on pourroit nous procurer, puisque nous nous trouvons bien. Nous favons user des richesses & de l'esprit , nous favons plaîre & jouir : que faut-il de plus ?

La satiété , . . . , vient bientôt jeter du dégoût sur la jouissance ; les plaisirs trop sentis émoussent le sentiment , vos plaisirs ne sont donc pas le bonheur ; quand ils le feroient , ce ne pourroit être pour le total de la nation, dont votre classe ne fait qu'une petite partie ; il faut donc que l'Ami des jeunes gens cherche une espece de bonheur qui puisse être commune à tous. Les biens ni le brillant de l'esprit ne le constituent point , mais la vertu fait le donner : on doit donc

(*) Pour éviter la répétition fréquente de ces mots , *lui dis-je* , qui se rencontreroit dans cet Ouvrage , & l'ennuyeuse monotonie qu'elle produiroit , on a mis par-tout quatre points . . . à leur place.

6 L'AMI DES JEUNES GENS.

leur faire sentir, qu'ils ne le trouveront que dans l'accomplissement de leurs devoirs : que leur intérêt particulier consiste à concourir à l'utilité générale ; & que bien loin qu'ils doivent se regarder comme centre de tout ce qui les environne , qu'ils doivent rapporter tout à eux ; ils sont à leur patrie , à leurs parens , à leurs concitoyens , avant que d'être à eux. C'est moins , en effet , un devoir de la société, qu'une loi sacrée écrite au fonds de nos cœurs de la main même de la Nature ; mere tendre , elle veut que tous ses enfans s'aiment , s'entraident réciproquement , & qu'ils trouvent leur bonheur dans leur union.

C'est bien dit , me répondit encore mon jeune homme , mais pourquoi répéter ce que tant de Livres ont déjà dit si inutilement ? Voulez-vous instruire des gens qui , bien loin de profiter de vos conseils , ne vous sauront peut-être aucun gré du motif qui vous porte à les donner ?

Si ma capacité alloit aussi loin que mon zèle , . . . , ce seroit moi qui me ferois gloire de paroître avec éclat cet ami des jeunes gens. Je suis sûr que bien loin d'éprouver cette ingratitude , je trouverois ma récompense dans plus d'un cœur ; & que je me croi-

rois bien payé, si j'avois jamais le bonheur d'en former un seul sur le modele dont j'ai l'idée ! Je fais que bien des auteurs ont laissé dans leurs ouvrages d'excellentes instructions pour les jeunes gens , mais une partie est peu connue du public ; une autre renferme des maximes très-dangereuses ; enfin , chez les autres , ce n'est qu'un plan d'études ; ce qu'ils demandent ne regarde gueres que l'esprit. Je pourrois donc , avec quelque espérance de me rendre utile , présenter mes propres réflexions , & réunir sous un même point de vue , tout ce qu'on peut desirer à un jeune homme , & ce que je voudrois lui procurer.

De la maniere & du ton dont vous parlez , me dit alors la Comtesse , nous pouvons juger que vous l'avez fait , ce plan que vous semblez souhaiter & que vous attendez d'un autre ; nous espérons de votre amitié , que vous ne voudrez pas nous en faire un mystère plus long-temps.

Il est vrai , . . . , Madame , que ce qui fait la matiere de la contestation présente , a souvent été celle de mes réflexions. Mais que ne pourroit-on pas ajouter à ce que je vous en dirai ! Je voudrois bien que tout François fût aussi convaincu de son importance , que je le

suis : je ne vous cacherois point là-dessus mon sentiment ; & je me ferois gloire de le mettre au jour , si j'étois aussi sûr de lui donner un tour agréable , que je pourrois en démontrer la solidité.

L'éducation de la Jeunesse devroit d'autant plus exciter les soins du gouvernement , qu'elle est , j'ose le dire , le plus grand intérêt de l'Etat. C'est en le remplissant de véritables citoyens , qu'on peut le porter à ce point de perfection ; au-delà duquel il n'y a plus rien à desirer : le rendre riche au-dedans , formidable au dehors , la terreur & l'admiration de ses voisins. C'est par là que les sciences , l'agriculture & le commerce , par une gradation sensible , mais naturelle , y parviendront à ce point d'élévation & de stabilité , dont l'Ami des Hommes nous fait sentir l'intérêt , & souhaiter la réussite. Enfin , les principes d'une véritable éducation m'ont toujours paru la source de tous les biens pour ma patrie , & c'est ce qu'on y a malheureusement trop négligé jusqu'ici.

Nous ne sommes pas nés seulement pour nous : voilà une vérité fondamentale , que tout bon citoyen ne doit jamais perdre de vue. Nous sommes comme une pièce d'ar-

chitecture qui , mise dans la place qui lui convient , doit faire un tout avec le reste du bâtiment. C'est donc à nous une nécessité d'avoir la forme requise pour occuper cette place.

Nous venons au monde chargés de l'obligation de plusieurs devoirs : envers nos supérieurs , envers nos égaux , envers nous-mêmes. L'Être infini qui nous a donné l'existence , le Roi qui nous gouverne , les Parens de qui nous tenons le jour : voilà nos supérieurs. Nos amis , nos concitoyens , tous les hommes qui sont nos freres : voilà nos égaux.

Pour bien nous acquitter de ce que nous devons , il faut connoître nos devoirs , il faut être en état d'y satisfaire. Soumission , reconnaissance , amour pour nos supérieurs. Sensibilité , bienfaisance pour nos semblables , estime pour nous-mêmes : c'est là le tribut journalier dont nous sommes redevables , & que nous ne pouvons refuser sans vouloir troubler l'harmonie générale , & sans donner atteinte à notre bonheur.

Voulez-vous rendre vos enfans en état de figurer dignement dans le monde , les voir sujets fideles , fils obéissans , amis sinceres , désintéressés : voulez-vous qu'ils soient bons pères , époux

10 **L'AMI DES JEUNES GENS.**

constans & heureux : formez leur cœur ;
éclairez leur esprit , fortifiez leur corps. Une
exacte probité , un savoir louable , un corps
sain , robuste & dégagé : voilà ce qu'il leur
faut , & ce que vous pouvez ordinairement
leur procurer.

De la rectitude du cœur , vous verrez cou-
ler les qualités les plus estimables. L'amour
du bien , la modération des desirs , la can-
deur , la reconnoissance , la douceur , la con-
fiance , le courage ; de l'esprit , la prudence ,
la sagacité dans les affaires , la prévoyance ,
la politesse , la vigilance : de l'un & de l'autre ,
toutes les vertus civiles & morales. Enfin , la
force & la bonne disposition du corps , leur
donneront les moyens de tout exécuter ,
comme leur esprit leur donnera lieu de tout
entreprendre.

C'est assez pour ce soir , me dit alors la
Comtesse , il est déjà tard. Mais comme ce
que vous venez de nous dire , prépare à quel-
que chose de plus intéressant , & que je suis
très-curieuse de favoir la suite de ce Plan ,
dont nous ne voyons que l'ébauche , je vous
donne rendez-vous demain matin , avant l'au-
rore , dessus la terrasse ; & afin qu'il n'y ait
rien de suspect , je vous y joindrai avec Mon-

sieur le Chevalier , qui , je crois , ne refusera pas de m'y tenir compagnie. Je serai bien-aise qu'il puisse s'assurer, si vous pensez bien , en pensant différemment que lui. Le Chevalier lui fit une grande inclination en signe de consentement , & chacun se retira.

PREMIERE JOURNÉE.

Considérations sur nos Devoirs.

JE me fis un plaisir d'être ponctuel à ce qu'exigeoit de moi Madame la Comtesse. Je me levai très-matin ; & m'étant rendu à l'endroit assigné , je m'y trouvai le premier , mais je n'y demeurai pas long - temps sans voir venir une partie de ma compagnie de la veille. La Comtesse fut exacte , & elle eut sur-tout le soin de mener son jeune parent.

Je ne fais , dit-elle en m'abordant , si Monsieur le Chevalier ne me saura pas mauvais gré de l'avoir fait lever dans un temps , où il se coucheroit peut-être à peine dans tout autre lieu , & d'avoir interverti de même l'ordre de son sommeil. Mais pour moi je suis ravie que vous m'ayez engagée à venir ici

respirer le frais aussi à bonne heure. Il me semble que le crépuscule qui dure encore , a prêté de nouveaux agrémens à tous les objets qui nous frappent la vue ; & mon cœur en ressent une impression de plaisir, que je ne saurois définir.

Nous étions dans le mois de Juin , il avoit fait la veille un chaud extrême : la nuit en avoit quelque chose de plus délicieux. Le temps étoit calme : le Ciel sans aucun nuage : les étoiles , qui commençoient à disparaître , brilloient d'un feu plus doux. Le chant des oiseaux , les sons touchans du rossignol , le murmure de la rivière qui bordoit la terrasse , une foible agitation des feuilles , produite par ce petit vent frais qui annonce le lever de l'aurore , la douce fraîcheur du matin , faisoient de ce moment un moment enchanté ; & le cœur de la Comtesse n'étoit pas le seul , sur qui tous ces charmes innocens fissent une impression agréable.

Avouez , Monsieur , continua la Comtesse , en s'adressant à moi , que cet instant passé dans le sommeil nous eut dérobé une sensation bien flatteuse , & que cette nuit vaut bien le plus beau jour.

Oui , Madame , . . . , il n'est personne qui

ne dût en être frappé d'admiration, & qui réfléchissant sur la beauté de la nature, qui parle tous les jours si sensiblement à nos yeux, ne dût être pénétré d'amour, de respect & de reconnoissance, pour l'Auteur de tant de merveilles & de tant de biens, dont nous jouissons quelquefois sans faire attention à la main libérale qui nous les a donnés, souvent avec ingratitude.

Je vous parlois hier des devoirs indispensables auxquels tout homme est sujet en naissant. Comment, en jettant les yeux sur tout ce qui l'environne, peut-il refuser celui d'amour à ce Créateur, qui, après lui avoir donné l'être, le soutient encore à tous les instans : de reconnoissance, pour tant de biens dont il l'a entouré, & qu'il ne cesse de lui prodiguer : d'obéissance enfin & de soumission au pouvoir souverain & à la volonté de ce Maître si grand & si absolu ? N'est-ce pas pour nous le premier devoir & le plus saint ? Ne sont-ce pas les premiers sentimens qu'on doit graver dans nos cœurs, & les premières connoissances qui doivent briller à notre esprit ?

Je ne voudrois pas être taxé d'ingratitude, me dit le Chevalier ; c'est un vice si bas, qu'il

doit se faire détester de tout homme qui a un cœur & qui pense ; mais si c'est au hasard que nous soyons redevables de tout ce qui frappe nos sens ; si c'est la rencontre fortuite des atomes , qui ait occasioné , comme cela pourroit bien être , la naissance de tous les corps , la lumière , les élémens : &c. ne sommes-nous pas dispensés d'une reconnoissance qui ne porte sur rien , & qu'il seroit absurde d'accorder à un événement arrivé sans dessein comme sans motif ?

Eh ! quoi, Monsieur, . . . , puis-je bien me persuader , qu'un être raisonnable , doué de la faculté de penser , qui étend , qui combine ses idées , puisse croire au fonds de son cœur , que tout ce qu'il voit , soit l'effet de la rencontre fortuite de tous ces atomes ; qu'il faut de nécessité supposer , dans ce système absurde , n'avoir reçu l'être d'aucun pouvoir étranger , & ne se mouvoir que par eux-mêmes ? Mais , comment ont-ils acquis ce mouvement que rien ne leur a communiqué ? & s'ils le tiennent d'eux-mêmes , ne faut-il pas que ce soit autant d'êtres pensans ? qu'ils aient eu une volonté déterminée à se mouvoir , puisque tout nous apprend que l'état naturel des corps est le repos ? ce sont donc

autant de Dieux indépendans les uns des autres ?

Arrêtez , me dit-il , je suis bien éloigné de croire que chaque atome puisse avoir , comme l'ont prétendu quelques Philosophes , la faculté de la pensée. Dans ce cas , au lieu de reconnoître un Dieu , je devrois en admettre autant qu'il y auroit de ces portions indivisibles de matiere ; & il paroît incompréhensible , que ne se devant rien les uns les autres , il en eusse jamais pu résulter l'harmonie & l'union qu'on voit dans tous les corps. Mais il se peut que la matiere ait existé , & qu'elle ait eu le mouvement de toute éternité : que ce mouvement ayant enfin rapproché certaines parties de la matiere , qui se convenoient entr'elles , il s'en soit formé des corps , tels que nous les voyons à présent ; & c'est sans doute à ces différentes modifications qu'on est redevable de leur être , & des qualités diverses qui leur sont inhérentes.

C'est-à-dire , . . . alors , que pour vous décharger du poids de cette reconnoissance , vous aimez mieux attribuer la formation de l'Univers à un être aveugle , qui ne peut avoir eu ni volonté ni règle ; enfin , à un véritable être de raison , qu'à cet être intelligent ,

dont la puissance souveraine égale l'immen-
sité de ses autres perfections.

Pour moi , dit la Comtesse , je ne saurois
passer à Monsieur le Chevalier un systême ,
qui fait croire dans celui qui l'admet, aussi peu
de bonne foi que de lumière , & suppose or-
dinairement un cœur corrompu , un esprit
gâté. Il a de l'esprit, je le crois bon cœur,
comment peut-il penser de même ? Je ne me
pique pas d'être Philosophe , mais il me pa-
roit que ce systême est non seulement indéfi-
nissable , mais encore d'une très-dangereuse
conséquence pour les mœurs.

Pourrois-je jamais me persuader , repris-je
aussi-tôt , quand je croirois l'éternelle exis-
tence de la matiere , que de la confusion de
ses mouvemens il ait pu naître ces accords ,
cette harmonie , qui lient toutes les parties
de l'Univers : ces loix si invariables , si cons-
tantes ? que du sein du cahos & de l'aveugle-
ment il ait pu sortir cet ordre si admirable ,
cette lumière , ces couleurs qui embellissent
tout , ces mouvemens des astres , assujettis à
une regle si exacte & si certaine , qu'on peut
en prédire à coup sûr les révolutions & les
périodes dans des milliers de siècles à venir ?

Seroit-ce l'effet du hasard , d'un événe-

ment momentané , que ces élémens , que toutes ces plantes , que tous ces corps organisés , répandus sur la surface de notre globe ? Que penseriez-vous d'un homme , qui trouvant en son chemin une horloge dont il n'auroit jamais vu de modele , pourroit croire qu'elle seroit une production fortuite de la rencontre de certains atomes , plutôt que de lui attribuer un auteur.

J'avoue ingénument , dit le Chevalier , que toutes les conséquences de ce syst me ne sauroient pas trop se comprendre ; mais combien de choses que vous ne comprenez pas , dont vous croyez néanmoins la réalité ? Comprenez-vous mieux ce Dieu qui n'est pas matière ; & concevez-vous comment du sein du néant il a pu tirer tous les êtres.

Je crois que j'existe & que je pense, . . . , je ne tiens point cette faculté de moi-même , & je comprends que la matière ne m'a pas communiqué cette faculté , qu'elle-même n'a pas. Il faut donc dans ce cas , que je reconnoisse un autre auteur qui ne peut être matière , puisqu'il faut qu'il soit plus parfait que moi & que la matière ; & cet auteur , c'est Dieu , dont je reconnois la réalité , sans en connoître l'essence , sans en pénétrer la profondeur,

Attendez, me dit le Chevalier, je ne saurois pas convenir, que quoique vous pensiez, vous ne tenez pas la faculté de la pensée de cette matiere qui ne pense pas ; vous ne jouissez de cette faculté, que parce que vous avez reçu une modification différente & plus parfaite.

Comment ! Monsieur, repris-je encore, mon esprit aura des notions du passé & de l'avenir, des attributs de cette puissance que je ne crois pas matiere, des vertus, du bien & du mal moral, idées qui ne me viennent pas par les sens, & il ne sera qu'une modification de la matiere ? Examinez bien ce que c'est que penser, verrez-vous que l'ame puisse avoir les attributs de la substance étendue : qu'elle ait de la largeur, de la profondeur ? elle est donc d'une autre substance que la corporelle ? elle n'a donc rien de commun avec elle ? elle ne sauroit donc souffrir de son retranchement ni de sa mutation : elle n'a point de parties, elle ne sauroit être divisée ni périr.

Il faut donc convenir qu'il est un auteur de ce que nous sommes, plus parfait que nous, puisque nous en dépendons, & que nous lui devons notre existence ; mais ce n'est point

la matiere , puisqu'il est démontré que notre esprit est d'une substance absolument différente & plus parfaite. C'est donc Dieu qui nous a formés. Il est donc vrai qu'il est. En nous, hors de nous, tout nous annonce ce Dieu créateur ; & je ne saurois croire que jamais personne puisse se persuader à foi-même qu'il n'en est pas.

Vous avez voulu plutôt nous exposer les façons de parler de quelques jeunes gens d'à présent, que nous faire connoître ce que vous pensez vous-même. Il peut y en avoir plusieurs, qui cherchant dans leurs passions une indépendance totale, affectent d'éloigner de leur esprit, autant qu'ils peuvent, l'idée d'un Maître qui voit tout. Ils voudroient se convaincre qu'il n'est point, pour calmer les inquiétudes qu'ils éprouvent dans l'inobéissance de leurs devoirs, dont tout leur parle, dont tout les avertit.

Affreuse illusion ! Ce sont des aveugles volontaires, qui ferment les yeux à la clarté pour ne pas la voir ; mais ces ténèbres, qu'ils recherchent avec tant de soin, & dans lesquelles ils se plaisent, ne sauroient passer jusqu'à leurs cœurs. S'ils y rentrent, ils y trouvent encore cette vérité, qu'ils fuient,

& qui s'y montre malgré tous leurs efforts. Elle luit, elle éclaire leur ingratitude.

S'ils tentent de persuader ce qu'ils ne croient pas, à d'autres qui voudroient le penser de même par de semblables motifs, c'est qu'ils croient, en se donnant des compagnons, autoriser leur projet coupable, diminuer le poids dont ils se trouvent chargés, & se donner une espece de supériorité par leurs folles opinions. L'incrédulité est donc devenue à la mode. Elle est du bel air; & comme ces Messieurs affectent l'esprit, il n'est pas étonnant que leurs imitateurs pensent se donner un relief en affichant cette incrédulité, dont ils voudroient étourdir leur imagination pour tranquilliser leur cœur.

Oui, je sens avec vous qu'il doit y avoir un Être suprême, répondit le Chevalier: le nier, c'est démentir son sentiment intérieur. Mais cet Être si grand, dont toutes les perfections doivent répondre à la toute-puissance, est trop élevé sans doute au dessus de nous, pour vouloir, de si basses & de si foibles créatures, un tribut d'hommages & de gratitude. Il ne nous a point créés par aucun besoin qu'il eut de nous. Lui seul, il se suffit à lui-même, sans vouloir s'embarrasser de ce

que nous faisons , & sans prendre intérêt à ce qui se passe ici-bas.

Sont-ce ici, Monsieur, . . . , les expressions de votre cœur , qui regarde l'ingratitude comme le vice le plus abject ? Quand Dieu pourroit avoir cette indifférence incompréhensible ; quand il pourroit être dans cette perpétuelle oisiveté , dans laquelle Epicure s'imaginoit que sa Divinité étoit sans cesse plongée , lui en devez-vous moins les biens dont vous jouissez ? S'il n'a eu d'autre motif pour nous en combler , que sa seule bonté , & si nous sommes si petits devant lui , l'obligation que vous lui devez n'est-elle pas d'autant plus considérable , qu'il y a plus de distance de vous à lui ?

Mais il y a de l'inconséquence à penser qu'il puisse être indifférent à notre égard , quand sa bonté se montre si manifestement dans tous les dons qu'il nous a faits , & qu'il ne cesse de nous prodiguer chaque jour.

Vous convenez qu'il doit réunir toutes les perfections : il est donc infiniment aimable , vous lui devez donc votre amour. Mais s'il est encore souverainement bon & puissant , il est lui-même la souveraine Justice , & nous devons en attendre , suivant nos actions , une

punition & une récompense sans mesure. C'est la crainte de lui déplaire, qui doit être le fondement d'une véritable sagesse, & la base d'un bonheur que rien ne sauroit altérer. Voilà un principe que tous les grands hommes de tous les temps ont adopté, & sur lequel ils ont crû devoir régler toute leur conduite : & jusques dans les ténèbres du paganisme, les Socrates, les Antonins, les Marc Aureles, n'ont pas douté, que pour être heureux, il ne fallût la paix du cœur ; qu'on ne l'obtenoit que par l'exacte observation de ses devoirs, & que le premier de tous étoit ce que nous devons à la Divinité.

Je vois bien, me dit le Chevalier, que vous ayant une fois accordé qu'il y a un Dieu, vous voulez me faire convenir que puisque tout en est dépendant, il lui faut un culte, il nous faut une religion ; mais dans l'intention où vous êtes de faire trouver aux jeunes gens leur bonheur, dans la pratique d'une vertu éclairée, je doute beaucoup que votre sentiment puisse faire fortune auprès d'eux. En effet, la religion condamne nos plaisirs, & ne présente que d'austères devoirs ; comment être heureux avec elle ?

Je ne fais que trop, . . . , que la plupart des hommes d'aujourd'hui n'adorent que le plaisir, & sur-tout les plaisirs des sens les plus vifs & les plus sensibles ; que leur ame , accoutumée à leurs mouvemens tumultueux & rapides , ne trouve plus que du dégoût dans ceux qui sont plus tempérés ; que par là les plaisirs tranquilles & innocens qu'offre la nature , sont perdus pour eux , & qu'ils s'imaginent que bien loin d'en trouver dans la pratique de la religion , elle demande une austère sagesse qui les écarte loin de nous.

Voilà leur maniere de penser ; ils croient qu'ils doivent être Chartreux ou Anachorettes , dès qu'on leur parle de religion ; & ils n'imaginent rien que de triste & de rebutant dans sa pratique. Cependant , ce préjugé malheureux ne leur laisse pas voir combien il est doux de s'acquitter de ce devoir indispensable : que la religion ne peut donner que de la grandeur & de l'élévation à l'ame : qu'elle nous fait mieux supporter les revers & les coups du sort , les peines & les infirmités attachées à l'humanité , & que non seulement elle s'allie très-bien aux qualités d'un homme aimable , mais qu'elle donne une gaieté , une douceur , une sérénité qu'on

24 L'AMI DES JEUNES GENS.

chercheroit en vain dans le tumulte des faux plaisirs , & qu'on ne peut trouver que dans un cœur solidement vertueux , & son sectateur fidèle.

Eh ! quoi , Monsieur , me dit le Chevalier, seroit-il possible qu'en s'acquittant de ce devoir que vous nous peignez si indispensable , nous trouvassions ces véritables plaisirs que nous nous empressons si vainement de rencontrer dans tous les objets qui nous environnent ; & que pouvant devenir par là , justes , équitables , chéris & révéres , nous fussions encore réellement heureux ?

Rien de plus vrai , . . . , tous ceux qui l'ont éprouvé & qui l'éprouvent , vous diront qu'on ne sauroit exprimer la douce satisfaction qu'on sent intérieurement ; & qu'à un cœur juste , qui met son bonheur dans la vertu , la nature offre mille beautés , mille agrémens , qui ne sont sensibles que pour lui.

Vous le concevrez facilement , si vous faites attention qu'un homme qui rend à Dieu ce qu'il lui doit , pense toujours avoir pour témoin , ce juste Rémunérateur de tout ce que l'on fait pour lui plaire ; qu'il est persuadé de trouver en lui , non seulement un Juge équitable , mais encore le pere le plus tendre

tendre : qui le voit , qui l'éclaire , qui veille sur toutes ses démarches , & qui le soutient dans tous les dangers. Dans le temps que tout crie contre l'ingratitude d'un homme qui s'écarte de ce devoir , tout au contraire , semble applaudir à celui qui s'en acquitte fidèlement. De là cette joie si douce & si sensible , cette paix & ce repos du cœur si délicieux , lorsqu'on peut penser intérieurement qu'on a fait & qu'on est dans la volonté de faire ce qu'il a commandé.

Mais , me dit le Chevalier , ces commandemens ne me paroissent pas aussi faciles à remplir que vous me les faites , il me semble que l'on doit trouver plus de peine à s'en acquitter , que vous prétendez nous le faire sentir.

Je suis sûr , . . . , que si vous y réfléchissiez attentivement , vous n'y trouveriez pas ces difficultés qui vous ont d'abord frappé. N'est-il pas vrai , ajoutai-je , que vous ne sauriez jamais vous empêcher d'aimer un pere aimable , qui vous chérissant tendrement , ne cessant de vous combler de bienfaits , de vous prouver cette tendresse par mille présens , en vous en promettant encore d'ineestimables , ne demanderoit d'autre marque de reconnaissance de votre part , que d'être aimé de

I. Partie.

B

26 L'AMI DES JEUNES GENS.

vous , & que vos freres eussent droit à votre sensibilité & à votre amour ?

Ne trouveriez-vous pas ce pere digne de tous les sentimens de votre cœur , & n'admireriez-vous pas , qu'il n'exigea d'autres témoignages de votre tendresse , que ceux mêmes dont votre bon naturel vous auroit fait acquitter sans doute , indépendamment de ce qu'il vous auroit commandé.

Oui , dit le Chevalier , j'en conviens , on ne fauroit s'empêcher d'aimer un pere aussi aimable.

Mais , que penseriez-vous de son fils , . . . , si au lieu de satisfaire à ce que son pere auroit droit d'attendre de lui , il montrait non seulement une indifférence criminelle , mais encore la plus noire ingratitude, en se faisant un plaisir de ce qui pourroit le défobliger , ou en voulant s'approprier l'héritage de ses freres ?

Je vois bien où vous en voulez venir , me répondit-il ; il faut pourtant que j'avoue que c'est là le caractère le plus odieux , & qu'un homme pareil devrait être sans cesse tourmenté en lui-même , en se reconnoissant si peu juste & si méprisable.

Faites maintenant l'application, , & concevez par vos propres sentimens , si étant élé-

vez dans une religion si pure , si raisonnable , nous ne devons pas plutôt trouver notre bonheur , en suivant sa morale sublime & pourtant naturelle , que dans la recherche de ces plaisirs momentanés , après lesquels nous courons avec tant d'empressement , & qui ne sauroient jamais remplir le vuide de notre cœur.

Que tout homme sensé , pense donc , s'il veut être heureux , que ce n'est point par l'ivresse des sens qu'il pourra le devenir , mais par l'observation de ses devoirs. Qu'en se faisant lui-même le centre de tous ses desirs , qu'en ne prenant pour guide que ses passions , il n'arrivera jamais au terme où il aspire.

Soyez-bien persuadé , mon cher Monsieur , que si les hommes ne trouvent pas ce bonheur qu'ils souhaitent , après lequel ils soupirent du premier moment où ils ouvrent les paupieres , c'est qu'ils ne prennent pas la route qui y conduit , qu'ils n'ont pas une idée juste de ce qu'il est , & qu'ils cherchent au loin ce qu'ils peuvent trouver en eux-mêmes. Convainquez-vous bien que vous ne serez jamais heureux que par la vertu , & que le fondement de toute vertu , est de rendre ce qu'on doit à l'Être souverain.

28 L'AM: DES JEUNES GENS.

Que ne puis-je en vous parlant me faire entendre de tous ceux qui peuvent douter d'une vérité si essentielle ! Ecoutez votre ami , leur dirois-je , qui voudroit au prix de son sang, votre bien & le commun bonheur de ses concitoyens ; souvenez-vous pour vous-mêmes , de ce dont vous voulez qu'on instruisse vos enfans. Quelques frivoles que vous puissiez être , il n'en est pas parmi vous , qui ne pense par leur éducation les mettre dans le chemin du bonheur & de la vertu , & les en rendre capables. Vous sentez alors clairement de quelle nécessité , pour l'exécution de ce juste dessein , est la pratique de ce devoir , dont vous savez si bien vous dispenser vous-même. Vous voulez qu'ils s'en acquittent , vous ne vous en acquittez pas ; ils n'en feront pas plus que vous. Parlez d'exemple , & vous ferez écouté.

C'est en vain , disoit un grand Orateur de ce siècle , » que vous donnez à vos enfans » des leçons de vertu & de probité , & que » vous vous faites honneur de leur débiter » les maximes les plus séveres & les plus » héroïques de la sagesse , si la conduite domestique soutient mal le faste & la vanité » de ces instructions.

» Vous leur proposez les vertus & la piété
 » de leurs ancêtres , & vous affoiblissez , en
 » les démentant vous - même par des mœurs
 » opposées , l'impression qu'auroit pu faire
 » sur eux le souvenir de ces anciens modeles.
 » Ainsi, loin de leur inspirer des sentimens
 » de vertu , vous les accoutumez de bonne
 » heure à penser que la vertu n'est qu'un
 » nom ; que les maximes qu'on leur débite
 » ne sont qu'une façon de parler , que l'usage
 » a toujours contredit ; & qu'enfin , ceux qui
 » en ont paru dans tous les temps les plus
 » zélés défenseurs , ont toujours été au fonds
 » semblables au reste des hommes.

Si vous voulez que votre fils soit heureux un jour, qu'il puisse trouver son bonheur dans l'utilité générale , & qu'il soit homme de bien , ayez soin de graver de bonne heure dans son ame les sentimens d'amour, de reconnaissance , de respect, qu'il doit à Dieu ; mais pour le faire plus efficacement , rendez à Dieu ce que vous lui devez , pratiquez exactement tous vos devoirs , & soyez homme de bien vous-même.

Je remarquai, que ce discours rendoit notre jeune homme plus sérieux , plus attentif , & qu'il réfléchissoit sur son objet , dont il n'avoit

peut-être jamais bien examiné l'importance. Cela me causa un sensible plaisir, & je crus d'autant mieux devoir espérer qu'il adopteroit mon sentiment, que je crus remarquer qu'il avoit le cœur bon. Ce qui me paroissoit de blâmable en lui, venoit plutôt de la contagion de la mauvaise compagnie qu'il avoit fréquentée, de ce malheureux esprit du bel air (qu'il avoit pris, ainsi que beaucoup de ses semblables le font encore, pour le vrai mérite d'un homme) que d'une inclination naturelle au vice ; comme j'ai eu lieu depuis de n'en pas douter. Je m'applaudis en secret de cette découverte ; & dans le dessein que je conçus sur l'heure d'en profiter pour l'avantage du jeune homme, comme le soleil n'étoit pas bien haut, & que nous étions à l'ombre, je continuai de parler ainsi.

Je ne doute pas, Monsieur, . . . , que le bon naturel que vous avez, sans doute, ne vous fasse trouver bien juste & bien raisonnable, ce que je viens de vous dire que nous devons à Dieu ; & que vous ne jugiez que les plus puissans du monde, ainsi que ces bergers que nous voyons conduire leurs troupeaux, ne sauroient s'en dispenser sans ingratitude & sans abrutissement. Qui peche

par là dans quelque'état qu'il soit ; quelques qualités qu'il possède d'ailleurs , ne sera jamais un honnête homme , ne connoîtra jamais la véritable probité ; car , s'il n'aime pas cet Être si parfait , comment aimera-t-il ses semblables , dont la religion & le soin éclairé de notre bonheur , fait notre second devoir ? Comment obéira-t-il à un autre homme ? comment reconnoîtra-t-il un Souverain ? & quel intérêt prendra-t-il à sa patrie , s'il fait se dispenser du plus essentiel de tous ?

Oui , je conçois ce que vous voulez me faire entendre , me dit mon jeune homme. S'il est un Dieu , c'est nécessairement un Être parfait ; nous tenons tout de lui , nous dépendons de sa suprême puissance. Il est de notre devoir , comme de notre bonheur , de nous acquitter sans cesse du tribut d'hommages & de reconnaissance que nous lui devons ; & tout homme , sans exception , doit une soumission parfaite à la loi qu'il nous a donnée. D'où il est facile de comprendre , que nous devons aimer notre Roi , notre patrie. Mais , comme nous ne sommes pas tous nés , & ne nous trouvons pas toujours dans une situation propre à les servir , il me semble qu'il en est beaucoup parmi nous , qui ont peu de devoirs à cet égard.

La patrie, , peut être considérée sous deux points de vue également intéressans. D'un côté, l'on peut regarder le Roi , qui est son chef, comme l'image de cette divinité toute puissante , de qui nous tenons tout , qui nous soutient , qui nous protège , qui nous défend. De l'autre , c'est l'autorité , c'est le gouvernement paternel plus étendus. De quelque côté qu'on l'examine , de quelque manière qu'il soit considéré , on verra toujours que tous ceux qui font partie de l'Etat , ont plusieurs devoirs à remplir à son égard ; quoique dans le nombre , il y en ait beaucoup qui en ont davantage , suivant leurs biens , leur esprit , leurs talens ; suivant la place qu'ils occupent , ou celle qu'ils feroient en état d'occuper.

L'Etat est une grande famille , dont tous les sujets sont les enfans. Son intérêt est le leur ; ils doivent le chercher , y concourir d'une ardeur unanime. Si quelqu'un s'y refuse, soit par négligence , soit par mauvaise volonté , il ne fait pas seulement le mal des autres , il fait encore le sien en même temps. Que l'Etat soit florissant , ou qu'il dépérisse , ses membres se ressentent de sa décadence ou de sa prospérité. Il n'est pas jusqu'à la gloire de notre

pays qui ne rejaille sur tous ses habitans ; leur intérêt ; leur gloire , leur repos , demandent donc qu'ils s'y attachent , qu'ils cherchent à en augmenter le lustre , à en étendre le pouvoir. Mais, ce motif, tout grand qu'il est , n'est pas le seul qui fasse impression sur une ame noble. Sa patrie l'a élevé , l'a nourri , l'a protégé ; ses loix l'ont défendu , il a vécu sous leur tutelle ; n'est-il pas juste , qu'un sentiment de générosité & de reconnaissance , le porte à son tour à la servir , & lui fasse entreprendre pour elle , tout ce qu'il se croira capable de tenter ?

C'est aussi ce que l'on voit dans les cœurs qui ont encore quelque noblesse , qui respirent le sentiment. Les grands hommes ne se déroboient point à cet important devoir : ils se feroient crus déshonorés , si leur ame eut jamais pu se faire une telle pensée. En effet , tous les hommes sont freres , nous devons tous les aimer. Mais ceux qui composent un même Etat , sont nos freres germains ; nous devons les aimer davantage. Les autres sont d'un autre lit ; ceux-ci ont le même pere avec nous. Plus nous cherchons notre bonheur , plus nous sommes avides de gloire ; plus nous devons chérir nos freres , plus la patrie &

notre Roi ont de droit sur nos cœurs. Et si tant d'intérêts réunis , résultent de l'harmonie générale , de quoi n'est pas coupable tout citoyen qui ne craint point de la troubler , en se refusant à ce qu'elle demande de lui. Je ne balance point à le dire , dussé-je passer pour un homme d'un autre temps , c'est une indifférence , une lâcheté , qui devroient déshonorer quiconque en fut jamais taché. Et combien en est-il , qui seroient dans le cas de le craindre , si leur cœur étoit encore sensible à quelque stimulant généreux ? Combien en est-il , qui par négligence , par mauvaise volonté , n'ayant pas les qualités requises , ne sont point à la place où ils auroient pû briller , ou s'y comportent d'une manière indigne ? véritables frêlons , qui ne sont dans la ruche , que pour fucer le miel des abeilles , à la formation duquel ils ont dédaigné de travailler.

Tous les sujets , sans doute , dit alors la Comtesse , doivent à leur Souverain , l'amour , l'obéissance , le respect : à la patrie , le zèle , le travail , & les services. Mais n'en est-il pas qui puissent être dispensés d'une partie de ces devoirs ?

Il y en a qui se dispensent de la totalité , . . . , mais je fais qu'il devroit y en avoir

très-peu qui dussent être dispensés de quelques-uns, ou même, & pour mieux dire, il ne devoit y en avoir aucun ; & c'est à quoi je rémédierois, dans l'éducation que je crois nécessaire à la Jeunesse, si mes instructions étoient aussi efficaces, que les motifs en sont intéressans.

Il n'est point de François dans ce siècle frivole, de ceux, sur-tout, qui se piquent d'avoir de l'esprit & des talens, qui ne dûnt rougir de ne point les employer au bien général ; & qui, au lieu de critiquer le gouvernement, ou de dire de bons mots sur ce que l'on a fait, ne dûnt apporter tous ces soins, mettre tout son génie à lui être utile, & à faire mieux s'il le pouvoit. Mais, comme si les qualités essentielles à un homme, consistoient dans un vain éclat, dans un dispendieux étalage ; la plupart se contentent de briller à nos regards : semblables à certains arbrustes, dont tout le mérite est de plaire aux yeux par les fleurs dont ils se couvrent en certains temps, & qui laissent à d'autres, celui de produire des fruits, dont on vante par tout l'excellence.

Que ne puis-je faire connoître à mes compatriotes tous leurs avantages ; il n'est rien

de bon , rien d'estimable , rien , j'ose dire ; d'admirable , à quoi ils ne pussent parvenir , s'ils le vouloient , si avec moins de légèreté ils pouvoient être moins jeunes , & si , dans le desir d'obtenir la considération de leurs concitoyens , ils mettoient en œuvre les vrais moyens qui peuvent la faire naître & la perpétuer. Il ne faut qu'examiner ce que ceux qui se sont portés aux grandes actions ont fait tant de fois , pour connoître ce qu'ils seroient capables d'exécuter & de faire. Il n'est point de nation qui puisse se vanter de surpasser la France en grands hommes , & d'en avoir produit un plus grand nombre de toute espece. Il n'en est point , si les esprits n'y étoient pas emportés par ce torrent de la frivolité , s'ils étoient tournés vers le bien général , qui fût en état de l'égaliser dans ceux qu'elle pourroit produire encore. Voyez ces vaisseaux , dont le zele patriotique de plusieurs concitoyens , vient d'augmenter la marine françoise. L'Europe surprise , ne les regarde qu'avec admiration , & nous apprend par là , quels doivent être les sentimens d'un cœur magnanime , sensiblement touché de la gloire de sa patrie , & qui ne respire que sa grandeur.

Des traits aussi héroïques , dignes des plus

beaux jours des Romains , si prônés , si estimés , si dignes de parvenir aux races futures , devroient bien convaincre nos François légers , que ce n'est pas par la route qu'ils prennent ordinairement , qu'ils obtiendront l'estime publique. Qu'une seule action généreuse faite pour son pays , est plus capable de la leur concilier , que toutes les brillantes qualités , dont ils sont si fiers d'être les possesseurs , & dont eux & leurs pareils , sont les seuls qui puissent apprécier le mérite. Ne verront-ils jamais que trop avides de ces agrémens qui tournent à leur satisfaction particulière , ils deviennent l'objet du mépris des gens sensés , en ne paroissant faire aucun cas des qualités solides , qui tendent au bien général ; & qu'ils sont d'autant plus blamables , qu'ayant toutes les dispositions naturelles pour y concourir avec succès , leur ignorance & leur incapacité , sont le fruit de la prévention la plus mal fondée & la plus volontaire ?

Et qu'exigeriez-vous de nos petits maîtres , me dit alors la Comtesse , de pareilles gens ont-ils assez de ressort dans l'ame pour être encore sensibles à l'idée d'un acte généreux , d'une action de vertu ? laissez leur faire le mé-

40 L'AMI DES JEUNES GENS.

ou, tenter d'être dans le centre , tandis qu'ils ne doivent être qu'à la circonférence ?

Quel découragement n'apportent pas dans des cœurs droits, ne respirans que l'amour de la vertu , ces vains amusemens , ces faux plaisirs , ces vils intérêts préférés au bon , au beau , à l'honnête ? les préjugés de ces petites gens , follement entêtés d'eux-mêmes , qui n'estiment que leurs grandeurs , leurs dignités , leurs richesses , leurs palais , leurs plaisirs , leur bonheur ; qui se persuadent que rien au monde hors d'eux , n'est digne d'une sérieuse attention ; & croient de bonne foi que rien n'y mérite d'attachement qu'autant que cela devient relatif à leur personne.

Est-il encore beaucoup d'ames assez fortes, pour que leur zele ne se ralentisse pas en appercevant dans ces Messieurs , qui se mêlent de donner le ton à la jeunesse , un mépris décidé pour tout ce qui est solide, pour tout ce qui est sérieux ? en les voyant regarder comme un être disgracié de la nature, quiconque n'a pas le ton élégant , vous tenir quitte de tout sentiment , de tout mérite & de tout honneur ; si vous possédez cette éminente qualité , & si vous leur accordez la fleur de l'esprit & la sublimité de cette élégance ? si quelqu'un

pouvoit être excusé de se refuser au bien de la patrie , ne seroit-ce pas de ne vouloir pas travailler pour de pareils citoyens ?

Non , Madame , quelque plausible que soit cette excuse , elle ne sauroit dispenser un bon citoyen de ce devoir ; il ne doit pas seulement ses biens & ses talens à sa patrie , mais sa vie même , si elle est nécessaire à sa conservation ; & plus il a de compagnons dans le goût de ceux dont vous me parlez , plus , s'il est possible , il doit s'efforcer de réparer le mal , dont leur erreur peut être la cause. Quand tout le monde manqueroit à ses devoirs , cela ne devroit pas donner occasion au sage de déserter la sagesse.

Si tout vrai citoyen doit servir son pays , c'est sans doute dans le temps où il en a le plus de besoin. Et peut-il bien s'y refuser , si son cœur a quelque justice , lorsqu'il le voit abandonné par l'indifférence criminelle & par l'insuffisance de ces Sibarites nouveaux ? N'a-t-il pas sa part de l'héritage à conserver , à bonnifier , à embellir , quoiqu'ils négligent leur tâche ? Sans doute. Il le fait , il ne se le déguise pas : & quand les autres dédaignent de mettre la main au travail , il n'a garde de suivre un si dangereux exem-

ple. Aussi, outre la satisfaction intérieure qu'on a toujours à faire ce qu'on doit , combien ne lui est-il pas honorable d'avoir une ame , tandis qu'ils n'en ont point , de se montrer si supérieur à ces sentimens méprisables qui les affectent ; & de mettre de la magnanimité , où ils se font voir si futiles & si bas.

Voilà , comme enfans communs de cette grande famille , les uns guidés par leurs devoirs & par la raison , trouvent leur gloire & leur bonheur particulier à concourir au bien de leur patrie ; tandis que d'autres en deviennent la honte , par le peu d'intérêt qu'ils y prennent & par leurs sentimens.

C'est un intérêt mal combiné , dit la Comtesse , l'attente d'une frêle considération qui les égare. C'est leur exemple qui entraîne tant de jeunes gens loin de leurs véritables intérêts & de leur solide bonheur. Cet exemple malheureux , qui de la cour a gagné la ville , de la ville les provinces , s'étend de même insensiblement ; & secondé de cette légèreté , que nos voisins nous reprochent sans cesse , semble les rendre insensibles & comme étrangers au bien général. Ainsi , chacun rapportant tout à soi , ne voit plus qu'obéir au Souverain , emploie ses talens , son temps ,

son esprit. Pour sa patrie , c'est n'obéir qu'à lui même , c'est ne travailler que pour lui même.

Ce sont de telles mœurs , considérées par quelques Philosophes de nos jours , , qui leur ont fait penser & dire , que le François n'avoit plus de patrie : erreur injurieuse à son chef ; & d'autant plus sensible à la nation , que cela lui doit faire connoître , qu'il peut y avoir plusieurs de ses enfans qui se regardent comme dégagés de ce qu'ils lui doivent , & qui peuvent s'abuser , jusqu'au point de se croire libres de leurs obligations. Elle ne peut douter qu'elle n'en ait nourri un grand nombre de cette espece. Mais si de telles gens ne renoncent pas à leur patrie , comme on peut renoncer à la succession de son pere ; s'ils n'abandonnent pas le pays qui leur donna le jour , ils se croiroient vainement libres de ces devoirs. Tout les y rappelle malgré eux-mêmes. Ils ne doivent donc pas ignorer , que quand ils seroient assez ingrats pour se refuser au joug de la reconnoissance & de la raison ; le pacte qui les attache , qui les lie à leur pays , est obligatoire pour eux , du moment qu'ils sont venus à la lumiere ; & que cette ingratitude le prive toujours d'un hom-

44 L'AMI DES JEUNES GENS.

me, souvent d'un homme essentiel, & quelquefois d'un homme unique.

Ce que vous dites l'un & l'autre, de nos jeunes gens, répondit le Chevalier, m'a assez l'air d'une satire : pensez-vous, au bout du compte, qu'ils soient si blamables de s'occuper de leurs intérêts, de leurs plaisirs ; & qu'ils aient grand tort de mettre tous leurs soins à plaire, dans une société dont ils font les délices, dont ils augmentent les agrémens ; plutôt que de ne se diriger que par cet esprit de l'utilité publique ? Ne vaut-il pas mieux jouir de l'admiration, de la considération de ceux que nous voyons chaque jour, que de s'attirer à coup sûr leur raillerie & leurs mépris, en voulant travailler pour des gens que nous ne connoissons pas, qui vraisemblablement ne nous sauroient pas gré de notre zèle ; & pour ce bien public, qu'ils regardent comme un beau nom, dont ils pensent que personne aujourd'hui n'est la dupe, que les gens simples & les petits esprits.

Non, Monsieur, . . . , je ne fais point une satire, ce n'est point du tout là mon intention. J'aime les jeunes gens, & je suis bien assez mortifié d'être obligé d'en penser

ce que j'en pense. Je ne suis pas non plus un pédant ridicule , qui leur fit un crime de rechercher le plaisir , la bonne grace , les agrémens. Mais je vois avec regret qu'ils ne s'occupent pas d'autre chose , & qu'ils prennent même l'apparence pour la réalité. A la bonne heure , qu'ils songent à plaire , & que dans ce dessein ils augmentent la douceur de la société ; que leurs plaisirs servent à les délasser des affaires sérieuses. Mais ces graces badines , ces agrémens extérieurs , doivent-ils faire le fonds de ce mérite que l'on doit rechercher dans un homme ? ne l'excluent-ils pas dès qu'on ne fait plus s'occuper que d'eux ? Je crois qu'il n'est pas convenable à un être , qui se dit guidé par la raison , d'être de feu pour des chimères , & de glace pour la vérité. Que penser de celui qui pouvant être heureux , jouir de l'estime publique en pratiquant ses devoirs , abandonne néanmoins ces avantages pour courir après un fantastique bonheur & de futiles plaisirs ? Ne doit-on pas conclure qu'il agit comme s'il étoit son ennemi , & celui de la société particulière , qu'il préfère au bien général ?

Si ce que la plupart pensent de la patrie étoit le sentiment commun , elle seroit bien

46 L'AMI DES JEUNES GENS.

près d'éprouver quelque changement extraordinaire. On doit s'attendre dans tout état à quelque révolution , lorsque chacun y est indifférent sur le bien public , & que l'on entend froidement dire , *que m'importe*. Mais à Dieu ne plaise , que je pense de même de celui dont nous sommes citoyens : mal à propos voudroit-on s'appuyer de l'exemple des jeunes gens , dont vous nous cité la conduite. S'il est triste de n'en pas douter , il est heureux de n'en avoir pas à craindre de grandes conséquences : c'est à la vérité la partie la plus brillante de la nation , mais c'est aussi la plus viciée , de même que la moins nombreuse ; & comme le gros du peuple , le corps de l'Etat a toujours pensé & pense encore plus sainement , un tel contre-poids rendra toujours nuls les effets de cette indifférence.

Cependant , on ne peut que déplorer la conduite de ces mauvais citoyens , & l'on pourroit s'écrier sur cet abus si condamnable , comme je l'entendis faire il y a quelque temps sur un pareil sujet , un homme solidement vertueux & de beaucoup d'esprit.

O charme d'un cœur bienfait , disoit-il , d'un cœur grand & vertueux , d'un cœur pénétré de gratitude ! amour de la patrie ! instrument

des plus grandes actions qui aient jamais étonné l'univers ! vous à qui nous croyons devoir tous les grands hommes qui ont été ; vous n'êtes donc qu'une chimere ? ces actions frappantes & héroïques , ces traits sublimes & généreux , qui nous touchoient jusques aux larmes , qui nous enflammoient , qui nous transportoient hors de nous , étoient une erreur du sentiment ? Pourquoi , Codrus , avez-vous donné votre sang ? Curius , pourquoi vous précipiter dans un abyme ? Pourquoi , trop inflexible Régulus , vous dévouâtes-vous à une affreuse mort ? Malheureux ! qui avez été la victime d'une illusion grossière , vous ne saviez pas de votre temps , que la Patrie n'étoit qu'un vain nom ? Que ne naissiez-vous de nos jours ? vous auriez appris de nos élégans , de nos gens à bonnes fortunes , à vaincre un préjugé si pitoyable , & l'art nouveau de vous rendre considérables à moins de frais.

Mais vous pensez donc , Monsieur le Chevalier , dit alors la Comtesse , que ces Messieurs si nécessaires à la société , ces grands conquérans du sexe , qui se vantent de faire tourner la tête aux femmes comme d'un exploit de valeur , sont bien dignes de la con-

fidération de leurs contemporains qu'ils déshonorent , & de l'estime de leur sexe , auquel il ne tiennent plus gueres que par l'habit ? vous êtes à leur égard dans une erreur , dont je vous prie de vous défaire : apprenez de moi , que s'ils sont enviés , jaloufés , copiés de leurs pareils , ils sont méprisés de leurs compatriotes , l'objet de la rifée de nos voisins , & regardés comme la production la plus futile de la France.

Que ne pouvez-vous entendre , . . . , ce que pourroit vous dire un Anglois fur leur compte. Peut-être trop peu fufceptible d'agréments , méprifant peut-être trop les qualités extérieures , mais à coup sûr penfant avec folidité , eftimant le vrai mérite qui plaît à toutes les Nations , & à l'un & à l'autre sexe. » Oh ! fi c'étoit , diroit-il , par un extérieur de fatuité , par de faux airs , des habits finguliers , un fafte préfomptueux & » bizarre , qu'on acquit de la confidération ; » fi c'étoit un jargon affecté , un ton de perfiflage , un petit caquet de douces fadaifes , » de jolis riens ; fi c'étoit enfin des étourderies perpétuelles , qui menacent au mérite » réel , à l'estime , à la réputation : j'avoue » que vous auriez droit de vous croire des » perfonnages ;

» personnages. Mais , comme c'est au con-
 » traire les talens solides , les actions grandes
 » & héroïques , les actes de générosité , de
 » valeur & de bonté , qui forcent les autres
 » à nous estimer ; qu'on n'y parvient enfin ,
 » que lorsqu'on est cru la raison inverse de ce
 » que vous êtes : je vous conseille , de vous
 » en tenir à l'estime de ceux qui vous trou-
 » vent d'assez beaux modeles pour vous imi-
 » ter , & de ne plus prétendre à celle des
 » autres ; ou , si vous aimez mieux , dépouil-
 » lez-vous de l'idée d'un homme de mérite ,
 » d'un grand homme , d'un bon citoyen ,
 » comme vous avez su vous défaire de tant
 » d'autres préjugés , peu convenables à des
 » êtres tels que vous , formés pour vivre
 » indépendans de tout joug & de toute dis-
 » cipline.

Ne vous trompez donc point sur leur in-
 conséquence incompréhensible ; bien loin
 d'être considérés , ces gens qui ne considèrent
 personne , qui n'ont d'attachement pour leur
 pays , qu'autant qu'il fournit & qu'il est l'oc-
 casion de leurs plaisirs ; un bon esprit ne les
 prendra jamais , que pour le dangereux le-
 vain qui fait fermenter les vices dans sa pa-
 trie. Il leur attribuera la tiédeur des bons ci-

toyens , & verra facilement que ce sont eux qui nous rendent ridicules aux autres nations. Je fais que ces Messieurs, ceux sur-tout, qui se donnent pour des modèles, n'écouteront pas volontiers mes réflexions, & qu'ils y feroient moins attentifs qu'à celles de *l'anti-Pamela* ou de *Thérèse philosophe* : mais, comme je ne pourrois me flatter d'être écouté que de ceux qui veulent bien entendre raison, & qu'eux ne prétendent plus au titre de raisonnable, il faut que je les laisse dans une opinion qu'on tenteroit vainement de leur ôter ; je les y laisse donc, & je les plains.

Pour vous, mon cher Monsieur, pour tous ceux qui ont encore quelque sensibilité, qui, persuadés qu'un bon cœur doit avoir de la reconnaissance, se laissent encore attendrir à l'intérêt du pays où ils ont vu le jour ; voici ce que j'ai à vous dire. Vainement prétendez-vous être heureux, si la vertu ne vous paroît pas aimable, si vous êtes étranger & froid à votre patrie. En vain voulez-vous occuper les autres de vous, si vous n'avez jamais su vous occuper d'eux. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son cœur étroit, le sentiment délicieux d'être utile aux autres & à sa patrie ; celui qui, tout occupé de lui, n'ai-

me plus que lui, couroit sans aucun fruit, après les vrais plaisirs qui le fuient & qui lui échappent. Il ne connût jamais la bonté. Triste victime de cet amour qu'il eut toujours pour lui seul, il semble par sa conduite s'être séparé du reste des hommes, il est comme sans vie, comme s'il n'existoit plus.

Je m'arrêtai là, le Soleil déjà haut, devenu plus ardent, commençoit à faire sentir une chaleur importune. Je remis la suite de ce que j'avois à dire à une autre fois, où je pourrois le faire avec plus de commodité; mais la Comtesse me fit promettre que je ne remettrois pas plus loin qu'à la soirée du même jour. On pensera bien que je consentis volontiers à ce qu'exigeoit de moi, une Dame & une compagnie aussi aimable, dont l'empressement & la demande, me faisoient autant d'honneur que de plaisir. Puis, disons le tout, car un cœur sensible ne doit pas rougir de le paroître, l'intérêt du Chevalier étoit un aiguillon bien suffisant, non seulement pour me faire dire, mais encore pour me faire entreprendre bien autre chose.

Madame la Comtesse n'eut rien de plus pressé d'abord après soupé, que de me faire ouvenir de ma parole. Joignons au plaisir

52 L'AMI DES JEUNES GENS.

de vous entendre, celui de prendre le frais dans le parc, me dit-elle, il fait un clair de lune enchanté, ne voulez-vous pas en profiter? la promenade en sera d'autant plus salutaire, qu'elle réunira l'utile & l'agréable. Je veux tout ce que vous voudrez, . . . , j'aurois bien tort de ne pas concourir aux plaisirs de la compagnie, puisque j'y trouve si particulièrement le mien. Le Chevalier donna la main à la Comtesse : nous descendîmes aussi-tôt.

Quoique nous nous fussions attendus à trouver la soirée fort belle, je puis dire que l'espérance que nous en avions, demeura bien au dessous de l'expérience que chacun en fit. Le parfum des fleurs que le soleil avoit attiré pendant le jour, retombé avec le sérein, embaumoit l'air des plus suaves odeurs ; la lumière tremblante de la lune, colorant tous les objets d'une teinte plus douce, occasionoit une variété de nuances dans le feuillage du parc, qui faisoit un effet charmant. En certains endroits, arrêtée par les branches, par les feuilles, le reflet lumineux qui en sortoit, augmentoit la pâle obscurité d'alentour, tandis qu'ailleurs en projetant l'ombre des arbres & se faisant jour au travers, elle embel-

lissoit de mille accidens de clarté, le gazon qui tapissoit le fonds des allées. Enfin, la tranquillité de l'air, & le silence profond qui paroissoit régner dans toute la nature, sembloient nous faire mieux sentir tous ces charmes touchans, & concourir au plaisir que nous avions de nous entretenir.

Après que nous eûmes fait quelques tours, la Comtesse m'adressant la parole, me dit en badinant : souvenez vous, Monsieur, je vous prie, de ce que vous avez bien voulu nous promettre, & continuez à nous dire, s'il vous plaît, ce que vous pensez, il me tarde déjà beaucoup de voir la fin de nos devoirs, & je suis curieuse de quelqu'autre chose.

Madame, . . . , après ce que nous devons à Dieu & à la Patrie, vient ce que nous devons à nos Parens. Devoir sacré d'obéissance, d'amour, de respect & de services, dont quoiqu'aient dit plusieurs Auteurs modernes, rien ne sauroit nous dispenser. Cette obligation si étroite est si naturelle, qu'en nous y refusant, nous ne faisons pas seulement injure à ceux de qui nous tenons le jour, mais j'ose dire que le poids de cette faute, tombe plus particulièrement sur nous mêmes ; car, outre la honte que produit toujours une telle ingra-

titude , nous semblons nous ôter , par cette conduite , le pouvoir que nous avons sur nos inférieurs & sur nos descendans , & renoncer à tout ce que nous pouvons exiger de leurs cœurs & de leur affection. Portion de la substance de ceux à qui nous devons la vie , quel droit n'ont pas un pere & une mere sur nous , sur des enfans qui leur doivent tout ce qu'ils sont ? Celui qui peut encore penser , qui a encore quelque sensibilité , & n'est pas dépravé jusqu'au fonds de l'ame , peut-il s'empêcher de voir , que tout homme , capable d'éluder une si sainte loi , est un criminel qu'aucune idée de justice n'est capable d'ébranler ?

L'amour qu'on a pour ses proches , n'est que le principe de celui qu'on doit à sa patrie ; car , qui n'aime pas sa famille , qui n'a aucun bon sentiment pour ses parens , ne sauroit en avoir pour qui que ce soit. C'est le bon fils , comme le bon pere , qui font la base de l'honnête homme & le véritable citoyen. En effet , si l'on regarde avec indignation & avec mépris , celui dont l'ame perverse seulement attentive à soi & à ses intérêts , les préfere à tout ; viole , pour les satisfaire , les loix de la société & l'opinion des

hommes ; quels sentimens pourra-t-on avoir pour le malheureux , dont la malice réfléchie , le porte à transgresser celles que la nature bienfaisante se plait à graver dans le fonds de tous les cœurs ; & qui étouffe le sentiment intérieur qui lui parle sans cesse en faveur de ses parens ?

S'il est des enfans assez dénaturés , pour s'élever contre l'Auteur de leurs jours , qui ne desire que leur bonheur , qui les voit avec cette complaisance digne du chef-d'œuvre de la nature , qui veut , qui cherche leur bien-être avec tant de soin , & qui les élève en se flattant de l'espoir de revivre en eux ; si dans quelque occasion que se soit , ils manquent à celle qui les a portés dans son sein , qui les a nourris de son lait , qui , durant des années , s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que d'eux : ne devroit-on pas s'empressez de punir ces misérables , indignes de faire nombre avec les êtres qui doivent vivre en société.

J'avoue , dit le Chevalier , qu'on ne sauroit se figurer sans horreur , des enfans assez ingrats pour oser se porter à des extrémités contre ceux de qui ils tienent la vie. Cette atrocité , cette barbarie révolte contre eux

56 L'AMI DES JEUNES GENS.

d'une telle maniere , qu'on ne sauroit jamais les croire capables du moindre sentiment d'humanité , & qu'un chacun les hait par la seule opinion qu'on a de leur caractere. Quelle estime , quelle confiance en effet , peut-on avoir pour de telles gens ? mais n'est-ce pas aussi communément la faute des parens , si leurs fils ont assez de scélératesse & si peu de sentiment que de s'oublier jusques-là ?

Oui , pour l'ordinaire , . . . , car si l'on examine avec un peu d'attention , ceux qui se portent à ces horribles extrêmités, on verra que la plupart ne sont venus si loin , que par la faute de ceux qui devoient les conduire; cette dépravation étant toujours une suite de la négligence que ceux-ci ont portée dans l'éducation de leurs élèves & de leur peu de soin à les corriger.

Pour moi , me répondit-il , j'ai toujours cru que l'extrême dureté des peres , leur ambition , leur avarice , leur tyrannie étoit un poison funeste à leur famille ; que leurs enfans devenoient pour l'ordinaire de fort mauvais sujets , se comportant sans méthode , sans regle , étant sans mœurs , & capables par conséquent de se porter à la licence la plus intolérable.

Je ne saurois disconvenir, . . . , que ces passions des peres, ne fassent sur leurs enfans des impressions bien vives & bien dangereuses ; mais ce ne sont communément pas elles qui leur donnent l'audace & la hardiesse de se soulever contre une autorité dont ils ont trop souvent éprouvé la rigueur ; & de vouloir opprimer ceux dont ils ont appris à redouter la puissance. C'est ordinairement la fausse prévoyance des peres, leur négligence, leur complaisance molle & trop facile, leur indolence causée par l'amour des plaisirs, plutôt qu'une dure insensibilité, qui ont fait tout le mal. On s'étonne qu'il y ait tant de fils ingrats, & moi en voyant la manière dont on s'y est pris pour les élever, je suis bien plus surpris qu'il n'y en ait pas encore davantage.

Vous me direz peut-être, que quelques coupables que puissent être les peres, leurs fautes ni leur conduite ne peuvent pas être une excuse pour les enfans, qui ne doivent jamais perdre de vue, les obligations essentielles auxquelles ils sont assujettis à leur égard, de quelque manière que les peres se comportent. J'en conviens, & ils ne le feront pas tant qu'ils auront un reste de rai-

58 **L'AMI DES JEUNES GENS.**

son & de sentiment , mais s'ils viennent à les oublier , à les perdre tout-à-fait , dites-moi à qui les peres pourront en attribuer la faute ?

Heureusement , me dit le Chevalier , les monstres qui osent porter la main sur leur pere , qui attentent à la vie de ceux dont ils ont reçu la leur , sont des exemples aussi rares qu'ils sont horribles.

Sans doute, . . . , & il ne faut pas calomnier le genre humain , ces affreux attentats ne se voient gueres ; mais croyez-vous que des enfans se soient bien acquittés de leurs devoirs , quand ils n'ont pas maltraité leurs parens , & qu'ils soient bien exempts de reproches , pour n'avoir pas levé sur eux leurs mains parricides ? Si d'ailleurs , ils s'embarassent peu de suivre leur volonté , & de leur rendre les respects & les soins officieux qu'ils leur doivent ?

Le commandement , que la nature & la religion nous font de les aimer , ne prohibe pas seulement tout ce qui est contraire au lien du sang qui nous unit , il est sur-tout impératif ; il ordonne , il veut que l'on soit soumis , empressé , complaisant , que notre amour , notre reconnoissance nous donnent

une attention singulière à leur procurer autant qu'il dépend de nous, ce qui peut leur être utile & leur faire plaisir ; & à quelque degré d'élévation que nous soyons parvenus, il exige pour eux notre soumission & notre tendresse.

Or, je vous demande si nos jeunes gens du bel air, se conforment bien exactement à cette loi, le premier commandement de la nature, & le fondement de la vraie police dans tout état ? osez leur parler d'une chose aussi essentielle, & vous verrez s'ils se rendront bien attentifs à vos discours. Ils ont appris autrefois tout cela dans le Décalogue, mais depuis qu'ils se sont mis à l'oublier, ils ont meublé leur tête de tant de belles choses, qu'on doit peu s'étonner qu'ils ne s'occupent plus de ce qu'il leur prescrivait.

Effectivement, dit le Chevalier, ce sont des vérités si rebattues, qu'il leur paroît assez inutile d'en parler.

Ajoutez, lui dit la Comtesse, que ces Messieurs sont trop brillants, ont trop d'esprit, pour ne pas s'éloigner des sentimens vulgaires. Pourroient-ils s'affervir, eux qui ne reconnoissent aucun joug, aux maximes par les-

60 L'AMI DES JEUNES GENS.

quelles le peuple se conduit ? Celui-ci écoute encore la voix de la nature & du bon sens , leur conviendrait-il de suivre la même route ? c'en est assez pour leur faire mépriser tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Comment pourroient-ils avoir quelque chose de commun avec lui , eux qui veulent être singuliers en toutes choses ? Si le peuple pensoit demain comme eux , ils adopteroient bientôt les opinions qui le conduisent aujourd'hui. A quelque prix que ce soit , ils ne veulent pas être peuple ; aussi ne le sont-ils pas ; on ne peut s'y méprendre.

La plupart ne regardent leur père que comme un honnête intendant , chargé de l'administration de leur bien , à qui ils doivent quelques égards , par cela seul qu'ils tirent de lui de quoi fournir à leurs dépenses , ou parce qu'il leur laisse l'espérance , de faire honneur à ce qu'ils ont pris ailleurs pour cela. Vous pouvez bien croire qu'il y en a sans doute , qui s'ennuient de la longueur de l'administration , & à qui il déplaît souvent , qu'un homme de mérite comme eux , soit assujetti aux caprices d'un pareil intendant.

Tous ne sont pas dans ce goût-là , . . . ; mais il est vrai cependant , que quelque petit

qu'en soit le nombre , il y en a sans doute encore trop qui secouent ce préjugé ; car c'est ainsi qu'ils nomment ces sentimens ineffaçables , que la nature a donné à tous les mortels. Ces sentimens les gênent : ils cherchent à s'en défaire tout autant qu'il dépend d'eux.

N'outrerez pas la chose , me dit le Chevalier , il en est moins qu'on ne pense.

Mais en voyez vous beaucoup , , qui se guident encore par les avis de leurs parens ? pouvez-vous ignorer que nos jeunes gens à la mode , ne regardassent comme un homme d'un autre siècle , ignorant l'usage & les belles manieres de celui-ci , celui d'entr'eux qui seroit assez stupide pour y déferer & n'oser se conduire tout seul ?

Une froide politesse n'est-elle pas aujourd'hui le seul lien qui unit les familles ? Entrez dans certaines maisons , & si vous ne savez pas que l'un est le fils , l'autre est le pere , le comprendrez-vous en les voyant ? on auroit peine je pense à le conjecturer , au ton & à la maniere dont ils se parlent , à la façon dont ils vivent ensemble. On diroit qu'ils ont fait vœu de s'éloigner de la nature en tout ; qu'ils craignent réciproquement d'éprouver ses sentimens délicieux , communs à tous les

62 L'AMI DES JEUNES GENS.

peuples & à tous les hommes , à qui la corruption de l'exemple & de semblables mœurs n'ont pas encore donné une telle insensibilité.

On se plaît ailleurs à prononcer & à entendre les doux noms de fils & de pere , on aime à se trouver ensemble ; pour eux ils dédaignent ces tendres noms , comme ils dédaignent les obligations étroites qui les ont toujours accompagnés ; ils rougiroient de les prononcer & de se montrer sensibles ; & c'est sans doute autant pour cette raison , que pour en perdre le souvenir , qu'ils en ont entre-eux pros crit l'usage par une convention tacite.

Ne pensez pas néanmoins , Monsieur , me répondit le jeune homme , qu'on ne chérisse pas ses parens , parce que l'on s'est délivré de l'observation de tant de formalités , de cérémonies inutiles , on vit ensemble avec plus de liberté , sans que la tendresse en souffre aucune diminution ; & si l'on a banni la contrainte & tous ces signes peu conséquens , qui ne faisoient qu'en imposer aux simples , on n'a pas moins conservé , quoique sans ostentation , tous les sentimens sacrés qui lient ensemble un pere & ses enfans.

Je suis bien éloigné d'adopter votre idée ,

cette liberté , qui regne entre les parens , n'est point cette familiarité douce , fruit précieux de la plus tendre union , de la confiance & de l'amitié. Les liens du sang ne sont plus renforcés par l'habitude. Si l'on ne se gêne pas , c'est qu'on ne se voit presque plus , c'est qu'on ne se parle presque plus , ou presque jamais qu'entiers ; & qu'accoutumé dans le monde à une indépendance que rien ne limite, on évite également dans la famille , tout ce qui pourroit rappeler qu'on est assujetti à quelque devoir. Delà , le nom de Monsieur , que le pere donne au fils , & que le fils rend exactement au pere ; on est étranger autant que l'on peut l'un à l'autre : voilà ce que vous appelez liberté. Ils se reconnoissent à peine , comment pourroient-ils s'aimer ? Ce n'étoit pas ainsi que pensoit ce bon Roi Henri IV. qui ne vouloit pas , dit Péréfixe , que ses enfans l'appellassent Monsieur , ce qui semble rendre les enfans étrangers à leurs peres , mais papa , nom de tendresse & d'amour. Le bon homme que ce Roi Henri IV ! il n'avoit point tant d'esprit que bien des peres.

Il n'est point nécessaire d'employer l'ironie , pour faire sentir le ridicule de ces peres qui

64 L'AMI DES JEUNES GENS.

semblent rougir de l'être, me dit la Comtesse ; tant soit peu de bon sens que l'on ait , on ne peut s'empêcher de le voir , & d'en être choqué. Pour moi , je crois que l'on doit encore plus les plaindre. Que produit cette façon de vivre , cette indifférence réciproque ? qu'arrive-t-il de l'oubli de ces attentions , de l'oubli du nom de pere & de fils ? c'est qu'en les effaçant de la mémoire , on en perd insensiblement de vue les obligations ; les parens deviennent négligens , tièdes ; les fils indociles peu respectueux ; de la froideur , du peu de soin des uns , naît l'indépendance des autres , & le temps la fortifie ; il n'est plus ensuite de frein qui puisse retenir ni conduire les enfans , ni de moyens qui les soumettent au joug de l'obéissance & du devoir.

On ne formoit pas de même autrefois la jeunesse , . . . ; les peres ne montroient pas cette indifférence , cette négligence , ni les enfans cette indocilité. L'Histoire , en nous apprenant de quelle manière elle étoit élevée , nous fait presque mépriser celle d'à présent. Chez les Perles , chez les Egyptiens , chez les Grecs , chez les Romains , on leur apprenoit sur-tout une obéissance sans bornes pour les parens : & si quelqu'un pouvoit

croire, que cette éducation ne fit pas des hommes, & les rendit lâches & serviles, qu'il life.

Quelles actions éclatantes & héroïques ne produisit-elle pas ? Cyrus , maître de l'Asie , vainqueur de Crésus , ayant conquis son Royaume , l'Empire de Babylone , couvert de gloire , tout-puissant , enfin , le plus grand homme de son siècle , dans un âge & dans un temps , où ses grandes actions sembloient lui donner le droit de disposer de lui , refusa d'épouser l'héritière de l'Empire des Medes , jusqu'à ce qu'il en eut reçu le consentement de ses parens : quelle déférence ! Cimon , fils de Miltiade , pour pouvoir rendre les derniers devoirs au corps de son pere , mort en prison , engage son Bien , celui de ses amis , se rend prisonnier lui-même : quel homme que ce Cimon ! quelle reconnaissance ! Enfin , chez ces austères Romains , qui avoient droit de vie & de mort sur leurs enfans , Coriolan , indigné contre sa patrie , qui l'avoit traité injustement , prêt à en prendre une vengeance éclatante , sur le point de se rendre maître de Rome , oublie son ressentiment , & se laisse fléchir par les larmes de sa mere : quelle tendresse !

Qu'on compare les temps & qu'on examine, si notre jeunesse, assez spirituelle pour ne reconnoître aucun supérieur, montre dans ses actions valeureuses, qu'elle agit & pense aussi-bien qu'on faisoit alors.

Si je voulois faire ici un traité de morale, je vous ferois voir facilement, que tous les vices, tous les défauts de la jeunesse, ne peuvent gueres s'attribuer qu'à l'oubli du devoir dont je vous parle. Il me seroit encore plus aisé de vous faire connoître, qu'il naît de la faute des parens, & d'un manquement de l'éducation. La jeunesse est-elle dépravée, ridicule, extravagante, mal saine, les parens l'ont corrompue par leurs mauvais exemples, ou perdue par leur peu de soin : que ne pourroit-on pas dire à ces peres coupables ? Vous serez pere un jour, gardez-vous bien de leur ressembler & de les imiter.

Vous prétendez que vos enfans vous aiment, vous respectent, vous obéissent : le secret est simple, rendez-vous respectable, aimez-les, faites-les obéir. Soumettez-les de bonne heure, mais sans tyrannie. Chérifiez-les, mais ne les flattez pas. Vous devez les aimer, il n'est rien de plus naturel, rien de plus juste. Le cœur d'un pere est l'ouvrage de la nature

le plus parfait. Ecoutez votre tendresse , mais réglez-la par la raison. N'ayez pas cette molle foiblesse , cette indigne complaisance , trop ordinaire chez les peres , plus dangereuse mille fois pour leurs enfans , que la plus inflexible rigidité.

C'est à vous de qui il dépend en quelque forte , de faire un cœur à votre fils , un esprit , un caractère , tel que vous pouvez le desirer. Veillez sur son enfance , montrez-lui son bonheur dans la pratique de ses devoirs , & rendez-les lui si aimables par votre exemple , par votre conduite , que bien loin de trouver de la peine à les pratiquer , il n'imagine pas de plus doux plaisirs , que ceux qu'il éprouvera , en les remplissant avec exactitude. Gravez sur-tout dans son ame innocente , le tableau d'un pere plein d'amour , & d'une tendre bienveillance pour tous ses enfans.

Qu'il apprenne à vous respecter dès qu'ils commencera à vous connoître , & à vous aimer autant par reconnoissance que par devoir. Souvenez-vous que si vous devez des hommes à votre espece , à la société des hommes sociables , & des citoyens à l'Etat , vous devez à vous même des enfans , qui puissent vous faire honneur , & soutenir votre

68 L'AMI DES JEUNES GENS.

nom. Vous êtes coupable si vous ne payez point toutes ces dettes , ou si vous ne les acquittez qu'à demi ; il n'y a que ceux qui peuvent remplir les devoirs de pere , à qui il est permis de le devenir.

Outre la nourriture corporelle , vous leur devez celle de l'ame ; rien ne peut vous dispenser de leur procurer vous-même l'une & l'autre , autant qu'il dépendra de vous. Elevez-les donc vous-même , en leur apprenant à former à leur tour , des citoyens qui leur ressemblent : par là vous goûterez les véritables plaisirs de l'autorité paternelle , & vous vous trouverez heureux dans vos enfans , non pas parce qu'ils vous devront la vie , mais la science & la vertu. Un fils qui ne tient pas sa vertu de son pere , ne sauroit être regardé véritablement comme son fils ; si celui-ci fait de belles actions , le pere n'a pas le droit de s'en rien attribuer ; il lui a donné à la vérité la faculté de dormir & de manger , mais c'est d'un autre qu'il a acquis le pouvoir d'agir sagement , & de vivre en honnête-homme.

N'oubliez pas , que des parens ne doivent jamais avoir de préférence pour aucun de leurs enfans ; que tous leur appartenant également , ils doivent avoir pour tous , les mêmes

soins & la même tendresse. Quels qu'ils soient, les mal-sains, les estropiés, comme les bien faits & les robustes, sont un dépôt que leur a confié le souverain Être, & dont ils demeurent comptables envers lui; le mariage n'étant pas seulement un contrat, qui liant l'homme & la femme, les engage à la société, mais une obligation envers la nature, non moins indissoluble que celle des conjoints.

Voilà ce qu'en vous parlant, je voudrois pouvoir faire entendre à tous les peres. Que ne pourroit-on pas dire pareillement à leurs enfans, à cette jeunesse le tendre objet de leur amour.

C'est sur vous que porte l'espoir des races futures, leur dirois-je; un temps viendra sans doute, que vous serez pere à votre tour: il est donc de votre intérêt d'apprendre par votre obéissance à vous faire obéir dans le temps. Aimez comme vous pourrez souhaiter qu'on vous aime; soyez soumis, dociles, complaisans, comme vous voudrez qu'on le soit à votre égard; si l'infinie tendresse qu'on a pour vous maintenant, demande de votre part un tribut de reconnoissance, celle que vous penserez vous être due dans la suite, est encore pour vous un motif de vous en acquitter.

celui que nous avons pour les autres , qui est le principe & l'instrument des grandes actions ? Si l'on ne cherche pas à vouloir plaire , qu'on ne s'inquiete pas d'être aimé , d'être estimé , si l'on n'a pas le noble desir de servir les autres ; adieu toutes les vertus sociales , adieu le bien moral ; celui qui pense de même , autant qu'il peut , inutile aux autres , n'est bon à rien , & mériteroit de passer sa vie dans un désert.

On se fait aimer par les qualités aimables ; un mérite solide , les services qu'on rend aux hommes nous font estimer ; ainsi , quiconque n'aimera pas ses semblables , qui ne s'occupera pas d'eux , ne doit pas penser qu'ils s'occupent de lui. Celui qui s'embarrasse peu de ce qui touche les autres , n'a droit d'attendre de leur part que la même insensibilité. Quelque élevé qu'on soit , quelque place qu'on tienne dans le monde , c'est être aveugle sur son propre compte , que de raisonner différemment.

L'amour propre bien éclairé nous rendra toujours sensibles aux maux des autres , & plein de bienveillance , nous fera chercher à les soulager. Qu'il est délicieux pour un cœur bien fait , qui fait penser & agir de même , de pouvoir se rendre utile aux autres !

tres! il participe en quelque sorte au bonheur de la divinité, qui se plaît à chérir, à conserver, à secourir la nature humaine. Son ame en se montrant bienfaisante, a droit de penser qu'il trouvera les mêmes sentimens de bonté. La belle maxime selon moi, que celle qui dit qu'il faut faire aux autres, ce que nous souhaitons qu'il nous soit fait.

C'est la plus belle maxime du monde, je l'avoue, me dit le Chevalier, on ne sauroit trop persuader les hommes de son importance. Mais vous me permettrez pourtant de vous dire, que je la trouve plus frappante que solide, & voici une objection qui me vient à l'esprit chaque fois que j'entends rappeler cette maxime, & qui, je vous avoue, me paroît de quelque poids.

Je conviens avec vous que si nous étions sûrs de trouver dans le cœur des autres, la vertu & la justice qui nous conduit, lorsque nous cherchons leur bonheur, le précepte qui nous commande de faire à autrui ce que nous voulons qu'on nous fasse, auroit un fondement bien établi. Mais, où est la raison précise, d'agir étant moi, comme si j'étois un autre, sur-tout étant moralement sûr de ne me jamais trouver dans le même cas? Qui

L. Paris.

D

74 L'AMI DES JEUNES GENS.

me répondra , qu'en suivant exactement cette maxime , j'obtiendrai qu'on veuille la suivre à mon égard ? Ne fais-je pas que le méchant se rend utile la probité de l'homme de bien , & sa propre injustice ? qu'il est bien aisé que tout le monde soit juste excepté lui , & qu'étant heureux , il lui importe peu que les autres soient misérables s'il ne craint jamais de le devenir ?

L'amour propre , le sentiment le plus naturel à l'homme , est toujours intéressé lorsqu'il fait le bien. S'il ne peut espérer de retour , la bienveillance tombe. Car , d'où vient , par exemple , que la Noblesse a tant de mépris pour le Peuple ; que les riches sont si durs pour les malheureux ; & que les grands du monde n'ont aucune pitié de ceux qui sont au dessous d'eux , si ce n'est que ceux-ci comptent bien de n'être jamais hommes , les riches gueux , les nobles roturiers.

Votre objection , . . . , Monsieur , est bien plus spécieuse que fondée , vous supposez le cœur de l'homme naturellement enclin au mal & porté au crime ; or , c'est calomnier la nature humaine que de parler ainsi. Si l'homme étoit fait pour nuire aux autres hommes , un homme humain seroit un être

vicieux & coupable ; la vertu seule seroit ses crimes , & mériteroit ses remords. Mais si au contraire l'idée du bien est naturelle , si celui qui devient injuste , ne l'est jamais sans étouffer les sentimens de rectitude que la nature a mis dans son cœur , votre supposition n'a plus aucune force.

Eh , qui peut se déguiser à soi-même que la moralité de nos actions ne soit dans le jugement que nous en portons ! si le bien est bien , il doit l'être au fonds de nos cœurs comme dans nos œuvres. Le premier prix de la vertu est de sentir qu'on la suit. Examinons-nous sans prévention : qu'est-ce qui nous flatte davantage , ou des maux ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est plus doux à faire & nous rend plus contents de nous-mêmes , ou d'un acte de bienfaisance , ou d'une action de méchanceté ? D'où pourroient nous venir , si ces sentimens du beau ne sont pas gravés dans tous les cœurs , ces transports subits d'admiration , pour les actions héroïques ? ces ravissmens d'amour pour ces grands hommes , qui se montrent si supérieurs aux hommes ordinaires par leur vertu ?

J'en appelle à vous-même , Monsieur ,

lorsque vous avez été le témoin de quelque acte de violence ou d'injustice , votre cœur n'a-t-il pas éprouvé subitement la colère & l'indignation ? & si au contraire quelque action d'humanité , de générosité a frappé votre vue , ne vous êtes-vous pas senti ému , embrasé ; n'avez-vous pas dit peut-être tout haut , que je voudrois en avoir fait autant ? pour moi je l'avoue sans finesse , & je me ferai toujours gloire de mon bon cœur. Une pareille vue me passionne toujours , & me touche quelquefois jusqu'aux larmes. J'en suis transporté hors de moi.

Il y a quelque temps , que dans une de nos Provinces méridionales , régnoit une épidémie terrible qui emportoit sur-tout beaucoup de payfans. Je me trouvai par hasard un jour de fête dans une petite Paroisse, où cette maladie avoit moissonné en moins de deux mois , le quart des travailleurs. La désolation étoit dans la campagne.

Le Curé de cet endroit que je connois beaucoup , n'en voyoit jamais mourir aucun, qu'il ne crût perdre un de ses enfans. Ses Paroissiens étoient pauvres , il en mouroit un grand nombre faute de pouvoir être secourus. Ce Prêtre , zélé ministre de bonté ,

profondement affligé de leurs maux & de leur misère , se montrait le vrai pere de ses Paroissiens , en leur fournissant tous les secours qui dépendoient de lui.

Il ne voyoit jamais de malades , qu'en songeant aux besoins de l'ame , il ne tacha de pourvoir en même temps à ceux du corps. Enfin , son zele alla si loin , tout le monde étoit si convaincu des efforts qu'il étoit obligé de faire , n'étant pas riche , que ses Paroissiens le croyant épuisé , bien loin de solliciter sa bonté , se refusoient en quelque sorte à ce qu'il prétendoit faire pour eux.

La maladie étoit dans sa plus grande force : il s'aperçut pourtant qu'on ne venoit presque plus lui rien demander ; cela le toucha si sensiblement , qu'il crût devoir s'en plaindre à ses Paroissiens. En conséquence , la premiere Fête , à la Messe du Prône où j'étois , étant monté en Chaire , il leur dit après l'instruction.

» Je vois avec douleur, mes enfans , que la
 » terrible maladie qui afflige cette Paroisse,
 » continue toujours , & je m'aperçois qu'il y
 » meurt beaucoup de personnes , faute d'être
 » soignées , d'avoir les alimens & les secours
 » essentiels en pareil cas. J'ai fait jusqu'ici , ce

78 L'AMI DES JEUNES GENS.

» j'ai cru que tout homme devoit faire à
» ma place ; je vous ai plusieurs fois avertis ,
» de venir chez moi chercher ce qui pourroit
» vous être nécessaire, que vous le trouveriez
» tant que je serois en état d'y fournir.

» Je n'ignore pas , combien il en est parmi
» vous qui sont dans une urgente nécessité :
» j'ai cependant le regret de voir , qu'au lieu
» de répondre à ma bonne volonté , mes in-
» vitations n'ont servi qu'à vous éloigner
» davantage. J'ai beaucoup moins de deman-
» des qu'au commencement. Vous me croyez
» peut-être refroidi à votre égard , ou hors
» d'état de satisfaire à vos demandes.

» Si c'est-là ce que vous pensez , détrom-
» pez-vous : je n'ai jamais eu de plus grand
» plaisir , je vous assure , qu'en partageant
» avec vous ce que la Providence m'a donné.
» Venez avec confiance , & ne craignez pas
» de m'importuner : j'ai du bled , du vin ,
» d'autres denrées ; quand tout seroit fini ,
» venez tout de même ; je trouverai du crédit
» pour vous secourir.

Voilà une action bien belle & bien tou-
chante, qui caractérise bien une ame géné-
reuse , me dit la Comtesse, j'aime & j'estime
ce bon Prêtre , sans l'avoir jamais vu. Jugez,

Madame , . . . , si je fus bien sensible à un discours aussi pathétique. Je fus si pénétré du ton de bonté dont il fut prononcé , si frappé , si passionné par la vue de cette action pleine d'humanité , que les larmes aux yeux , j'aurois , je crois , donné ma vie pour en être l'auteur.

Mais revenons , dis-je au Chevalier , à l'objection que vous m'avez faite , & dont je me suis un peu écarté par ce récit. Vous pensez qu'on pourroit se refuser de faire du bien aux autres , dès que l'on n'a pas à en attendre de leur part , & se dispenser d'accorder la moindre pitié à leurs maux , si l'on est sûr de ne pas éprouver la même infortune ; mais , outre qu'un sentiment si dur n'est gueres propre à nous rendre contents de nous-mêmes , & à rendre les autres satisfaits de nous ; quel est l'homme assez vain , qui du haut de sa gloire , voyant les travaux des misérables , les peines des infortunés , & les regardant comme lui étant étrangers , osera se promettre qu'il ne les éprouvera jamais ? que quelque catastrophe imprévue , ne rendra pas peut-être son sort plus malheureux que le leur ?

Quel qu'il soit , il est entouré d'abîmes ; mille maux suspendus sur sa tête l'accom-

pagnent toujours. Qui lui répondra , qu'il ne sera pas écrasé de leur chute ? Combien de terribles & fameux exemples n'a-t-il pas dans l'histoire de tous les temps ? Combien n'en voit-il pas sous ses yeux , qui doivent le convaincre , qu'à quelque degré d'élévation que l'on puisse être parvenu, on n'est point à l'abri des vicissitudes de la fortune , & des revers du sort ?

Compteroit-il sur la santé , les richesses , la naissance , le pouvoir ? Mais , quel est l'homme qui puisse s'assurer , je ne dis pas de la santé , mais du plus petit instant de la vie ? Peut-être que quelqu'apoplexie , quelque catarre suffoquant , l'enlèvera avant la fin du jour. Peut-il se cacher que dans ce monde , tout ne soit sujet à des révolutions , d'autant plus cruelles , qu'elles sont souvent inattendues & inévitables ? Ne voit-il pas le riche devenir pauvre , tandis que le Grand vient ramper dans cette poussière , où les autres hommes lui paroïssent anéantis ? Quel aveuglement pourroit lui faire penser , qu'il n'est pas sujet à la loi commune ? Quel privilège a-t-il pour en être exempt ?

S'il est quelqu'un assez insensé pour se croire , dans son état , à couvert de ces insultes , je

prends pitié de son erreur ; l'état moral & physique de tout homme est précaire , & n'a rien d'assuré. Il doit tout appréhender. Auroit-on bonne grace , après cela , de mépriser les hommes , d'être inhumain , insensible , dénaturé , lorsqu'on est peut-être à la veille d'exciter dans les autres la compassion qu'on ne fait pas avoir pour eux ?

De tous les maux dont un homme peut être atteint , tout autre peut l'être de même ; nous sortons , sur cet article , parfaitement égaux du sein de la nature. Aucune de ces distinctions frivoles , que la vanité , l'ambition , le pouvoir ont imaginés , ne sauroit empêcher celui qui en a la jouissance , de sentir cette égalité. Les différens maux dont la vie est semée , & sur-tout l'entrée & la sortie , sont les mêmes pour tous. Qui que nous soyons , nous sommes venus au monde nus & pauvres , nous ne serons pas plus riches quand nous en sortirons.

Ces grandeurs , ce faste , ces Palais , dont tant de gens s'enorgueillissent , sont-ils l'homme ? sont-ils de l'homme ? Tout cela le préserve-t-il des maux de l'humanité ? Qui peut douter sur ce point ? l'Empereur , comme le pauvre , est sujet aux misères de la vie , aux

douleurs de toute espece , aux chagrins , aux pleurs , aux besoins ; il est né comme lui , il mourra comme lui.

Il semble pourtant aux hommes superficiels , qu'il y a une différence extrême. La pompe , qui environne le premier en public , les éblouit ; mais vu hors de la scene où il représente , ce n'est cependant qu'un homme tout comme un autre , peut-être même plus vil que le moindre de ses sujets. La fièvre , la migraine , la goutte , ont un droit sur Sa Majesté comme sur nous. Courbé sous le poids de la vieillesse , les gardes qui veillent autour de lui , ne sauroient l'en décharger. Ses armées , ni ses trésors , n'ont pas le pouvoir de le rassurer , lorsque la crainte de la mort l'affaillit sur son trône , & au milieu de ses courtisans.

Voilà , Monsieur le Chevalier , des raisons bien suffisantes ; pour faire naître l'humanité dans le cœur de tous les hommes. C'est s'aimer soi-même , que de les aimer. Le principe de la justice humaine dérive ainsi de l'amour de soi ; un homme qui n'est point concentré en lui-même , s'aime dans les autres & s'identifie avec ses égaux ; s'il ne veut pas qu'ils souffrent , c'est pour ne pas souffrir en eux ;

la loi naturelle lui apprenant à chercher son bien-être , par-tout où il sent étendre son existence.

Vous devez donc aimer tous les hommes , par la raison de votre bien-être , parce que vous devez en attendre les mêmes secours qu'ils attendent de vous. Mais comme il est d'une ame grande & noble , de ne rien faire à usure , aimez-les par générosité , aimez jusqu'à ceux qui vous déprisent , aimez jusqu'à vos ennemis ; il n'est peut-être rien de si grand dans le monde , que de savoir se venger si héroïquement.

Lorsque l'on fait pardonner les injures , souffrir par une grandeur d'ame magnanime , la calomnie & les mépris , n'est-on pas plus héros , que le conquérant qui ravage les provinces , détruit les villes , & dont les mains meurtrières sont teintes de sang.

Laissez aux petites ames , la lâcheté de vouloir se venger. Plaignez-les , mais ne les imitez pas. Ne faites jamais tomber sur votre frere votre haine ni vos mépris. Sur-tout soyez pour lui plus indulgent , s'il est assailli par l'infortune. Vos hauteurs , votre dureté , lui en rendroient le sentiment plus cuisant. On pardonne à un malade ses caprices. Les

84 L'AMI DES JEUNES GENS.

malheurs d'un homme doivent faire excuser ses égaremens.

Déplorez les erreurs de ceux qui s'égarent ; attendrissez-vous sur les misères de vos semblables ; traitez-les comme vous avez intérêt à en être traité ; soyez ému de compassion sur leurs foiblesses , par le profond sentiment des vôtres. Souvenez-vous que vous ne tenez rien de vous même , & que vous n'êtes pas parfait. Le fussiez-vous , vous n'auriez pas acquis par là , le droit de dédaigner ceux qui ont des défauts , c'est au contraire une raison pour vous de les plaindre davantage.

Un cœur vraiment humain , étend sa sensibilité sur tout ce qui a droit de l'intéresser. Peut-il voir sans les plaindre , ces grands de la terre , esclaves de tout ce qui leur obéit, ou dupes de tout ce qui les environne ; ces savans , ces faux sages , courant sans cesse après l'image d'une vaine réputation , ces nouveaux Midas , victimes de leur ostentation , martyrs de leur prodigalité ; & ces fastueux imbécilles , qui , loin de savoir user d'eux-mêmes , ne mettent leur être , que dans ce qui leur est étranger ?

Il gémit sur le voluptueux insensé , qui dans la recherche des faux plaisirs , trouve

des maux très-véritables, & son bon cœur s'émeut même pour le méchant qui voudroit lui faire du mal ; il a pitié de voir qu'il fasse dépendre son bonheur des maux d'un autre, & qu'il se rende ainsi doublement malheureux en s'éloignant de la vertu.

Je vous avoue ingénument , me dit le Chevalier , que je n'avois jamais porté la dessus une réflexion bien attentive. Vous me faites aimer les hommes en me découvrant leurs misères ; vous m'attendrissez en leur faveur , en me faisant craindre les maux dont ils sont entourés. Je ne trouve pas seulement raisonnable , je crois qu'il est louable de les servir. L'histoire de votre bon Prêtre a trouvé le chemin de mon cœur. Mais ne devons nous pas une plus grande affection aux uns qu'aux autres ?

Sans doute , . . . , si chaque homme vous intéresse en particulier , tous les hommes ensemble doivent bien vous intéresser davantage. L'intérêt singulier doit toujours céder au général , puisque celui-ci est le tout dont chacun n'est que la partie. On devroit par exemple , préférer l'intérêt de l'humanité à celui d'une nation ; celui d'une nation à celui de quelqu'un de ceux qui la composent ; la

86 L'AMI DES JEUNES GENS.

progression de la sensibilité s'augmentant à proportion qu'elle devient collective , & l'intérêt le plus étendu renfermant le plus restreint. (a)

Oui , me répondit le Chevalier , mais je crois qu'il en est des sentimens , comme de l'or qu'on met en feuilles. Ils ont moins de consistance à proportion qu'ils sont plus étendus. Nous nous aimons plus que toutes choses , & ceux que nous aimons, soit parce qu'ils nous appartiennent , soit parce qu'ils nous ont donné des preuves de leur amitié, touchent de plus près notre affection, que des peuples que nous ne connoissons peut-être jamais que de nom.

Ce que nous devons à l'homme, , n'empêche pas de remplir les devoirs particuliers de l'amitié , de la parenté , du voisinage , du patriotisme. Bien loin de les exclure , il les suppose toujours , & sans doute avec raison ; puisqu'il n'est pas naturel qu'un homme s'attache à tout le monde , sans être attaché à quelqu'un en particulier , à moins qu'il n'agisse comme certains hypocrites de nos jours,

(a) Aristide fit rejeter un projet de Thémistocle très-profitable à sa patrie , parce qu'il étoit injuste : voilà un exemple de la probité , relative à tout le genre humain.

qui se déclarent les partisans des anciens & des peuples, qui vivent sous une autre hémisphère, pour se dispenser d'aimer les modernes & leurs concitoyens.

Pour vous faire une idée des différentes sortes d'affections qui occupent le cœur de l'homme, imaginez-vous ces vibrations, qui partent d'un corps sonore vivement frappé, & qui s'étendent dans tous les sens. Ces sons plus forts ou plus aigus près du corps qui les occasionne & qui en fait le centre, se communiquant au loin par ondulations, s'affoiblissent insensiblement, & font une impression plus légère, à proportion que chaque cercle qu'ils décrivent, se trouve plus spacieux : jusqu'à ce qu'enfin les derniers de tous, n'ayant plus assez de force pour ébranler l'organe de l'ouïe, ne sauroient plus être entendus.

Voilà à peu près l'image des différens degrés de sentimens qui affectent chaque homme : il aime davantage ce qui le touche de plus près, & de moins en moins ce qui s'en éloigne. Regardez ces différentes ondulations, ces différens cercles, comme autant de diverses classes, où les autres hommes doivent être rangés par rapport à lui. Il est centre de tout ce qui l'environne. C'est de ce centre

88 L'AMI DES JEUNES GENS.

que part son affection , en s'affoiblissant à mesure qu'elle s'étend sur les classes les plus nombreuses. Après lui , doivent venir les amis , les parens , les concitoyens , les compatriotes , les voisins ; enfin , tous ceux qui , comme hommes , sont dans la classe de l'humanité , la dernière par son éloignement , mais celle pourtant qui renferme toutes les autres.

Celui qui chérit un homme , seulement par la qualité d'homme qu'il a commune avec lui , aimera bien davantage ceux qui y joignent celle d'ami , de parent , ou de compatriote. Un cœur humain , considère un homme même dans son ennemi ; & s'il ne fait pas son ami particulier de tout homme , du moins il ne fera jamais l'ennemi d'aucun.

L'amour , est le lien de la nature ; seul , il peut nous rendre fideles à nos engagements. Fondement de toute vraie liaison , il est le seul nœud qui les entretienne. Sans lui , le commerce des hommes n'est plus que feinte , dissimulation , fourberie : la société n'offre que des masques de vertus ; des images illusoires d'amitié , de douceur , de grandeur d'ame , mille fois plus dangereuses que les haines véritables ; & d'autant plus condamnables , qu'el-

les font plus fausses , & plus capables de séduire sous les traits de la vérité.

Le vrai seul doit nous plaire & nous conduire en tout : c'est véritablement & de bonne foi , que nous devons chérir nos semblables. Mais , ce n'est pas assez de les aimer & de les plaindre , de ne pas leur faire le mal que nous ne voulons pas qu'on nous fasse ; il faut encore les obliger , il faut d'une volonté expansive , rechercher toutes les occasions que l'on peut trouver de les servir. Quel est l'homme assez malheureux pour n'en pas voir naître quelque une dans sa vie , telle qu'il pourroit la désirer pour lui ; & que je le trouve à plaindre , s'il ne peut éprouver ce plaisir si pur & si doux , qu'un cœur bien fait ressent toujours , en contribuant au bonheur d'un autre.

Souvenez-vous , que l'émulation , que le desir d'être utile , de répandre ses bienfaits , ses services sur les hommes , est le plus noble qui puisse vous animer. Une stérile pitié , n'est pas ce que l'humanité vous demande. Soyez humain , soyez bon , mais soyez en même-temps bienfaisant ; & tant qu'il dépendra de vous , faites votre bonheur de rendre les autres heureux. Qu'il est doux de rencontrer les yeux de quelqu'un que l'on a obligé ! la gé-

nécessité perfectionne les vertus que l'humanité fait éclore ; & c'est d'elle que nous devons apprendre à faire aux hommes , tout ce que nous souhaitons que les hommes fassent pour nous. (a)

Après vous avoir fait parcourir légèrement le tableau de nos devoirs , envers nos supérieurs & nos égaux, il n'est pas déraisonnable , à ce que je pense , que nous jettions un coup d'œil sur nous-mêmes. Nous nous sommes considérés jusqu'ici , comme relatifs ou dépendans , n'est-il pas juste que nous nous regardions un moment d'une vue intuitive ?

Si la vertu demande que nous tendions à la perfection de l'harmonie générale , en rendant à Dieu & aux autres ce que nous leur devons , elle veut encore , par rapport à nous-mêmes , que nous nous rangions dans l'ordre convenable ; elle nous fait une loi de nous aimer , elle desiré que nous nous estimions. Mais elle veut que nous nous aimions avec mesure , & que nous nous estimions avec prudence ; que notre affection s'emploie à nous procurer tous les avantages réels qui

(a) Est-il une sensation plus délicate , dit l'Abbé de St. Pierre , que celle de pouvoir faire du bien.

peuvent contribuer au vrai bonheur de l'homme ; & que nous ayons pour nous - mêmes assez d'estime , pour ne rien souffrir au dedans de nous , qui puisse nous dégrader à nos yeux. Que je m'attache à vous prouver que nous devons nous aimer, vous en fentez intérieurement la plus grande preuve ; il seroit bien absurde, que la nature nous fit un devoir indispensable d'aimer les autres , & qu'elle nous défendit pour nous notre propre sensibilité.

Il me semble néanmoins , Monsieur , me dit le Chevalier , que vous n'êtes pas bien d'accord sur ce point , avec ce que bien des gens nous en disent. L'amour propre est , selon eux , le germe de tous les vices ; c'est de lui que naissent la vanité , la présomption , l'orgueil , la sensualité : d'autant plus contraires aux vertus sociales , qu'un honnête homme doit être humble , modeste , & ne jamais bien penser de soi.

Je fais bien , , que si l'on vouloit s'en rapporter à ces rigoristes de parade , les sentimens les plus simples , les plus innocens qu'inspire la nature , seroient toujours un crime ; que pour paroître plus zélés , ils crient également contre l'apparence & contre la réalité. Mais ils n'ont qu'à m'entendre , & vous

aussi mon cher Monsieur, & vous reviendrez, je crois, d'une opinion qui ne me paroît pas juste à bien des égards. Ils ne font aucune distinction, où il y en a pourtant une grande à faire.

Si par amour propre, ils entendent ce penchant dérégulé de l'ame, qui, nous faisant regarder comme le seul objet digne de notre attention, nous emporte sans discernement vers tout ce qui nous présente quelque image de volupté; nous rend vains, intéressés, durs pour les autres, lâches adulateurs de nous-mêmes: son ennemi autant qu'eux fau-
roient l'être, je serai le premier à le pour-
suivre, je chercherai tous les moyens de l'ex-
tirper, au lieu de le protéger, contre leurs
atteintes, & de lui servir d'appui. Mais si l'on
entend aussi par amour propre, ce sentiment
conservateur, cet amour inné, le premier, le
plus innocent de tous les amours, cette af-
fection forte & éclairée, que la nature nous
inspire pour nous-mêmes, je le soutiens non
pas permis, non pas seulement louable,
mais indispensable, mais d'une absolue né-
cessité; & pour le distinguer de l'autre, je
l'appelle amour de nous.

C'est cet amour, qui nous donne l'atten-

tion soigneuse & vigilante , de nous éloigner de ce qui pourroit nous nuire , & nous rapproche de ce qui nous convient. Qui nous fait fuir à l'aspect de la douleur , & voler au devant du plaisir. C'est lui , qui le croiroit ? qui , calmant les passions , fait en modérer la fougue. Pour nous mener au bonheur , il nous inspire cette noble émulation , de nous distinguer des autres par des actions grandes & généreuses. C'est pour l'homme , un stimulant actif & rapide , qui le fait courir dans le chemin de la vertu. Il languiroit dans un repos stérile , il ne prendroit plus assez d'intérêt à lui-même pour se conserver , si jamais ce guide salutaire venoit à lui manquer.

Il ne demande pas , comme pensent peut-être ceux dont vous entendez parler , qu'un homme sage & réglé se cache à lui-même qu'il est juste ; que le savant , que le philosophe éclairé ne sente pas son élévation réelle au dessus du vulgaire ignorant ; qu'on se déprîse , qu'on se gêne , qu'on se haïsse d'une haine irréconciliable. Il ne nous défend pas de nous estimer ce que nous valons , mais plus que nous ne valons. Il consent que l'on suive son penchant , mais il demande qu'il soit légitime ; il adopte nos inclinations, pourvu qu'el-

les soient naturelles ; & seconde nos goûts ; s'ils sont innocens.

Nous sommes un composé de deux substances , de deux natures , l'ame & le corps. L'ame est susceptible de chagrins , d'idées tristes , inquiétantes , de sentimens qui la rabaisent , qui la ternissent , qui la déshonorent. Le corps est sujet à mille accidens , qui peuvent l'endommager ou le faire périr. Dieu nous a donné l'amour propre , pour veiller à la conservation de l'un & de l'autre. Lorsqu'il précautionne le corps contre ce qui lui feroit préjudiciable , ou qu'il l'avertit de ses besoins , on l'appelle instinct ; mais lorsque , jaloux du bonheur & de l'innocence de nos ames , il les éclaire de son flambeau , pour leur faire discerner ce qui pourroit la leur faire perdre ; qu'il leur montre la vérité & les biens réels qui la suivent ; il change de nom alors , c'est la raison.

Comment , Monsieur , me dit le Chevalier , la raison n'est que l'amour de nous-mêmes , ce que vous dites là , ne tient-il pas du paradoxe ? mais l'amour de nous-mêmes , est une passion , & les moralistes ne cessent de crier contre les passions , qu'ils voudroient anéantir s'il étoit possible , qu'ils veulent sou-

mettre à la raison , & qu'ils font d'une nature bien contraire. Vous ne vous accordez gueres ensemble à ce qu'il me paroît.

Il est pourtant bien vrai , . . . , que la raison n'est autre chose que l'amour propre éclairé , & qu'il est moins une passion , que le frein & la regle qui servent à les contenir & à les conduire. Les passions , contre lesquelles on crie communément avec tant d'injustice , sont non seulement utiles , mais encore nécessaires à notre conservation. Qui penseroit les anéantir , n'auroit pas plus de sens que qui voudroit les empêcher de naître , l'un est aussi ridicule que l'autre est vain. Ce seroit vouloir réformer la nature & contrôler l'ouvrage de Dieu. Toutes les passions sont bonnes , quand la raison les maîtrise , toutes sont mauvaises lorsqu'elles ne se guident plus par sa voix.

Tous les mouvemens de la nature seroient droits , si la raison les guidoit toujours. La nature d'accord avec la raison , nous défend d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces. Celle-ci en particulier de tourner nos desirs vers les objets qu'il n'est ni honnête ni permis d'obtenir. Qui s'écarte de ces deux lumieres , ne peut manquer de faire des faux pas bien dangereux.

Tant que nos sentimens sont dirigés par ce guide , nous n'avons rien à nous reprocher ; mais si contre l'ordre ils le font obéir , notre conscience ne tardera pas à nous le dire , nos sentimens sont criminels. Ainsi vous pouvez remarquer que tant que l'amour propre est dans l'ordre , que l'instinct est assujetti à la raison , ou pour mieux m'expliquer , que l'amour de l'ame a le pas sur celui du corps ; & qu'enfin il ne perd jamais de vue ce que nous devons à l'Être des êtres, nous sommes assurés d'être heureux. Le bonheur de ces deux substances dépendant de cette subordination.

C'est donc à la maintenir que consiste la sagesse , car la sagesse n'est que la pratique des moyens qui mènent au bonheur réel. Or , pour le trouver en nous-mêmes , nous devons être prudents , fermes , courageux , être justes & posséder la tempérance. Prudents , pour régler notre volonté en éclairant notre intelligence , pour tenir notre esprit en garde contre les préjugés & la précipitation. Fermes , pour conduire à leur fin nos projets louables , malgré les contradictions & les obstacles. Courageux , pour nous rendre tranquilles , au milieu des périls & des malheurs qui

qui peuvent nous assaillir. Justes , pour savoir rendre aux autres ce que nous leur devons , pour ne pas exiger des autres plus qu'ils ne nous doivent , & pour connoître ce que nous nous devons à nous - mêmes. Tempérans enfin , afin que formés à la modération des desirs , mettant un frein à notre incontinence naturelle , à nos appétits déréglés , nous parvenions à cette égalité d'ame , que le sage conserve dans la bonne comme dans la mauvaise fortune , indépendamment de l'opulence & malgré l'inconstance du fort.

Ces obligations envers nous - mêmes , ne sont malheureusement pas mieux acquittées que les autres , sur-tout par la plupart de nos jeunes gens ; la modération des desirs , la justice comme la fermeté , ne sont gueres que de beaux mots pour eux. Ils les croient peut-être nécessaires dans un traité de morale , mais fort inutiles dans l'usage & contraires au bon ton. Pour la tempérance de même que la prudence , il ne faut que les voir , pour juger s'ils sont bien exacts à en suivre les loix.

J'ai pourtant entendu dire à l'honneur du siècle , me répondit le Chevalier , qu'il y avoit maintenant en France , beaucoup moins

d'excès qu'autrefois , & que la sobriété y étoit bien mieux observée. Dans les siècles derniers , les jeunes gens moins réservés , moins assujettis aux regles de la décence que ceux d'aujourd'hui , n'avoient de goût & ne mettoient leurs plaisirs que dans la débauche la plus grossière ; leur grande gloire consistoit à boire plus que les autres & plus longtemps. C'étoit des ivrognes échauffés de la noble émulation de se distinguer dans tous les excès.

Je conviens , . . . , qu'il est parmi nous des jeunes gens qui pourroient servir de modèles , mais le nombre n'en est pas grand. Je fais qu'on ne donne pas communément comme autrefois , dans les débauches excessives , sur-tout de vin ; je ne crois , pourtant pas que nous en soyons plus sages , & qu'il y ait de l'amendement dans nos mœurs. On voit aujourd'hui beaucoup de nos jeunes gens , & sur-tout dans les grandes villes , incapables de se livrer à ces excès ; de supporter aussi long-temps la fatigue de ces orgies , de ces bacchanales , parce qu'ils n'ont plus la force de la conduire aussi loin que les débauchés du temps passé. Mais , est-ce la volonté qui leur manque ?

Foibles productions d'hommes dégénérés , ils sont encore pire que leurs peres. La plupart dans un corps débile par la perte de la santé , fruit de l'intempérance , logent un vieillard caduc à l'âge de trente ans. Ils ne boivent plus , ou presque plus de vin ; leur goût mouffe n'y trouve plus de saveur ; d'ailleurs , le vin grossit la taille ; mais ils savent s'en dédommager amplement , en noyant leur raison dans des liqueurs fortes , qui flattent davantage leur palais usé. S'ils sont plus retenus sur les plaisirs des sens les plus vifs , c'est parce qu'énervés dès leur bas âge par l'abus qu'ils en ont fait , par la somptuosité de leur table , les talens dangereux de leurs cuisiniers , ils sont maintenant incapables de s'y prêter. Leurs membres glacés , languissans , abbatus par la molesse , ne sauroient plus répondre aux desirs de leurs cœurs. Ils les modèrent par insuffisance.

Est-ce par là que vous prétendez qu'ils sont plus sobres ; plus tempérans que nos devanciers ? Bel éloge sans doute , puisqu'avec une volonté non moins ardente , non moins dépravée , s'ils ne tentent pas de les surpasser , comme leur noble émulation les porteroit sans doute à le faire , c'est qu'ils ne se

sentent pas la force, de courir la même carrière que les autres ont couru. Pour la politesse qu'ils se donnent, c'est une attribution qu'ils se sont arrogée mal à propos, puisque la vraie politesse part du cœur, & que la leur ne consiste qu'en propos vagues, en grimaces & en fingeries.

Ah, mon cher Monsieur ! n'est-il pas déplorable de voir ainsi cette jeunesse, l'espoir de la nation, agir envers elle-même, comme pourroit faire un ennemi : s'avilir & se dégrader sans retenue & sans honte, s'en faire même quelquefois une espèce d'honneur ? Est-ce s'aimer ? Est-ce se comporter en être raisonnable ? Peuvent-ils avoir la moindre estime pour eux-mêmes ? Quelle considération ont-ils pour une âme immortelle, image de la Divinité, qu'ils ne cessent de défigurer ? Ah ! sans doute, en agissant de la sorte, le matérialisme doit avoir pour eux l'aspect le plus flatteur. Quel intérêt ont-ils à croire, qu'il y a une autre vie après celle qui les anime : & que les actions que l'on a faites dans celle-ci, y doivent trouver leur récompense & leur punition ? Ils laissent cette croyance au vulgaire ; cependant, la nature n'en est pas moins vengée.

Que les tristes , mais justes exemples des châtimens que leur conduite aveugle leur attire tous les jours sous vos yeux , soient pour vous un préservatif puissant , qui vous garantisse des malheurs dont ils sont les victimes volontaires. Souvenez - vous , qu'en aimant vos supérieurs & vos semblables, vous devez , par un intérêt éclairé , prendre assez de soin de vous - même , pour vous procurer toutes les qualités qui sont nécessaires pour vous rendre heureux. Estimez - vous assez : ayez pour vous assez de tendresse , pour éviter par toutes sortes de moyens , l'horreur de souiller votre ame , par la dépravation qui regne dans les mœurs du siècle , & sur-tout dans celles de tant de jeunes gens.

Voilà quels sont les devoirs indispensables , auxquels chaque homme est assujetti , quelque rang qu'il occupe : devoirs que l'on doit faire aimer à la jeunesse avant qu'elle en connoisse la nécessité. Mais , pour l'amener à ce but nécessaire , pour lui faire trouver son bonheur dans la pratique de ces devoirs , on devoit les leur rendre si légers , si agréables , qu'ils ne les aimassent pas seulement , parce qu'ils seront l'instrument de leurs plaisirs & de leur félicité , mais encore

comme faisant partie de leur bonheur même. Ce n'est pourtant pas ainsi qu'on les élève , à peine leur en parle-t-on ; & ce peu qu'on leur en fait connoître , on le leur présente dans l'éducation journalière sous une forme si rebutante , qu'il ne faut pas être surpris , s'ils pensent trouver dans leur inobéissance , la satisfaction qu'ils ne peuvent avoir qu'en les remplissant.

Il étoit déjà fort avant dans la nuit , quand j'eus achevé de parler de même , la lune étoit déjà prête à disparaître sous l'horison ; de manière , que nous terminâmes la conversation & la promenade , & chacun songea à aller jouir d'un paisible repos , après avoir passé la soirée si agréablement.



SECONDE JOURNÉE.

Combien l'éducation ordinaire est défectueuse, & des soins qu'on doit avoir de former le corps des Enfans.

LE lendemain, j'étois à peine éveillé, qu'on vint m'avertir, de la part de Madame la Comtesse, qu'on avoit projeté une partie de pêche pour ce jour là. Qu'elle me prioit de vouloir bien être, & de me préparer pour partir dans peu. Je m'habillai donc à la hâte, nous montâmes sur un bateau, & nous nous rendîmes dans l'endroit destiné. Il faisoit le plus beau jour du monde, La pêche fut heureuse, & réussit suivant nos desirs.

La Comtesse, qui ne vouloit pas interrompre les plaisirs de la journée, avoit eu la précaution de faire porter tout ce qui étoit nécessaire pour nos repas. Lorsque l'ardeur du soleil commença à devenir trop importune, nous quittâmes nos pêcheurs; & comme nous nous étions levés de bonne heure, que nous étions en haleine depuis le

matin, tout en badinant & pleins d'appétit, nous fîmes joyeusement la faire passer.

On avoit choisi l'endroit où nous devions manger près d'une fontaine riante, sur l'herbe verdoyante & menue, un bouquet d'arbres touffus, qui nous prêtoit son ombre contre les rayons du soleil, nous tenoit lieu de lambris. Nous fîmes notre table du gazon sur lequel nous nous étions assis; & les bords de cette source vive, dans laquelle nous avions mis rafraîchir notre vin, nous servirent de buffet. L'appétit & la familiarité nous dispensèrent des cérémonies; servis sans ordre par nous-mêmes, les mets nous parurent avoir acquis par la circonstance, un degré de bonté dont chacun s'assuroit à son gré.

Tous ceux qui composoient la partie, faisant une société de gens d'une humeur facile & liante, la rendoient encore plus agréable par la gaieté & l'enjouement qu'ils y répandoient. La conversation fut charmante, on n'y cherchoit point l'esprit. Le plaisir seul, conduit par la décence, inspira tout ce qu'on y dit. Enfin, ce repas champêtre, où chacun libre par la cordiale amitié, goûtoit une joie pure & badine, mille fois plus dé-

licieuse que le plus splendide repas , se prolongea tout autant que l'ardeur du jour.

De propos en propos , on tomba sur la matiere des conversations précédentes ; vous comprenez de reste , me dit alors la Comtesse , ce que nous attendons de vous. Vous nous avez fait connoître les devoirs auxquels tout homme est sujet en venant au monde , l'indispensable nécessité de s'en acquitter , où se trouvent tous ceux qui , voulant être bons citoyens , hommes vertueux , sont encore desirieux de faire leur bonheur. Dites-nous maintenant , je vous prie , ce que vous pensez qu'il faut faire pour les remplir d'une maniere aussi agréable qu'utile , pour soi-même , & pour la société ; la matiere est si importante , vous en paroissez si convaincu , que nous desirons avec ardeur de savoir quels sont là-dessus vos sentimens.

C'est par une bonne éducation , . . . , c'est en nous modelant sur de bons exemples , que l'on peut parvenir à nous rendre tels qu'il est nécessaire que l'on soit pour cela. Lorsqu'une douce habitude , la raison éclairée , ont rendu familiere au cœur de l'homme l'aimable vertu , sa pratique , bien loin d'avoir pour lui quelque chose de rebutant & d'au-

tere, lui paroît le germe des solides plaisirs ; & le vrai chemin du bonheur. Mais , si le pernecieux exemple du siecle , ou une mauvaise éducation , lui en ont une fois donné du dégout , il lui est bien difficile de rompre la chaîne dont le lient le vice & l'erreur. Il ne considère plus ses devoirs , que comme le joug le plus pesant. La vertu qu'on lui montre & qu'il croit voir sous de fausses couleurs , lui paroît affreuse. Il fait tout ce qu'il peut pour l'éviter & s'y soustraire. De là , le désordre dans la société , la perte inmanquable du bonheur & du repos.

Qu'on ne cherche pas davantage , pourquoi les grands hommes , les bons citoyens sont aujourd'hui si rares parmi nous ; la solution de ce problème est trouvée pour quiconque réfléchit. C'est à la mauvaise éducation qu'on donne en France aux jeunes gens , c'est au mauvais exemple qu'ils ont sans cesse devant les yeux qu'on doit s'en prendre ; si bien , loin de ne plus voir de ces âmes fortes & vertueuses , à qui les siècles passés virent faire tant d'actions héroïques , nous trouvons tant de compatriotes , se faisant gloire d'être sans raison , sans sentimens , sans vertu.

Ce que vous dites là , répondit le Cheva-

lier, n'est-il pas exagéré ? C'est une habitude de crier contre le siècle : vous faites aujourd'hui ce que l'on a fait de tous temps ; d'autres disoient du leur avant vous , ce que vous dites du nôtre ; les hommes ont toujours été à peu près tels qu'ils sont , & notre éducation n'est peut-être pas plus mauvaise que celle des temps si vantés. Socrate , à ce que j'ai entendu dire , croyoit que celui où il vivoit étoit le pire de tous ; Horace en disoit autant du siècle d'Auguste , & vous voulez que ce soit celui-ci ; mais votre zèle peut vous tromper , nous ne sommes , je pense , que ce que nous avons été.

Horace , , prétendoit que les hommes de son temps , étoient plus mauvais que ceux d'une antiquité plus reculée ; que les races à venir seroient pires que celle dont il se plaignoit. Sa prédiction est accomplie. Le fonds du cœur humain n'a pas varié , la nature est constante dans ses productions , mais nous avons altéré son ouvrage ; nous nous sommes déprimés volontairement : ou , pour parler plus juste , la mauvaise éducation a produit la foiblesse & les vices de ce siècle. Examinez-le sans prévention , vous en conviendrez sans peine ; pour moi , je ne pré-

tends pas discuter ici, quelle éducation est la meilleure, ou la nôtre ordinaire, ou celle des temps passés; je trouve la discussion toute faite, si je mets en parallèle les actions de ces temps-là, avec celles de celui-ci.

Si nous n'avons pas tous les défauts de ceux qui nous ont précédé, en avons-nous la gloire? N'avons-nous pas d'autres défauts, qui seroient nouveaux pour eux? Ne voit-on pas régner parmi nous la même corruption, la même mollesse, le même luxe, qui a toujours été l'avant-coureur de la décadence des empires? Cet esprit de système, qui s'est emparé de toutes les têtes, que marque-t-il autre chose, qu'un besoin général d'amélioration & de réforme, qu'une incertitude de principes, qu'une suite de mauvais procédés?

On vante ce siècle comme celui de l'humanité, mais c'est encore plus celui de la faiblesse. Si nous sommes rarement frappés de ces actes d'horreurs, plus communs dans les histoires que de nos jours, il ne faut pas seulement l'attribuer à l'extension de l'esprit philosophique qui perce difficilement; une des meilleures raisons que l'on puisse en donner, c'est qu'en général nous sommes telle-

ment affoiblis, que nous n'avons plus la force d'être méchans. Il est encore, sans doute, des hommes parmi nous, il seroit trop malheureux qu'il n'y en eut plus, mais ils sont aisément remarqués, & c'est un signe de mauvais augure. On ne remarque pas ce qui est commun. S'il y en a encore, ce n'est pas la faute de l'éducation qu'on leur donne pour l'ordinaire, & qui malheureusement en gêne tant d'autres, qui ne savent pas se redresser.

Vous me citez Socrate & Horace : mais, vous remarquerez que leurs siècles, qui furent les plus beaux de la Grece & de Rome, commencerent à perdre de leur lustre presque immédiatement après leur mort, par la corruption des mœurs, qui perdit Rome & Athenes, comme elle avoit déjà perdu tant d'Empires ; comme elle en perdra tant d'autres jusqu'à la fin des temps. Le luxe, l'ambition avoient commencé ; la négligence dans l'éducation & l'exemple, porterent le dernier coup à l'édifice. Tant que Rome fut pauvre, que les peres se firent honneur d'être eux-mêmes les précepteurs de leurs enfans, Rome fit l'admiration de l'univers ; si-tôt que la mollesse s'y fut introduite avec le luxe, si-tôt que ces Romains dégénérés,

abandonnerent la conduite de leur domestique, l'éducation de leurs fils à des esclaves, à des rhéteurs, à des précepteurs gagés, cette gloire de Rome s'éclipsa avec la grandeur d'ame de ses habitans.

C'est de cette époque, que l'on peut commencer à noter la décadence de cet empire. Et dans tout Etat, où l'éducation des enfans, regardée comme indifférente, est abandonnée à des mercénaires précepteurs, on peut prévoir qu'il doit toujours aller en déclinant, à proportion que cette méthode deviendra plus commune & plus étendue. Eh! dans quel Etat, dites-moi, vit-on jamais le désordre porté plus loin sur ce sujet, qu'il ne l'est aujourd'hui dans celui-ci? Cela est si visible, sur-tout en considérant le fruit que produit un pareil usage, qu'il n'est pas de bon citoyen qui n'en gémissé; point d'indifférent qui ne puisse s'en appercevoir. Que résulte-t-il de cette éducation négligée par les parens? ce qu'on a droit d'en attendre: de mauvais sujets, des fats, des fots, des présumptueux qui affichent l'esprit, & qui n'ont pas le bon sens. On leur donne de la science avec peine, il n'en coûte pas tant pour leur donner de la vertu, on ne l'essaie pas.

Cela ne vous émeut point : vous croyez que les hommes ne peuvent être que ce qu'ils sont ? Cela ne devrait pas non plus vous surprendre, ni qui que ce soit ; l'éducation ordinaire étant plus capable d'altérer les mœurs, que de les épurer. Ce seroit un prodige, si elle pouvoit former des hommes ; puisque les véritables peres , avec beaucoup de peine , beaucoup de soin , ne réussissent pas toujours à les former vertueux , & qu'il leur faut beaucoup d'attention pour les préserver de la contagion du mauvais exemple.

Le plus grand défaut de l'éducation ordinaire, c'est de n'avoir pas de but , elle ne tend point directement à former des citoyens, elle est toujours insuffisante pour cela , si elle n'est pas parfaitement inutile ; quelquefois elle est pernicieuse & contraire. En effet , si l'on veut examiner sans prévention, la maniere dont on élève les jeunes gens , les motifs qu'on se propose dans ce dessein, il n'est pas possible de douter de cette vérité.

En France , l'éducation de la jeunesse , est pour ainsi dire partagée en trois ; celle qu'on nous donne dans la maison paternelle , celle qu'on nous donne dans les colleges, celle

que nous prenons en entrant dans le monde ; éducations contraires les unes aux autres , qui se choquent , qui se heurtent entr'elles , & où l'on voit d'ordinaire la dernière prenant le dessus , effacer & faire oublier tout ce qu'on avoit appris avant de recevoir celle-là. Le malheur est que dans pas une des trois , on n'a pour but unique de former un homme de bien , un vrai citoyen , qui ajoute les vertus sociales à celles qui font les grandes ames. Voudroit-on , par la méthode ordinaire , rendre les enfans plus capables de servir leur patrie , d'être utiles à leurs concitoyens , d'être bons , bienfaisans ? est-ce la piété , le patriotisme , l'humanité qu'on veut rendre plus chers à leurs cœurs , qu'on leur inspire comme les sentimens les plus nécessaires à tout homme ? Vous pouvez en juger aussi-bien que moi , en voyant ce qu'on leur enseigne , & de la manière qu'on l'enseigne.

Après quelques articles de catéchisme , quelques formules de prières , enseignés aussi féchement que mal appris , après leur avoir rendu familières quelques cérémonies d'usage & de politesse extérieure , comme saluer , tirer le chapeau , se servir de la main droite &c. L'attention des parens se porte presque

en entier sur la culture de leur esprit. Il s'agit d'abord, de leur apprendre à lire, à écrire; on ne les excite pas, on les contraint, on les rebute, on leur fait une gêne, une loi, de ce qui devrait être un plaisir; & dès les premiers pas de la carrière, au lieu de favoir les encourager à la parcourir vivement, on leur donne le desir de reculer en leur semant l'entrée d'épines, & l'on porte dans leurs tendres ames, un dégoût affreux, pour tout ce qui leur est présenté sous l'idée de devoir.

L'éducation, suivant la plupart des peres, consiste dans le favoir. Ils ne veulent pas, ou ne sont pas en état d'instruire leurs enfans; il leur faut donc quelqu'un qui le fasse à leur place. On a soin de leur avoir un précepteur, & le meilleur est ordinairement celui qui coûte le moins, celui-là s'escrime à leur apprendre les principes d'une langue hors d'usage. Voilà sa véritable fonction. Est-ce là, me diriez-vous, si vous ne le saviez pas, le soin que les parens ont de leurs enfans? oublient-ils qu'ils ont une ame immortelle, un cœur capable de sentimens, qui, suivant qu'il sera réglé, fera leur bonheur ou leur infortune? Ne savent-ils pas, qu'ils

sont nés membres d'une société , dont ils doivent remplir les devoirs ? & ce sont là les premiers élémens qu'on leur donne ? Que ne se chargent-ils eux-mêmes , de les instruire de ce qui leur est bien plus essentiel , ne sont-ils pas capables de les dresser à la vertu ?

Attendez , vous dirois-je , ce n'est pas là tout ce qu'ils font , & où se bornent les tendres soins & les attentions réfléchies qu'ils ont pour leur famille. Ils veulent , outre cela , qu'ils étudient dans un collège , & qu'ils continuent d'apprendre sous un maître , souvent dur & impérieux , quelquefois négligent les principes d'un savoir , qui au sortir des classes , ne doit peut-être leur être d'aucune utilité le reste de leurs jours. Ils les exposent parmi un tas d'enfans déréglés de toute espece , dans la compagnie desquels , les moindres défauts qu'ils puissent acquérir , sont d'être opiniâtres , incivils , fripons ; & ils paroissent peu s'inquiéter qu'ils achètent ainsi au prix de leur innocence , dont rien ne sauroit réparer la perte , un vain savoir , qu'on peut leur procurer dans un autre temps , d'une manière plus facile & moins dangereuse. Enfin , ils les laissent entrer au sortir du collège , dans l'océan du

monde ; où , sans boussole , sans regle , sans art , il n'est pas extraordinaire qu'ils fassent naufrage , contre l'écueil de la licence & des mauvaises mœurs , où le vent de l'opinion & du mauvais exemple vont les pousser.

Telle est l'inconséquence dans la façon de penser , sur une matiere aussi intéressante ; que malgré tous les inconvéniens journaliers qu'on en voit naître , on suit cette méthode déféctueuse , cette routine , comme si l'on n'étoit pas doué de la faculté de réfléchir. On se pique de raisonner , d'avoir des sentimens , on veut le bonheur de ses enfans. Qui le pourroit croire , s'il ignoroit nos coutumes bizarres , en voyant agir ces peres , qui pensent si bien d'eux-mêmes mal à propos ? où s'imaginent-ils les conduire par cette route ? Ils veulent seulement leur orner l'esprit. Mais , l'ornement de l'esprit est-il la seule chose nécessaire à un homme ? La maniere dont on s'y prend , est-elle même un moyen bien assuré de le leur procurer ? Devroit-on , pour un si frêle avantage , négliger & perdre les qualités essentielles , pour en faire un grand homme , un excellent citoyen ? La culture du cœur , n'est-elle pas digne de leurs soins ?

Elle l'est sans doute : & le but où ils tendent , je le répète , n'est pas celui où doivent aspirer des hommes raisonnables , des patriotes. Souvent , cette éducation réussit à rebours de leurs desseins ; cela devroit donc détourner de suivre l'usage ordinaire , les peres qui ont des enfans à élever. Qui en doute ? Ils n'en feront pourtant rien : la paresse , l'indolence , l'exemple enfin , feront sur eux , je l'apprends , ce qu'ils ont fait sur ceux qui les ont précédés. Combien en est-il , qui ne font que parce que les autres ont fait ? Semblables à des moutons , stupides animaux , qui ne manquent pas de suivre ceux qui les devancent , quand ce seroit dans un fleuve , ou dans un précipice ?

Vous n'approuvez pas , me dit le Chevalier , qu'on donne des précepteurs aux enfans , ni qu'on les envoie dans un college ; par qui & comment voulez-vous donc qu'ils soient élevés ?

Par ceux qui les ont mis dans le monde , ; la nature qui leur a fait un devoir de même que la patrie , de leur procurer la nourriture , ne demandent pas moins qu'ils soient soigneux de leur donner une bonne éducation. Et de bonne foi , un homme pense-t-il à prix

d'argent procurer un pere à son fils , lui qui ne songe pas à l'être ? Peut-il croire que l'argent aura plus de pouvoir sur l'ame du précepteur , que la tendresse en a sur le cœur paternel ? N'est-ce pas à lui à cultiver cette jeune plante qui lui doit sa naissance ? Peut-il indifféremment abandonner son fils à un gouverneur dont l'esprit quelquefois faux ou bouché , l'ame ternie par le vice , en fera peut-être un sot , un scélérat , d'un bon citoyen , d'un homme d'esprit qu'il eut été ?

C'est au pere à le former , à étudier son caractère , ses goûts , son inclination ; pour développer & mettre à profit ses talens , en le disposant de bonne heure à servir sa patrie , dans l'état pour lequel il laisse entrevoir plus de capacité. Vous donnez à élever votre fils à un esclave , dit un jour un ancien Philosophe , à un pere riche ; eh bien ! au lieu d'un esclave , vous en aurez deux. Que de peres de notre temps mériteroient qu'on leur fit le même reproche ! je fais bien qu'ils ne manquent pas de dire pour s'excuser qu'ils ont trop d'affaires , que leur état ne leur permet pas de se charger de l'éducation de leur famille. Mais quelle foible raison , pour quiconque a le cœur d'un pere ! son premier

118 L'AMI DES JEUNES GENS.

devoir, c'est le soin de ses enfans ; & ses affaires du plus grand poids (à moins que ce ne soit pour la république) ne sauroient l'empêcher de s'en acquitter.

C'est ce dont étoient bien persuadés des gens plus importans qu'eux , & par leur état & par leur mérite. Suetone rapporte , qu'Auguste , maître du monde , apprenoit lui-même à lire & à écrire à ses petits fils ; & Pyltarque, dans la vie de Caton le censeur , nous apprend , que cet illustre Romain , ayant un fils , en prit un soin extrême dès le berceau. Il quittoit toutes sortes d'affaires , excepté celles qui intéressoient le public , pour se rendre chez lui , lorsque sa femme qui allaitoit elle-même cet enfant , devoit le lever ou le remettre. Quand il fut parvenu à l'âge de raison , Caton lui enseigna lui-même les lettres , quoiqu'il eut un esclave honnête homme & savant , qui les enseignoit à d'autres. Il lui apprit aussi toutes sortes d'exercices , ne voulant pas que son fils fut redevable à un autre que son pere , d'une chose aussi précieuse que l'éducation.

Bien des peres d'aujourd'hui trop occupés sans doute , auront peut-être pitié de la simplicité des gens de ces vieux siècles , qui

vouloient bien s'abaisser jusques-là. N'ont-ils pas raison de penser en effet , qu'ils avoient l'esprit trop foible , pour pouvoir le monter au ton des affaires d'une aussi grande importance , que celles qui causent leurs embarras ?

Votre ironie est bien vive , me dit le Chevalier , il est cependant des raisons qui peuvent dispenser un pere du soin d'élever lui-même sa famille. S'il a l'esprit si borné , s'il est si matériel , qu'il ne sâche rien , qu'il ne pense , qu'il ne sente rien , quelle part un homme de cette espece peut-il prendre à l'éducation de ses enfans ?

J'avoue que si quelqu'un m'apporte une pareille excuse , je pourrai penser qu'il a droit d'en être dispensé ; pareilles gens , s'il y en a , n'ont pas besoin d'en chercher , ils n'ont pas effectivement le pouvoir de conduire les autres , il leur faut à eux-mêmes un conducteur. Mais ils sortent de la classe ordinaire , hors de laquelle je ne m'étends point. J'entends parler des hommes qui n'ont pas les organes aussi imparfaits que ceux que vous me citez pour exemple ; d'ailleurs, je ne crois pas que l'on en voie gueres qui n'aie quelque lueur d'esprit , ou du moins assez de bon sens , pour avoir utilement l'inspection

& la surintendance de l'éducation, qu'il seroit obligé de faire donner à sa famille par un gouverneur. Et si le gouverneur étoit homme de mérite, elle en réussiroit sans doute bien mieux.

Posez des exceptions si vous voulez, les exceptions ne détruisent pas la règle, elles en sont une preuve au contraire; ainsi, je dirai toujours que le meilleur maître que des enfans puissent avoir, tant soit peu qu'il soit capable de les enseigner lui-même, c'est leur père. Pour en décider; daignez je vous prie, jeter un coup d'œil sur plusieurs de nos jeunes gens, qui ne doivent qu'à des instituteurs étrangers leur mérite & leur bel esprit.

Ils dansent bien, montent un cheval, font passablement des armes, mais sous une écorce fort légère de politesse, à la faveur d'un babil aisé, ils cachent une ignorance dont ils ne se doutent pas. Si vous franchissez les dehors trompeurs dont ils se parent, vous trouverez une hauteur insupportable, une puérile vanité. Ne vous arrêtez pas à leur ton doux et caressant, pénétrez leur caractère présomptueux & perfide. Remplis de préjugés impies, ils rejettent les dogmes de toute religion, leur

leur volonté est leur seule règle. Leurs mœurs ? ils n'en ont d'autres que leur goût.

Si leurs pères eussent été plus soigneux & plus attentifs à les former , vous ne les verriez pas aujourd'hui , jouets de leurs propres erreurs , & dupes de leurs caprices , empoisonner par leurs exemples l'innocence des foibles , & servir de modèles à tous ceux qui cherchent la noble gloire de gâter les races à venir.

Mais enfin , me dit le Chevalier , quand il est certain que le père ne peut élever ses enfans lui-même , vous serez obligé de convenir qu'il est essentiel qu'un autre en prenne la conduite.

Oui , sans doute ; . . . , si leur père ne peut leur procurer cet avantage , il faut bien qu'ils le tiennent d'ailleurs. Mais , le moyen de réussir dans une entreprise aussi difficile ? non pas de trouver un gouverneur , il est aisé de se le procurer , tant de gens se mêlent de conduire la jeunesse , mais un bon gouverneur. Oh ! que c'est une chose bien plus rare & bien plus précieuse que l'on ne pense !

Pour que les enfans puissent recevoir une bonne éducation de leur précepteur , il faut d'abord , qu'il ait été bien élevé lui-même :

I. Partie.

F

il faudroit , pour ainfi dire , qu'il l'eût été exprès pour ceux qu'il doit avoir fous fa direction. Eft-il étonnant , après cela , de voir tant d'éducatons fautives ? Combien ne voit-on pas de précepteurs , qui , pour former à leur guife la jeunefle qui leur eft confiée , femblent penfer devoir s'éloigner le plus qu'ils peuvent , de la nature & de la raifon ; & ce n'eft fans doute pas leur faute s'ils ne réuffiffent pas dans leur idée , & fi les enfans ne font pas encore pires qu'on les voit , puifqu'ils n'épargnent rien , pour que leurs difciples profitent bien de leurs leçons & de leurs exemples , pour les rendre dignes de ces peres , qui ne veulent pas , fans doute , que leurs enfans puiffent valoir plus qu'eux.

Un pere , qui eft en état de fentir tout le prix d'un bon gouverneur , peut très-bien s'en pafter , il peut en fervir lui-même ; & s'il eft hors d'état d'en juger , à quelles bévues ne s'expole-t-il pas ? Quel danger ne fait-il pas courir à fes enfans , en confiant leur bonheur , doux efpoir d'un tendre pere , à qui communément il fe garderoit bien de confier la clef de fon coffre fort.

Tous les bons citoyens , de même que tous ceux qui fe font mêlés d'écrire dans

tous les temps, sur l'institution des enfans, ont insisté sur un devoir aussi indispensable pour les peres, d'élever eux-mêmes leur famille. Ils ont crié contre l'abus de la confier à d'autres. Qu'ont-ils produit ? Du vent. En joignant ma voix à celle de tant d'autres, réussirai-je mieux ? Que ne puis-je m'en flatter ! mais sur quel fondement ? Je le fais néanmoins, & je ne dis ici, que ce que tout honnête homme a déjà pensé tant de fois.

L'usage a prévalu sur ce qu'exigeoit la tendresse, j'en conviens, me dit le Chevalier, mais pour le rectifier autant qu'il est possible, quelles qualités demanderiez-vous dans un gouverneur ?

La moindre,, que je voudrois dans un homme destiné à élever la jeunesse, seroit d'être savant, l'unique que l'on exige pour l'ordinaire ; mais je demanderois sur toutes choses qu'il eût des mœurs, & beaucoup de douceur ; afin qu'en inspirant des principes solides de vertu & de sagesse à son élève, en lui faisant prendre de bonne heure d'heureuses habitudes, il pût lui rendre l'esprit doux & liant, dans le temps qu'il lui formeroit le cœur. Je ne voudrois point qu'il fut vieux ; cet âge déplaît à l'enfance ; ni cepen-

dant si jeune , que l'enfant pût en concevoir moins de déférence pour lui ; mais je pense qu'il seroit à souhaiter , qu'il se fit compagnon , autant qu'il seroit possible , de l'enfant confié à ses soins , afin qu'en s'attirant sa confiance , il fut plus facilement en état de le pousser , le retenir , le conduire comme bon lui sembleroit.

Je crois qu'un bon gouverneur devoit avoir une grande connoissance du monde , pour qu'il pût apprendre insensiblement à son élève à connoître les hommes , & la meilleure maniere de se comporter avec eux ; afin de l'engager à aimer , à imiter ce qui lui paroîtroit beau , digne d'estime dans leur conduite , & de l'y porter avec ce degré de vigueur & d'application , dont il a besoin pour en venir heureusement à bout. Je le voudrois enfin assez habile , pour se faire aimer même en refusant ; & qu'il fût si bien s'y prendre en s'opposant aux mauvaises inclinations de son élève , que l'obstacle que l'enfant trouveroit à ses desirs , parût plutôt venir de la chose désirée , que de la volonté de celui qui le conduit.

J'ajoute , à ce que je viens de dire , qu'il faut pour exercer & remplir parfaitement cet

emploi, que celui qui s'en charge, réunisse à une douce prudence beaucoup de sobriété, de tendresse, & de discernement; qualités qui se trouvent rarement ensemble, sur-tout dans les personnes que l'on peut avoir pour les modiques appointemens qu'on donne communément à un gouverneur, & qu'il est plutôt permis de souhaiter que de trouver.

Qu'un pere, qui se résout à confier ses enfans à un autre, prenne du moins tous les soins imaginables, pour faire un bon choix dans celui à qui il prétend remettre un dépôt si précieux. Si l'on peut, à prix d'argent, trouver un homme tel que doit être celui qui représente un pere, qu'il mette tout en usage, qu'il n'épargne rien pour s'approprier ce trésor s'il le fait, afin qu'à quelque prix que ce soit, il puisse procurer à ses enfans le plus bel héritage qu'un pere puisse laisser à sa famille, je veux dire un cœur droit, digne d'un homme & d'un bon patriote.

Pensez-vous, qu'un pere ne soit pas amplement dédommagé de la dépense qu'il aura faite, pour donner une ame à son fils, pour l'orner des excellentes qualités qui font le grand homme, l'homme solidement

126 L'AMI DES JEUNES GENS.

vertueux ; par la douce satisfaction de voir ce fils , digne de ses empressements & tel qu'il le desiré ? Heureux pere ! qui pour procurer le véritable bonheur à vos enfans , n'avez pas craint de diminuer leur patrimoine , qui jouissez du sensible plaisir de voir leur cœur fidele à la vertu , vous leur avez fait une acquisition , bien autrement estimable que l'empire de l'univers.

Mais , pour parvenir à ce point desiré de tout vrai pere , je l'ai dit , je le répète , il faut qu'il veille sur ses enfans. A-t-il chargé un gouverneur de leur conduite , que rien néanmoins ne se fasse en quelque sorte que sous les yeux du pere , & qu'on ne leur fasse pas de leçons qui ne fructifient par la présence du pere.

Voilà les précautions que je crois nécessaires pour l'éducation de la jeunesse , précautions que trop peu d'hommes s'empressent de prendre aujourd'hui. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiere. Ce que je demande pour mon élève , instruira suffisamment de ce qu'il faudra faire pour le lui procurer , & sûrs une fois de ce qui lui convient , nous connoîtrons sans peine ce qu'il faut qu'il évite.

Il n'y eut personne de la compagnie , à qui mon sentiment ne parut très-raisonnable; & qui ne convint avec moi , que l'éducation des enfans né fut un devoir doublement indispensable pour les peres , qui devoient toujours joindre à cette qualité , celle de citoyen. Le Chevalier fut enfin obligé d'en convenir lui-même , mais ce que j'avois dit sur les colleges , ne lui paroissoit pas à beaucoup près aussi bien fondé.

Passé , me dit - il , que les peres soient obligés de veiller sur leur famille jusqu'à un certain point , mais croyez - vous qu'ils s'écartent des regles de la prudence , & qu'ils ne s'acquittent pas de leur devoir , en envoyant leurs enfans dans un college , ou les mettant dans un pensionnat ? Vous savez qu'on n'y cherche pas moins à rectifier leur cœur , qu'à éclairer leur esprit.

Je crois , , que c'étoit-là en partie l'intention de ceux qui les fonderent. Mais , si l'on en juge par ce qu'on voit , combien ne se sont-ils pas trompés , dans les moyens qu'ils ont employés pour ce dessein ? Les colleges , soit parce qu'on y enseigne , soit par la maniere dont on l'enseigne , soit enfin par les mauvais exemples que les jeunes gens

y ont sans cesse sous les yeux , font mille fois plus pernicieux au commun de la jeunesse , qu'ils ne sont profitables à quelques-uns.

C'est pour leur apprendre quelque peu de grec & de latin , qu'on y gêne de pauvres enfans , comme si du grec & du latin , dépendoit le bonheur de leur vie. Là , sans distinction aucune des caractères , des tempéramens , des inclinations ; tous reçoivent la même forme de discipline , tous apprennent les mêmes élémens : & quoiqu'il n'y ait pas moins de variété dans les esprits que dans les visages , que la plupart put se passer de ce qu'on y apprend ; on exige la même tâche des uns & des autres ; on le fait même ordinairement avec tant d'empire , tant de dureté , tant de rigueur , que je ne m'étonne pas , si le moindre défaut , qu'en rapporte communément la jeunesse , est d'avoir l'esprit gâté , & une haine irréconciliable pour les livres.

Ce n'est pas que je blâme en foi , le desir de faire apprendre le grec & le latin à la jeunesse , mais je tiens , que ce n'est pas là ce qu'on a sans doute à lui apprendre de plus utile. Le temps , qu'à cet âge on met

à l'étude des langues , est un temps mal employé pour la culture de l'esprit , parce que ce n'est pas celui qu'on devroit y employer ; parce que les impressions qui se font alors sur de jeunes cerveaux , cedent aux nouvelles images qui viennent s'y tracer ensuite. La méthode d'enseigner m'y paroît même défectueuse. Enfin , je crois que les enfans y perdent du côté des mœurs , beaucoup plus qu'ils n'acquierent par cette mauvaise culture.

De tous les enfans qui sont dans un college , à peine y a-t-il une douzaine , à qui le grec & le latin puissent être absolument nécessaires le reste de leurs jours ; mais il n'en est aucun à qui dix ans de temps qu'ils passent à apprendre la vaine science de ces grammaires , ne fussent de toute autre utilité , si en leur formant le cœur , on eut tourné leur goût & leur génie vers les sciences , vers les arts , qu'il importe davantage à un homme , à un bon citoyen de savoir. Quelle manie , que dans un Etat bien policé , on fasse consister l'éducation de la jeunesse dans une vaine science de mots , & qu'au lieu d'en faire des hommes , on cherche à en faire des pédans & d'inutiles sophistes !

Qui ne feroit ému de pitié ? en voyant un pauvre enfant, qui a de la peine à porter ses livres, l'esprit agité, le cœur abbatu par la crainte des châtimens, entrer d'un pied tremblant dans son école ; dans ce lieu, où d'autres innocentes victimes comme lui, assemblées pour apprendre des regles de grammaire & de syntaxe, où ils ne comprennent rien, qui ne leur serviront peut-être jamais de rien : paient par un tribut journalier de soupirs & de larmes, les soins mal employés d'un maître rigoureux, dont ils reçoivent les ordres dans un respectueux silence.

Vous prenez, me dit le Chevalier, l'éducation des colleges par son mauvais côté. Cependant, quoique vous puissiez dire, nous leur devons presque tous notre éducation, & ce n'est pas la faute de ceux qui y enseignent, s'il n'en sort pas de meilleurs sujets.

Une partie de la jeunesse y a reçu son éducation, , voilà précisément de quoi nous avons à nous plaindre. C'est-là qu'elle commence à se dépraver. Je dois cependant rendre à quantité de professeurs, la justice qu'ils méritent ; ils font ce qu'ils peuvent, ils mettent tout en œuvre pour que nous n'employons pas le temps inutilement. Il y en a

& j'en connois d'aussi estimables par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit ; mais le vice de l'institution l'emporte & l'emportera toujours sur tous les soins qu'ils se donnent ; il faut qu'ils se conforment à la regle établie , & c'est cette regle qui gâte tout.

Dans toute institution , où l'on n'a pas la vertu pour base , où l'on ne songe pas à former des citoyens , à faire des hommes , où la science seule sert de but ; on a beau faire , on trouvera toujours plus de mal à apprendre , que de bonnes qualités à acquérir. On achètera souvent le savoir , par la perte de l'innocence : & quel savoir peut dédommager de la perte de la vertu ? Il nous importe bien plus , sans doute , d'être instruits comment nous devons nous conduire dans la vie ; de connoître & d'apprendre à remplir nos devoirs ; de nous procurer un corps sain , un cœur pur , un jugement solide , que d'être en état de faire la vaine parade de deux ou trois idiomes de plus. Et que fera-ce , si nous pouvons les apprendre d'une manière bien plus facile , sans encourir les risques que l'éducation du college traîne toujours après soi ?

La vertu & le savoir , sont pourtant les

deux points , sur lesquels on fonde l'éducation des colleges , me dit le Chevalier.

Ne regardez pas l'arbre à l'écorce , . . . , considérez-en le fruit. J'ai été élevé dans les colleges , & je me souviendrai toujours trop bien de la maniere dont on y vit , des exemples journaliers qu'on y voit , pour que je sois tenté d'y envoyer mes enfans. Bien loin de s'y affermir dans les principes de la religion , on apprend tous les jours à en transgresser les préceptes. Les maximes de morale que l'on y débite , rebutent au lieu de porter les cœurs à la vertu. Toutes les passions , quoique sur un théâtre obscur & gêné , y répètent les rôles qu'elles joueront ensuite dans le monde avec éclat.

Et le moyen qu'un professeur , quelque soigneux , quelque vertueux , quelque habile qu'il puisse être , chargé de l'éducation d'un grand nombre d'enfans , qui demeurent en différens endroits , ne les ayant qu'un certain temps de la journée devant les yeux , puisse avoir une attention pour chacun d'eux , capable de les élever suivant ses desirs ?

Doit-on s'attendre à lui voir former le cœur , l'esprit , & les manieres de chaque enfant , quand on ne peut se cacher , que cha-

cun demanderoit un soin particulier , une attention qui ne fût jamais interrompue ? Et supposez , si vous voulez , qu'il eut assez de temps pour étudier , & corriger les défauts de chacun , quel fruit produiroit tant de peines , étant obligé d'abandonner la plus grande partie du jour l'enfant à lui-même , & au mauvais exemple de ses condisciples , qui l'emporteroient vraisemblablement , sur tous les bons avis qu'il pourroit lui donner ?

Si vous trouvez un si grand inconvénient pour les enfans qui demeurent hors les colleges , me répondit le Chevalier , vous ne pourrez qu'approuver , sans doute , la prévoyance de ceux qui les mettent dans des pensionnats. Presque toujours sous les yeux vigilans d'un argus sévère , on ne sauroit les placer dans un lieu plus sûr.

Ce que vous dites auroit quelque vraisemblance , . . . , si nous ne savions pas que la plupart de ceux qui en sortent , sont pour l'ordinaire encore plus instruits dans le vice , que leurs condisciples qui demeurent dehors. Il est inconcevable , à quel point la corruption du cœur est parvenue , dans ces retraites destinées à élever les jeunes gens , dans les principes d'une solide vertu. Je ne dis rien

que je ne sache par trop d'exemples ; plus ceux qui veillent sur la conduite de cette jeunesse, portent de soins à empêcher que le vice n'y paroisse, plus le mal renfermé & caché fait de progrès.

Pour qu'un pensionnat fut à l'abri des vices, il faudroit, pour ainsi dire, n'y recevoir que des pensionnaires au berceau. Or, comme cela est presque impossible, je ne vois pas d'avantage pour un pere, d'y mettre jamais ses enfans ; il a, au contraire, tout lieu de penser, que s'ils y entrent avec leur innocence, ils n'en sortiront pas de même. Je me tais ici sur quantité de raisons, hélas ! trop fortes pour ne pas en dispenser les peres, qui ont encore quelque amour pour la vertu. Tout homme qui a été pensionnaire m'entendrait, sans que je m'expliqua plus au long.

De sorte, Monsieur, me dit le Chevalier, que vous ne voulez ni pensionnat ni college ; & que, si l'on s'en rapportoit à vous, nous n'aurions bientôt plus de ces sortes d'établissements.

Je voudrois du moins, . . . , y voir de la réforme ; & que le but qu'on s'y propose, fut plus noble & plus grand. Jusques-là, je les crois, je vous avoue, insuffisans pour l'é-

ducation de la jeunesse. Mais, tout ce qui est défectueux, ne mérite pas d'être proscrit, sur-tout, s'il peut être changé. Mon sentiment, d'ailleurs, ne fait rien à la chose; de quelque manière que je pense, il n'en sera sans doute ni plus ni moins. Peut-être même que je me trompe, on peut se tromper avec les meilleures intentions. Que ceux que cela intéresse, y regardent de plus près, ils verront si je suis dans l'erreur, puisque c'est à eux à le voir.

Il est néanmoins certain, que si tous les pères vouloient me croire, & que chacun eût assez de force pour se charger de ses enfans, on pourroit se passer sans peine de collèges & de pensionnats. Du moins, jusqu'à ce que l'on reconnut une utilité réelle pour les jeunes gens de s'en servir; jusqu'à ce que le nouveau plan d'éducation qu'on y suivroit, plus général & mieux combiné, eût plutôt pour but de former des hommes & des citoyens, que des savans. Cela les meneroit loin, peut-être, mais en demandé-je trop?

» On trouve parmi nous, dit un Ecrivain
 » moderne très-judicieux, beaucoup d'in-
 » truction, & peu d'éducation; on y forme
 » des savans & des artisans de toute espece;

136 L'AMI DES JEUNES GENS.

» chaque partie des lettres , des sciences &
» des arts y est cultivée avec succès : mais
» on ne s'est pas encore avisé de former des
» hommes , c'est-à-dire , de les élever les
» uns pour les autres , de faire porter sur une
» base d'éducation générale , toutes les inf-
» tructions particulières ; de façon , qu'ils fus-
» sent accoutumés à chercher leurs avantages
» personnels dans le plan du bien général ,
» & que dans quelque profession que ce fut ,
» ils commençassent par être patriotes.

Nous avons dans le cœur des germes de
vertus & de vices : il s'agit d'étouffer les uns ,
& de développer les autres. Toutes les fa-
cultés de l'ame se réduisent à penser & à
sentir ; nos plaisirs consistent à aimer ou à
connoître : il ne faudroit donc que régler ces
dispositions , pour rendre les hommes utiles
& heureux , par le bien qu'ils feroient &
qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Telle est
l'éducation qui devroit être générale & uni-
forme ; au lieu que l'instruction doit être va-
riée & différente , suivant l'état , l'inclination
& les dispositions de ceux que l'on veut ins-
truire.

Dans l'un & l'autre cas , il faudroit , pour
réussir , prendre le contre-pied de la méthode

qui est en usage. Au lieu de cette gêne sévère, de ces rigueurs, de ces châtimens, qui épouvantent les enfans, qui leur portent le désespoir dans le cœur, qui les rendent rampans & serviles, je voudrois que la liberté, la douceur, la joie, leur fissent aimer ce qu'ils abhorrent maintenant. Au lieu de cette instruction sédentaire, qui cloue neuf ou dix heures du jour des enfans sur un banc, ce qui peut ne leur être que très-préjudiciable, par son opposition aux intentions de la nature, qui demande dans cet âge un mouvement presque continuel, je voudrois qu'on leur apprit tout ce qu'ils doivent savoir, de la même manière que les Péripatéticiens apprennent la philosophie; en se promenant, ou du moins debout, comme cette jeunesse romaine, qui fit de si grandes choses.

Ce que je viens de vous dire, n'est pas un sentiment qui me soit propre : presque tous les anciens qui ont écrit de l'éducation de la jeunesse, & sur-tout Platon, prétendoient qu'ils fussent élevés avec toute la douceur & la liberté possible, dans les jeux, dans les ris, & presque en folâtrant; & Montagne, dans son institution des enfans, dit : si je m'en souviens bien.

» Cette police de la plupart des colleges m'a
 » toujours déplû : on eut failli à l'aventure
 » moins dommageablement s'inclinant vers
 » l'indulgence. C'est une vraie geole de jeu-
 » nesse captive. On la rend débauchée , l'en
 » punissant avant qu'elle le soit ; arrivez-y sur
 » le point de leur office , vous n'oyez que
 » cris & d'enfans suppliciés , & de maîtres
 » enivrés dans leur colere. Quelle maniere
 » pour éveiller l'appétit envers leurs leçons ,
 » à ces tendres ames & craintives , de les y
 » guider d'une trogne effroyable les mains
 » armées de fouets ! Joint ce que Quintilien
 » en a très-bien remarqué , que cette impé-
 » rieuse autorité , tire des suites périlleuses &
 » nommément à notre façon de châtiment.
 » Combien leurs classes seroient plus decem-
 » ment jonchées de fleurs & de feuillées , que
 » de tronçons d'osiers sanglans.

C'étoit aussi la façon de penser de Locke :
 il ne croyoit pas que l'éducation des colle-
 ges , fut capable de produire les fruits que
 l'on a lieu d'attendre d'une bonne éducation.
 Les pédans crierioient contre ce sentiment ,
 s'il venoit jamais à leur être connu. Je n'en
 ferois pas surpris d'un pédant. Mais je suis
 très-persuadé , qu'il n'est gueres de professeur

raisonnable , qui au fonds ne pense comme moi & comme les hommes célèbres que je vous cite ; quoique peut-être il ne le dise pas tout haut. Ils sentent tous la nécessité d'une réforme dans l'institution insuffisante des colleges , qui ne tend qu'à un ridicule savoir , enseigné plus ridiculement.

Il faut , je le répète , si l'on veut des colleges , qu'ils soient institués pour former des hommes , & non pas seulement des grammairiens. Que l'on trouve le secret d'intéresser les enfans , par l'instruction qu'on leur donne , au bien de la patrie , à l'aimable vertu ; & qu'enfin , elle leur rende l'ame aussi grande , aussi généreuse , que l'éducation présente leur fait le cœur étroit & petit , & leur ravale le sentiment.

Il faudroit que ces colleges fussent , par rapport à nous , comme étoit celui de Sparte par rapport à ses citoyens. Mais comme je ne suis réformateur qu'en idée , & que je n'attends pas que mes idées soient suivies de long-temps , je penserai toujours , jusqu'à ce qu'elles puissent l'être , qu'un enfant ne sauroit jamais mieux être élevé que par son pere , ou tout au moins sous ses yeux.

Là , se formant peu à peu le corps , l'esprit

& le cœur ; augmentant en lumieres , à proportion qu'il augmenteroit en forces, prémuni fagement par son Mentor , qui le veilleroit de près, il apprendroit , par la compagnie qu'il verroit dans la maison paternelle , dans les visites où on le meneroit ; enfin , par les conversations qu'il entendroit , à aimer tous les hommes , à les plaindre , mais à voir avec horreur le vice qui regne avec audace , & la fureur des passions qui agite & bouleverse l'univers. Il apprendroit à craindre les flatteurs , ces empoisonneurs de l'ame , à connoître le peu de valeur de ces faux brillans , qui mettent tout leur mérite dans un éclat étranger , aussi futile qu'eux.

Quand il entreroit dans le monde , il ne seroit ni surpris par la nouveauté du spectacle , ni entraîné par les exemples séduifans , qui perdent ceux qui les suivent : il sauroit distinguer la vraie politesse , de ces grimaces d'usage que chacun reçoit , que chacun rend , & dont tous intérieurement & comme de concert apprécient la valeur à rien. Il se convaincroit par sa propre expérience , que la pratique de la vertu est la véritable route du bonheur ; que la plus douce habitude de l'ame , est de savoir jouir sans emportement

& avec cette modération , qui ne laissant pas de prise au désir , n'en laisse point au dégoût. Son état lui paroîtroit toujours agréable & le plus agréable ; & ne portant pas plus loin ses desirs inquiets , il s'en tiendrait , avec joie , à ce que la raison lui montreroit devoir lui convenir. La parure recherchée & immodeste des femmes , bien loin d'être un attrait pour son cœur , le prémuniroit contre des attraits plus dangereux.

C'est ainsi qu'un jeune homme , conduit pas à pas par un pere tendre , plutôt son ami , son confident , qu'un maître impérieux , apprendroit à mépriser l'opinion qui régent l'esprit des hommes. Secouru contre sa propre foiblesse , l'illusion & la vanité , il ne seroit pas , comme on en voit tant chaque jour , trompé par de grossiers prestiges ; donnant dans tous les pièges qui leur sont tendus , tantôt plumé par une courtisane , ou dévalisé par un escroc , on le verroit également en garde contre les préjugés & la superstition. N'ignorant point pourquoi il est dans le monde , sérieusement persuadé qu'il doit remplir avec dignité , la place que lui a destiné le souverain Maître , il ne perdrait jamais de vue les obligations qu'il a contractées en la

prenant. Il se rendroit utile à tous ceux , à qui il seroit assez heureux de pouvoir rendre quelques services. Homme , il aimeroit les hommes ; citoyen , il voudroit en remplir tous les devoirs. Enfin , sachant que la récompense de son travail sera selon qu'il aura travaillé , & que les maux de cette vie ne font rien , les biens & les maux dont elle est mêlée , trouveroient toujours son ame dans une parfaite égalité. Il seroit un véritable homme de bien , & tel qu'il faut pour être heureux.

Regardez à présent , je vous prie , les jeunes gens qui sortant du college , viennent figurer sur la scene du monde ; savent-ils y entrer ? savent-ils s'y conduire de même ? N'ayant aucune route certaine , aucun principe assuré de conduite , sans guide qui leur fasse éviter les dangers qui les entourent de toutes parts ; ils se livrent d'autant plus volontiers à leurs penchans , ils suivent avec d'autant plus d'empressement le torrent du mauvais exemple , qu'ils ont été jusques-là plus gênés , plus contraints dans leur volonté perverse & dans leurs desirs déréglés. Se regardant comme entrés dans un nouvel ordre de choses , honteux de leur première éduca-

tion , ils pensent , en s'en voyant délivrés , être sortis des fers d'un dur esclavage , où les retenoient la tyrannie & l'erreur , & croient qu'ils n'employeront jamais assez-tôt , tous les ressorts de leur liberté.

Jugez si , libres alors & séduits par l'opinion qu'ils se font , de tout ce qu'ils voient & de tout ce qu'ils entendent dire , leurs progrès seront rapides dans cette école , où tout ce que l'on enseigne enflamme le cœur , à mesure qu'il s'empare de l'esprit.

On les verra bientôt revenus , de ce mépris qu'ils pouvoient avoir encore pour le vice , de ce respect qu'ils éprouvoient à la vue d'un homme vertueux : bientôt , nageant en grande eau , bien différens d'eux-mêmes , substituer de nouvelles idées à celles qu'ils avoient de tout cela. Des propos indécens , des airs d'importance , pourroient vous donner à penser , si vous les aviez perdus de vue pendant quelques temps , que ce n'étoit plus ceux que vous connoissiez , mais les plaisanteries qu'ils lâchent sur leur ancienne simplicité , la honte qu'ils témoignent lorsqu'on la leur rappelle , quand on leur parle des instructions qu'on leur a donnés auparavant , ne vous laissent plus douter que ce ne soient les mêmes.

Ils deviennent bientôt imitateurs de ceux qu'ils admirent ; & comme eux , la victime de leur sotte crédulité. Trop heureux , si leurs chûtes fréquentes pouvoient être pour eux un motif de se retirer du chemin fatal du vice : si , accablés du poids de leur inutilité , ennuyés de leurs plaisirs frivoles , défaits de leurs préventions , ils pouvoient enfin réfléchir & concevoir , qu'ils sont des êtres doués de raison , créés pour être quelque chose dans le monde , où ils se sont efforcés jusqu'ici de n'être rien , du moins , pour tout autre que pour eux.

Je ne m'érige ni en réformateur de ce qu'on a fait , ni en censeur de ce qu'on a dit sur la même matière ; je ne donne ici mon sentiment que pour ce qu'il vaut. S'il venoit jamais à la connoissance du public , & qu'il le trouva assez raisonnable & assez utile pour être suivi , j'en serois bien aise , je l'avoue , non pas parce que ce seroit mon sentiment , mais parce qu'il seroit bon ; & si , au contraire , on trouvoit que je n'arrivasse point au but où j'aspire , que je me trompasse dans l'espérance que je m'en suis faite , je me consolerois d'avance ; sur-tout , si j'avois lieu de croire que ma façon de penser pût servir d'aiguillon

d'aiguillon à quelqu'autre , plus capable , de traiter un sujet aussi nécessaire que je ne le suis.

Il est égal au public de quelle main il sera traité , pourvu qu'il le soit bien ; je puis vous assurer que cela m'est fort égal aussi , regardant moins l'honneur de trouver ce point intéressant , que l'utilité que mes citoyens & les hommes pourroient en retirer.

Il est certain (& il seroit bien à souhaiter que le gouvernement y regardât de plus près) que pour faire une bonne éducation , on ne devoit pas laisser élever la jeunesse d'une façon arbitraire , ni l'abandonner à la négligence , ni la soumettre aux caprices des différens précepteurs qui en sont chargés ; & chacun , maître de faire de ses enfans proprement ce qu'il lui plaît. Il faudroit que la discipline de l'enfance , fut commise aux loix , comme elle l'étoit autrefois en Crète & à Lacédémone ; & que le bien le plus précieux de l'Etat , fut le plus précieusement soigné. Mais , puisqu'il ne nous appartient pas de changer , suivant notre idée , une chose qui dépend de l'autorité souveraine , contentons-nous de dire aux peres & aux meres , ce que nous croyons le plus propre à former des

enfans , tels que nous les demanderions dans une institution générale ; & ne perdons jamais de vue , que nous voulons en faire des hommes & des citoyens.

Ce n'est pas un gentilhomme , comme Locke , que je veux former ; je ne veux pas , comme cet auteur moderne , célèbre par ses opinions , aussi singulieres que dangereuses , & par la maniere éloquente avec laquelle il a su les exposer , donner dans des paradoxes brillans : je ne prétends pas , que tout pere , que tout précepteur , aille élever son fils , son disciple à la campagne ; que pour connoître les hommes , que pour le mettre en état de les servir , on les lui fasse voir en peinture ; ni qu'il soit transporté dans un désert , pour lui faire éviter le joug des passions.

Non , ce n'est pas là mon idée : je ne cherche ni la nouveauté , ni la singularité. Mon intention est aussi générale qu'elle peut l'être. Ce n'est point pour un seul homme que j'entends parler ; c'est pour chaque état , si l'on est capable de m'y entendre ; c'est pour chaque profession. Tous ont droit de m'intéresser également , autant le pauvre que le riche , autant le foible que le puissant ; & je n'ai pas plus en vue le noble , que le roturier. Tous

sont mes freres, tous sont enfans de l'Etat , tous lui sont nécessaires. Qui fait si ceux que l'on néglige , ne feroient pas des hommes excellens , s'ils étoient cultivés.

Je voudrois donc , s'il étoit possible , ne négliger la culture de pas un de ceux qui peuvent en être susceptibles, afin que tous apprifsent à trouver leur bonheur , en concourant au bien général. Et dans mon dessein , la maniere la plus simple , la plus naturelle , par conséquent la plus facile d'élever les enfans , feroit justement ma méthode. Elle n'est point un systême , elle exclut au contraire tout systême.

Tout homme étant sorti des mains d'un Être suprême , tout homme devant vivre avec des hommes , il faut qu'il aime Dieu & les hommes ; il faut qu'il apprenne à les servir , son intérêt le demande autant que son devoir. Il faut donc l'en rendre capable. Peres tendres , qui ne cherchez que le bonheur de vos enfans , qui voyez où ils doivent aspirer , voyez aussi ce que vous devez faire pour les conduire. Suivez la nature , tant qu'elle ne se pervertira point. La seule , la grande regle pour exécuter votre projet , est de s'y conformer autant qu'elle est d'accord

avec la raison ; mais, de la redresser lorsqu'elle manque , & de la diriger lorsqu'elle s'égare. Tant que la nature & la raison sont d'accord , ne craignez pas de vous tromper ; vous êtes dans le vrai chemin.

Oui , me dit le Chevalier , mais la difficulté est de savoir les accorder ; & c'est ce que presque personne ne fait faire.

Oh , voilà le nœud ! je le crois bien , . . . , parce que personne n'y veut donner une attention sérieuse ; parce que bien loin de suivre la nature , on s'en éloigne le plus que l'on peut ; on l'altère , on la rend nuisible , elle qui est la source de notre bonheur. C'est que l'on n'écoute plus les avis de la conscience , & que l'on méprise la raison.

Il a été autrefois des citoyens & des grands hommes ; quoique le nombre en soit moindre , il est encore des citoyens. Comment avoient-ils été élevés ? A-t-on suivi pour leur éducation quelque système ? non , sans doute. Comme ils devoient la vie à leurs parens , ils leur ont dû presque tous leur bonheur & leur gloire , ils leur ont dû leurs vertus. Peu de préceptes , beaucoup d'exemples les ont instruits ; on ne força pas leur esprit , ni on n'égara pas leurs foibles con-

noissances , on les guidoit sans les contraindre : on paroissoit plutôt suivre la volonté de ces enfans , que les soumettre à la leur. Ils leur faisoient ainsi embrasser leurs devoirs, autant par plaisir que par habitude ; ils n'y employoient jamais ni la force ni la rigueur.

C'est aussi ce que je veux que l'on imite : vainement penseroit-on pouvoir mieux se faire obéir , par la violence que par l'amour , de ces ames tendres que l'on veut former à l'honneur & à la liberté ; la douceur réussira mieux que la force ; ce que ne peuvent la raison & l'adresse , la contrainte , qui ne sert qu'à rendre les cœurs bas & serviles , ne le pourra jamais. Ne pensez pas que je sois ici en contradiction avec moi-même , je veux que l'on soit indulgent , que l'on permette de faire tout ce qui est raisonnable ou qui n'a rien de mauvais en soi , mais je ne condamne pas moins cette affection aveugle , qui approuve les mauvais penchans , qui ne les corrige pas. Ce n'est pas les aimer ; c'est les perdre infailliblement.

C'est sur la mere que tombent les premiers soins des enfans ; c'est elle qui doit leur donner la santé & la force, après leur avoir donné le jour ; & la facilité qu'on trouvera dans la

suire , à graver dans leurs tendres ames les principes de la vertu , doit être une suite des sentimens dociles , qu'elle aura pris plaisir à leur inspirer dès qu'ils auront commencé à se connoître. Mais , le faites-vous dures mères ? vous dont les enfans à peine nés , sont séparés de vous pour toujours ; vous que la nature bienfaisante avoit pourvues de deux sources de lait pour leur nourriture ; qui rejetez & méprisez ces dons , dont elle vous a enrichi pour leur subsistance , au risque de votre vie , ou du moins de votre santé ? N'est-ce pas une chose barbare , que bien loin d'écouter la tendresse qui vous parle pour ces enfans , qui devroient vous être si chers , vous les livriez à une femme mercenaire , & prétendiez leur donner une mere à deniers comptans ? Hélas ! achete-t-on l'affection à prix d'argent ? & cette mere empruntée en aura-t-elle beaucoup , si vous ne savez pas en avoir ?

On a beau dire , j'ai beau le dire moi-même , l'empire de la coutume , la douce habitude des plaisirs , l'emportent presque toujours sur les tendres sentimens du cœur. On veut n'être pas gêné pendant le jour , pendant la nuit encore moins. Comment , vous diront-elles , paroître aux spectacles , aux promena-

des, est-il raisonnable de renoncer, dans la fleur de l'âge, aux parties fines & aux amusemens ? Faut-il pour un marmot, s'exposer à endommager son sein ?

C'est ainsi que la tendre occupation, le doux empressement de nourrir ses enfans soi-même n'est plus de saison pour tant de meres ; c'est un vil métier, dont on a su se défaire depuis long-temps ; il suffit que les enfans tiennent d'elles, le jour qu'elles leur ont donné sans dessein. Elles les portent neuf mois, parce qu'elles ne peuvent en charger une autre ; du reste, elles ne veulent pas qu'ils leur doivent rien, dont elles pourront se dispenser.

Je doute beaucoup que vous foyez bien venu auprès des Dames, me dit le Chevalier, si vous leur prêchez la nécessité d'être nourrices, vous courez risque d'être regardé comme un homme singulier ou qui ne connoît pas le monde, ennemi de la beauté, & sur-tout des plaisirs. Gardez-vous, croyez-moi, si vous voulez vous faire connoître, de publier votre sentiment dans le public.

Malgré toutes les bizarreries qu'on lui prête, , le sexe est raisonnable, & plus raisonnable qu'on ne pense ; mon sentiment

isolé , je veux le croire , ne le frapperoit gueres , mais peut-être réuni aux vœux de tous les bons patriotes fera-t-il quelque impression. Les forces réunies peuvent davantage : d'ailleurs , je puis vous dire , avec une satisfaction bien douce pour un cœur qui a quelque humanité , qu'il est plus de véritables meres qu'on ne croit communément. Les exhortations réitérées des vrais citoyens , sur un sujet aussi intéressant , se sont déjà fait entendre au cœur de plusieurs ; j'ai vu depuis peu dans plus d'une Province , dans plus d'une ville de France , la nature reprendre ses droits ; l'heureuse coutume d'allaiter ses enfans soi-même , commencer à se remettre en vigueur. Avec quelle ardeur ne souhaiterois-je pas , que le reste voulut imiter un si bel exemple !

Il n'est gueres de femmes , qui pouvant donner le jour à un enfant , ne puissent lui donner la nourriture. Dès qu'elles le peuvent , rien ne sauroit les en dispenser. C'est une illusion volontaire qu'elles se font , en pensant que si elle devenoient nourrices , elles perdroient leurs plaisirs , leur repos & leur santé. Celles qui ont assez de force pour subjuguier l'opinion ; assez de tendresse , pour

ne pas laisser à d'autres le soin de ce qu'elles ont de plus précieux , éprouvent évidemment le contraire.

Outre le contentement qu'elles éprouvent, en évitant le danger de voir périr entre des mains étrangères , un enfant , qui ne sauroit jamais être aussi-bien soigné que par celle qui doit l'aimer le plus tendrement ; outre la satisfaction que doit avoir toute femme qui a le cœur bien placé , de savoir qu'une autre ne partage pas le droit de mere avec elle , en partageant la tendresse de son fils ; l'éducation de sa famille , le soin de son domestique , deviennent pour elle une source de plaisirs véritables ; d'autant plus flatteurs , qu'ils sont plus utiles & plus purs.

Ce plaisir , encore trop peu connu des meres , a , pour celles qui veulent se le procurer , des charmes qu'elles seules savent bien connoître , & que les autres sont bien loin de soupçonner. Il est non-seulement l'antidote des mauvaises mœurs , mais le lien des familles ; dès qu'une femme veut être mere , elle est assurée de rendre les sentimens naturels au cœur de son mari , d'être chérie de sa famille , de se procurer une santé vigoureuse , & de faire des couches sans péril.

Ce n'est même pas là tous les avantages qu'elles retirent d'une conduite aussi louable, elles goûtent un plaisir bien sensible de faire passer dans leur sang les sentimens qui les rendent estimables; combien ne sont-elles pas avantageusement récompensées de leurs soins, en voyant les filles qu'elles ont allaitées elles-mêmes, allaiter leurs enfans à leur tour, & leurs nourrissons prendre une constitution ferme & robuste, en suçant la liqueur que la nature n'a destiné que pour eux.

Je serois bien volontiers de votre avis, & elles aussi sans doute, me dit le Chevalier, si elles pouvoient bien s'assurer de la vérité de ce que vous nous faites l'honneur de nous dire, qu'elles ne risquent pas d'endommager leur beauté; & si l'on regardoit effectivement, dans le public, le métier de nourrice d'un œil plus favorable qu'on n'a fait jusqu'ici.

Détrompez-vous, Monsieur, & elles aussi, si elles peuvent avoir la même idée. Une femme aimable ne doit pas craindre, que le rôle de mere nuise jamais à ses charmes: ils ne feront que se multiplier, en reproduisant ses traits sur une groupe de jolis enfans. Son triomphe, est de s'occuper de ces fruits précieux d'une union heureuse, comme ses soins

font les plaisirs. La nature, d'ailleurs, a mis une si grande analogie, entre le tempérament de l'enfant & de la mere, que lorsque celle-ci nourrit elle-même, c'est une source de santé pour tous les deux ; & que six mois de son lait, valent mieux qu'un an de lait étranger. Eh, comment ce rapport ne seroit-il pas aussi intime ! tous deux, l'espace de neuf mois n'ont fait qu'un tout, elle le nourrissoit alors de sa propre substance, n'est-ce pas pour elle une obligation de continuer ?

Par quelle fatalité la méthode contraire est-elle en usage ? l'expérience prouve, qu'elle nuit bien davantage à la beauté des femmes : un engorgement de lait, les met souvent au bord du tombeau, plusieurs en périssent : elle fait perdre une multitude d'enfans. Que d'hommes de plus dans l'Etat, d'accidens & de maladies de moins chez les femmes, si elles savoient se résoudre à suivre leurs devoirs : si, plus attentives à leurs intérêts, elles vouloient comprendre que celle qui nourrit, met d'une grossesse à l'autre un intervalle qui repose son tempérament ?

Qu'elles ne viennent donc plus alléguer, pour se dispenser d'être véritables meres, que leur santé peut s'altérer par cet usage,

qu'elles ne s'étaient pas non plus de l'exemple de quelques jeunes femmes délicates, qui ayant souffert par imprudence du froid, du vent, du chagrin, ont éprouvé des accidens fâcheux ; la nature ne garantit pas ce qui est de notre fait, & cela ne doit pas détourner les autres, d'en remplir les plus pures intentions.

Il en est d'un enfant nourri d'un lait étranger, comme d'une plante qu'on arrache d'une bonne terre, pour la porter dans un sol qui ne lui est pas propre ; la plante dégénère, l'enfant dépérit. Vous pouvez donc bien croire, que le temps employé par une mère, à remplir son premier devoir, n'est pas un temps dont elle doive regretter la perte, puisqu'il tourne si particulièrement à son avantage, & à celui de l'humanité. Ah ! bien loin que le public puisse jamais désapprouver une action aussi louable, tous ses applaudissemens sont pour une mère, tendrement occupée de la nourriture & de l'éducation de ses enfans ; & son estime n'est point partagée entre celles qui s'en occupent, & ces petites maîtresses, qui regardant leurs enfans comme d'importuns marmots, ne les voient jamais qu'avec indifférence, ou avec dépit.

Voilà ma parure & mes bijoux , disoit l'illustre mere des Gracques , en montrant ses enfans , qu'elle avoit nourris & qu'elle élevoit elle-même. De tels ornemens , destinés à relever & à servir la société , parent en effet mieux une femme , que ne sauroient faire les rubis & les diamans. Ce qui seroit une peine pour une femme frivole ou coquette , fait proprement le bonheur de celle-ci ; chérie de tout ce qui l'environne , elle ne craint pas de même , que le souffle de la calomnie flétrisse jamais sa réputation ni sa vertu.

Si vous avez fait attention quelquefois , combien d'accidens les femmes préviendroient par une conduite aussi sage , vous conviendrez je crois facilement , que la nourrice d'un enfant devrait être celle qui lui donne le jour ; on ne verroit pas tant de bossus , de boiteux , de contrefaits d'esprit & de corps ; tant de cœurs bas & serviles , si elles étoient exactes à remplir ce devoir. C'est de la négligence , ou des mauvaises qualités d'une nourrice étrangere , que les enfans tiennent ordinairement ces défauts ; ils sucent , avec le lait , les mauvaises inclinations de celles qui les ont nourris. Quelle est la mere un peu

sage , sur qui cette vue ne fasse une impression durable , & qui veuille après cela devoir à un autre la nourriture de son fils ?

La nourriture est donc le premier devoir que la nature impose à une mere envers ses enfans ; le public est aussi en droit d'en attendre des soins , qui puissent les rendre sains , alertes & robustes. Cela dépend en quelque sorte d'elle. N'aura-t-elle pas à se reprocher d'y avoir manqué ?

Quoi , Monsieur , me dit le Chevalier , il dépendroit d'une mere de rendre son fils bienfait ; de lui donner de l'agilité & de la force ? Je vous avoue mon ignorance : j'avois toujours pensé , que ces qualités étoient plutôt un présent de la nature , que le résultat des soins maternels.

N'en raillez pas , . . . , je ne fais pas dépendre absolument ces qualités de ses soins ; mais , il est certain qu'elle peut , jusqu'à un certain point , leur procurer ces précieux avantages ; sur-tout , s'ils ne sont pas venus au monde mal sains & mal constitués. Or , nous savons par expérience , que presque tous les enfans , sortent bien constitués du sein de la mere. Mais , la nourriture différente , qu'on leur donne d'abord après la naissance , les

soins divers qu'on prend d'eux , leur donnent une constitution nouvelle , un tempérament nouveau. Bientôt , ceux qui sont transportés dans les bras d'une autre nourrice , mal soignés par sa négligence , affoiblis ou altérés par son lait , perdent intérieurement ces dispositions qu'ils avoient reçus de la nature libérale , à être grands , d'une santé ferme , d'une force peu commune. L'éducation ordinaire , achève de les dégrader. C'est ainsi que tel est petit , qui étoit formé pour être d'une haute stature ; tel est foible , débile , qui auroit dû jouir de la plus durable santé , & de la plus grande vigueur. Voilà en partie d'où vient la différence du tempérament des hommes , quelquefois de leur cœur & de leur esprit ; plus on les éloigne de la nature , plus on les éloigne de la perfection.

C'est pourtant à cette perfection qu'ils tendent : ils ne croiroient pas les productions de la nature assez parfaites , s'ils n'y ajoutoient pas du leur ; l'art leur paroît plus beau : le malheur est , qu'ils prennent moins pour guide leur raison que leur caprice ; & que , quoiqu'ils aient tous les jours sous les yeux , les désavantages de leurs erreurs , rien n'est plus rare que de les voir se corriger. Le mailloz

en est une preuve ; nous ne sortons pas plutôt des entraves nécessaires, où nous avons été neuf mois dans le sein maternel, qu'on nous donne celles-ci. Vainement la nature nous a - t - elle mis au jour pour nous faire croître ; on nous comprime dans le maillot , comme si on étoit jaloux de notre accroissement ; la nature tend à nous développer, à nous étendre ; ici , on semble avoir en vue d'empêcher cet effet autant que l'on peut.

Je fais que pour autoriser cet usage , on prétend que le maillot est utile , pour empêcher que les membres tendres de l'enfant , ne prennent de mauvaises habitudes , ne se conforment mal , par la débilité naturelle à cet âge ; mais , on ne s'apperçoit pas , qu'en gênant & resserrant leurs membres si tendres , on parvient souvent à rendre un homme contrefait , au lieu d'en faire un homme droit.

Il n'est gueres d'instituteur , qui ne se soit élevé contre cet usage , comme la source des défauts ordinaires , que l'on voit dans la conformation des enfans ; mais , si la raison les a portés à s'en plaindre , la mode , toujours mieux suivie , porte les meres à ne pas les écouter. S'il falloit cependant des exemples pour les convaincre , on ne seroit pas embar-

raffé de leur en produire plusieurs , outre ceux qu'elles ont fans cesse devant les yeux.

Tous les peuples de l'Amérique qui n'en usent pas , sont bien plus droits , plus legers que nous , d'une conformation bien plus parfaite. Ils ne connoissent pas parmi eux les défauts qui difforment tant de nos compatriotes. Les anciens Grecs, les Turcs (a) aujourd'hui, qu'on reconnoît pour plus robustes , plus nerveux , & plus dispos que ne sont nos François , ont été toujours affranchis de cette barbare invention. C'est à son occasion , que Monsieur de la Loubere , dans la relation de son voyage au royaume de Siam , nous dit : les Siamois ont le corps bienfait ; ce que j'attribue principalement à ce qu'on ne les emmaillote pas dans leur enfance. Les soins que nous prenons de former la taille de nos enfans , ne sont pas toujours si heureux que la liberté qu'ils laissent à la nature d'achever les leurs.

Que si ces exemples éloignés , ne frappent

(a) Suivant tous ceux qui ont été à Constantinople , on ne voit point de bossus , de rachitiques , de contrefaits parmi les Turcs , parce qu'ils ne se servent pas de maillot ; mais il y en a beaucoup parmi les Grecs de la même ville , parce qu'ils en font usage.

les meres que foiblement, qu'elles examinent si les bêtes, élevées & nourries dans toute la liberté que la nature peut donner, qu'on ne s'est jamais avisé de lier pour les rendre mieux conformées, dont les membres n'ont pas été comprimés, sont sujettes à ces accidens ; qui, selon tant de monde, résultent des inconvéniens du maillot. Elles n'en verront aucune, qui ne soit toujours dans les justes proportions qu'elle doit avoir.

Pour se tirer de l'engourdissement dans lequel ils viennent au monde, pour l'impulsion des parties internes, les enfans doivent pouvoir étendre leurs petits membres, ils ont besoin de la liberté de les mouvoir en tous sens. La contrainte, dans laquelle le maillot les tient sans cesse, leur est d'autant plus nuisible, qu'en s'opposant à l'accroissement de l'enfant, il en altere la constitution. Est-il bien étonnant, après cela, que trouvant un perpétuel obstacle qui arrête leurs foibles efforts, ils crient, ils pleurent, ils s'irritent, & que les premiers sons qu'ils proferent, soient des expressions de douleur ?

C'est sans doute pour être plus libres, que les nourrices ont trouvé ce secret admirable, & qu'elles en maintiennent l'usage avec tant

de soin. Sûres une fois que l'enfant ne peut bouger , après l'avoir mis dans ces entraves , elles vaquent tranquillement à leurs affaires , sans s'émouvoir de ses cris , & sans s'embarrasser de ce qui pourra résulter d'un traitement aussi cruel.

Vainement prétend-t-on que la liberté qu'on leur laisseroit tourneroit à leur désavantage , puisqu'on ne remarque point chez les nations qui la laissent à leurs enfans , d'hommes mal conformés ou d'estropiés. Je serois donc d'avis d'aller contre la méthode en usage , en se passant de nourrice étrangère , & des entraves du maillot ; & je puis assurer que cette méthode simple & naturelle , est autant propre à rendre les hommes sains & robustes , que la première s'éloigne visiblement de cette intention.

Si cependant des raisons absolument essentielles , comme la maladie , la perte du lait , ne permettoient pas à la mere de nourrir elle-même son enfant , & qu'on fut obligé de recourir à une autre nourrice , qu'on choisisse autant que l'on peut un lait nouveau. Le meilleur lait pour l'enfant , est toujours celui qui a plus d'analogie à son état. Il seroit à souhaiter que celle qui doit lui donner le

mamelle , fut également saine de cœur & de corps , d'un caractère facile & d'un bon tempérament.

Si l'on doit s'en rapporter aux Médecins ; (je le ferois ici , puisqu'ils fuivent la nature) les alimens qu'une nourrice prend à la campagne , sont plus convenables pour rendre son lait meilleur. Ceux qu'elle consomme à la ville , où elle mange plus de viande & moins de légumes , altérant la qualité essentielle de son lait. On fait effectivement que le lait des femelles herbivores , est plus doux & plus salulaire , que celui des femelles dont la chair des animaux est l'aliment ordinaire. Dans ce cas , nous voilà à la nourriture de la campagne , que je trouveroïis bien préférable à celle de la ville.

L'on peut , à la vérité , appréhender la négligence de la nourrice , & qu'elle ne fasse souvent têter l'enfant dans le temps qu'elle est en sueur , ce qui ne peut que lui préjudicier ; mais cette crainte est bien compensée , par l'avantage réel qu'il y a pour l'enfant d'aller souvent en plein air.

Et voulez-vous, Monsieur , me dit le Chevalier , que pour nourrir plus avantageusement son enfant , la femme d'un Bourgeois ,

d'un Seigneur , transporte son domicile à la campagne ? Vous ne devez pas désapprouver qu'on y cherche des nourrices , puisque les enfans peuvent mieux se trouver de ce séjour.

Je ne demanderois point l'impossible, , je ne demanderois même pas ce qui seroit fort difficile , on ne m'écouteroit pas. Il conviendrait mieux , sans doute , que la mere fut elle-même la nourrice , qu'elle vint allaiter son fils à la campagne , plutôt que dans l'air corrompu des lieux trop habités ; mais si cela ne se peut absolument , ou qu'avec une extrême difficulté , on doit prendre mon sentiment dans ce cas comme nul.

Le regime de nourriture que doit observer la nourrice , soit la mere de l'enfant , ou un autre , ne doit pas être différent de celui qu'elle observoit avant qu'elle le fût ; que les mets qu'on lui donnera , soient de la même espece de ceux qu'elle avoit accoutumé de manger , mais mieux choisis & plus abondans. Peu de vin , peu de sel , encore moins d'épices ; point de liqueurs fortes ; enfin , tout ce qui échauffe , tout ce qui est capable de faire fermenter le sang ou l'aigrir , leur doit être fourni le plus sobrement.

Chez les Sauvages ; & chez d'autres peu-

ples , où l'on veut élever les enfans , d'une maniere qui les rende peu sensibles à l'intempérie des saisons , aux injures de l'air , au froid & au chaud ; sitôt qu'un enfant est né on le plonge dans l'eau froide , suivant les lieux , dans une riviere ou dans la mer. C'est là la premiere leçon de patience qu'ils reçoivent journellement le reste de leur vie , pour se durcir le corps à la fatigue , & qui , tournée en habitude , devient un plaisir pour eux.

On se contente en France de laver l'enfant avec du vin tiede , pour le nettoyer des impuretés , dont il est ordinairement couvert en venant au jour. Mais , comme si le François ne devoit pas se durcir contre le mal être , apprendre à souffrir , on ne réitere plus ou presque point ce lavage , qu'on ne croit nécessaire que dans ce premier moment. Cependant , il seroit à souhaiter que l'on continuât cette méthode , non pas avec du vin , mais avec de l'eau pure & naturelle ; d'abord attédie un peu , pour la rendre plus analogue aux forces & au foible tempérament de l'enfant. Mais par degrés & insensiblement , je voudrois qu'on employât l'eau froide , dans laquelle je conseillerois de le baigner tous les

jours, jusqu'à ce que par cette coutumé, il fut parvenu à la trouver aussi supportable, que le milieu dans lequel nous respirons. Locke, vouloit qu'on lavât tous les jours les pieds des enfans dans l'eau froide, & que leurs souliers fussent si minces, qu'ils pussent prendre l'eau sitôt qu'ils y tremperoiént. Pour moi, je crois qu'il seroit encore plus essentiel & plus convenable, de leur baigner tout le corps dans l'eau froide, même en hiver.

Eh ! Monsieur, me dit le Chevalier, vous blâmiez les paradoxes du citoyen de Geneve, & voilà que vous donnez dans les mêmes. Vous voudriez donc faire périr ces innocentes créatures ? Une pareille méthode ne seroit, je crois, gueres capable que de leur procurer la mort : le moyen qu'ils pussent y résister ?

Ce qu'il y a de bon & de louable dans l'auteur dont vous parlez, est louable chez lui comme ailleurs, je l'adopte comme si je l'avois pensé moi-même ; & quoiqu'il ait écrit tant de choses mauvaises & dangereuses, il en a écrit de si bonnes, qu'il est bien à regretter, que dans un même lieu, la nourriture la plus exquise, soit mêlée avec le plus subtil poison. D'ailleurs, ce que je viens de vous

168 L'AMI DES JEUNES GENS.

dire sur le bain des enfans , n'est pas une idée qui nous vienne de son imaginative , non plus que quantité de pensées qu'il a tournées à son profit ; mais , dès que ce qu'il dit est bon , fut-ce d'après Montaigne ou Plutarque , comme c'est assez sa coutume , je l'adopte sans scrupule , si cela entre dans mon dessein ; où je recherche plutôt l'utilité publique , que ma gloire particuliere ou l'honneur de la nouveauté.

Quant à ce que vous pensez , que le bain d'eau froide seroit dangereux pour les enfans , vous êtes dans l'erreur , ainsi que bien d'autres ; loin qu'il puisse leur être nuisible , altérer leur santé , il est certain par l'expérience , qu'il les durcit contre la fatigue , les fortifie contre le mal. L'air chaud , au contraire , les affoiblit , leur donne la fièvre , & quelquefois les fait périr. Le froid , en resserrant les fibres , en augmentant leur ressort , en facilitant leur jeu , rend le mouvement du sang plus rapide , la chaleur intérieure plus grande , & fait , en fermant les pores , que cette chaleur se porte sans cesse de la surface au milieu ; au lieu que le chaud , ouvrant les pores , allongeant les fibres , diminue le feu intérieur , non-seulement en diminuant le
mouvement

mouvement du sang , mais en lui faisant un passage par toutes les parties du corps. La chaleur alors va du centre à la circonférence ; delà , la langueur , la pesanteur , l'engourdissement , les maladies , toujours suites funestes des saisons brulantes , & que le froid seul fait dissiper.

Les Anciens , persuadés de la salubrité des bains froids , étoient dans une habitude fréquente de les prendre ; Seneque assure , qu'il s'en servoit , quoique d'un âge assez avancé , même pendant l'hiver : & quiconque fait un peu l'histoire romaine , n'ignore pas que le Médecin Musa guérit Auguste de l'éthisie , par l'usage de ces bains. En général , ils y étoient si bien accoutumés , même à passer d'une étuve dans l'eau glacée , que l'on ne doit pas s'étonner , s'ils enduroient si patiemment le vent & les orages , le froid & le chaud. Ils étoient ainsi tellement faits à la fatigue , qu'un soldat étant en campagne , n'eut osé , sans se faire regarder comme un lâche , se mettre sous le couvert d'une maison , pour se parer de la pluie ou des injures de l'air.

Si cette coutume étoit contraire à la santé , qu'elle ne dût pas la conserver , on ne ver-

roit pas dans le nord de l'Allemagne , en Pologne , en Moscovie , quantité de personnes , les Juifs sur-tout , se plonger , hommes , femmes , enfans dans les rivières de ces froides contrées en toutes saisons. Quel intérêt ? quel plaisir pourroit les porter à perpétuer cet usage , s'il pouvoit tendre de la manière la plus insensible à leur destruction ? L'on sait que les Irlandois plongent en tout temps leurs enfans dans l'eau froide. Cependant , les Irlandois , d'ailleurs moins sensibles au froid que nous , n'ont pas une santé moins ferme , ni la vie plus courte ; & les Ecoissois , qui baignent aussi les leurs au fort de l'hiver , ne trouvent pas que l'eau froide mêlée de glaçons , porte quelqu'atteinte à leur constitution vigoureuse , & si nous ne savions très-bien , qu'ils sont les meilleurs soldats des troupes Angloises ; ce que nous avons vu faire dans la dernière guerre aux montagnards Ecoissois , pourroit nous empêcher d'en douter.

Que l'on suive donc cette méthode , si l'on veut de bonne heure leur endurcir le corps , leur donner de la force , & les rendre insensibles à la vicissitude des saisons. Quand il en fera temps , on lui apprendra par degrés

à supporter & à se faire au chaud tout de même , afin que quelque temps qu'il fasse , en quelque lieu qu'il se trouve , il puisse souffrir sans peine , l'extrême rigueur du froid ou l'ardeur excessive du soleil ; vivre, s'il le faut, dans les neiges de la nouvelle Zemble, ou dans les sables brulans de Zaara.

Je crois entendre d'ici ces meres , dont la foible tendresse fait une idole de leurs enfans , qui croient les soustraire aux loix de la nature , en leur épargnant de sentir autant qu'elles peuvent , l'atteinte des moindres maux. Pensez-vous , diroient-elles , qu'ils ne souffriront pas assez-tôt , & que ce soit une bien bonne méthode de leur donner du mal pour les y accoutumer ? il vaudroit mieux les empêcher de le connoître.

Meres cruelles ! plus nuisibles à vos enfans que les parens les plus dénaturés ne le sont aux leurs , ne les rendez-vous pas plus sensibles , par la précaution que vous prenez de les dérober à ces douleurs passageres ? N'ouvrez-vous pas leurs cœurs , n'exposez-vous pas leur corps tout entier , à tous les maux qui affiegent les humains ? Ne les sentiront-ils pas d'autant plus vivement , qu'ils y sont moins préparés , par la molesse où

vous savez les retenir ? Ce n'est pas les défendre de la peine , c'est au contraire les disposer à en sentir tout le poids. Apprenez à votre fils ; croyez-moi , à supporter également les biens & les maux , dont cette vie est semée. Qu'il soit tel , que les revers de la fortune ne soient pas capable de l'étonner. Qu'il soit préparé d'avance à tous les accidens que le hazard peut faire naître , par la mobilité des choses & par la chaîne des événemens ; & puisqu'il est né pour être homme , que vous ne pouvez le dérober à la mort , apprenez lui à vivre en homme dans tous les états , & à mourir avec fermeté. Fortifiez-le donc de bonne heure ; rendez - lui le corps aussi robuste , aussi bienfait qu'il dépend de vous , en attendant que vous puissiez former son ame , & lui donner cette noblesse & cette vigueur , qui sont le germe des plus grandes actions.

Permettez - moi ici une réflexion , me dit alors la Comtesse , que je voulois vous faire il y a un moment : vous ne voulez pas qu'on emmaillote l'enfant , mais comment suppléerez-vous à cette invention , que vous regardez comme si nuisible ?

Non , ne le faites pas emmailloter , ;

puisque'il est prouvé que le maillot est si dom-
mageable ; mais, tenez - le dans un panier
d'osier convexe & profond , où , au lieu de
matelat ou de lit de plume , vous mettrez
un couffin rempli de legeres capsules d'avoine
seulement. Elles ont l'avantage d'être dou-
ces, saines ; & quand elles sont mouillées, par
les besoins de l'enfant , de sécher très-promp-
tement devant le feu , ou au soleil , sans que
l'on soit obligé de les tirer du sac qui les ren-
ferme ; avantage que le coton trop spon-
gieux n'a pas.

Ce couffin , qui doit être plus large que
gonflé , & qui doit remplir toute la cavité
du panier jusques aux bords , sera son lit ,
comme le panier sera son berceau ; là , libre
autant qu'il peut l'être dans des langes peu
chauds , & sous une couverture peu forte ,
d'étendre & de mouvoir à son gré ses petits
membres , il se fortifiera ainsi à l'aise & sans
danger , bien plus promptement qu'il n'eut
fait , soumis à la méthode ordinaire. On ne
doit de même appréhender aucun risque pour
lui , ni les plaintes de la nourrice , parce
qu'au moyen de deux ou trois couffins , tels
que je les propose , & que j'ai vu en usage en
bien des endroits , cette méthode ne sera

pour elle aucun surcroît d'embarras.

Dès qu'un enfant est capable d'une sensation affective , la vue de certains objets , & sur-tout celle de la lumière , fixe ses regards ; il la cherche , il tourne la tête vers elle , pour être mieux frappé de ses rayons. S'il est couché , & que le jour lui vienne de côté , il faut avoir l'attention de le tourner , afin qu'il puisse l'avoir en face , & qu'il puisse sans peine le regarder à loisir ; car autrement , les efforts qu'il fait , la tension forcée & uniforme où il tient les muscles de l'œil , peuvent lui rendre le regard louche & la vue de travers.

C'est cette affection à la lumière , qui , le frappant plus vivement que tout autre objet , commence à lui faire haïr les ténèbres , il s'afflige de s'y trouver , il pleure , il crie ; mais il faut bien se garder d'adhérer chaque fois à sa volonté. Il faut qu'il s'accoutume insensiblement à demeurer dans les ténèbres , dans l'obscurité , comme à la lumière du jour.

Les cris & les pleurs , sont les seuls signes qu'il puisse d'abord donner de ses douleurs & de ses peines. Qu'il veuille du mouvement ou du repos , ou toute autre chose , qu'il trouve la moindre résistance à satisfaire

ses besoins, qu'il éprouve le moindre mal, il a recours à son langage ordinaire, il pleure. Si l'on peut le soulager, & qu'on en voie le moyen, il faut le faire au plutôt ; si l'on ne peut au contraire trouver ce qui l'afflige, qu'on n'y puisse y porter de remède, il faut sans s'inquiéter le laisser crier.

Ordinairement, on le berce, on le flatte pour l'appaiser, on le menace quelquefois, on le frappe pour le faire taire ; ainsi, on commence à les rendre serviles, craintifs, ou impérieux. Gardez - vous bien de suivre cette coutume : qu'il apprenne par l'usage & par l'expérience journalière, que vous accordez tout à ses besoins, mais rien à sa volonté.

Eh quoi ! Monsieur, me dit le Chevalier, croyez-vous qu'un enfant à cet âge, puisse faire quelque attention à la manière dont on se comporte autour de lui ; lui, qui n'entend presque rien, qui ne prononce pas une parole, qui ne peut encore faire un pas, & qui a presque peine à remuer les mains ?

C'est cependant à cet âge,, que les passions commencent à entrer dans leurs tendres âmes, qu'elles s'y impriment par l'habitude d'une telle manière, qu'il est ensuite très-difficile, je ne dis pas de les éteindre, mais de

les tourner au bien. Il y a des personnes assez mal avisées pour les contrarier sans raison , qui les agacent , qui les impatientent , qui les irritent , & qui les rendent ainsi sujets à la colere , au dépit , à l'emportement. D'autres , au contraire , leur chantent , les flattent sans cesse , leur obéissent en tout. Les uns en font des mutins , des opiniâtres ; les autres des orgueilleux , des tyrans. Cette façon d'agir est plus funeste pour eux , que les intempéries de la saison la plus rigoureuse.

Voilà comment on verse de bonne heure dans ces jeunes cœurs , ces cruelles habitudes. Qu'on se plaigne après , de les trouver remplis de fantaisies , de ridicules , de vices ; vous devez sentir , si l'on a bonne grace de le faire.

Vous ne les croyez pas susceptibles d'impressions : cependant , leur physionomie montre déjà , combien leur cœur a de sensibilité. Ses changemens expressifs & rapides , dénotent tantôt la joie ou la douleur , tantôt la crainte ou le desir ; telle est l'expression de leurs sensations différentes , auxquelles , quelque peu qu'on soit attentif , on ne se trompera jamais.

Leurs mauvaises habitudes , leurs passions , viennent aussi pour l'ordinaire , de ce que

pleurant souvent , leurs nourrices & ceux qui les environnent , tardent d'abord à les satisfaire , puis leur accordent ce qu'ils demandent avec tant d'importunité. C'est une leçon pour eux , une autrefois , de pleurer jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'objet de leurs fantaisies. Ainsi , toujours accoutumés à être obéis , la moindre résistance qu'ils trouvent , les irrite & occasionne ces longs pleurs , qui étourdissent tous ceux qui sont autour d'eux.

Voulez-vous y remédier ? ne paraissez leur refuser vous-même , que le moins qu'il est possible ; mais , quand vous serez obligé de le faire , que ce soit irrévocablement. Le plus sûr & le plus avantageux seroit , de faire trouver la résistance & l'obstacle dans la chose même , & non dans la volonté de ceux dont ils sont gouvernés. Voici comme l'auteur d'Emile s'en explique , je le suis volontiers ici , comme en tout ce qu'il dit de raisonnable après tant d'auteurs fameux.

» Quand l'enfant tend la main avec effort ,
 » sans rien dire , il croit atteindre à l'objet ,
 » parce qu'il n'en estime pas la distance , il
 » est dans l'erreur ; mais quand il se plaint &
 » crie en tendant la main , alors il ne s'abuse
 » plus sur la distance , il commande à l'objet

» de s'approcher , ou à vous de le lui appor-
 » ter. Dans le premier cas , portez-le à l'objet
 » lentement & à petit pas ; dans le second ,
 » ne faites pas seulement semblant de l'enten-
 » dre. Plus il crierà , moins vous devez l'é-
 » couter ; il importe de l'accoutumer de bonne
 » heure à ne pas commander aux hommes ,
 » parce qu'ils ne doivent pas lui obéir , ni
 » aux choses , puisqu'elles ne l'entendent pas.

Que les meres , trop complaisantes , ap-
 prennent donc qu'il ne faut pas toujours écou-
 ter les enfans ; & celles qui craignent de leur
 donner trop d'empire , qu'il y a bien de la
 différence entre leur obéir , & ne pas les
 contrarier dans ce que le besoin ou la nature
 nous demande par leur voix. Il faut leur
 accorder sans doute ce qui leur est nécessaire ,
 mais il est très-important de ne pas leur laisser
 prendre l'idée de domination , avec laquelle
 ils se familiarisent le plus facilement ; accou-
 tumés qu'ils sont à se faire obéir par un simple
 geste , par des cris , ou par quelques mots ;
 car , l'amour propre fortifiant cette inclina-
 tion , à proportion qu'ils grandissent , en
 fait une habitude d'autant plus difficile à ar-
 racher , que les racines en sont plus fortes
 & plus profondes.

Laissez les enfans libres , laissez leur faire usage de leurs forces , dès qu'ils auront la facilité de s'en servir , s'ils ne peuvent pas en abuser , & dans des choses qui soient de peu de conséquence. Accordez-leur tout ce qui peut leur être nécessaire , je dis absolument nécessaire : pour cet effet , étudiez leur langage , pour distinguer dans cet âge , incapable de dissimuler , si ce qu'ils demandent l'est ou ne l'est pas. Prévenez même , s'il se peut , leurs cris & leurs larmes , en prévenant leurs besoins : laissez - les néanmoins se les procurer eux-mêmes , dès qu'ils le pourront sans danger , afin qu'ils apprennent en se fortifiant , à moins compter sur les autres que sur eux.

Pour les dérober aux mauvaises habitudes , ne leur en faites prendre aucune , ni gênante , ni contraire ; qu'on les porte indifféremment sur chaque bras ; que lorsqu'il pourra prendre quelque chose , on le lui donne sans distinction à tenir de chaque main. Rien n'est plus bizarre que cette condamnation , que nous avons portée arbitrairement en France contre un de nos bras , pour les trois quarts de nos usages , en le privant ainsi de la force que nous pouvons lui donner. Le bras le plus

exercé , attirant une plus grande quantité de lymphes & d'esprit animaux , les sucres nourriciers y étant portés plus abondamment , les liqueurs y circulant avec plus d'aisance , il devient plus gros & plus nerveux ; le tact en est plus fin , mais c'est aux dépens de l'autre qu'on l'enrichit ; & sa force & sa dextérité occasionent toujours la foiblesse & l'inaptitude du moins exercé.

Que l'heure du coucher des enfans , de même que celle de dormir , de tetter , soit souvent changée ; qu'on les accoutume aux ténèbres & à être seuls , afin que dégagés autant qu'il sera possible du joug des habitudes pernicieuses & embarrassantes , ils jouissent le reste de leur vie d'une plus grande liberté.

Ce que je demanderois instamment , par la conviction où je suis de son importance , par la grande influence que cela a sur le caractère des enfans , sur les actions qu'ils feront dans le temps , c'est qu'on emploie toute sorte de moyens pour les préserver de la crainte. Qu'on les familiarise avec tous les objets , même les plus hideux. J'ai vu des exemples terribles , des effets que la crainte produit quelquefois sur ces jeunes cerveaux ,

J'en ai connu , de qui la vue a demeuré égarée , tout le reste de leurs jours ; d'autres , qui ont été estropiés , par la violente contraction des muscles , causée par le trop rapide mouvement des esprits. Le genre nerveux , trop fortement irrité , leur donne quelquefois des convulsions , suivies d'un tremblement perpétuel dans les membres , qui souvent leur occasionne l'épilepsie : on en a vu , qui en sont morts subitement. Le moindre accident qui puisse leur arriver , c'est que l'objet qui les épouvante , porte le même effroi dans leur ame , toutes les fois qu'il s'offre à leurs regards , quoique devenus grands , & qu'ils sentent tout le ridicule de leur frayeur.

Qu'on prémunisse donc insensiblement les enfans avec l'attention la plus scrupuleuse , contre ces craintes pusillanimes , & qu'à proportion qu'ils avanceront en âge , on les accoutume à voir & à toucher les objets qui les révoltent le plus , & dont ils paroissent avoir le plus d'horreur. Est-ce une écrevisse , une anguille , une grenouille dont la forme & la laideur les frappe ! il faut d'abord les leur montrer de loin ; ensuite , de plus près ; les toucher devant eux , afin de leur donner ainsi la hardiesse de les toucher eux-mêmes , &

la force de se rassurer par là , contre les craintes qu'ils pourroient avoir le reste de leurs jours. Dans la suite , il faudra les affermir contre la vue des playes dégoûtantes , des cadavres , des dissections anatomiques , des opérations de chirurgie ; car , quiconque étant jeune , a le cœur ouvert à quelque espèce de crainte que ce soit , sera plus susceptible de peur , & réellement moins courageux homme fait , qu'il ne l'eut été sans cela.

Vous devez connoître , par ce que je viens de dire , que je désapprouve infiniment l'imprudence de ces jeux , qui , outre le mal qu'ils peuvent occasioner à un enfant , lui mettent dans le cœur une frayeur dangereuse. Qu'on n'essaie jamais , quand il sera parvenu à un âge plus avancé , de le surprendre en le saisissant subitement , pour faire semblant de le jeter dans un puits , dans une rivière , ou par la fenêtre ; l'impression qu'ils reçoivent alors , est du moins très-capable de les rendre dans la suite lâches & craintifs.

A peine les enfans , en certains lieux , ont-ils atteint dix mois , qu'on les sevre , ou pour mieux dire qu'on les fait sevrer. Cette précipitation , de même que les sevreuses , leur sont très-préjudiciables ; une mere de-

vroit prendre ce soin elle-même , elle éviteroit bien des inconvéniens , dont souvent elle ne se doute pas ; & il seroit bien à souhaiter , que dépouillant le préjugé , qui fait croire que les enfans qui tettent trop longtemps deviennent stupides , on ne les sevrât qu'à deux ans ou deux ans & demi , ou qu'on attendit du moins , pour les faire passer à un changement de nourriture , que la nature les eut pourvus des molaires , pour la trituration des alimens plus substantiels. Un enfant nourri d'un bon lait pendant le temps que je demande , est ordinairement gros , membru , bien constitué. Ce sont des dispositions à devenir grand , sain , vigoureux , & on le sevre avec bien plus d'aisance & de facilité qu'un autre , à qui on n'a pas laissé tetter le temps requis. Voilà tout ce que j'avois à dire , touchant les soins qu'on doit avoir des enfans à la mamelle.

Le soleil ayant baissé , & la chaleur se trouvant par conséquent plus supportable , nous retournâmes à nos pêcheurs , que nous trouvâmes avoir pris quantité de poissons. Nous nous égayâmes encore pendant le reste de la pêche , & revînmes le soir au frais , souper où nous avions dîné le matin. Ce repas

ne fut ni moins libre , ni moins agréable que l'autre ; & la conversation moins enjouée sur la fin , étant tombée sur des propos plus sérieux , je compris de reste où cela devoit me conduire ; & sans attendre qu'on me priât de continuer , je repris ainsi.

Dès que l'enfant commence à bégayer quelques mots , on ne doit pas montrer l'indiscret empressement de la plupart des mères , qui , infatuées de leurs enfans & admirant par avance l'esprit qu'ils doivent avoir , brûlent d'impatience de les entendre parler , font tout ce qu'elles peuvent pour accélérer en eux la faculté de la parole ; car , outre qu'un enfant ainsi pressé en parle plus tard , & trompe ce grand empressement , c'est qu'il en parle aussi plus mal , & s'exprime d'une manière plus confuse.

Laissez agir la nature , qui lui déliera les organes lorsqu'il en sera temps. Que l'on se contente de bien articuler , & de parler correctement devant lui ; on verra qu'insensiblement l'enfant se modelera sur ce qu'il entendra dire ; & que si on s'exprime bien & en bons termes en lui parlant , il s'exprimera de même , & contractera la facilité de s'exprimer clairement & énergiquement dans la

suite , par l'habitude qu'il en aura prise à cet âge là.

Parvenu à cette époque , il substituera la parole aux cris qui étoient son langage ordinaire ; il crierà moins , ses longs pleurs ne seront plus si fréquens. Pouvant se faire entendre d'une manière différente , il commencera à faire connoître ses besoins , il dira le mal qui l'afflige ; il faut alors le secourir , mais s'empresser lentement.

Avec la parole , ou bientôt après qu'il aura commencé à parler , ses forces s'étant augmentées , il commencera à se soutenir lui-même , à marcher , en se faisant un appui de tout ce qu'il trouvera à sa rencontre ; ainsi , il suivra un rang de chaises , un banc , &c. &c. sentant qu'il peut davantage , il essayera davantage.

Gardez-vous bien alors de l'interrompre , & de vous opposer aux desseins de la nature ; ne le pressez pas , mais ne l'interrompez pas aussi ; ne vous imaginez pas qu'il va tomber d'abord , & s'il tombe , ne courez pas à lui avec tant d'empressement ; ne marquez pas de frayeur , ne jetez pas de cris , car les enfans accoutumés à ne juger de rien que sur l'opinion des autres , que sur l'apparence &c

les signes qu'ils en donnent , il se trouvera peu sensible au mal qu'il se fera fait , s'il s'aperçoit que les autres n'en sont pas émus.

Si dans la chute , il se fait une bosse à la tête , s'il se frappe dans ses jeux , s'il saigne du nez par quelque coup , s'il s'est coupé avec quelqu'instrument tranchant , n'en témoignez pas de surprise ; gardez , autant qu'il vous sera possible , votre sang froid , quand le mal seroit plus considérable qu'il ne l'est d'ordinaire par de tels événemens , votre émotion ne le guériroit pas , mais vous le rassurerez à coup sûr par un air tranquille , contre ses propres alarmes. L'air alarmé d'un pere , d'une mere , d'une gouvernante , rend les enfans pusillanimes & craintifs.

La bonne éducation , devant toujours avoir pour but de former des hommes , & de les endurcir contre tout ce qui peut leur arriver de fâcheux contre la douleur , on ne fauroit trop de bonne heure commencer à leur donner du courage , en les accoutumant à voir leur sang sans trouble & sans frayeur. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires , que les enfans , comme je l'ai déjà dit , ne savent juger d'une chose , que sur l'estime ou le mépris que les autres en ont ; & c'est

ici un de ces principes, que l'on doit développer avec d'autant plus d'attention, que je le regarde comme le pivot, sur lequel tourne tout le reste de la vie.

L'opinion qui régente l'univers, forme ordinairement le cœur & la façon de penser de presque tous les hommes; la perfection de l'éducation, consiste donc à faire voir aux enfans les choses telles qu'elles sont & qu'elles doivent être, à leur découvrir la vérité, à la leur faire aimer : cette maxime seule renferme tout. Qu'un homme soit méchant, injuste, fourbe, détestable; que son cœur réunisse tous les ridicules, tous les vices, tous les défauts, on en trouvera tout de suite la raison, sur-tout, dans notre prévarication naturelle, dans notre penchant au mal, dans notre inclination à saisir le faux de tout ce qui se présente à nos sens & à notre esprit; ce sera enfin, une qualité de notre être, propre à chaque individu, plus ou moins absolue, suivant la disposition des organes, & qu'ils sont plus ou moins parfaits.

Mais, ce n'est point là la seule cause de la dépravation humaine, puisque l'éducation peut la prévenir, & la réformer dans presque tous les sujets. C'est, comme dit Montagne,

que l'homme est d'une nature singeresse & imitatrice ; c'est , qu'il a mal imité , ou que les modeles , sur lesquels il s'est formé , sont mauvais. Il fuit l'opinion , dès l'âge le plus tendre , avant qu'il connoisse , qu'il puisse réfléchir ; il accorde son mépris ou son estime , sans peser jamais les raisons qu'il peut avoir de se déterminer.

C'est ainsi qu'il embrasse tous les préjugés qui nous dérobent la vérité des choses , qu'il les grave dans son ame , d'une maniere à ne pouvoir jamais les effacer. Tout le monde cherche & fait consister son bonheur dans les richesses , les plaisirs , les grandeurs : cela frappe sans cesse sa vue ; il voit qu'on ne parle que de bien , qu'on ne desire que le bien , & qu'on n'estime que ceux qui ont du bien ; que le taux de l'estime se mesure , au taux du pouvoir & de l'argent : qu'on ne s'empresse que pour un vil intérêt , que la vertu seule est rebutée. Alors , au lieu de chercher son bonheur en lui-même , de modérer sagement ses desirs , de ne les étendre pas plus loin que ses facultés , & de se croire heureux en pratiquant ses devoirs & la vertu ; il se regarde comme un prisonnier enchaîné par eux ; il croit , au contraire , que ce sont

eux seuls , qu'ils l'empêchent de parvenir à ce qu'il fouhaite. Il ne les voit que d'un œil de haine & de dépit , & ne se guidant plus par l'esprit de l'ordre , emporté par sa volonté que rien n'arrête , que rien ne limite , il étend la mesure des possibles , au gré de son imagination & de ses desirs. Toutes les passions le gouvernent avec empire , il en est le jouet toute la vie , ainsi que de l'erreur & du préjugé.

Tel est le fruit du pouvoir , que l'opinion s'arroge insensiblement sur l'esprit de l'homme. Delà , comme d'une source intarissable , tous les maux coulent & vont abreuvant tout l'univers. Tous vos efforts doivent donc tendre à en préserver votre élève , votre fils ; tout consiste donc , pour son bonheur , à lui faire voir la vérité , à la lui montrer aimable. Dès qu'il la connoitra , dès qu'il l'aimera , il suivra non-seulement sans peine , mais avec la plus grande ardeur , la route que vous lui marquerez.

Un enfant qui balbutie à peine , est-il bien capable , me dit le Chevalier , d'entendre & de concevoir toutes ces belles leçons ? Ne seroit-ce pas une peine perdue & inutile , de lui parler d'une chose qu'on peut à peine

comprendre dans un âge plus avancé ?

Vous ne pénétrez pas bien mes intentions , . . . , non, Monsieur, je ne veux point qu'on lui fasse là-dessus de leçon verbale à cet âge , puisque je demande , comme vous le verrez , que l'on soit très-sobre de ces sortes de leçons , même sur d'autres sujets quand il sera plus grand. Un précepteur doit être avare de préceptes , & réservé à faire des discours. Il faut que les leçons que l'enfant recevra , viennent de la pratique & de l'exemple , & qu'une douce habitude serve plutôt à le former , que la langue & les châtimens.

Mais revenons , l'homme est fait pour souffrir. Ce qu'il a donc de plus nécessaire à apprendre , ce qu'il lui importe le plus de savoir , c'est de connoître la douleur , c'est de savoir se familiariser avec elle. N'en évitez donc pas toutes les occasions à votre fils dans cet âge tendre , qu'il tombe , qu'il se frappe , qu'il se blesse , ne soyez pas fâché qu'il apprenne par ces épreuves legeres , ce qu'il apprendroit bien plus rigoureusement de la nécessité. Plus il est petit & foible , moins il y a de danger à appréhender pour lui ; car , les coups qu'il se donnera , seront

d'autant moins considérables , qu'il aura moins de force & qu'il fera moins grand.

Laissez à votre enfant , dans ses jeux , la liberté la plus entière ; prenez seulement la précaution de ne pas le mettre sous la garde de quelqu'enfant , de ne pas l'exposer dans un endroit élevé , dangereux , & poussez-la sur-tout jusqu'à ce point , qu'il ne se trouve jamais seul auprès du feu , ou auprès de l'eau , où , par une liberté trop indiscrete , il pourroit se noyer ou se brûler en tombant. Du reste , je ne ferois pas d'avis qu'on le prémunit contre les petits dangers qui les suivent , par des bourlets , des lisieres , des chariots , qui rendent les enfans plus timides. Dégagé de cet attirail qui accompagne les enfans des villes , le vôtre , confié en quelque façon à lui-même , acquerra bientôt plus de courage & de vigueur : il aura moins besoin des autres , il en exigera moins en trouvant plus de ressources au dedans de lui.

Pour dérober notre élève à l'air corrompu des lieux trop habités , pour le tirer de l'inaction où on le tient trop souvent , envoyez-le promener & respirer chaque semaine l'air pur de la campagne ; là , qu'il

courre, qu'il s'ébatte, qu'il se divertisse à son plaisir. Il pourra sauter & tomber tout autant qu'il voudra, sur la terre ou sur le gazon, sans que l'on puisse craindre qu'il lui en arrive rien de fâcheux; il retirera, au contraire, plusieurs avantages de cette liberté prudente; il en deviendra bientôt plus fort & plus agile; & sa santé vigoureuse, son air dispos, frais & vermeil, le distingueront facilement de ceux qui ne sortent jamais de la maison, & qui ne respirent que l'air fétide d'un alcove; car, tandis que ceux-ci conservent un teint pâle, une démarche débile & chancelante, l'autre montrera dans ses yeux, dans toute sa conformation, dans tous ses mouvemens, une gaieté, une vigueur, que ne sauroient avoir les enfans trop ménagés, & qui ne s'exercent jamais.

Ne craignez pas que le soleil, le vent, la poussière incommode le vôtre; car, vous ne devez pas avoir la volonté d'en faire un de ces hommes de parade, propre à porter de ruelle en ruelle une figure & un teint de femme, plus capable de donner une idée de mollesse, que de faire préjuger en faveur de celui qui en tire vanité. Tout, dans le vôtre, doit montrer qu'il est homme, & son

son teint même fera dans la suite un témoignage de sa virilité.


Qu'on ait autant d'égards que l'on voudra à la beauté des filles , puisqu'elle fait une partie essentielle de leur mérite ; mais un garçon doit-être élevé sur-tout dans l'indifférence , ou plutôt dans le mépris de sa beauté. Qu'il aille toujours la tête découverte , qu'il s'approche rarement du feu , même en hiver , afin qu'il se durcisse & se renforce l'ame , en apprenant à se durcir le corps.

Qu'il s'accoutume donc ainsi de bonne heure à souffrir le chaud , le froid , la pluie , la poussière , la fatigue ; car , celui qui dès son bas âge ne fera pas fait à tout cela , malgré toute sa bonne volonté , ne tirera pas grand service de son corps dans ce monde. Le corps ayant une fois pris son pli & ses habitudes , il seroit presque inutile , ou du moins bien difficile de vouloir l'entreprendre , quand il n'a plus la même souplesse & la même aptitude , qu'avant qu'il fut formé.

Ce n'est que dans ces premiers temps , où les enfans paroissent si foibles à la plupart des meres , que l'on peut apprendre à souffrir tous les maux , qui doivent les assiéger dans la suite. Ce n'est qu'alors , que par degrés &

194 L'AMI DES JEUNES GENS.

d'une manière insensible , on les rend capables d'entreprendre tout ce que l'homme est capable de tenter. Il n'est point de travaux , auxquels il ne puisse s'accoutumer ; rien , où il ne puisse parvenir, s'il a contracté de bonne heure l'heureuse habitude d'y attacher ses soins , & de s'y livrer.

Je vois bien , me dit la Comtesse , que cette méthode est très-bonne , mais il me semble pourtant , qu'elle peut avoir des suites très-dangereuses. Un enfant , qui a de même toute la liberté de ses mouvemens , saute souvent de manière à se casser quelque membre , à s'estropier , ou s'échauffe , sue , & tout à la nage boit de l'eau froide , se couche sur le sol humide , contracte ainsi une pleurésie , des rhumatismes , ou d'autres maux. Cette considération me paroît d'un poids assez fort , pour ne pas approuver qu'on leur laisse toute la liberté que vous semblez exiger pour eux , ou du moins doit porter les parens ou leurs gouverneurs , à  pas leur donner d'eau froide dans ce moment , & à veiller de près sur leurs démarches.

Ce sont les objections , . . . , que d'autres ont faites autrefois sur ce sujet , car je ne suis pas le seul qui ai pensé de même. Mais cette

crainte, qui s'empare si facilement de la tendresse des parens , a plus d'apparence que de solidité. Si un enfant jouit de la liberté que je demande pour lui , s'il peut se promener, sur-tout à la campagne, courir, gambader , je suis assuré qu'il en contractera une habitude bien plus ferme, qui lui donnera une adresse & une agilité peu commune dans tout ce qu'il fera. Marchant, courant d'un pied plus sûr, ayant acquis plus de force, il en tombera plus rarement, ou pour mieux dire, il ne tombera pas. D'ailleurs, quand il feroit quelque chute à la campagne, cette chute, comme je vous ai déjà fait remarquer, ne seroit pas dangereuse. Voyez - vous que les petits payfans, à qui on laisse une liberté entière dès leur plus tendre enfance, s'estropient ou se blessent même dans les chûtes qu'ils font ? Il est bien rare qu'ils tombent, plus rare encore qu'ils se fassent mal en tombant. Que devez - vous appréhender pour votre enfant ? Pensez - vous que la nature, n'aura pas les mêmes attentions pour lui que pour eux ? C'est la moindre crainte qui doive vous affecter. Ce qu'un homme peut faire, un autre le peut faire aussi.

Quant au danger de lui laisser boire de

l'eau froide , quand il aura chaud , il n'est pas plus réel que l'autre , quoiqu'il le paroisse davantage au premier coup d'œil. Locke demande, que lorsque l'enfant voudra boire , dans le temps qu'il a chaud , on lui fasse manger un morceau de pain auparavant , comme s'il importoit de manger quand on a soif. L'auteur d'Emile , qui se fait un plaisir de tourner Locke en ridicule , & qui le badine là dessus , veut mener doucement & à petit pas son élève à la fontaine , ou laisser l'eau quelque temps à l'air , mais il n'a pas mieux trouvé que lui.

Laissez boire à votre fils de l'eau froide , toutes les fois qu'il en voudra boire , même dans ces momens , où , échauffé par le mouvement qu'il se fera donné dans ses jeux , il vous paroîtra en sueur : empêchez-le seulement de se reposer après avoir bu ; engagez-le à se divertir encore , & à courir de plus belle. Bientôt il se fera à boire, sans risque, de l'eau froide , comme si on avoit eu la précaution de la faire tiédir.

J'ai passé une partie de ma vie à la campagne : j'ai vu souvent dans le plus fort de leurs travaux , des faucheurs , des faneurs , des moissonneurs , portant le poids du jour , acca-

blés de chaud, dégouttans de sueur, boire sans précaution à la première source. Quoique l'eau des fontaines soit ordinairement très-fraîche en été, je ne me suis jamais aperçu que ces gens, qui reprenoient tout de suite leur travail, en reçussent la moindre incommodité.

Si l'on veut donner aux enfans un bon tempérament, un corps sain & robuste, il faut les élever (le dirai-je) de la même manière que les enfans des payfans ; voyez-les mangeant de gros pain, mal couchés, presque pas vêtus, courir dans l'eau, dans la boue, dans la neige, hâlés, brûlés en été, transis, violets en hiver, en reçoivent-ils aucun mal ? en deviennent-ils malades ? Au contraire, ils sont presque insensibles à l'intempérie de l'air, & à la rigueur des saisons ; & trouveroient insupportable qu'on ne leur laissât pas la liberté de se divertir dans la glace, ou à l'ardeur brûlante d'un soleil d'été. Pensez-vous qu'ils aient un privilège particulier pour ne pas souffrir ? qu'ils soient d'une autre espèce, d'une autre nature ? non, sans doute : mais les vôtres n'y sont pas accoutumés, & ceux-là le sont : voilà tout.

Mais ne donnez-vous pas trop au corps, me dit le Chevalier, le corps étant la partie

moins estimable de nous-mêmes , il n'est pas raisonnable qu'il soit l'objet de tant de soins ; sur-tout si , comme je le pense , au contraire de ce que vous prétendez insinuer , que plus un homme a de matiere , plus il est grand , robuste , bien constitué ; plus il a les organes épais , moins il a d'esprit ; & qu'un homme mince , délié , moins matériel , doit être pourvu d'un sens plus exquis , & d'un esprit plus susceptible de délicatesse. En ce cas , la force & l'extension du corps que vous cherchez à augmenter par votre méthode , n'auroit-elle pas celle de l'esprit ?

Je fais bien , . . . , que le corps n'est pas en nous , ce qui doit nous paroître le plus essentiel , le plus intéressant ; mais , il est pourtant l'enveloppe de l'ame : & sans la santé , le plus grand des biens physiques dont nous puissions jouir , les fonctions de l'ame ne se feroient jamais bien. L'ame a même une telle liaison avec le corps , que celui-ci n'est gueres malade , que l'ame n'en ressente le contre-coup , & n'en soit abattue.

Comme la véritable éducation n'embrasse pas seulement la culture de l'ame , qu'elle veut former un homme ; & comme l'homme est un composé de deux substances , que l'une

ne va jamais sans l'autre dans tout individu, il s'ensuit, que la formation, que la bonne constitution du corps, est non-seulement une chose bonne & desirable, mais encore très-nécessaire; & que quand il seroit aussi vrai, comme il n'est gueres possible, qu'une ame dans un corps foible & débile, eusse autant ou plus de force, que celle qui loge dans un corps sain & bien constitué, qu'elle eusse même les plus grandes lumieres; il faut toujours que le corps mette en exécution, ce que l'ame ne fait que penser; & qu'il agisse, tandis que l'autre examine.

Pour ce que vous dites, que le plus ou le moins de matiere dans un homme, suppose plus ou moins d'esprit en raison inverse de la masse; je crois, que c'est un sentiment, qui devrait être fort à la mode, & que la plupart de nos jeunes gens doivent fort adopter, puisqu'il les flatte d'une maniere si évidente. Ils se croient sans doute là dessus de rares esprits: mais l'idée qu'ils doivent avoir de leurs descendans, ne peut qu'être parfaite, ils ne sont plus que des demi hommes; & s'ils continuent à subtiliser l'espece, comme ils enprennent bien le chemin, ils semblent préparer aux races futures l'esprit le plus éten-

du , avec des corps les plus légers , des corps Aériens.

Je ne vois pas trop cependant , sur quoi ils appuient un sentiment qui leur est si favorable ; car , quoiqu'un homme soit grand , bien fait , bien proportionné , on ne doit pas en conclure , ce me semble , que son esprit en soit plus lourd , que son ame en soit plus massive. Au contraire , s'il pouvoit y avoir ; comme ils le pensent , quelque analogie entre la grandeur & l'étendue de l'esprit , entre la force de l'un & de l'autre , & leurs qualités respectives ; je crois qu'à un homme bien fait , agile , nerveux , on devoit donner une ame , qui eut les qualités assortissantes , un esprit proportionnément aisé & plein de vigueur.

Ces rapports devoient leur paroître d'autant plus naturels , qu'on ne doute pas qu'il n'y en ait beaucoup entre leurs corps & leurs esprits. Ceux-là n'ont presque pas de consistance , & leur esprit a des pensées si déliées , si éloignées de la façon ordinaire de penser , qu'on ne les conçoit plus. Ils devoient , par exemple , aujourd'hui qu'ils suivent cette philosophie , qui accorde la faculté de la pensée aux pierres , & qui ne met d'autre différence entre elles & l'homme ; si ce n'est , que l'hom-

me est un être sensible qui a des sensations, & que la pierre est un être sensible qui n'en a point ; ils devroient , dis-je , tirer cette conséquence, qu'un homme plus grand, plus gros, &c. ayant plus d'étendue, jouissant de la même faculté qu'eux , puisqu'il est susceptible de sensations , aura plus d'aptitude à la pensée & plus d'esprit, en raison de la masse & de la surface.

Mais , laissons ce badinage à part , & revenons à ce que je vous disois , du soin que l'on doit avoir du corps des enfans. Si vous voulez que votre fils soit capable de soutenir les fatigues de la guerre , qu'il puisse servir utilement sa patrie & son Roi , dans la marine , dans de longs voyages , sous un autre ciel , dans un autre climat , donnez-lui assez de force pour y résister. Faites que la fatigue , bien loin de lui nuire , soit pour lui , au contraire , un moyen d'affermir de plus en plus sa santé. Elevez-le , comme dit Montaigne , en l'endurcissant à la sueur , au froid , au vent , au soleil , aux hasards qu'il doit mépriser ; ôtez - lui toute mollesse , toute délicatesse , au vêtir , au coucher , au manger & au boire ; accoutumez-le de telle manière , que ce ne soit pas un beau garçon & dameret , mais un

garçon verd & vigoureux. Voilà , en peu de mots , tout ce que je veux vous prescrire ; car c'est l'éducation des petits payfans , non pour l'esprit ni pour les manieres , mais seulement pour former le corps de votre élève , que je vous propose ici.

Pour cet effet , ne lui donnez jamais des habits trop pesans , trop chauds , ni sur-tout trop étroits. Tout homme de bons sens devroit se faire une loi de porter les mêmes habits pendant la froidure , qu'il porte dans l'été , comme tant de gens l'ont pratiqué avec succès ; entr'autres , Newton , qui est parvenu à l'âge de quatre-vingts ans , & à qui cette coutume n'a pas peu contribué à le faire devenir octogénaire. Mais , si un homme fait doit le pratiquer , il faut en contracter de bonne heure l'habitude , à laquelle on se fera d'autant plus volontiers , que les enfans , comme je l'ai déjà dit , sont peu sensibles au froid , qu'il ne les incommode point , tandis que le chaud leur est nuisible , & quelquefois mortel.

La circulation du sang , beaucoup plus rapide dans les enfans que dans les adultes , la chaleur intérieure plus grande , le mouvement où ils sont sans cesse , demandent qu'ils

soient vêtus légèrement. Ainsi, sans craindre pour eux les suites du froid, on doit leur donner des habits peu pesans, peu chauds, & peu larges, afin que l'impression de l'air puisse se faire sentir au travers.

Une raison encore plus sensible & plus essentielle, c'est que les membres d'un jeune enfant, qui tendent à croître & à se développer, n'ont pas besoin qu'on les tienne serrés dans des habits étroits; ils ne demandent de compression que celle de l'air. Ces sortes d'habits, de même que les ligatures, les jarretières, arrêtant la circulation des humeurs, ne sont propres qu'à leur causer des obstructions, qu'à les déformer quelquefois, ou sont au moins un empêchement à leur extension.

Locke, qui étoit Médecin, & qui parle de la meilleure foi du monde, assure que les habits qui leur gênent la poitrine, leur occasionent souvent des maladies, & quelquefois des vices de constitution. Il attribue à cet usage, une mauvaise haleine, l'éthisie, & le scorbut, que les anciens, vêtus toujours à l'aïse, ne connoissoient pas.

Au lieu de donner aux enfans, comme on fait, jusqu'à six & sept ans, un corps de

baleine pour leur former la taille , ne vaudroit-il pas mieux qu'on leur fit porter une petite robe de chambre , ou même un sur-tout , tel que ceux qu'on leur met en certains endroits pardeffus leur corset en hiver ? plus libres dans leurs mouvemens , leur constitution se sentiroit de cette aisance.

La piquure , dont on se sert pour les rendre plus droits , est bien plus capable de seconder les mauvais effets du maillot , que de faire ce qu'on en attend. Bien des gens de bon sens , attribuent à ces deux usages les difformités qui nous blessent la vue chaque jour. Un corps trop serré , fait sortir une épaule , rend voûté , bossu , pulmonique , voilà le fruit ordinaire du soin des parens.

Le mouvement presque continuel que se donnent les enfans pendant la journée , leur procure toujours un sommeil & paisible & long. La nature le leur donne tel , pour réparer les forces qu'ils ont perdues par le grand exercice ; l'un sert de restaurant à l'autre ; il faut ainsi qu'ils se suivent & se succèdent mutuellement. Que votre enfant dorme donc plus long-temps , à proportion qu'il sera plus près de sa naissance. Plus l'enfant est petit , plus il a besoin de sommeil ; l'heure de son

coucher , doit être au moins celle où le soleil se perd sous l'horison , on doit même la devancer en été.

La nuit est le temps du repos : une observation constante faite sur nous , & même sur les animaux , ne nous permet pas de douter , que ce ne soit celui où le sommeil est le plus doux & le plus tranquille. La fraîcheur , le calme de la nuit , le silence des ténèbres , nous invitent bien plus à en profiter que le jour , où la lumière , qui environne tous les objets , nous avertit que c'est celui du travail.

Faites suivre à votre enfant cette loi de la nature , que les mœurs du siècle ont totalement renversée ; & que l'ordre de la vie civile ne permet pas toujours de remplir. Un temps viendra pourtant , où il faudra l'accoutumer à se soustraire à cette uniformité , à se mettre au dessus de la règle. Ainsi , ne le livrez pas tellement à la continuité d'un paisible sommeil , qu'il ne puisse être interrompu ; car , il faut qu'il sache dans la suite se lever long-temps avant l'aurore , se coucher tard , passer les nuits debout sans dormir , quelquefois exposé aux injures de l'air ou en voyage sans en ressentir d'incommodité ; mais , à cela comme à toute autre chose , il faut le

former d'une manière insensible , afin que son tempérament se fortifie ; de ce qui pourroit le détruire sans ces précautions.

Une des plus indispensables , quand on a cette volonté , c'est de faire coucher habituellement un enfant sur la dure , de lui donner un lit sans rideaux , & de le couvrir peu. Fait à coucher de la sorte , dans la suite , tous les lits seront bons pour lui , il y trouvera le sommeil. A l'armée , il saura dormir dans un champ , enveloppé dans son manteau ; en mer , couché dans une mauvaise cabane , dans un hamac , sur le pont s'il le faut ; en voyage , sur la paille , ou sur un mauvais grabat tel qu'on en trouve en Espagne.

Un homme élevé de cette manière , n'est jamais en peine de lit ; il dort par-tout indifféremment. Les enfans , au contraire , élevés dans la mollesse , qu'on a toujours eu soin de faire coucher sur le duvet ou l'édredon , se trouvent gênés , mal à leur aise , ne savent pas dormir ; non-seulement quand ils ne trouvent pas de lit , mais même quand ils sont obligés de coucher dans un , qui n'est pas aussi bon que le leur ordinaire. Je le répète ici , s'accoutumer aux délicatesses d'une vie molle , c'est se rendre plus sensible aux malheurs , aux in-

commodités qui accompagnent la condition humaine, c'est se rendre à jamais misérable, si la fortune nous baisse seulement d'un cran. Tandis qu'un autre élevé dans une vie dure, dont il s'est fait une habitude, se trouve toujours le même, toujours homme, quelque revers que le sort se plaise à lui envoyer.

Ne craignez pas qu'une couche dure, puisse endommager les membres encore tendres d'un enfant. Conduit suivant mes principes, par-tout où il se couchera, il trouvera infailiblement le sommeil. Peu accoutumé, quand il feroit d'un autre âge, à vivre mollement, il ne s'en ressentiroit pas. Et comment le sentirait-il maintenant, il n'a pas mis sa tête sur le chevet, qu'il s'endort ?

Le mouvement du jour, amène le sommeil de la nuit. Leur succession est aussi régulière, pour quiconque s'est beaucoup exercé, & sur-tout pour les enfans, que celles des ténèbres & de la lumière. Accoutumé de même à toutes les vicissitudes de l'air, à tous les degrés de température, à aller tête nue pendant le jour ; ne donnez à votre enfant qu'une mince coëffure pendant la nuit, pour tenir seulement ses cheveux en ordre.

Par cette méthode d'aller tête découverte,

la nuit & le jour , au chaud & au froid , au soleil , au vent , au ferein & à la rosée , les os de la tête se durciront , le crâne se rendra plus compact , les tégumens plus serrés & moins poreux ; & vos enfans prémunis par là contre les coups , les blessures , & tant d'accidens journaliers , ne connoîtront point les rhumatismes & les fluxions.

Je puis appuyer ce que je vous dis , de ma propre expérience. Quoique je n'eusse pas été élevé de bas âge à aller tête découverte , je m'y étois cependant si bien accoutumé par une habitude de plusieurs années , qu'étant à Paris , un hiver qui fut très-rigoureux , où la Seine gela jusqu'à dix-huit pouces , non-seulement je ne me chargeai pas la tête , mais je ne pris jamais de chapeau , quelque froid qu'il fit. Me couchant fort tard , après avoir lu long-temps dans ma chambre , où je ne faisois seulement pas faire de feu ; je ne mis jamais pour bonnet qu'un bandeau d'une simple toile , sans que cette méthode , par le plus grand froid , m'occasionât le moindre rhume.

L'habitude qui durcit , a donc cet avantage de nous rendre insensibles à ce qui blesse ceux qui n'ont pas su s'y faire ; & celle sur-tout

de supporter le froid , rend toujours plus sain & plus nerveux. Nous en avons un exemple permanent dans les peuples du nord , qui en général bien plus grands , plus gros , ont encore une force bien supérieure à ceux du midi , & surpassent même par ces avantages , ceux qui vivent sous les zones tempérées.

Le peu de délicatesse que je crois nécessaire dans la façon d'habiller , de faire coucher les enfans , me paroît encore plus essentielle de beaucoup dans leur nourriture. C'est un point sur lequel les tendres meres , les gouvernantes , les domestiques , s'accordent comme à l'envie pour les gâter. Crient-ils ? on ne parle pour les appaiser , que de leur donner des bonbons , on veut les en priver , s'ils ne font pas fages. C'est à table qu'on les punit , ou qu'on les récompense , soit en leur accordant , ou en leur retranchant un morceau de viande , ou de quelques mets particuliers. C'est leur donner à penser de bonne heure , que l'homme n'est au monde que pour manger , & que le bonheur consiste en partie dans la délicatesse de la nourriture. Et le moyen qu'ils soient sobres & peu délicats dans la suite , quand ils s'aperçoivent

que l'on attache à l'idée de la bonne chère, une estime, une idée de plaisir d'autant plus capable de prévenir leur cœur, que, comme j'ai dit & comme j'aurai lieu de vous le faire remarquer encore mieux, ils ne se dirigent que sur l'opinion des autres ?

Les éloges que l'on fait devant les enfans, des repas & des mets excellens, les soins que l'on prend de se les procurer, le penchant que l'on fait voir à prévenir les goûts d'une sensualité recherchée, commencent alors à faire les impressions qui doivent leur donner les mêmes défauts. Je conseille donc de les nourrir sans ostentation, de la manière la moins délicate, & des mets les plus communs. N'ai-je pas dit, à la manière des payfans ! A déjeuner, donnez leur du pain sec, le pain bis fera encore meilleur que tout autre ; à diner, de la soupe, des légumes, du lait, du fromage, du fruit, & le moins qu'il se pourra de viande ; je conseillerois même, de ne point en donner du tout, qu'ils n'eussent atteint au moins l'âge de quatre ans.

Que si vous croyez la viande absolument nécessaire à leur santé, ayez du moins l'attention de la leur donner en très-petite quantité : une fois le jour à dîner, & de la moins

grasse. Le soir, ne leur donnez que de la soupe, quelque temps avant de les coucher; en tout temps, qu'elle ne soit jamais mitonnée, & que ce qu'ils mangeront ne soit pas trop chaud. Pendant le cours de la journée, s'ils demandent à manger, souvenez-vous que le pain doit leur suffire; leur appétit continuel qu'excite le besoin de croître, est un assaisonnement qui leur fera à coup sûr trouver du goût dans le pain sec. Ainsi, si c'est l'appétit qui les sollicite plutôt que la friandise, ils le mangeront sans façon; s'ils n'ont pas faim, qu'est-il nécessaire qu'ils mangent? Que leur boisson soit de l'eau pure, ou tout au plus rougie d'un peu de vin.

De cette méthode simple & commune, il résulte plusieurs avantages considérables, qui devraient exciter les parens soigneux, à ne pas balancer de s'en servir. Locke assure, (& je le crois volontiers sur ce qui concerne la santé, puisqu'il étoit médecin très-savant) qu'il est très-assuré, que si les meres moins passionnées, les gouvernantes plus attentives, ne remplissoient pas tant l'estomac de leurs enfans, si elles leur faisoient observer plus de sobriété & de tempérance, les dents perceroient avec plus de facilité & moins de

danger ; ils seroient moins valétudinaires dans leur bas âge , & se feroient pour l'avenir , un tempérament plus sain & plus vigoureux.

En leur faisant manger beaucoup plus de pain que d'autres choses , leur palais , leur estomac , se fera au goût de cette nourriture simple , la baze de toute nourriture dans nos climats ; car , notre estomac se fait à tout , & préfère toujours les alimens auxquels on l'aura accoutumé de bonne heure. Par là , on éloignera moins les enfans de la nature , dont les goûts plus simples sont plus universels. Peu familiarisés avec les mets composés , assaisonnés de saveurs piquantes & relevées , ils pourront sans aucune peine s'accoutumer aux usages de tout autre pays que le leur ; ce qu'ils ne sauroient jamais faire , si la délicatesse , leur ayant blasé le palais , leur avoit donné un goût exclusif. Il faut qu'ils puissent se plier à toutes les manieres de se nourrir , qu'ils puissent n'être jamais rebutés par la différence des ragoûts & les bizarreries de l'apprêt , & manger sans répugnance de tout ce qui peut servir de nourriture à l'homme.

Ne seroit-il pas suffisant , me dit le Chevalier , qu'ils fussent seulement accoutumés aux alimens que l'on prévoit devoir être leur

nourriture ordinaire, dans la profession qu'on leur destine, ou dans l'état qu'ils pourront embrasser?

Quand celui que l'on élève devrait être Roi,, je ne vois que des avantages pour son bien-être, son caractère, & même ses plaisirs, à être nourri simplement & avec sobriété. Tout est bon, à qui a de l'appétit & n'est pas délicat. Son goût, qui n'est ni usé ni émoussé, trouve de la saveur dans tous les mets : c'est le vrai moyen d'être toujours content de son cuisinier. Ainsi, quand on feroit dans une haute fortune, dans le rang le plus distingué, je ne conseillerois pas moins cette méthode ; car, que sera-ce pour un homme de la sorte, si toujours accoutumé à ne manger que des mets exquis, il se trouve non-seulement dans le cas d'essayer d'une nourriture moins succulante, moins délicate, mais s'il est encore obligé de se contenter de mets simples & grossiers, peut-être même de pain.

Une personne d'une certaine condition ne risque gueres, me dit le Chevalier, de se trouver dans une nécessité aussi urgente : ce sont des exemples qu'on ne voit pas de nos jours.

Dites , au contraire , Monsieur , . . . , qu'il n'est point de condition , ni d'état , dont les fondemens soient assez solides , pour résister aux revers de la fortune , à l'inconstance des accidens , au temps qui devore tout. Jetez les yeux sur l'univers , & voyez ; si depuis les premiers jours du monde , chaque âge , chaque siècle , chaque génération , ne voit pas les choses s'altérer , s'empirer , & changer de face à tout moment ; n'est-ce pas une scène toujours mobile ? Qui peut donc vous répondre que votre élève , quel qu'il soit , ne se trouvera pas dans telle situation , où il faudra de nécessité qu'il s'accoutume à toute sorte de nourriture ; où il s'estimera peut-être heureux d'avoir du pain ? Un naufrage , la perte d'une bataille , la captivité , ne sont-ils pas capables de le mettre dans ce cas , que vous regardez comme ne devant jamais arriver ? Hélas ! mille accidens imprévus , peuvent le forcer à en faire une triste expérience , s'il n'y est pas accoutumé.

Qu'on l'habitue donc à vivre de manière ; qu'il puisse se trouver déchu , sans s'en étonner , sans s'en embarrasser ; s'accommoder de tout ; lorsqu'il sera question de travailler à la réussite de ses propres affaires , ou de celles

de l'état. Qu'il soit capable de porter les armes pour le service de la patrie , non-seulement comme commandant d'une troupe ; mais même comme un des soldats qui doivent la composer ; car , la plus mauvaise éducation qu'un pere puisse donner à son fils , c'est de l'élever seulement pour posséder de grands biens , jouir d'une ample fortune , qui ne sert souvent qu'à l'exposer à des événemens , à des révolutions d'autant plus sensibles qu'ils sont moins attendus , & que l'on est moins préparé , pour en soutenir la rigueur.

Les Rois , tout Rois qu'ils sont , ne sont pas sur leur trône à l'abri des coups du sort. Si nous pouvions en douter , les descendans de cette malheureuse famille des Stuarts , sont un exemple bien frappant & bien capable de nous convaincre. Le dernier rejetton de cette illustre famille , a fait une singulière expérience de l'avantage d'être élevé suivant la méthode dont je vous parle , & de la nécessité de se nourrir , non-seulement sans délicatesse , mais encore avec sobriété. Après la défaite de son armée à Culloden , poursuivi par ses ennemis , qui avoient mis sa tête à prix , sans secours , déguisé , dans un pays où chaque homme pouvoit lui offrir un

216 L'AMI DES JEUNES GENS.

traître , seul , errant & proscrit , il se nourrit dans les montagnes d'Ecosse de pain d'avoine pendant quinze jours , trop heureux encore d'en trouver.

Vous pouvez en passant remarquer une chose , c'est qu'on n'étoit pas , dans l'antiquité ni dans les derniers siècles , aussi délicat , aussi soigneux de sa nourriture , & d'irriter l'appétit qu'on l'est aujourd'hui , & qu'on en vivoit bien plus long - temps. Cet art , fatal à la santé comme à la beauté de l'espece humaine , l'art d'exciter l'appétit outre mesure , par l'apprêt dangereux des viandes , connu de peu de grands , & méprisé de tous les grands hommes , n'étoit pas monté , comme aujourd'hui , au dernier période de la sensualité. Nous savons , combien la plupart mettoient de simplicité dans leur repas ; simplicité bannie maintenant de toute maison aisée , que nos bourgeois même se piquent de ne plus observer.

Les Romains ne faisoient qu'un repas dans la journée , qui étoit le soir ; & si quelquefois en attendant , l'appétit les incitoit à prendre quelque chose , ils trouvoient ce qu'ils vouloient toujours apprêté , c'étoit un morceau de pain sec , comme Suetone le rapporte
dans

dans la vie d'Auguste , & qu'on peut le voir dans les lettres de Seneque.

Jules César , qui dans ses plus grandes entreprises montrait tant de vigilance , & de vigueur , qui dormoit sur la terre , faisoit souvent de très-grandes routes à pied , passoit les rivières à la nage , ne marquoit pas plus de délicatesse dans ses repas , que dans tout le reste ! Un jour qu'il mangeoit chez un de ses amis , on lui servit par mégarde d'une huile préparée pour entrer dans quelque remède , d'une odeur désagréable & d'un mauvais goût ; il s'en aperçut sans peine , comme vous pouvez croire ; néanmoins , il en mangea largement pour faire honneur à la table de son hôte , & pour montrer combien il étoit peu curieux de choisir ses morceaux. Nos ancêtres , plus sages que nous , se contentoient d'une bonne soupe , & d'un rôti succulent.

Nos modernes Apicius , ces voluptueux , qui ont mis une partie de leur être , dans ces ragoûts masqués dont ils parent tous les jours leurs tables , n'en feroient sans doute pas autant. Mais ces pauvres gens , qui prennent tant de soins de flatter , d'irriter leur appétit , sont bientôt la dupe de leur sens.

I. Partie.

K

sualité raffinée ; leur palais brûlé , leur goût rendu presque insensible , par le fréquent usage des faveurs fortes & excitatives , s'use de plus en plus ; la réitération des mêmes plaisirs , n'en est plus un pour eux : ils ne trouvent plus dans les mets déguisés de mille & mille manières , la délicieuse saveur qu'ils y cherchent , & qu'un homme simple trouvera toujours dans les mets simples comme lui. Ces viandes ainsi altérées , ne servent qu'à abrégier leur vie en dérangeant leur santé , & les mettent dans l'étroite nécessité de ne pouvoir plus vivre d'une autre manière , sans une incommodité visible , & sans se croire très-malheureux.

Que les heures des repas de vos enfans ne soient pas tellement marquées , que vous ne puissiez vous dispenser souvent de vous y conformer. Changez-les quelquefois , parce que (comme on peut l'éprouver par soi-même) les enfans , accoutumés par une pratique constante & uniforme de manger toujours à la même heure , leur estomac se fait une loi de ne pas attendre plus long-temps sans incommodité ; & s'ils passent le temps fixé pour leur repas sans manger , débiles & abattus de langueur , ils paroissent toujours tristes

& pleins d'inquiétude. Du reste, dès qu'ils auront un peu de force, il n'importe qu'ils mangent froid ou chaud, puisqu'il faut qu'ils se fassent à tout. Mais, souvenez-vous que si à proportion qu'ils augmenteront en âge, vous ne faites pas difficulté de leur faire manger de quoi que ce soit, vous devez toujours avoir l'attention de le leur donner le plus simplement accommodé, vous abstenant toujours prudemment, de les accoutumer à ces mets composés de plusieurs sortes de viandes, & qui assaisonnées de sels, de suc, & d'épicerie, portent le feu dans le corps, & irritent la soif.

N'oubliez pas non plus, quoique vous les voyiez grands, que la boisson la plus naturelle, est la meilleure pour eux : ne leur faites prendre l'usage des liqueurs fermentées, que le plus tard que vous pourrez ; mais il est sur-tout essentiel qu'ils s'abstiennent des liqueurs fortes faites à l'alembic ; car, comme les moins naturelles, elles sont toujours les plus nuisibles, & je crois qu'on doit prendre d'autant plus de soin d'en préserver la jeunesse, que la mode qui se glisse par-tout, rend aujourd'hui l'usage des liqueurs fortes, plus fréquent même que celui du vin.

C'est ici que je voudrois avertir les peres & les meres, de veiller attentivement sur les domestiques ; car, il y a quantité de maisons, où ils s'ingèrent, pour plaire aux enfans, de leur donner à la dérobée du vin & des liqueurs, comme des choses dont ils font le plus de cas.

Il est bon de perfectionner, autant qu'il est possible, dans le jeune âge, l'organe des sens. On entend par sens, ces parties de nous-mêmes sensibles & nerveuses, dont les fonctions sont, de rapporter à l'ame l'impression particuliere des objets extérieurs, & de l'avertir de tout ce qui peut lui nuire, ou lui faire plaisir. Ce sont les ministres que l'Auteur de la nature nous a donné pour notre conservation.

On compte ordinairement cinq sens : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat & le tact, mais à la rigueur, on peut les réduire tous à ce dernier ; car, dans la vue, c'est le rayon qui, partant de l'objet regardé, vient nous donner une idée de sa forme & de sa couleur en frappant la rétine. L'ouïe, n'est que l'impression de l'air ébranlé sur le tympan de l'oreille. L'odorat, n'est que la sensation de la membrane pituitaire, occasionée par les mo-

lécules odorantes qui s'exhalent des corps & viennent la frapper. Le goût, que cette impression que laissent tous les corps, & surtout les parties comestibles, sur les papilles nerveuses de la langue en les touchant. Toutes nos sensations viennent donc par la percussion des objets extérieurs. Mais le tact, proprement dit, est cette faculté répandue sur toutes les parties du corps, & particulièrement sur celles où plus de nerfs aboutissent, comme aux doigts, par laquelle nous connoissons certaines qualités des corps; comme, s'ils sont durs, mous, polis, rudes, convexes, concaves, &c.

Certains sens se perfectionnent par l'exercice, comme la vue, l'ouïe, le toucher; la perfection des autres, demande qu'ils soient exercés aussi, mais pas si souvent, ni si fortement; en général on doit s'en servir, & ne pas en abuser. La perfection consiste à les exercer avec intelligence pour nos besoins, & à ne pas les employer pour satisfaire nos caprices.

De tous les sens, celui qui a le plus de besoin d'être exercé, c'est la vue. N'étant frappé des objets que par contre-coup, il faut un long-temps pour apprendre à voir;

on ne l'apprend bien , qu'en rectifiant souvent ses jugemens par le sens du tact. Si l'on ne favoit pas mesurer , calculer , comparer , tous les points de l'étendue paroïtroient à la même distance sur la rétine. Je ne m'étendrai pas beaucoup là dessus , devant en parler ailleurs : je dirai seulement ici , que pour conserver la vue bien saine aux enfans , il ne faut pas les exposer subitement à rien de ce qui pourroit causer un ébranlement trop violent au nerf optique , à rien de tout ce qui peut trop éblouir , & ne pas leur laisser fixer le soleil , un grand feu , &c.

L'ouïe se perfectionne beaucoup par la musique , & peut être endommagée par tout ce qui percute trop violemment la membrane du tambour , ou ce qui pourroit trop la relâcher , comme le bruit trop voisin du canon , une demeure humide.

La perfection du goût , de même que de l'odorat , consiste en quelque maniere , non pas à l'étendre , mais à ne pas le dénaturer , à ne pas le dépraver ; c'est à cela qu'il faut se borner dans l'enfance , de même que dans un âge plus avancé. Je ne vois pas quel avantage réel on pourroit retirer , de donner à ces deux sens , quand il seroit possible , une

perfection extraordinaire. Je crois , au contraire , qu'une extrême délicatesse y seroit infiniment nuisible pour nous.

Pour leur donner donc le sentiment le plus exquis auquel on doive aspirer , il ne faut jamais laisser les enfans s'habituer à respirer des odeurs trop fortes , à faire usage , comme j'ai déjà dit , des alimens trop irritans , trop épicés , trop chauds , à manger des sucreries , boire des liqueurs ; le genre nerveux , trop affecté par les odeurs trop spiritueuses , peut leur causer des accidens. D'ailleurs , l'usage fréquent des odeurs , des parfums , des essences , dessèche l'organe de l'odorat & le rend insensible ; & j'ai déjà assez répété d'après l'expérience , que tous ces mets que je défends à l'enfance , usent les papilles nerveuses , & émoussent entièrement le goût.

Pour le tact , nous n'en usons que par l'expérience même ; il est donc bien nécessaire de l'exercer , & il n'est pas dangereux de lui donner toute la délicatesse possible ; car , on ne risque pas pour ce sens , ce que l'on risque pour les autres , & l'on ne sauroit croire jusqu'à quel point on peut la porter. On a vu des aveugles avoir ce sens si parfait , par l'usage plus fréquent & plus réfléchi , qu'ils

224 L'AMI DES JEUNES GENS.

distinguoient non-seulement les métaux par son moyen , mais même les couleurs. L'exercice qui peut le perfectionner , ne doit point être trop rude ; car , en général , tout ce qui peut dessécher & racornir la peau lui est contraire ; mais la touche facile d'un clavestin , par exemple , en contribuant par le mouvement aisé & rapide des doigts à leur développement , contribue à la perfection de ce sens.

Voilà tout ce que je pense être nécessaire , pour faire une santé vigoureuse à votre enfant , pour lui former un corps agile & robuste. Le peu d'habits , l'exercice , le peu de délicatesse au coucher , au dormir , au lever , au boire , au manger , sont les premières leçons que vous lui donnerez , pour le former à la patience , à la docilité , & au travail. Ce n'est ici que le prélude de ce qu'il doit apprendre avec le temps ; mais , c'est un préservatif , un sûr remède , pour l'empêcher d'être ce que la plupart des jeunes gens sont aujourd'hui.

A propos de remède , me dit la Comtesse , vous nous dites fort bien ce que vous croyez nécessaire pour former un bon tempérament à la jeunesse , pour lui conserver

la santé ; mais si les enfans sont malades , quels sont les moyens les plus simples de la leur rendre ? Cette observation est d'autant plus essentielle , que l'on prétend qu'il périclite la moitié des enfans qui naissent , avant d'avoir atteint la huitième année.

Leur vie est dans ce bas âge dans un continuel danger. La dentition leur donne la fièvre , des coliques aiguës leur occasionnent quelquefois des catarrhes , souvent des convulsions ; des toux fréquentes les suffoquent ; les vers qui les défolent les menent tous les jours sur les bords du tombeau ; les aigres , la pléthore leur corrompent le sang ; mille fermeurs divers leur causent de dangereuses éruptions ; que faire pour les sauver du concours de tant de maladies , & de tant d'accidens naturels ?

Je ne vous en parlois pas , . . . , parce que je n'ai pas cru essentiel d'en rien dire ; parce qu'il me semble non-seulement difficile de guérir ces maux attachés à l'enfance , mais même périlleux de l'entreprendre , & peut-être d'y réussir. Ce sont des épreuves de toute espèce , par lesquelles la nature a voulu raffermir leur tempérament , & des voies salutaires qu'elle emploie pour arriver heu-

reusement à ses fins. S'y opposer, c'est opposer une digue à un torrent, dont le cours détourné ne fera peut-être que de plus grands ravages.

Les vers seuls, qui quelquefois leur ôtent la respiration, souvent les étouffent & les font périr, me paroissent demander un peu plus de soin que leurs autres maladies naturelles. Je ne crois pourtant pas nécessaire de les droguer tout de suite, encore moins d'appeller le médecin : soyez-le vous-même s'il leur en faut un. Si vous craignez que les vers ne les suffoquent, vous pourrez aussi bien qu'eux employer les vermifuges dont ils pourroient se servir.

J'ai vu réussir quelquefois le mercure doux : mais la méthode des payfans de mon pays me paroît la meilleure, puisque j'ai toujours vu périr plus d'enfans Urbains, que des leurs. Leur recette consiste à écraser de l'ail, à le laisser après infuser dans du vin, d'un soleil à l'autre, & à faire ensuite avaler ce vin à l'enfant. Voilà le secret, auquel on attribue de grands effets, dont pourtant, quelque naturel qu'il paroisse, je n'attesterai point l'infailibilité. Du reste, sur cette matière, je renvoie au livre de Locke, qui étant Méde-

cin, comme je l'ai déjà dit, doit trouver d'autant plus de crédit dans l'esprit de toute mere prudente, qu'il ne recommande rien si expressement, dans son éducation des enfans, que d'être sobre à leur faire user des remedes & à appeller le Médecin.

Observez inviolablement, dit-il, de ne jamais donner aux enfans de remede par précaution; il est plus sûr de laisser leur conduite à la nature, que de les confier à un Médecin. Je dois être cru, dit-il ailleurs, ayant passé une partie de ma vie à l'étude de la médecine, lorsque je conseille de ne pas trop s'empresser à avoir recours à la médecine & aux Médecins.

Vous ne parlez, Monsieur, me dit la Comtesse, que des maladies naturelles aux enfans. Mais, à l'égard de celles qui viennent de leur faute, ou plutôt de la faute de ceux qui en sont chargés, comme, par exemple, l'indigestion, pensez-vous qu'on ne leur doive pas plus de soins?

Dans une absolue nécessité, . . . , il faut bien avoir recours à la médecine; mais sans faire le fatyrique, je puis dire, qu'on en voit tant de ceux qui se disent Docteurs dans cette science, plus capables de parler affirmative-

ment, que de guérir, que je ne saurois trop recommander d'être circonspect à se servir de ces galiens modernes. Dans les maladies qui proviennent de trop de nourriture, la diète & le repos font toujours un bon effet ; mais, le remède souverain contre les indigestions, c'est (selon l'auteur que je viens de citer, & d'après lequel je le répète, croyant qu'on ne sauroit trop faire connoître ce qui peut être de quelque utilité) un peu d'eau fraîche, mêlée avec l'eau de fleur de pavot rouge. Du reste, il suffira d'appeller le Médecin, quand l'état de l'enfant vous fera connoître que vous ne pouvez faire autrement. Mais, il faut espérer qu'en faisant observer à votre élève, les regles que je crois nécessaires pour sa santé, l'exercice & la tempérance, vous aurez le double avantage de voir votre fils se bien porter, & de n'être pas obligé d'appeller le Médecin.

C'est fort bien, Monsieur, me dit le Chevalier, je crois la-dessus votre méthode très-bonne ; car, j'ai toujours pensé que les Médecins nous rendent pusillanimes, & que la crainte qu'ils nous donnent de la maladie, étoit bien pire que la maladie même ; mais, faites-moi le plaisir de me dire ce que vous.

penfiez fur l'inoculation de la petite vérole , maintenant qu'elle eft une matiere de contestation , & que les uns la font auffi nuisible , que fes partifans prétendent qu'elle eft utile.

J'ai tâché toute ma vie de me conduire fans prévention , . . . , & fur cette matiere , je n'ai pefé que l'expérience. Celle-ci m'a convaincu , qu'on ne feroit en retirer qu'un avantage certain. Elle n'eft point une invention du caprice , une production des fantafies du Médecin ; c'eft un fage préfervatif contre cette affreufe maladie , à laquelle tout homme eft obligé de payer tribut une fois. Elle eft felon la nature , puifqu'elle ne cherche point à détourner , à empêcher cette dangereufe éruption ; qu'elle la procure , au contraire , & qu'avançant le moment , après nous avoir préparé à la recevoir , elle en écarte le péril.

Si l'on réfléchit fur le ravage qu'a fait de tout temps la petite vérole depuis qu'elle eft connue , & fur-tout parmi les grandes perfonnes ; fi l'on confidère que l'inoculation , en anticipant fur le temps , met hors de danger tous ceux , ou prefque tous ceux qui veulent bien prendre la maladie par cette communication , on en adoptera la méthode ,

non-seulement sans difficulté , mais on s'empressera , au contraire , pour sa propre santé , & pour aider par son exemple à l'utilité publique , à en étendre les progrès.

Sans prendre parti ni pour ni contre , j'ai examiné plus d'une fois quel en étoit le péril ; si la communication du venin de la petite vérole étoit plus dangereuse de cette manière , que si l'on attendoit à la prendre sans cette communication ; si les effets en étoient nuls , comme le disent ceux qui croient avoir droit de s'élever contre elle. J'ai toujours vu que le seul désavantage qu'on ait pu lui objecter , c'est de ne procurer aucun avantage. Mais , c'est être très-partial que de parler de la sorte ; l'expérience ne laisse pas douter de la vérité.

Si l'on jette les yeux , sur le grand nombre de ceux qui , ayant été inoculés , dans toutes sortes de pays & de climats , sont non-seulement sortis sains de cette maladie , quittes de tous dangers , mais encore , sans en porter les marques ordinaires & ineffaçables ; & si l'on vient à leur comparer la multitude de ceux qui périssent sans avoir pris cette précaution , on connoîtra sans beaucoup de peine , que ce n'est que l'attachement pour

les anciennes coutumes & l'éloignement de toute nouveauté, qui portent ceux qui la combattent, à ne vouloir pas profiter de l'utilité réelle de celle-ci.

Il en est de cette méthode, comme de l'usage du Quinquina : cette écorce d'un arbre du Pérou, si salutaire contre la fièvre, qui, quoiqu'elle fit des cures & opérât tous les jours des guérisons merveilleuses, trouvât néanmoins des ennemis si acharnés & si déraisonnables, qu'ils mirent tout en usage pour en faire tomber le crédit ; croyant se faire une gloire, de débiter dans le monde, que cette poudre étoit dangereuse, & se flattant de pouvoir persuader à ceux qui lui étoient redevables de leur santé, qu'ils avoient eu tort de guérir par la recette d'un remède inusité.

La petite vérole n'est point une maladie naturelle aux climats de l'Europe, elle nous vient, dit-on, des Sarrafins. (Il ne paroît pas que les anciens en aient eu connoissance, du moins leurs Médecins n'en parlent pas ; & l'on sait que les Médecins ont de tous temps bien mieux connu & parlé des maladies, qu'ils n'ont trouvé le secret de les guérir.) C'est un présent de l'Afrique, où elle semble avoir pris naissance, où elle est *endé-*

mique ou originaire comme la peste l'est en Asie; & en Amérique, cette autre maladie si affreuse, qui attaque les principes de la génération, & d'où nos conquérans du nouveau monde la rapportèrent avec l'or de ce pays.

On peut penser que les ravages de la petite vérole furent au commencement d'autant plus terribles, qu'on y étoit moins préparé, qu'on la connoissoit moins; & l'on peut imaginer quels ils dûrent être alors, en voyant ceux qu'elle fait aujourd'hui, où elle emporte dans presque toute l'Europe, le tiers des enfans, la moitié des grandes personnes qu'elle attaque, & laisse à presque tous ceux qu'elle ne conduit pas au tombeau, de cruelles marques de son passage & des traces de sa fureur; les aveuglant souvent, ou les estropiant.

Par la fréquentation & le commerce que toutes les nations ont ensemble, elle est devenue commune à toutes; les sauvages de l'Amérique, à qui nous l'avons portée, en périssent presque tous. La santé & la beauté, ont donc été intéressées dans tous les pays, à se dérober à un si cruel ennemi, & à trouver des secours qui pussent les en défendre. C'est à cette dernière à qui nous devons l'inocula-

tion , & c'est peut-être le plus solide avantage que les hommes en aient jamais retiré.

Les Circassiens , les Georgiens , ceux qui habitent le petit royaume d'Irimete ; enfin , toutes les nations qui sont entre la mer Noire & la mer Caspienne , sur le territoire de l'ancien royaume de Pont , passent de l'aveu de tous les voyageurs , pour les peuples , où les hommes & les femmes , en général , sont les mieux faits , où la beauté est plus commune & plus parfaite. Mais , celle des filles , n'est pas seulement recommandable aux peres & aux meres de ce pays là par les charmes extérieurs , parce que ces agrémens qui plaisent à tous les hommes de tous les pays , peuvent leur procurer des partis plus considérables ; elle est pour les chefs de famille , dans ces pays peu riches & peu peuplés , le bien le plus précieux & le plus liquide. Ils les vendent à des marchands de Perse ou de Turquie , de qui les opulens & les Seigneurs de ces deux états , les achètent pour leurs plaisirs.

Plus les peres ont de filles , plus elles sont belles , plus ils font de ventes , & plus elles sont considérables. Il est donc de leur intérêt , & d'un très-grand intérêt , de

leur donner toutes les graces dont elles peuvent être susceptibles , qui peuvent les faire briller dans un Harem à Constantinople , où à Hispaham , & de leur conserver cette beauté, qu'ils regardent pour eux comme un bien assuré.

C'est à cet intérêt à qui l'on doit la méthode d'inoculer la petite vérole. Les meres , soigneuses de conserver les traits , le teint , les appas de leurs filles , pour cet honnête trafic , n'épargnerent rien pour garantir leur beauté de ce terrible fléau. Le hazard , d'accord avec leurs soins , leur découvrit la maniere d'inoculer la petite vérole ; l'expérience leur en apprit les avantages. Vous devez concevoir sans peine , qu'elles suivent cette méthode bien curieusement , puisqu'elle a toujours tous les succès qu'elles peuvent desirer.

La raison de ces succès ne me paroît pas difficile à comprendre. La petite vérole ainsi communiquée à une jeune personne , ne trouvant pas dans ses humeurs & dans son sang , ces mauvais levains , qui augmentent d'une maniere prodigieuse le virus de cette maladie , lorsqu'on le reçoit par le véhicule de l'air. N'ayant à agir que sur un corps

tendre, elle sort bien moins dangereuse & avec beaucoup plus de facilité, que lorsqu'elle s'annonce dans une sujet plus formé, dont le tissu de l'épiderme, plus serré, moins poreux, oppose une plus grande résistance, & empêche ainsi le venin de sortir par les boutons qui caractérisent cette maladie, comme par autant de soupiraux.

Un autre motif, encore pris de l'expérience, me feroit souhaiter dans le plan d'éducation dont je vous parle, que les jeunes gens reçussent cette maladie de bonne heure par inoculation. Je veux, comme vous l'avez entendu, que pour les former à la fatigue, on leur durcisse le corps en bas âge, par l'exercice & le peu de délicatesse; devenus grands, leurs membres ne seront donc pas aussi tendres, leur peau aussi douce, aussi poreuse, que les membres & la peau de ceux qui ont été élevés plus mollement. Or, nous voyons que de toutes les parties du corps, celles qui sont les plus endurcies, comme le visage, résistant le plus à l'effet du mal, en emportent aussi presque toutes les marques; que de tous les hommes, ceux qui ayant la peau la plus dure, la plus ressermée par le travail, ou par la compression de

l'air, comme les Sauvages, sont précisément ceux que la petite vérole moissonne en plus grand nombre.

Il me paroît, d'après tous ces exemples, qu'il ne peut y avoir qu'un avantage certain de la procurer aux enfans par cette méthode, puisqu'elle les trouvera toujours mieux disposés à la recevoir, & que c'est le moyen le plus efficace, pour empêcher qu'ils se ressentent moins de ses terribles effets. Voilà mon sentiment, que je fonde ici comme ailleurs, sur l'utilité la plus apparente, & qui étant suivi, sauveroit, je crois, à l'état bien des sujets, qu'on perd faute de cette précaution, aussi peu dangereuse que facile & de peu d'appareil.

J'avois parlé long-temps, la séance avoit été longue, je m'aperçus qu'il falloit la terminer : ainsi, je m'arrêtai là pour le moment ; nous nous levâmes de dessus l'herbe, & au clair de la lune qui commençoit à balancer le peu de jour qui restoit, nous gagnâmes notre bateau, & nous hâtâmes de venir jouir du doux sommeil, qu'on ne manque gueres de trouver, quand on a passé la journée comme nous avons fait. C'est ainsi que nous couronnâmes celle que nous avions

Il s'écouler avec rapidité, dans des amuse-
mens si innocens & si agréables.

Fin de la première Partie.



1

2



L'AMI
DES
JEUNES GENS.

L'AMI DES JEUNES GENS,

..... *Petite hinc Juvenesque , Senesque
Finem animo certum , miserisque viatica canis.*
Perf. Sat. 5 , Vers. 64 , 65.

Par M. G*****

Deuxieme Partie.



A L L I L L E ;
Chez J. B. HENRY , Imprimeur-Libraire ,
sur la Grand'Place.
Et se vend à Paris , chez DUCHESNE ,
rue St. Jacques.



M. D C C. L X I V.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.





L' A M I DES JEUNES GENS.

TROISIEME JOURNÉE.

*Ce qu'on doit faire pour former le
cœur des jeunes gens.*

***** E lendemain il fit une petite pluie,

* L * qui ne nous permit pas de sortir
* * de la maison ; mais , cela n'in-
***** terrompt pas l'ordre , que la
bonne union de la compagnie mettoit tou-
jours dans ses plaisirs. Enfin , je vis encore
mon moment revenir. Ramenez-nous à nos
jeunes gens , je vous prie , me dit la Com-
tesse , je suis avide de leçons ; celles que nous
allons entendre , portent sans doute sur les
plus solides motifs. Vous nous expliquez

II. Partie,

A

2 L'AMI DES JEUNES GENS.

hier ce que vous pensez qu'il est nécessaire de leur faire pratiquer pour leur former le corps & leur affermir la santé, nous voici à la partie la plus essentielle, je veux dire, la culture du cœur & de l'esprit.

Vous avez raison, Madame, . . . , de croire que c'est la partie la plus essentielle de l'éducation, celle qui par conséquent mérite le plus de soins. Mais, quelque intéressante qu'elle me paroisse, je n'ai garde de penser que ce que je vais vous dire, puisse être regardé comme le modèle certain de ce que l'on doit faire dans cette partie. Ce sont toujours mes réflexions, que je vais continuer de vous exposer, & que j'exhorterois volontiers un chacun à suivre, si elles étoient effectivement aussi bonnes qu'elles me l'ont paru.

Je vous ai déjà dit, que les leçons qu'il faut faire à la jeunesse, doivent être plus dans la pratique & dans l'exemple, que dans les discours. Je le répète ici, maintenant que nous allons nous trouver à même d'en faire l'application. Il est inutile de faire beaucoup de raisonnemens aux enfans dans le bas âge, ils ne sont bons que dans certains temps, & à proportion qu'ils sont en état de les concevoir. Qu'on leur en fasse donc le moins

L'AMI DES JEUNES GENS. 3

que l'on pourra ; mais , qu'on les mette dans la douce habitude de faire ce qu'ils doivent comprendre un jour.

L'éducation, par rapport au corps , consiste à les former de maniere , qu'ils puissent supporter toutes sortes de travaux & de fatigues avec aisance & sans danger. La culture du cœur , veut qu'on leur rende la pratique de la vertu, si familiere & si aimable, que l'ayant suivie dans un temps où ils n'en connoissent pas le prix, ils en fassent de leurs propres choix dans la suite, la regle de leurs actions ; qu'ils sachent modérer leurs desirs , & soumettre à l'empire de la raison & de la décence, les passions qu'on leur a appris à maîtriser. Enfin , la culture de l'esprit exige, qu'on leur fasse connoître tout ce qui est nécessaire à l'homme , les moyens de le lui procurer ; & qu'on leur apprenne à goûter & à choisir tout ce qui peut perfectionner nos connoissances, donner de la grandeur & de l'agrément à l'esprit.

Mais, dans ces trois objets d'éducation , quoiqu'en disent bien des gens , & sur-tout bien des faiseurs de livres , il importe infiniment de donner de bonne heure aux enfans , l'habitude de ce que l'on veut qu'ils pratiquent

4 L'AMI DES JEUNES GENS.

étant grands : le physique , agissant beaucoup plus qu'on ne pense sur le moral. On plie à son gré un arbre encore jeune , mais on tenteroit inutilement de le redresser , lorsqu'il a acquis sa croissance & sa maturité.

On a beau dire , qu'un enfant ne doit pas s'accoutumer à courber le col sous le joug de l'habitude , s'il n'en prend pas de bonnes , il faut qu'il en prenne de mauvaises. Optez ? il dépend de vous , de porter votre fils au bien par la douce habitude de le faire ; attendrez-vous qu'il raisonne pour le lui faire pratiquer ? L'habitude est une seconde nature , ainsi l'éducation qui lui en donnera de bonnes , peut corriger par là le vice du tempérament ; car , ce penchant , qui nous porte à agir d'une manière constante & uniforme , est quelquefois assez puissant pour corriger les défauts naturels , & plier de bonne heure ceux qui le suivent à la vertu. Mais les lumières de la raison , sont bien foibles sur la volonté , dès qu'on est une fois subjugué par l'habitude du vice. Et quel est l'homme raisonnable qui n'en est pas persuadé ?

» Tâche , disoit Marc-Aurele , de t'accoutumer aux choses auxquelles tu as le moins d'aptitude , l'habitude t'en fera venir à bout

L'AMI DES JEUNES GENS. 5

» facilement. Vois tu ta main gauche, qui mal
» adroite à toutes ses autres fonctions , n'y
» étant pas accoutumée , tient pourtant plus
» sûrement la bride que la main droite , parce
» que c'est une chose qu'elle fait toujours.

Tournez donc toujours les enfans vers le bien , sans le leur prescrire , commencez à le leur faire pratiquer. Eloignez leur cœur du mal , sans le leur défendre , leur âge n'est capable ni de raison ni de raisonnement. Qu'ils imitent d'abord ce qu'ils doivent faire ensuite d'eux-mêmes , & remplissent tous leurs devoirs , sans qu'on leur enseigne ce que c'est que devoir. Il faut qu'ils pensent qu'ils sont toujours libres de tout faire , mais qu'il est des choses qu'il est inutile d'entreprendre & de tenter. La liberté ne consiste pas à faire tout ce que l'on veut , mais tout ce qui est loisible , & la leur dans l'opinion qu'ils en ont. Ils peuvent se croire tout permis , tandis qu'ils sont très-dépendans.

Mais , Monsieur , me dit le Chevalier , une action n'est moralement bonne que quand on comprend bien qu'on l'a fait comme telle , & non pas parce que d'autres la font. C'est une vertu de singe qu'une vertu imitatrice.

J'en conviens sans peine , lui dis-je , mais

6 L'AMI DES JEUNES GENS.

dans un âge aussi tendre , quand le cœur ne sent encore rien , ne doit-on pas faire imiter aux enfans, les actes dont on veut leur donner l'habitude , en attendant qu'ils les puissent faire par discernement & par amour de la vertu ? C'est ainsi qu'on les dresse à l'obéissance , sans qu'ils s'en apperçoivent , & qu'on les fait agir en agissant. Il est donc facile de les porter à faire le bien. Il ne l'est peut-être pas autant de les empêcher de contracter de mauvaises habitudes. Cette façon négative est embarrassante & demande des soins, mais c'est aussi des soins qu'il leur faut ; car , pour les tenir dans la dépendance , sans qu'ils puissent haïr leur conducteur , il faut savoir les pousser & les contenir , & voilà précisément la difficulté.

Des parens croient n'aimer que leurs enfans , lorsque dans l'âge , où leur cœur est capable de recevoir toutes sortes d'impressions , par une indulgence excessive & criminelle , ils approuvent sans exception toutes leurs irrégularités ; qu'ils rient de leurs malices , qu'ils s'empressent de tout accorder à leurs demandes , & de prévenir leurs desirs. Mais , c'est chérir leurs défauts , c'est imprimer leurs tendres ames des noires couleurs.

du vice. C'est y semer le germe des passions, qui doivent croître en même-temps que les forces de l'âge & du tempérament.

D'autres au contraire, n'écoulant de règles que celles de leurs caprices & de leur brutalité, les étourdissent sans raison & à tous propos, de leçons & de maximes; se plaisent en quelque manière à voir couler leurs larmes, & à exciter leurs cris; ne parlent à la moindre bagatelle que de châtimens, punissent avec rigueur la moindre faute, & flétrissant ainsi leurs jeunes cœurs, en font des hommes stupides, serviles; ce n'est pas sans beaucoup de peine, qu'ils se rendent si haïssables, & qu'ils rendent leurs enfans si mauvais sujets.

Un père raisonnable, qui chérit réellement ses enfans, évite avec le même soin ces deux extrêmes; il veut bien quelquefois modérer sa tendresse, mais il l'éclaire toujours des lumières de la raison. Il ne croit pas avec les premiers, qu'il ne faille pas gêner les enfans, contrecarrer leurs fantaisies, & ne fait pas ses passe-temps de voir exercer leur malice hative. Il fait que ceux qui s'ébattent à tordre le col à un poulet, à blesser un chien ou un chat, ne décelent pas une ame plus

martiale ; mais , que quand on leur permet de s'exercer ainsi étant jeunes , de dire des injures , de faire quelques tours de friponnerie , ou de frapper quelqu'un , on plante dans leurs ames , par les mains de la condescendance & de la coutume , la cruauté , la tyrannie & la trahison. (Car , comme dit Platon , quoique cela paroisse peu de chose , ce n'est pas peu de chose qu'une mauvaise coutume.) Enfin , l'extrême sévérité des autres , paroît à ce pere sage plus capable de faire des esclaves , que des hommes généreux.

Et que faut-il donc que fasse un pere , me dit le Chevalier , comment doit-il se comporter dans sa famille pour prendre un juste milieu , en évitant de tomber dans l'un ou l'autre cas ?

Il faut qu'il se fasse aimer , . . . ; sans se faire mépriser ; & respecter , sans qu'on cesse de chercher à lui complaire. Pour obtenir leur confiance , il accordera à ses enfans dans ce premier âge , tout ce qu'il croira propre à leur faire plaisir , à l'exception néanmoins , de ce qu'ils pourroient demander avec empire , & dans le dessein de se faire obéir. Il se guidera là dessus , par le motif qu'il connoitra être celui de leur demande. Mais il refu-

sera toujours net, ce qu'ils ne demanderont que par fantaisie, & pour faire un acte d'autorité.

L'un, convaincra l'enfant qu'il est aimé de son pere, puisqu'il se prête volontiers à ses innocens plaisirs ; l'autre, l'accoutumera d'une maniere insensible, à regarder la volonté de son pere, comme sa regle, ou la chose même comme impossible ; puisqu'il la lui refuse constamment. Par-là, il apprendra l'art de modérer ses desirs dès leur naissance, c'est-à-dire, dans le temps qu'il est plus facile de les vaincre, & perdra cet esprit d'empire & de domination, que tout homme apporte en naissant, & qu'il se plaît à prolonger le reste de ses jours, par tout les moyens que l'adresse & la force savent lui suggérer. Enfin, regardant tout ce que son pere fera pour lui, comme une complaisance & non comme un devoir, ses refus comme une nécessité ; les premiers sentimens de son cœur, seront l'amour & la reconnoissance, & il s'empressera d'obéir à ceux de qui il tient le jour.

Faute d'en agir de la sorte, un pere se rend coupable de tous les vices qui domineront son fils dans la suite, & se prépare mille chagrins. Car, le moyen qu'à l'âge de quinze, de vingt ans, il perde les mauvaises coutumes,

que l'âge lui a rendu comme naturelles , & qu'il renonce au privilège , que l'indulgence des parens lui a accordé jusqu'alors. On souffroit , par exemple , qu'il battit les domestiques , on applaudissoit à ses coups , qu'on regardoit comme des gentilleses d'enfans ; eh bien ! il fera un quérelleur , peut-être un meurtrier. Il commandoit jeune , homme fait , il sera impérieux tyran ; sa volonté étoit une loi lorsqu'il étoit encore foible , à quels excès ne se livrera-t-il pas lorsqu'il aura quelque pouvoir ?

Le vrai secret de rendre un homme misérable , c'est de lui accorder tout ce qu'il desire étant enfant ; car , non seulement ses desirs augmentant en proportion de la facilité qu'il trouve à les satisfaire , mettent bientôt les complaisans imbécilles , dans l'impuissance de le contenter ; & leur refus alors lui est insupportable , le comble de chagrin ; mais on voit encore qu'étant accoutumé à suivre tous les mouvemens de son ame , il se précipitera aveuglement dans le premier gouffre où il sera conduit. En attendant , que ne souffre-t-il pas de ses fantaisies , & qui peut entreprendre de les remplir ? Il commence par vouloir ce qui est à sa portée ,

bientôt il voudra les choses qui ne le sont pas; d'abord l'inutile, ensuite le difficile; il finit enfin, par ce qu'il est impossible de lui accorder.

Je me souviendrai toute ma vie, d'avoir vu un de ces enfans gâtés, à qui il coûtoit plus de souhaiter que d'obtenir, qui s'avisa un soir de demander ce que c'étoit que la lune qu'il voyoit dans son plein, belle & lumineuse. Quelqu'un lui répondit, fort mal à propos, ce me semble, que c'étoit un gâteau. Voilà mon petit bon homme, qui veut aussitôt du gâteau; il eut été difficile de le faire descendre, on voulu lui expliquer pourquoi on ne le faisoit pas. On ne lui avoit peut-être jamais rien refusé que cette seule fois, jugez s'il fut bien content de toutes ces explications. Défolé & furieux de voir sa volonté contredite, il étourdit de ses cris tout ce qui l'environnoit, jusqu'à ce qu'une nouvelle fantaisie lui eut tiré l'idée de celle-là.

L'enfant donc qui n'a qu'à demander pour obtenir ce qu'il souhaite, s'imagine naturellement être le maître de tout ce qu'il connoît. Le refuser en quelque chose que ce soit, choquer son idée de despotisme, c'est se rebeller dans son esprit. Il s'irrite; il s'indigne de la moindre opposition.

12 L'AMI DES JEUNES GENS.

Quel doit être l'étonnement de celui qu'on a élevé de la sorte , lorsque venant à figurer sur la scène du monde , il voit que tout ce qu'il croyoit au dessous , est au dessus de lui ; qu'il se trouve pour ainsi dire nul , où il pensoit dominer. Ses habitudes, ses discours, montés sur cette idée de domination, dont il s'est si long-temps bercé, choquant à tous momens les autres, lui attirent mille mortifications, mille mépris. Alors, convaincu de son erreur, il passe d'une extrême à l'autre. Il se croyoit tout, il ne se croit plus rien. Découragé par ces rebuts inattendus, il se plaît à se ravalier lui-même, il devient lâche, vil & rampant, de hautain & d'insolent qu'il étoit.

Voilà des motifs bien suffisans, pour porter un pere & une mere sages, à prévenir les besoins de leur famille, à condescendre à ce qui peut plaire à leurs enfans, mais à refuser toujours constamment de souscrire à leurs demandes, dès qu'aucun motif de nécessité ne les a dictées. Accordez tout au besoin, jamais rien à la volonté; leur foiblesse est la premiere chose qu'ils doivent connoître. Opposez de bonne heure à leurs caprices, une barriere qu'ils essayeroient vainement de sur-

monter. Leurs tentatives toujours infructueuses, leur apprendront bientôt à ne vouloir que ce qu'il est loisible & honnête de prétendre. Mais pour faire réussir ces sages mesures, prenez garde qu'ils n'obtiennent jamais d'un autre, ce que vous leur aurez refusé; & que des domestiques grossiers & ignorans, ne trompent la dessus votre prudence; car, vous ne perdriez pas seulement par là, votre crédit sur vos enfans, vous perdriez encore leur tendresse, que la conduite que je trace doit infailliblement vous procurer.

Vous voyez que c'est-là le point le plus délicat & le plus essentiel, pour ceux qui sont chargés de leur conduite. Si les enfans viennent à haïr ou à mépriser leur gouverneur, on doit être assuré, que l'éducation qu'il leur donnera, sera toujours fautive; & que quelques bonnes, quelques utiles que puissent être les instructions qu'ils en recevront, ils n'en profiteront jamais bien. L'attachement & le respect sont seuls capables d'établir le pouvoir d'un pere, d'un maître, & de faire obéir sans répugnance les enfans.

Je sens à merveille, me dit le Chevalier, la nécessité indispensable pour un pere, de se conduire suivant ces principes, dans l'éduca-

24 L'AMI DES JEUNES GENS.

tion de ses enfans. Mais je suis assez embarrassé pour comprendre comment il pourra se concilier en même-temps l'attachement & le respect de sa famille. Car, comment se faire respecter, sans se faire craindre ? Comment se faire craindre, sans frapper ; & comment frapper, sans porter atteinte à la tendresse ? Ce sont des problèmes qui ne me paroissent pas faciles à résoudre ; ne doit-on pas appréhender que voulant faire naître la crainte, on ne fasse évanouir la confiance & l'amitié ?

Oui, sans doute, . . . , aussi, la véritable éducation ne suit-elle pas la maxime de se faire craindre des jeunes gens, en employant les verges. C'est le dernier remède qu'elle met en usage. Le meilleur moyen dont on puisse se servir pour s'attirer la confiance & le respect, c'est de tempérer à propos la bonté par un ton & un air sévère, & de savoir faire céder celui-ci quelquefois à la douceur ; d'accorder & de refuser lorsqu'il faut, en se montrant toujours complaisant pour ce qui est raisonnable ou même indifférent ; mais inflexible pour ce qui peut-être d'une dangereuse conséquence. C'est en faisant paroître un air content & satisfait, lorsque l'enfant se comporte bien ; froid & chagrin, lorsqu'il manque à ce qu'il doit.

C'est ainsi qu'un pere attentif, parvient à se donner cette autorité , qu'il ne doit pas seulement tenir des mains de la nature , mais encore de celles de la nécessité , & qu'il doit être sur-tout soigneux de cimenter par celles de l'amour. La crainte qu'il faut imprimer dans ces jeunes cœurs , n'est donc pas celle d'en-courir un châtiment sévère. Mais la peur de déplaire à leurs parens : c'est sur leur visage où ils trouvent leur joie & l'approbation de leur bonne conduite, qu'ils doivent trouver aussi leur condamnation, lorsqu'ils se seront mal comportés. Car, pour un enfant bien élevé, le silence & l'air triste de ses parens , lorsqu'il a fait quelque faute, en est toujours la punition la plus sensible & le plus rude châtiment.

Vous concevrez combien il est important pour les peres , de graver de bonne heure ces sentimens dans le cœur de leurs enfans , si vous venez à faire attention , que de-là dépend le succès de tout ce qu'on fera dans la suite pour les instruire ; qu'ils sont la base de toute éducation. Plus ce point est essentiel , plus il faut être vigilant à le bien remplir, plus l'on doit être soigneux de leur inspirer cette tendresse soumise , & prendre

garde qu'ils ne s'en écartent jamais pour quoi que se soit , jusqu'à ce que ces sentimens leurs soient devenus si familiers , qu'il ne paroisse aucune ombre de contrainte dans leur obéissance.

Cette conduite ferme du pere , cette attention à les rendre soumis , avant qu'ils puissent se ressouvenir du temps , où cette nécessité leur fut imposée , leur donnera toute la docilité qu'on peut leur desirer ; & sans avoir recours aux réprimandes , & aux châtimens serviles , on pourra les faire parvenir de la sorte à tout ce qu'on voudra.

On ne risquera pas ainsi de se trouver dans le cas de ces peres , qui faisant trop sentir leur autorité à leurs enfans , en font des brutes , des automates ou des lâches ; ni dans la triste situation de ceux , qui dissimulant leurs fautes , & leur accordant tout , perdent toute autorité sur eux , & par là les perdent eux-mêmes.

Pour qu'un enfant soit bien élevé , pour qu'il soit heureux , il faut que ses passions se trouvent domtées & obéissantes , avant que la raison vienne à éclore : de sorte , qu'en se développant , elle n'ait plus rien à faire qu'à régner , & à jouir de la victoire que l'éducation a remportée.

Je vous entends , me dit la Comtesse , & je pense comme vous. On doit avoir pour un enfant une affection éclairée. On peut , sans flétrir la fleur de son âge , sans altérer sa candeur & sa simplicité , la lui témoigner par des caresses à chaque occasion. Il faut savoir l'arrêter auprès de soi sans aucune gêne ; le tenir dans la crainte & dans le devoir , sans qu'il puisse imaginer qu'il n'est pas libre ; lui faire aimer le bien , & le faire pencher de ce côté là , sans contraindre son inclination & son humeur. Je conçois encore , que nous devons nous comporter de manière , qu'il ne perde jamais le respect durant les caresses , l'amour durant les corrections ; mais , qu'il fasse au contraire tous ses plaisirs , d'être auprès de ses parens , & s'accoutume à prendre les réprimandes qu'ils pourroient être obligés de lui faire , comme des marques de leur affection & de leur bonté.

Vous avez étendu ma pensée, quoique vous vous soyiez exprimée en peu de mots , . . . , je ne perdrois rien à être commenté dans ce goût là. Oui , Madame, ce sont les premières dispositions qu'on doit tenter de mettre dans le cœur de la jeunesse ; c'est la première culture du terrain , qu'on a dessein de bonifier

& de mettre en rapport ; & cette préparation ainsi faite , on doit s'attendre qu'il sera propre à faire germer & à produire toutes les semences de vertus & de sagesse qu'on aura soin d'y jeter. Heureux le pere ! qui trouvera le sol tel qu'il le desire , & à qui il coûtera moins de soins pour le préparer.

Votre comparaison me paroît fort juste , me dit le Chevalier : car , comme il y a des terrains de toutes especes , de bons , de médiocres , de mauvais , de susceptibles , de toutes sortes de cultures , à qui il ne faut presque pas d'engrais & d'amendement ; tandis que d'autres sont si maigres , que malgré tous les soins & les travaux , on a bien de la peine à en retirer quelque produit ; tout de même , il est des caracteres , des tempéramens , des esprits , que l'on plie à tout , qu'on rend capables de tout , sans effort comme sans peine , dans le temps qu'on en voit tous les jours , où toute l'adresse , toute l'application d'un maître ne peut parvenir à en faire rien de bon.

Excusez-moi , . . . , il n'est point de terrain , dont on ne puisse retirer quelque production , ou quelque service ; ni d'esprit , qui ne puisse être utile à quelque chose , dès qu'on sait l'appliquer précisément à celle qui lui con-

vient ; car , en étendant ma comparaison , comme les différens terrains doivent recevoir une culture différente , que chaque espece est plus propre que d'autres à certains arbres , à certains fruits ; & que l'habile cultivateur ne manque pas , après en avoir reconnu la propriété & le grain , d'avoir soin de lui faire donner les labours convenables , & de n'y faire semer , que ce que la nature semble leur avoir destiné ; de même , un pere sage & habile , un gouverneur éclairé , loin de suivre la routine , ou même une méthode bonne pour certains esprits , ne se serviront que de celle qui est justement propre à l'esprit & au caractère de l'enfant qu'ils veulent élever. Ayant toujours devant les yeux , le but où ils doivent le conduire , où tout honnête homme , tout véritable citoyen doit aspirer , ils sauront souvent prendre une route différente , que la grande & la commune ; & faisant semblant de s'en écarter , ils parviendront au même terme par un chemin détourné.

Mais , il faut donc pour cela qu'ils connoissent parfaitement leurs élèves , me dit le Chevalier , & comment les connoître dans ce bas âge ?

Un des soins les plus essentiels du pere, ; est de s'appliquer de bonne heure, avec une grande application, à connoître le caractère & la portée de ses enfans, afin de pouvoir choisir & employer la maniere précise de les conduire, & l'instruction particuliere qui leur convient. Comme le sol, dans chaque climat, a une température propre, des influences, des sels, des huiles propres ; de même, les esprits de chaque contrée, paroissent avoir, en général, des idées qui les distinguent de ceux d'un autre contrée. Mais, dans chaque climat, sous le même degré, dans la même température, il y a différentes especes de terrains ; des terres grasses & marneuses, des sols d'une terre légère, des fonds de craie & pierreux. Les uns, sont plus propres à faire d'abondantes prairies ; d'autres, des champs, des bois, des forêts ; ce qui fait, que d'un champ d'un rapport considérable, l'industrie du plus habile cultivateur, ne feroit souvent qu'un mauvais pré ; & que destiné à tout autre usage, que celui pour lequel la nature l'a rendu propre, il ne serviroit qu'à diminuer son revenu. De même, les esprits & les caractères divers, connus & appliqués par un maître subtil &

laborieux , à ce qui leur est convenable , ne manqueront jamais de répondre à ses espérances , & de porter des fruits excellens ; au lieu , qu'en les cultivant tous de la même manière , comme on a fait dans tous les lieux publics jusqu'ici , lorsqu'un très-petit nombre en profitera , la même éducation sera tout-à-fait inutile à certains , pernicieuse au reste. Chacun a dans l'ame , aussi - bien que sur le visage , quelque chose de particulier , qui , le distinguant de tous les autres , demande une conduite ou des mesures particulières.

C'est dans le premier âge , que pour connoître à fonds les jeunes gens , un pere , un gouverneur , doivent faire une étude sérieuse de toutes leurs démarches. C'est en voyant agir une personne , sur-tout lorsqu'elle ne fait point se déguiser , qu'on découvre d'une manière certaine , ce qu'elle est.

Les enfans sont incapables de feindre : examinez avec attention , on doit lire jusques dans leur cœur. Si l'on porte un œil attentif sur leurs actions , sur leurs discours , sur le ton dont ils parlent , sur la manière vive , douce ou impérieuse avec laquelle ils agissent , (sur-tout dans ces jeux , où jouissant de toute la liberté qu'on peut leur laisser , leurs jeunes

22 L'AMI DES JEUNES GENS.

cœurs épanouis par le plaisir , se laissent voir en entier) on connoitra facilement leurs inclinations naturelles ; s'ils sont dociles où opiniâtres , violens ou modérés , courageux ou timides , sensibles ou cruels , ouverts ou réservés , s'ils sont industrieux , inventifs , paresseux , appliqués.

Selon que ces différentes qualités prédomineront en eux , vous voyez bien que ceux qui les conduisent , doivent employer une méthode différente , pour faire valoir sur eux leur autorité , & pour les instruire.

Il y a des enfans qui doivent être retenus , d'autres poussés ; on doit conduire les premiers avec la bride , les autres avec les éperons. Aux uns , il suffit de se faire entendre , & de leur montrer de l'œil le chemin où ils doivent passer , tandis qu'il faut sans cesse éguillonner les autres , & ne pas les quitter d'un moment. A certains , il faut être sévère , doux & complaisant à plusieurs ; employer tantôt l'adresse , tantôt la douceur , quelquefois la force , & toujours la prudence.

On ne sauroit prescrire là dessus de regle particuliere , il en faudroit autant qu'il y a de tempéramens. C'est à la sagacité du maître à savoir distinguer celles qui sont convenables ,

à se les rendre familières , & les employer à propos , il doit quelquefois en changer , les varier suivant les circonstances , & leur donner l'extension & la force qu'elles demanderont.

Tout ce que je puis dire , c'est qu'il seroit inutile , peut-être même nuisible , d'entreprendre de former le cœur & l'esprit d'un jeune homme , si dans le moment qu'on a pu s'assurer quelle en étoit la trempe , on n'a pas suivi le plan propre & convenable à son tempérament. C'est pour avoir manqué à ce préalable nécessaire , que presque toutes les éducations sont si fautives ; que tant d'instructions , de leçons , de maximes , bonnes , excellentes , admirables si elles étoient placées , ne servent le plus souvent qu'à dégoûter de jeunes esprits , pour qui elles ne sont pas faites , de celles qui pourroient leur convenir ; ou les rendent gauches , faux , incapables de sentir , de connoître , d'aimer la vérité & leurs devoirs.

Il faut donc nécessairement & avant tout (si vous voulez que l'éducation que vous donnerez à vos enfans leur soit réellement utile) que vous vous assuriez bien sur quoi elle porte , que vous vous convainquiez de leur caractère , de leurs inclinations , afin de vous rendre tel que vous devez être avec eux. Si

vous voyez par exemple , que l'enfant prête volontiers son consentement à ce que veulent ses freres ou ses camarades , qu'il entre rarement en dispute , quoiqu'il soit vif & ardent , si s'étant brouillé avec eux , il se reconcilie fans peine & fans rancune ; vous pouvez conclure qu'il est docile & bon cœur. S'il s'oppose au contraire à leurs desseins , qu'il trépigne , qu'il pleure , qu'il refuse d'adhérer à leurs sentimens , dites qu'il a des dispositions à devenir têtue , opiniâtre , désobéissant.

Quelquefois , un enfant s'arroge l'empire parmi ses semblables ; il veut tout soumettre , & semble rabaisser les autres au dessous de lui : vous n'aurez pas de peine à reconnoître l'origine de cet esprit de superbe & de violence , cela vous désigne un ambitieux. Enfin , leurs manieres de se comporter , de demander , les tours que vous leurs verrez faire , peuvent vous donner des indices infail-
libles , du caractère dominant qui occuperoit certainement leur ame toute entière , & seroit le principal moteur des actions de leur vie , si l'éducation qu'ils doivent recevoir , ne servoit à les tenir en garde contre eux-mêmes , ou à tourner vers le bien & vers le grand ces dispositions. Elles décelent quel-
quefois

querois un grand homme, qui le fera certainement, & l'on fait, pour son éducation, faire usage des ressorts qui doivent le rendre tel.

En voyant ainsi, quelles impressions se gravent plus facilement sur leur ame ; ce qui peut leur convenir, en connoissant quelle est l'étendue de leurs foibles lumières & de leur esprit, on connoîtra en même-temps comment on pourra l'augmenter ; ce à quoi on devra l'employer ; ce qui leur manque pour arriver à cette perfection qu'on leur desire ; l'on pourra s'assurer, si à force de travail, de soins & d'application, ils seront capables de tirer le meilleur parti du peu de fonds qu'ils ont reçu de la nature, & de figurer dignement dans l'état, pour lequel ils paroissent avoir plus de disposition.

Mais, Monsieur, me dit le Chevalier, n'y a-t-il pas dans les enfans des apparences qui peuvent être trompeuses, capables de vous faire porter de faux jugemens, sur ce qu'ils pourront être quelque jour ?

Oùï, lui dis-je. La grande vivacité, l'air épais & taciturne, peuvent induire à de pareilles méprises, & les occasionent communément. La plupart des peres, prennent la vivacité de leurs enfans en bon augure ;

26 L'AMI DES JEUNES GENS.

comme, l'indice d'un esprit brillant, subtil, & d'une disposition à concevoir prompt & rapide. En effet, elle dénote quelquefois une imagination féconde, facile & ingénieuse. Mais, pour l'ordinaire, cette vivacité pétulante, annonce peu de jugement & de solidité.

Les parens se persuadent néanmoins sur les reparties promptes, & quelquefois peu attendues de leurs enfans, sur l'air délibéré avec lequel ils font tout ce qu'ils entreprennent, que ce sont de petits prodiges. Ils imaginent avec complaisance, qu'ils feront des genies quelque jour ; tout, dans leur idée, semble les affermir dans cette opinion ; leurs naïvetés, leurs faillies, leur étourderie même, les tirent, selon eux, du rang des esprits vulgaires ; quoique ces marques, compagnes ordinaires de cet âge, ne marquent souvent autre chose que le caractère de l'enfance, & que leurs fils sont des enfans. Leurs idées, en effet, n'ont jamais gueres dans leur tête, ni ordre, ni suite, ni liaison ; & l'on ne voit rien de positif ni de fixe, dans tout ce qu'ils pensent.

Voilà ce qui trompe communément l'amour peu éclairé des peres : mais, ce qui pourroit en tromper bien d'autres, c'est l'air

froid & engourdi , la morne stupidité des enfans ; car , souvent elle est réelle , & n'annonce qu'un sot futur , tandis que quelquefois elle sert d'enveloppe aux ames les plus magnanimes & les plus fortes ; elle est ainsi le signe commun de deux sortes d'esprits , de deux caracteres entièrement opposés & dissimilaires , qu'il est très-difficile de distinguer l'un de l'autre , sans la plus soigneuse application.

Eh ! le moyen de connoître dans un enfant , sans cette application attentive , la stupidité causée par un manquement d'idées , ou parce qu'il n'en admet que de confuses , d'avec celle qui ne lui vient que de doute & d'irrésolution , ne recevant presque point d'idées , parce qu'il n'en découvre pas le vrai ? Si l'on peut y parvenir , c'est que le sot est toujours sot , toujours de la même piece , & que l'autre saisit quelquefois des idées isolées , analogues à ses organes , que le hazard met à sa portée & à son niveau. Tel fut le Connétable du Guesclin , ce grand homme , qui illustra la France sous Charles V. On le prenoit dans son enfance pour un stupide opiniâtre , lorsque son génie se développant tout d'un coup , apprit à ceux qui le jugeoient tel ,

combien ils se trompoient dans leur jugement.

Par là, vous devez concevoir avec combien de circonspection on doit agir, combien attentivement on doit étudier les enfans pour bien juger de leurs caractères, soit en bien, soit en mal, de peur que ne prenant pas toutes les précautions essentielles, on ne s'écarte du but où l'on veut parvenir, & qu'on ne contrarie les opérations que l'on veut favoriser.

Je demanderois donc aux peres, qu'ils missent tous les soins & tout le temps possible, à un examen aussi sérieux, afin de ne point se tromper sur le caractère & les inclinations de leurs enfans. Mais, en attendant qu'ils puissent s'assurer de leurs penchans, savoir quelle est la portée de leur esprit, & la méthode dont on doit se servir pour les conduire; il est toujours bien des choses qu'il faut leur apprendre, quel que soit leur tempérament & leur capacité, indépendamment de telle éducation qu'on prétendra leur donner.

La première, la plus essentielle, sans laquelle les autres ne sont rien, est, qu'ils connoissent pourquoi ils sont dans le monde. Il

faut leur faire sucer pour ainsi dire , avec le lait , les sentimens de la Religion , en leur découvrant les devoirs & les principales vérités du Christianisme. Le fondement de toute solide vertu & de leur bonheur , porte sur l'amour qu'ils auront pour l'Être suprême , sur la reconnoissance dont ils seront touchés pour ses bienfaits , & sur la crainte de lui déobéir. Qu'on leur apprenne donc à le connoître , à l'aimer , à le servir , autant que la foiblesse de leur âge pourra le permettre ; afin que ces premières impressions , gravées dans leurs ames tendres & innocentes , les entretiennent le reste de leur vie dans cette dépendance salutaire , dont tout vrai chrétien ne doit jamais s'écarter.

Leur foible cerveau , me dit le Chevalier , pourra-t-il concevoir des idées nettes de cet Être immense , tandis que les plus grands esprits ne le comprennent pas ?

Je comprends fort bien , , qu'ils ne verront pas toute la perfection de ses attributs. Je n'ai garde de prétendre , qu'on les instruisse des sublimes spéculations de la Théologie ; mais , je sens néanmoins , qu'ils peuvent se faire une idée & une idée véritable de la Divinité ; qu'on leur dise , que Dieu a fait

30 L'AMI DES JEUNES GENS.

toutes choses, qu'il en est le souverain maître, qu'il voit tout, entend tout, connoît tout, qu'il nous aime le plus tendrement, puisqu'il ne cesse de nous prodiguer les biens dont nous jouissons ; qu'il récompense & comble de biens ceux qui lui obéissent ; mais qu'il est juste, & qu'il punit les méchans. Je suis assuré, que leur esprit ne trouvera rien là, qui soit hors de leur portée : ce sont des vérités, quoique sublimes, qui étant nécessaires au bonheur de l'homme, entrent avec une facilité, dont on ne peut trop s'étonner, dans tous les esprits ; & se trouvent même si analogues aux premières notions qui se développent dans les plus simples, qu'elles en deviennent comme homogenes.

Ils sentent que tout ce qu'ils voient ne s'est pas fait de lui-même ; tout ce qui leur paroît avoir un air de symmétrie & de régularité, leur rappelle l'idée d'un ouvrier. On ne fait donc, en leur parlant de Dieu, de son pouvoir, de ce-que nous lui devons, que développer en quelque maniere, ce qu'ils sentent au dedans d'eux-mêmes : car, dès que ces notions se présentent à leur esprit, il semble qu'on ne fasse que les leur rappeler.

A la bonne heure, me dit le Chevalier,

que les enfans puissent comprendre , que tout ce qu'ils voient , ne s'est pas fait de lui-même ; que l'idée d'équité naturelle qu'ils portent dans leur cœur , leur fasse croire qu'il est juste d'aimer celui qui nous a tout donné. Mais , quelle idée bizarre ne se formeront-ils pas d'un Être , qu'on leur dit être par-tout , & qu'ils ne voient pas ; qui a fait tout ce qui frappe les yeux , qui ne tient pas de place , & qui n'a rien de corporel. N'ayant jamais reçu d'idées que par les sens, il est bien à craindre que la précipitation qu'on mettra à les instruire de cette grande vérité , ne porte des idées fausses dans leur esprit ; & je suis presque de l'avis de Rousseau , qui pense que les enfans ne conçoivent Dieu que sous une figure corporelle , qu'ils sont antropomorphites. Le moyen , en effet , de leur faire entendre , que Dieu n'est qu'un esprit ?

Je conviens , . . . , que la plus grande difficulté , est de leur faire sentir , que Dieu n'est pas corporel ; mais , il n'est point impossible d'y parvenir dans le plus bas âge. Les peres de l'Eglise , les plus grands écrivains , qui l'ont illustrée par leurs ouvrages , avoient appris à la mamelle les premières vérités de la religion. On ne leur reprochera cepen-

32 L'AMI DES JEUNES GENS.

dant pas d'être antropomorphites , je vous l'ai déjà dit , Dieu , qui nous commande si expressement de l'aimer , qui veut qu'on le connoisse même dès l'enfance , nous en a donné tous les moyens. Il ne peut pas nous commander une chose , qu'il nous feroit impossible de mettre à exécution.

Si l'enfant paroïssoit surpris que Dieu n'eût pas de corps , & qu'il vous demanda comment quelque chose peut être sans corps , on pourroit se servir de sa curiosité & de son incertitude même pour l'instruire. Il faudroit d'abord lui faire remarquer , que tout ce qu'il voit a quelque dimension , qu'il est long , large , profond , épais , qu'il a une figure ronde ou quarrée , &c. une couleur , une densité ; il comprendra tout cela facilement , puisque ces notions lui viennent immédiatement par les sens.

(a) Dieu n'a rien de tout cela , lui dira-t-on , vous voudriez cependant bien comprendre ce qu'il est , ? Oui , répondra l'enfant. Mais vous ne le voulez pas assez , , Pardonnez - moi , je le veux beaucoup.

(a) Ce Dialogue , est plus étendu dans un petit Livre intitulé : *Réflexions sur la théorie & la pratique de l'éducation* , contre les principes de Mr. Rousseau.

Vous sentez - donc la volonté de le connaître , . . . ? Oui. Eh bien ! cette volonté est-elle quelque chose , . . . ? Oui, elle est quelque chose. Vous vous trompez , ce n'est rien , . . . Oh ! je ne le sentirois pas , si c'étoit rien. Mais , cette volonté est-elle longue ou large , . . . ? Non. Ronde ou carrée , . . . ? Non. Blanche ou noire , . . . ? Non. Est-elle pesante ou légère , . . . ? Elle n'est rien de tout cela. Ce n'est donc rien , . . . ? Pardonnez-moi , c'est quelque chose. C'est donc quelque chose qui n'est ni long , ni large , ni rond , ni carré , ni pesant , ni léger , . . . ? Justement. Votre volonté n'est donc pas un corps comme vos mains , vos cheveux , ce miroir , cette table , cette fontaine ; ou comme l'air qui se fait sentir au toucher quand on l'agite , . . . ? Cela est vrai. Vous comprenez donc qu'il y a des choses , qu'on ne peut voir ni toucher , & qui sont pourtant quelque chose..

Voilà une méthode que j'adopte volontiers , me dit la Comtesse , puisqu'elle conduit nécessairement les enfans à comprendre que Dieu est, sans qu'il ait aucun corps , & que par ce moyen , ils ne peuvent jamais errer sur un point aussi essentiel.

34 L'AMI DES JEUNES GENS.

Vous voyez donc , Monsieur , dis-je au Chevalier , qu'on peut leur faire connoître Dieu , sans craindre d'en faire des antropomorphites , & qu'on peut ainsi sans peine , par cette connoissance , & par des motifs pris de son infinie bonté & des autres perfections de cet Être Tout-puissant , les porter , dès qu'ils peuvent concevoir une idée & former un desir , à chérir & à respecter un Être si bon & si parfait. On doit sur-tout leur en parler avec tant d'adresse , qu'ils ne s'ennuient jamais de l'écouter & être attentifs ; qu'on ne prononce son Nom redoutable devant eux , qu'avec la plus grande vénération.

Oui , je conviens avec vous , répondit le Chevalier , qu'on peut , à toute force , leur donner une idée de la Divinité. Je ne puis cependant m'empêcher de penser , qu'il seroit plus sûr , pour qu'ils s'en fissent une plus parfaite , d'attendre à leur parler de cet Être suprême , jusqu'à l'âge où leur raison plus ouverte leur permettroit mieux de comprendre ce qu'exige d'eux le devoir d'aimer Dieu.

Je ne saurois être de votre sentiment , , c'est un devoir si précieux , si nécessaire à l'homme , que je regarderois comme un oubli très-criminel de la part du pere , de demeu-

rer long-temps , sans en instruire ses enfans , & sans le leur faire pratiquer. Quoiqu'ils ne comprennent pas d'abord , aussi-bien qu'ils le feront dans la suite , ce qu'exigent d'eux les devoirs de la religion ; les vérités essentielles , gravées de bonne heure dans leurs tendres cœurs , se développeront avec le temps ; les caracteres en deviendront , pour ainsi dire , ineffaçables ; & leur retraçant sans cesse ce qu'ils doivent au maître de la Nature , de qui tout dépend , ils serviront à les garantir des pièges de l'illusion.

Prémunis alors , contre les sophismes de quelques philosophes modernes , ils n'auront garde dans la suite d'adopter leur façon de penser ; ils verront qu'ils admettent un Dieu , non pas tel qu'il est , mais comme ils souhaitent qu'il puisse être , indifférent sur des créatures , qui n'étant selon eux que matiere , ne sont sorties du sein du néant que pour y rentrer pour toujours.

J'avoue , que si nous avions un Dieu de même , nous n'aurions pas grand intérêt à le connoître , puisqu'il seroit si indifférent pour nous , & que nous n'aurions rien à attendre de lui. Mais , comme tout nous apprend , conformément à cette Religion pure & con-

36 L'AMI DES JEUNES GENS.

solante que nous professons , que Dieu est notre pere , qu'il nous aime , que nous devons le posséder un jour ; enfans d'un pere aussi tendre , pouvons-nous trop tôt le connoître , l'aimer , & pratiquer sa divine & aimable loi ?

Si petit qu'un enfant puisse être , ayant une ame spirituelle & immortelle , il est nécessaire de lui faire aimer Dieu , de l'assujettir à ses devoirs de Chrétien , de lui donner la pratique d'une piété , que le temps rendra plus éclairée , sans la rendre plus solide. C'est attendre bien tard à lui parler de ses devoirs , & sur-tout de celui-ci , que d'attendre que la raison soit entièrement développée. Ainsi , tandis que la nature est flexible & molle , que le cœur est exempt du joug des passions , & leur raison de celui de l'erreur , il faut tourner ses premieres affections vers ce point , toujours intéressant.

La piété , est la perfection de l'enfance ; un pere soigneux & tendre , ne prendra-t-il pas tous les soins possibles , pour qu'elle paroisse dans l'enfance de son fils ? Sans doute. Dès que la nature commencera à lui enseigner à vouloir , il lui enseignera à vouloir ce qu'il faut ; & le réglera si bien , que loin de le voir , comme tant d'autres , sujet à faire des

actions indignes , dans la suite de sa vie , il aura la consolation de connoître , que la piété , dont il a enrichi son ame , a jetté le fondement de la plus solide vertu.

Qu'on entretienne d'abord les enfans dans ces sentimens pieux , par une explication suivie du Catéchisme , en leur faisant apprendre les prières contenues dans ce court formulaire , proportionné à leur âge & à leur capacité ; en ayant toujours l'attention , de les leur faire répéter exactement soir & matin. Mais , à proportion qu'ils augmenteront en âge , à mesure que leurs facultés s'étendront , il faudra leur donner à connoître , & à pratiquer tout ce que cette sainte Religion nous ordonne. On peut croire , qu'étant dirigés de la sorte , les loix de la Vertu & du Christianisme , leur seront toujours précieuses , & qu'ils y seront toujours obéissans.

Voulez-vous savoir quelle est la méthode , la maniere la plus aisée , pour graver ineffacement la vertu & la piété dans ces tendres ames ; quelle est la leçon qui sera toujours bien reçue ; & qu'on ne manquera gueres de suivre exactement ? c'est l'exemple. Les instructions qu'il donnera , seront presque toujours les plus vives & les plus durables im-

38 L'AMI DES JEUNES GENS.

pressions sur l'esprit des jeunes gens.

Quelles précautions ne doit-on pas prendre pour leur donner de bons exemples, & pour que le moyen le plus excellent qui pourroit les conduire à la perfection, ne les mene pas au contraire à la plus extrême licence, en les livrant à leurs desirs ? Si l'on apperçoit tant de perversité dans les jeunes gens d'à présent, si l'on en voit tant couverts de ridicules & de défauts, ils n'en sont point toujours redevables à la contagion des mœurs de nos libertins, c'est souvent un héritage qu'ils tiennent de leurs peres, qui commençant à leur dépraver le cœur & l'esprit par les actions déréglées, les paroles indécentes dont ils les rendent témoins, les mettent ainsi de bonne heure en état d'aller de pair avec ceux qu'ils doivent fréquenter dans la suite.

Que ceux donc, qui réellement soigneux de procurer une bonne éducation à leurs enfans, prennent pour mieux réussir toutes les mesures qui leur semblent les plus convenables, ne s'imaginent pas dans cette idée, qu'ils ont assez fait en gênant leurs premiers caprices, en modérant leurs desirs, en éclairant leur conduite, si la leur ne répond pas à tou-

tes ces inclinations essentielles , ou quelle démente au contraire les préceptes qu'ils leur ont donnés. Vainement prétendroient-ils les corriger de quelque défaut ou de quelque indécence , s'ils se permettent la liberté qu'ils répriment dans leurs enfans ; ces exemples seront bien mieux suivis que toutes leurs instructions.

Dites-moi , par exemple , Mr. le Chevalier , quelles impressions doivent faire sur le cœur d'un enfant , les leçons de douceur , de politesse , d'humanité , qu'on lui retrace sans cesse , quand la moindre chose met en fureur ceux qui le conduisent , lorsque les moindres paroles , les actions les plus indifférentes , sont des étincelles qui , tombant sur leur bile , & l'allumant tout d'un coup , les transportent soudainement hors d'eux-mêmes ; ou , si sujets aux fréquents accès d'une colere violente , ne prenant pas la précaution de se dérober , dans un état si honteux , à la vue de leurs enfans , ils les rendent témoins de ces cris , de ces transports , de ces violences , qui conviendroient beaucoup mieux à une bête en fureur , qu'à un homme fait pour avoir de la raison.

Ce sont là de ces leçons contradictoires,

dont le fruit est d'effacer dans un moment & pour toujours , les premières qu'on leur a faites ; les enfans feront coleres comme eux , brutaux comme eux , durs , grossiers , inhumains comme eux ; & les parens n'ont pas plus droit de s'en étonner , que de voir un arbre enté de mauvaise espece , produire de mauvais fruits.

Un pere veut que son fils soit débonnaire, ennemi de la violence , & souvent il n'approuve pas seulement ses malices , il ne voit pas seulement d'un œil tranquille , qu'il injurie , qu'il bat les autres autant qu'il en est capable , mais il l'y excite encore. Frappes-les , dit-il , ou donne-moi un coup pour que je le leur rende. Quand on voudroit en faire un insolent , un querelleur , un meurtrier , on ne pourroit pas , je pense , lui donner une leçon plus convenable. L'on peut déjà prévoir , à moins qu'on ne soit aveugle , ce qui en résultera.

C'est en suivant à peu près cette conduite , que d'autres peres non moins imbécilles , prétendent inspirer la modestie à leurs enfans , tandis qu'ils cherchent les occasions de parler , ou de faire parler souvent les autres devant eux , de leur mérite , des grandeurs & des

biens qui les attendent ; ou ne paroissent estimer que ceux qui se distinguent par un char magnifique, par un bel habit , & par ces dehors futiles , à la faveur desquels , les petits esprits pensent aller à la considération.

Comment voulez-vous après cela que l'orgueil & la vanité n'entrent pas pour toujours dans leur ame ? S'ils voient ceux qui les conduisent ou noyés dans la mollesse , ou perdus de débauche , dévoués par l'ambition , rongés par l'envie , aveuglés par l'amour , ou possédés par l'avarice ; toutes les leçons qu'on leur fait de se vaincre , ne passeront-elles pas dans leur esprit pour d'inutiles discours ? n'en doutez point. Ils suivront exactement la trace qu'ils ont devant les yeux , ils ne croiront pas devoir être plus sages que leurs conducteurs , dans l'intime persuasion où ils seront que leur exemple doit l'emporter sur leurs paroles.

Un pere ne sauroit donc jamais porter trop d'attention à garantir son fils du poison du mauvais exemple , & non-seulement il doit employer dans ce dessein ses paroles & ses remontrances ; mais , s'il veut le prémunir efficacement , il faut qu'il fasse parler sa conduite , & que sa morale soit d'accord avec ses actions.

C'est ainsi qu'il peut lui rendre la vertu aimable , & lui apprendre que sa possession doit être plus précieuse & plus recherchée que les richesses ; puisque les biens qui périssent , ne sauroient satisfaire un cœur vraiment grand. Il s'éloignera par cette sage méthode , de celle de ces peres aveugles & malheureusement trop communs , qui commencent à faire des fous de leurs enfans , par l'éducation & par l'exemple qu'ils leur donnent ; puis , par leurs richesses & leur crédit , les rendent arbitres du sort des hommes , en font des Magistrats & des maîtres du peuple.

Celui à qui l'ame de son fils est chere , qui desirant l'orner de toutes les vertus , lui montre par son exemple le chemin qu'il veut lui faire pratiquer , doit s'attendre à voir couronner ses travaux & ses tendres soins par la plus heureuse réussite. J'ose promettre à tout digne pere qui veut élever ainsi soigneusement sa famille , non-seulement le bonheur de ses enfans , le repos & l'honneur de sa vieillesse , mais encore la reconnoissance , l'affection de ses parens , de ses amis , de ses concitoyens ; puisqu'en formant leur cœur , il travaille autant pour les autres que pour lui-même. Mais dans sa bonne volonté , il doit toujours se

conduire avec prudence , & n'employer jamais la rigueur & la contrainte , que lorsqu'il sera bien assuré que tous les autres moyens ne fauroient lui réussir. Il doit savoir , quand il le faut , se montrer sévère & redoutable, quoique sans emportement ; ferme & inflexible , sans s'écarter de la raison ; juste & entier , sans paroître ni violent ni colere ; enfin , prendre quelquefois l'air & la parole d'un juge terrible , en conservant toujours le cœur d'un pere & ses véritables sentimens.

Ce n'est pas pour lui-même qu'un pere élève ses enfans , n'est-ce pas pour la société , pour la patrie ; n'est - ce pas pour tous les hommes enfin , qu'il faut qu'il travaille , en ne paroissant travailler que pour son bien particulier : voilà le terme où toute éducation doit tendre pour leur faire trouver leur bonheur dans l'utilité générale.

Le véritable but d'un pere , est donc de former un homme solidement vertueux , mais non pas de cette vertu sauvage qui s'aigrit de tout , qui contrôle tout , qui veut tout réformer ; il faut lui faire aimer ses semblables , & puisqu'il est destiné à passer sa vie avec des hommes , il doit contribuer à leur bien-être autant qu'il dépendra de lui : on doit sur-tout

lui inspirer celles qui sont nécessaires ou qui concourent au bonheur de la société ; dans cette vue on doit commencer par la douceur, vertu essentielle par-dessus toutes les autres, à laquelle je ne saurois trop recommander de le former.

La douceur, une vertu, me dit le Chevalier ? pardonnez-moi, Monsieur, mais j'ai toujours cru que c'étoit bien plutôt une qualité du tempérament, qu'on ne la devoit qu'à la nature, & que l'art & l'éducation ne pouvoient jamais nous l'acquérir.

Pardonnez-moi à votre tour, . . . , si vous avez raison de penser que la douceur est souvent un présent de la nature, que ceux qui la possèdent parfaitement tiennent d'elle, vous vous trompez en croyant que l'éducation ne sert pas à la perfectionner ; puisqu'on peut, par une culture assidue, par la réflexion & par l'habitude, quoiqu'on ne soit pas né avec cette disposition heureuse, l'acquérir, du moins jusqu'à un certain point.

On peut ainsi la posséder de deux manières, ou par tempérament, ou par acquisition ; & dans l'un & l'autre cas, si je l'appelle une vertu, j'ai ce me semble bien des raisons de le faire, puisqu'elle ne nous porte pas seule-

ment à la pratique de nos devoirs , mais qu'elle fait que nous nous en acquittons quelques pénibles qu'ils nous paroissent , sans murmure , sans nous plaindre , & avec une attention qu'elle seule peut nous donner. Elle est ailleurs, sous quelque dénomination qu'on la veuille comprendre, un des principaux motifs qui nous font aimer les vertus sociales.

C'est elle qui nous donne ce ton affectueux, ce ton du sentiment, qui nous fait chérir de ceux avec qui nous passons notre vie , & qui nous inspire la bienveillance, la bonté, la sensibilité, la reconnaissance & l'amour de l'humanité. Elle est , selon moi , la mere de la vraie politesse , de la complaisance , des égards , & toujours bien plus sûre de plaire que la politesse d'usage , qui , équivoque dans ses discours , affectée dans ses manieres , impérieuse dans ses attentions , ne sauroit jamais avoir le même air de vérité , n'étant qu'une imitation de celle-ci , c'est-à-dire , une fausse expression des sentimens qu'elle renferme.

On s'attache ordinairement dans le monde avec l'application la plus scrupuleuse , à donner aux enfans cette politesse feinte , que l'usage fait passer mal-à-propos pour la marque certaine d'une bonne éducation ; sans qu'on

veuille s'appercevoir qu'elle n'est que la marque des qualités essentielles qui doivent nous faire aimer ; on leur fait de même un art de tromper les autres hommes , autant qu'il est en eux , par des expressions fausses , d'autant plus criminelles qu'elles sont plus capables d'attirer la confiance , & qu'elles paroissent davantage approcher de la vérité.

Voudriez-vous , me dit le Chevalier , que dans le commerce du monde , on témoignât à chacun ce qu'on pense , & qu'on bannit cette politesse , qui toute fausse qu'elle est , rend le lieu de la société plus doux & plus charmant ?

Oui , je le voudrois , . . . , non pour voir les hommes devenir grossiers ou cyniques , mais pour leur faire connoître le prix des sentimens qu'ils jouent , de la démonstration desquels ils se contentent. Je voudrois leur faire chérir ces sentimens. La vérité ne seroit pas choquante , si l'on avoit pris autant de soin d'inspirer la véritable douceur à ceux qui composent la société , qu'on en prend tous les jours pour les former à ce cérémonial de parade , à ce fade jargon aussi vuide de sens que de sentiment , qui au bout du compte ne trompe aujourd'hui que ceux qui

veulent bien se payer de grimaces.

La douceur nous attire , la politesse nous repousse ; l'une , fait naître la confiance & l'amitié ; l'autre , nous avertit de nous tenir sur nos gardes, nous rend méfians ; celle-ci , nous fait connoître un excellent naturel dans celui qui la témoigne ; celle-là , ne sert souvent qu'à nous cacher un ennemi : la première obligeante , lie les cœurs par la reconnaissance ; la seconde indifférente , ne sauroit inspirer aucun sentiment. La douceur , ne va jamais sans la bonté ; on ne la suppose même pas dans la politesse. Enfin , la douceur nous plaît , nous charme , nous intéresse , par la certitude qu'elle nous donne, qu'elle s'occupe réellement de nous , & qu'elle est véritable ; tandis que la politesse nous éloigne d'elle , par la persuasion où chacun est , qu'elle est une hypocrisie de toute la personne.

Convaincu de cette vérité , qu'un père s'empresse de bonne heure , de rendre à son fils cette qualité précieuse & familière ; qu'il fasse en sorte , que sa politesse parte du cœur. S'il ne lui donne pas de même ses graces superficielles , recherchées par ceux qui ont le cœur aussi faux que l'esprit , il lui donnera celles qui annoncent le citoyen & l'honnête homme ;

48 L'AMI DES JEUNES GENS.

alors , il lui suffira d'être bon , pour avoir les moyens assurés de plaire ; d'être indulgent , pour flatter les défauts des autres : il saura , sans bassesse , déférer à leur volonté , être prévenant dans la société , sans artifice , complaisant sans faiblesse , endurant sans lâcheté , & liant sans fourberie & sans affectation.

Posons donc pour maxime incontestable , qu'un gouverneur , qui fait faire naître , ou qui fortifie par la culture cette plante dans l'ame de son élève , le rend par cela seul capable de pratiquer toutes les vertus sociales ; puisqu'il n'y en a pas une , qui ne lui doive sa naissance , son accroissement , ou sa perfection.

Mais , Monsieur , me dit le Chevalier , il faut donc refondre les caractères ? Il y en a qui sont naturellement si vifs , si emportés , si méchans , que je ne présume pas , quelque effort que l'on fasse , qu'on puisse les rendre absolument différens de ce que la nature les a faits.

Je n'entends pas non plus , . . . , que des enfans d'un pareil caractère , puissent jamais acquérir une tempérance d'humeur aussi constante , aussi entière , que ceux dont le caractère distinctif est la douceur ; mais , j'ai des raisons de me persuader , qu'une culture assidue

assidue de solides réflexions, l'habitude de se modérer de bonne heure, peuvent, comme je l'ai déjà dit, donner jusqu'à un certain point cette qualité qu'on n'auroit pas reçue de la Nature. Si nous ne la tenons pas immédiatement d'elle, elle ne nous a pas refusé les moyens de nous la procurer.

Il n'est personne dans le monde, qui ne doive être honnête homme, homme de bien; il seroit bien humiliant pour l'humanité, qu'il y en eut quelqu'un à qui il ne fut pas en son pouvoir de le devenir; & comme à tout honnête homme, les vertus morales & civiles sont de nécessité & doivent former son essence, il est évident que tout homme peut se les rendre propres, car il seroit bien absurde que l'Être suprême nous fit un crime de ne l'être pas, s'il nous avoit refusé les moyens de l'être.

Socrate, que l'oracle de Delphes avoit déclaré le plus sage des hommes de son temps, & dont la réputation a duré entière tant de siècles; examiné par un homme, expert à connoître le caractère & le tempérament, dans les traits de la physionomie, fut jugé être entièrement adonné aux femmes. Ses disciples, témoins de la pureté de sa vie, certains que sa morale s'accordoit parfaitement

avec ses mœurs , traitèrent cet homme d'ignorant & d'inconfidéré ; mais , la grande ame de Socrate , incapable de vaine gloire & de dissimulation , convint ingénument que ce physionomiste avoit deviné juste. J'étois né , dit-il , à ses disciples , tel qu'on vient de me reconnoître , avec un penchant extrême vers les plaisirs des sens les plus vifs ; ce n'est qu'à force de me combattre , & par l'habitude de régler & de modérer mes desirs , que je suis enfin venu à bout de les surmonter.

Croyez que l'exemple de Socrate n'est pas unique ; ce qu'un homme peut sur son cœur , un autre le peut aussi , dès qu'on l'aura accoutumé de bas âge à le vouloir & à le tenter ; & si l'on peut réprimer si efficacement la plus impérieuse de toutes les passions , quel est l'homme assez foible , qui n'espérera pas , non-seulement de vaincre & de surmonter les autres , mais même , à l'exemple de Socrate , de pouvoir acquérir les vertus qui leur sont les plus opposées ?

Est-il un pere qui desiré réellement de faire de son fils un vrai citoyen , que cette idée ne doive encourager , qui ne puisse se dire dans sa tendre ambition , en voyant les nobles exemples qui le frappent , on est parvenu

jusques-là , pourquoi ne rendrai-je pas mon fils capable de se vaincre pareillement , & même d'aller plus loin s'il se peut ?

Pourquoi voyons-nous donc si peu d'hommes posséder cette douceur ? qualité si aimable , qu'elle plaît à tout le monde ; si estimable , qu'elle est mise au rang des béatitudes par le fils de Dieu. (a) Pourquoi , dis-je , en voit-on si peu qui en soient ornés , tandis qu'il n'est personne à qui on ne puisse la procurer ? Est-ce absolument la faute de la Nature ? Non : cela provient , ou du défaut de l'éducation , ou de la force de l'exemple des pères , souvent , parce qu'ils ont cru la politesse d'usage supérieure & préférable ; peut-être enfin , parce que ne connoissant pas assez la portée de l'esprit humain , & la flexibilité du cœur de l'homme dans la jeunesse , ils n'ont pas daigné tenter un changement dont ils n'avoient pas même d'idée.

L'exemple , qui , comme je vous ai déjà dit , peut tant sur l'éducation , est ici d'une indispensable nécessité. Si vous voulez que je pleure , disoit Horace , (b) que vos larmes excitent les miennes. Je dirois de même à un

(a) *Beati mites , quoniam ipsi possidebunt terram.*

(b) *Si vis me flere dolendum est.*

52 L'AMI DES JEUNES GENS.

- pere , qui voudroit faire naître ou fortifier la douceur dans le cœur de son fils , témoignez-lui de la douceur , parlez-lui avec douceur , instruisez-le avec douceur , & ne vous démentez jamais. (Cette précaution est si essentielle , qu'un moment d'emportement , prévaudroit sur six mois d'instructions.) Prenez un soin extrême , qu'il pratique à l'égard des autres , ce que vous pratiquerez à son égard ; car , ce n'est que par une longue habitude & par des actes réitérés , qu'on peut parvenir à se donner les vertus qui ne nous sont pas naturelles , & dont nous voulons nous rendre l'exercice familier.
-

J'insiste d'autant plus sur cet article , que je regarde la douceur , non-seulement comme la base de l'union qui doit subsister entre un pere & sa famille , mais comme la plus grande disposition aux vertus sociales qu'elle embellit ; mais comme le germe de ces attentions , de ces manieres affectueuses , bien autrement touchantes que les grimaces maniérées , les discours gracieusement inconséquens de ces gens , dont le cœur n'aime jamais les protestations frivoles , & les vains complimens.

Je veux que ce soit là la politesse de votre

élève, qui sera d'autant supérieure à ces fineries vulgaires, que ses sentimens seront au dessus des sentimens communs. Le public est plus équitable qu'on ne pense, il apprécie les choses à leur juste valeur : un homme poli, est reçu avec politesse ; un homme doux, bon, affectueux, le sera avec douceur, avec cordialité & avec affection. Celui qui paie avec de la fausse monnoie, doit-il recevoir de bonne marchandise ? La fausseté mérita toujours d'être le prix de la fausseté ; les sentimens du cœur ne se doivent qu'à ceux qui sont dignes de les inspirer.

La douceur est autant préférable à la politesse que l'est l'original à la copie, le corps à l'ombre, la vérité à l'apparence. Aussi, le monde, tout injuste qu'il est, en fait faire une distinction bien honorable. Que ces professeurs d'airs, de tons, de discours galans ; doucereux, insinuans, se mettent en frais, & fassent tout leur possible pour persuader ; regardez s'ils viendront jamais à bout de le faire comme elle ; tandis qu'ils se donnent beaucoup de peine, cette naïve & charmante expression du sentiment, va le faire dans un clin d'œil.

Qu'un pere prenne seulement la précau-

54 L'AMI DES JEUNES GENS.

tion de guérir les enfans d'une timidité, d'une honte naturelle, qu'accompagne souvent la douceur, & qui vient de la crainte de ne pas agir, comme nous pensons que les autres le desirent ; mais, qu'il ne s'en inquiète pourtant pas ; ses soins, l'âge, & sur-tout la fréquentation de la bonne compagnie, diffuseront peu à peu cet embarras, & leur donneront l'assurance modeste qui leur convient.

Avez-vous élevé votre fils de la sorte ? cette aimable douceur est-elle gravée dans son ame ? ne craignez pas de lui voir commettre jamais de ces actions injurieuses aux autres, cruelles, méchantes, sanguinaires, ni que le souffle empoisonné de sa bouche, ternisse jamais leur réputation, & n'appréhendez point de lui voir rien faire qui désigne une ame lâche. Loin de suivre l'exemple de nos jeunes gens du bon ton, il s'indignera intérieurement d'une satire lâchée contre un absent, dans le dessein de le décrier & de l'avilir, & ne pourra voir sans honte, qu'on pense se donner de l'esprit en dévoilant au jour les fautes, les ridicules de son frere ; ce vil métier, de chercher à briller en flétrissant les autres, lui fera horreur. Le médisant lui paroîtra plus méchant que

l'homicide ; car , l'un n'en veut qu'à la vie , tandis que l'autre nous enlève l'honneur , qui doit nous être bien plus cher.

Il ne se permettra jamais la raillerie , non que toute raillerie lui paroisse un crime , mais c'est qu'il craindra plus de blesser , qu'il n'aura envie de dire un bon mot ; l'expérience lui faisant connoître combien une raillerie amère est piquante , combien peu les beaux esprits qui s'y adonnent , sont circonspects & retenus , puisqu'ils hasardent si souvent , pour faire parade d'une faillie ingénieuse , de perdre un ami , d'aliéner un protecteur , & de dégoûter ceux de qui ils reçoivent tous les jours , ou des bienfaits , ou des services. Il ne sera pas non plus capable d'une indiscrétion , & ses amis n'auront jamais à le blâmer d'avoir révélé ce qu'ils lui auront donné en confidence. Enfin , il aura pour maxime qu'un honnête homme ne doit jamais tenir aucun discours licencieux , aucun propos capable de blesser les oreilles de ceux qui l'entendent , & sur-tout de faire rougir les Dames qui peuvent l'écouter. Un cynique lui paroîtra ce qu'il est , un homme intolérable dans la bonne compagnie.

C'est ainsi , que cet esprit de douceur ,

qu'il faut tâcher de fortifier dans les cœurs ; à qui elle est naturelle , & que l'on doit faire naître dans ceux qui sont d'un caractère différent , germant d'une manière insensible , & jettant de profondes racines de bonne heure dans le cœur de vos élèves , les rendra capables , dans un âge plus avancé , de bienveillance , d'humanité , de générosité , de véritable politesse , & leur fera chérir ardemment toutes les vertus sociales , comme particulièrement analogues avec les sentimens de complaisance qu'on leur aura fait sucer avec le lait.

Puisque vous recommandez si expressément la douceur , me dit le Chevalier , l'opiniâtreté doit vous paroître , sans doute , un défaut bien essentiel dans le caractère d'un enfant ; puisque par là , il ne choque pas seulement la politesse , mais qu'il fait présumer , qu'il sera peu sensible à la bonté , & peu soucieux de toutes ces qualités , que vous regardez comme nécessaires pour former un bon citoyen.

Oui , je vous assure , . . . : celui-ci & le mensonge me paroissent si odieux dans un homme , que je voudrois qu'on n'oubliât rien pour en préserver les enfans , & ce seroit pour

ces deux seules choses , que je permettrois qu'on les frappât. On peut corriger les enfans dans d'autres circonstances , en employant des châtimens divers suivant les caracteres , & je ne conseillerois pas d'y employer les coups ; mais pour ceux-ci , qui sont en quelque façon des productions de la haine , de l'orgueil , de la duplicité , défauts non-seulement méprisables , mais choquans , mais irritans , je mettrois en œuvre , si je ne pouvois les empêcher de naître , la rigueur la plus sévère pour les réprimer.

L'opiniâtreté est une opposition entière aux sentimens des autres : opposition qui doit ordinairement son origine à la petitesse d'esprit , à l'ignorance , à la présomption. Elle est d'autant plus capable d'aigrir ceux contre qui elle se montre , que son but en quelque sorte est de les humilier , en empêchant l'effet de ce qu'ils ont prétendu ; car , l'opiniâtre , quoique convaincu qu'il a tort , ne montre tant de constance , que pour faire croire qu'il a raison.

C'est le même orgueil qui , dans les hommes faits , voulant assujettir les autres à ses sentimens , & primer par-tout , leur fait chercher , tandis qu'ils sont encore petits enfans ;

58 L'AMI DES JEUNES GENS.

qu'ils sont foibles , tous les moyens d'éluder les commandemens , & de se soustraire à l'autorité de ceux à qui la Nature & la raison les ont soumis. Ainsi , quoique je n'approuve jamais qu'on emploie la verge pour faire exécuter aux enfans ce qu'on leur ordonne , pour les punir de quelques erreurs innocentes , de quelques légers manquemens. C'est ici une exception , où je pense que tout homme sage est forcé d'avoir recours , pour réduire l'esprit de rebellion dès qu'il se manifeste.

Je dis plus , comme l'on doit naturellement s'attendre , que tout enfant opiniâtre , ayant vaincu par son obstination , ceux qui lui commandoient ou lui défendoient quelque chose , se rendra une autrefois plus inflexible dans ses fantaisies , plus ferme dans sa volonté : dès qu'on sera contraint d'avoir recours à la verge , je serois d'avis qu'on le vainquit par la douleur du châtiment, qu'on le continuât , qu'on l'augmentât sans cesse , jusqu'à ce que son opiniâreté domtée ne lui laissât plus d'espoir de se soustraire à l'obéissance qu'un enfant doit à ses parens , un être foible à un plus fort , dont il doit dépendre.

Le manquement réfléchi & déterminé , ne

peut se vaincre que par les coups & par la force, c'est le seul remède à ce mal. J'en prescrirois un autre si je le savois.

Dès qu'un pere aura défendu ou commandé quelque chose à son fils, un précepteur à son élève, qu'ils n'oublient pas que le commandement lâché, ils doivent se faire obéir sans délai comme sans résistance, & que si les signes ou les paroles ne sont pas capables de le soumettre à leur volonté, ils doivent prendre une ferme résolution de l'emporter sur lui, employer même la plus extrême violence pour en venir à bout, n'y ayant pas d'éducation plus fautive, que celle où l'autorité du maître, lutte sans cesse contre la défobéissance de son disciple, & dans laquelle on peut les voir disputer à qui demeurera le commandement.

Je le déclare ici aux peres de famille, s'ils ont quelques enfans de ce caractère, qu'ils prennent leur parti de bonne heure, s'ils veulent qu'ils écoutent dans la suite, ce que leur autorité aura droit de leur commander; car, s'ils ne songent pas à les domter tant qu'ils sont enfans, si le peu de vigueur qu'ils apportent à faire plier cet orgueil naissant, leur fait méconnoître la voix de leurs

guides , ils peuvent dès-à-présent se résoudre à être à l'avenir & pendant toute leur vie , dans leur dépendance.

A l'opiniâtreté , j'ai joint le mensonge ; il est encore plus criminel : c'est un vice si odieux , que la chose la plus piquante que l'on puisse dire à quelqu'un , c'est de lui reprocher qu'il a menti. Tout homme en est si convancu , que même en mentant , il veut autant qu'il lui est possible , donner à ce qu'il dit , l'air de la vérité qu'il déguise ; car , si l'on se trouve si offensé du reproche d'un vice aussi ordinaire , c'est qu'il suppose naturellement une lâcheté dans celui qui s'en rend coupable. Quoi de plus éloigné , en effet , du caractère d'un homme vraiment grand de celui d'un honnête homme , que de se dédire de sa parole , de parler contre sa conscience , ou de promettre contre sa volonté ?

Rien de beau dans l'univers , dans le Ciel & sur la terre , sans la vérité. Que seroient tous les Êtres sans elle ? que pourroit-on aimer , admirer , ou souhaiter sans elle ? Le mensonge , qui la ternit , l'éclipse , l'anéantit autant qu'il est en son pouvoir , n'est-il pas le vice le plus haïssable ? Il est d'autant plus

digne de nos mépris , que comme dit un ancien , le menteur semble craindre les hommes & se jouer de la Divinité.

La parole est le moyen le plus facile , & pour ainsi dire , le moyen unique par où nous pouvons communiquer nos pensées ; c'est le lien intime de toute société , c'est l'interprète de nos ames ; s'il nous trompe , s'il est infidèle , il rompt la confiance sociale , dissout toutes les liaisons que celle-ci sert à établir , bannit la sûreté du commerce des hommes. Nous ne nous reconnoissons plus , nous ne tenons plus à rien.

Ce n'est donc pas sans raison que Platon , dans sa République , demande pour première vertu à son législateur , l'amour de la vérité , & qu'il pense que la première marque de la corruption des mœurs , est l'habitude à en trahir les règles.

A tout honnête homme , l'honneur doit être plus cher que la vie , mais il ne doit pas prétendre à l'honneur , s'il ternit son ame par le mensonge. Il ne sauroit être estimé s'il ne possède pas la sincérité. De quel prix donc ne doit-elle pas être ! Avec quels soins un pere ne doit-il pas s'attacher à inspirer à ses enfans , & l'horreur du mensonge , & l'amour

de la vérité ! Nous savons tout cela , me dira-t-on peut-être , à la bonne heure , que ne le pratiquez-vous. Vous vous épargneriez la peine de l'entendre ; quelle conséquence de connoître si particulièrement la nécessité d'être véridique , en y manquant tant de fois tous les jours.

Mais comment feriez-vous , me répondit le Chevalier, pour rendre les enfans sincères ? Vous parlez de les châtier s'ils mentent , il est préférable sans doute de les empêcher de mentir si l'on peut. Il vaut mieux prévenir le mal , que d'en trouver le remède.

Vous avez raison , . . . , c'est ce que tout pere sage devrait entreprendre , aussi n'en regardé-je pas la réussite comme impossible ; mais de la maniere dont on se comporte dans le monde , le peu de gêne qu'on veut souffrir pour l'éducation de ses enfans , me la font croire bien difficile.

Si nous pouvions, comme l'auteur d'Émile, mettre notre élève dans un lieu où la corruption des mœurs, ainsi que celle de l'air, ne pussent pas parvenir, s'il étoit possible de lui en trouver un au monde, tel que celui-ci l'a trouvé dans sa tête, où tous les gens qui y viendroient eussent une conduite si

parfaite , qu'il n'en résultât jamais aucun mauvais exemple pour vos enfans , alors la chose seroit aussi facile qu'elle l'est peu.

Cependant , parce que l'entreprise souffre de la difficulté , je n'en veux pas conclure qu'on ne doive pas l'entreprendre , j'exhorte seulement à prendre plus de précaution , la tentative peut n'être pas vaine dès qu'on prendra toutes les mesures convenables pour la faire réussir. L'imposture n'est pas naturelle à l'homme , encore moins à l'enfance , il faut qu'un certain intérêt le porte à trahir la vérité , il ne le fera jamais sans un motif du moins apparent , & s'il n'y est excité par l'exemple ; ôtez ces deux causes à votre fils , vous lui ôterez infailliblement l'envie & l'occasion de devenir menteur.

Si les aveux que feroit un enfant , de ses petites fautes , ne lui occasionoit pas des châtimens ou des réprimandes , qui l'obligeroit à trahir sa pensée ? S'il ne voyoit pas les autres mentir & s'excuser dans de semblables cas , s'il ne s'appercevoit pas qu'on leur en fit de réprimande , & qu'on les en punit , quel motif auroit-il de mentir ? Encore une fois , ôtez-lui la crainte & l'exemple , & il ne dira jamais le contraire de ce qu'il pensera. Je me

plais à flatter mon imagination de la possibilité de les soustraire ainsi à l'imposture , & comme Montagne , j'aimerois à leur grossir le cœur de franchise & d'ingénuité.

Malgré la difficulté , un pere peut donc l'entreprendre ; mais dans ce cas, qu'il se fasse une loi inviolable , qu'il la fasse aussi observer aux autres , de ne jamais faire la moindre réprimande à son fils , de ne marquer jamais le moindre mécontentement de tous les aveux que son ingénue facilité lui fera.

Lorsque votre élève aura fait quelque faute , & qu'il viendra à confesser la chose librement & sans détour , ne marquez ni surprise ni chagrin ; si vous ne louez pas sa naïveté , gardez-vous bien de le blâmer de sa faute. Restez indifférent. En le louant , on pourroit lui faire soupçonner le mal , mais une correction seroit pour lui un avertissement de n'être plus si sincere. Il faut qu'il lui paroisse aussi naturel de tout dire , que de le penser.

Ainsi, en réglant votre conduite sur ce principe , prenez soin de ne lui parler jamais de ce qu'il aura dit ou de ce qu'il aura fait dans la vue de l'attrister ; ne tendez jamais de piège à sa bonne foi , vous le mettriez vous-même dans le chemin de l'imposture ; faites

au contraire semblant de ne prendre aucun intérêt aux petites fautes qu'il vous aura avouées : & si vous voulez que par une pratique constante, il se fasse une habitude nécessaire de ne jamais s'écarter de la vérité, prenez la résolution de lui pardonner tout ce qu'elle pourroit lui faire dire, afin que ne trouvant aucun inconvénient à découvrir son jeune cœur, l'impunité dont il jouira & qui lui semblera une chose selon l'ordre & la nature, l'engage de plus en plus à ne jamais taire ce qu'il a dit ou pensé.

Il me semble, Monsieur, me dit alors le Chevalier, qu'il peut résulter bien des inconvénients de cette méthode ; car, comment corriger un enfant des fautes qu'il aura avouées ; il n'a qu'à tout dire, le voilà à couvert de tout châtement, même de correction verbale, si l'on n'approuve pas hautement ce qu'il aura fait, du moins le consentement tacite qu'on y donne, le poussera infailliblement à ne pas s'y épargner une autrefois, & à continuer ce qu'il pourroit avoir fait de blâmable.

Ce que vous m'objectez, , présente d'abord la plus grande apparence de solidité ; cependant à l'examiner de près, on voit que cela n'est que spécieux. Cette méthode n'empê-

chera pas un pere habile de le corriger de ses fautes dont il aura par là connoissance , il en tirera au contraire un moyen infaillible d'y remédier ; car , par les aveux sinceres de son fils , pénétrant parfaitement son caractère , voyant quelles sont ses inclinations , comment ne trouveroit-il pas la facilité de l'empêcher de tomber une autrefois dans les mêmes fautes ? Ne peut-il pas le détourner , l'éloigner d'une maniere insensible , & sans qu'il s'en apperçoive , des occasions , des objets qui peuvent y avoir donné lieu ? Ne peut-il pas prévenir ses penchans en le préoccupant de nouvelles idées.

Il faut souvent tromper les enfans pour faire réussir nos vues sur eux , pour les conduire même sans qu'ils s'en doutent ; pensez-vous qu'un pere, dans ce cas , n'aura pas tous les avantages qu'il faut pour cela ? croyez-vous qu'un autre qui ne connoîtroit pas aussi-bien son fils , pourroit le faire d'une maniere aussi infaillible ? Vous ne sauriez le concevoir. Les enfans n'ont ni passé , ni avenir ; les choses qu'ils ont vues , non plus que ce qui peut arriver , n'est lié par aucune idée dans leur esprit au présent , qui seul a droit de l'occuper ; un pere qui les connoît ayant sur eux

l'avantage de la prévoyance, les tournera pour ainsi dire comme il voudra , & les fera mouvoir à son gré.

Mais si , par l'imprudence de quelqu'autre , répondit le Chevalier , il est repris ou châtié de ces fautes, dont vous voulez qu'un pere ait la précaution de ne pas lui faire sentir le blâme , si , sans que celui-ci s'en apperçoive, il entrevoit un certain intérêt à faire ou à déguiser la vérité ; voilà ce pere non-seulement hors de votre méthode , mais encore dupe de votre sécurité ; & comment faire alors ?

J'avoue, , que c'est là ce qu'il y a de plus à craindre ; je fais que dès qu'un enfant pensera voir une utilité à mentir , pour se soustraire aux réprimandes & aux menaces , il est vraisemblable qu'il mentira ; mais dans ce cas , prenez d'abord la précaution de vous en convaincre, de même que de la fausseté des excuses qu'il pourroit vous alléguer ; & autant que vous aviez d'indulgence pour les fautes dont il s'avoit l'auteur sans finesse , autant devez-vous vous montrer sévère pour ce premier manquement à la vérité , en le punissant sans miséricorde.

Il faut auparavant lui faire voir que vous

connoissez toute sa duplicité , sans lui expliquer par quel moyen vous en avez eu la connoissance ; vous pourrez ensuite lui dire que s'il vient jamais à mentir , vous ne manquerez pas de le savoir tout de même , afin de pouvoir le mettre dans l'idée que s'il venoit à mentir une autrefois , vous le connoîtrez infailliblement.

Vous vous efforcerez en même-temps de lui inspirer pour ce vice toute l'horreur qu'il mérite , le lui peignant en peu de mots comme la chose la plus odieuse , seule capable de dégrader un homme aux yeux du public ; lui apprenant que la seule apparence de ce vice , est si déshonorant , que la plus grande injure qu'on puisse dire à un homme , c'est de lui reprocher qu'il a menti.

Il faudroit encore après cela , que toute la maison , conformément à l'intention & aux maniere du pere , témoignât à l'enfant pendant quelques jours un air froid & dédaigneux , jusqu'à ce que rebuté de tout le monde , il en vint de lui même (ou après que quelqu'un le lui auroit suggéré) à demander pardon , qu'on doit lui accorder en applaudissant à la résolution qu'il ne manquera pas de faire de ne plus mentir. Vous pouvez

être assuré qu'il se souviendra une autrefois d'une pareille leçon.

La prohibition que vous faites du mensonge , me dit le Chevalier , me paroît universelle ; en ne faisant pas de distinction des cas où il peut s'étendre , vous voulez que votre élève soit également châtié pour un mensonge de peu de conséquence , comme pour un plus important ; cependant , il me semble qu'il peut y en avoir d'excusables , s'il ne s'en trouve même qui méritent notre approbation. Mentir , pour dérober la connoissance d'un fait , qui , venu au jour , causeroit un scandale dangereux ; mentir , pour prévenir le mal , pour obliger les autres , ou pour avoir la paix , est moins honteux à celui qui emploie cette petite finesse , qu'il n'est capable de faire bien penser de son bon cœur , & votre sévérité , dans un cas semblable , contre un enfant , me paroît outré.

Je fais bien , . . . , que la morale à la mode , n'est pas rigide en fait de sincérité , qu'on regarde comme une bagatelle , de trahir la vérité pour s'innocenter , ou pour disculper quelqu'autre ; mais , c'est un abus d'autant plus condamnable , qu'il est plus commun. Ce que vous appelez un petit mensonge ,

n'est pas plus excusable qu'un autre , puisqu'il est également contraire à la vérité ; que s'il n'est pas toujours aussi criminel , ce n'est pas parce qu'il est officieux , ou qu'il ne contient qu'une plaisanterie, mais parce qu'il ne renferme pas comme celui qui vous paroît plus grief, deux crimes en même-temps.

J'aurois beau voir ce vice plus commun encore qu'il n'est maintenant , si toutefois cela est possible , je ne saurois jamais approuver qu'on tolérât ce penchant , ni dans les grands , ni dans les petits. Je ne changerois pas là dessus ma façon de penser , quel qu'outrée qu'elle paroisse , puisqu'elle est exactement conforme aux loix de la nature & de la religion , qui s'accordent parfaitement sur ce point ; en prohibant , sans exception , toutes sortes de mensonges. Les prétextes dont on se sert pour l'excuser , sont donc aussi vains que mal fondés , quand on allégueroit pour cause la meilleure intention du monde ; puisque , quelque bonne qu'elle puisse être , elle ne sauroit autoriser de mauvaises actions , n'étant jamais permis de faire du mal pour qu'il en arrive un bien.

Je ne puis m'empêcher de convenir , répondit le Chevalier , que cette façon simple

& naturelle , n'ait quelque chose de bien noble ; mais j'en vois naître des inconvéniens bien considérables , pour soi-même & pour la société. Si la vérité doit être si précieuse & si inaltérable , le moyen qu'on ne découvre le fonds de nos pensées , le nœud de nos affaires , les secrets même de nos amis. Ceux qui sont intéressés à les savoir , les mal honnêtes gens , nos ennemis déguisés , connoissant combien nous sommes sinceres , nous arracheront sans peine , tout ce que nous aurons sur le cœur.

Je ne prétends pas , . . . , parce que je cherche à empêcher que votre élève ne soit fourbe dissimulé , qu'il tombe pour cela dans l'indiscrétion & dans l'imprudence. Si je demande qu'il soit véridique , je desiré en même temps qu'il sache se taire & parler à propos ; je veux qu'à la sincérité , il joigne la prudence ; cellé - ci étant une lumière si essentielle pour le conduire , que sans elle , ses vertus lui seroient préjudiciables , & tourneroient contre lui.

Ainsi donc , quand il en fera temps , un pere doit apprendre à son fils à savoir se taire , lorsqu'il est dangereux ou inutile de parler ; il faut qu'il soit toujours sincere , toujours

affable , mais qu'il sache garder le silence dans l'occasion , ne devant jamais déguiser ses pensées , lorsqu'il les met au jour , mais devant retenir pardevers lui, celles qu'il n'est pas nécessaire de montrer.

Sachez , Monsieur le Chevalier , qu'il est des manieres de garder un secret , sans jeter un voile imposteur sur son ame ; d'être discret, sans se rendre ni fourbe ni taciturne ; de cacher quelques vérités , sans descendre à la bassesse de mentir ; qu'on peut, sans trahir sa conscience & sans tromper les autres , être réservé sur ses affaires & fidele à ses amis ; & souvenez-vous enfin , que si c'est un grand avantage pour réussir dans le monde , d'être réputé ne permettre à sa langue rien de ce qu'elle ne doit pas dire , ce n'en est pas un moindre , d'être tel qu'on ne révoque jamais en doute ce qu'elle dira.

Un pere , un maître sage & habile , ne manqueront donc pas d'inspirer à leur élève la prudence pour se conduire dans le monde. Leur intention étant d'en faire un homme aussi utile à lui-même qu'aux autres , ils lui apprendront à se comporter avec circonspection , dans toutes les occasions de la vie. Il faudra en quelque maniere qu'il n'ignore rien
de

de ce qui lui sera nécessaire pour conduire ses affaires avec prévoyance & avec habileté. Mais l'expérience, jointe à la forte application d'esprit que cette vertu demande, étant au dessus de la portée d'un enfant, il faut qu'un pere se contente d'abord, de celle qui est sortable à son âge, en attendant que ses soins, le temps, les réflexions puissent lui donner toutes celles qu'il peut acquérir.

La prudence de l'homme consiste à savoir choisir les moyens les plus sûrs & les plus louables, pour arriver au but qu'il se propose; celle de l'enfant à ne pas ignorer qu'il est incapable de se conduire lui-même, & qu'il ne doit pas s'en rapporter aux foibles lueurs de son esprit. L'homme prudent réfléchit, combine, examine, avant que d'entreprendre; il s'assure de ses forces avec circonspection pour exécuter sans aucun risque; l'enfant qui a quelque prudence, n'entreprend presque rien sur les moyens que son imagination lui suggere, parce qu'il ignore le rapport & la liaison de tous les objets, & qu'il ne sauroit prévoir la fin d'une chose, où son esprit resserré dans d'étroites limites, ne lui permet pas de porter ses regards.

La véritable prudence agit avec précaution,

II. Partie.

D

la fausse avec artifice ; c'est ordinairement un défaut où tombent les enfans , connoissant qu'ils n'ont pas assez de force , ils veulent y suppléer par la finesse. Or , comme la finesse a tant d'analogie avec le mensonge , & que c'est un moyen de parvenir à ses fins , par des chemins tortueux & illicites , un pere doit , autant qu'il pourra , leur empêcher d'y avoir recours.

Il faut , pour cet effet , faire voir à un enfant , qu'il se trompe dans son attente ; l'homme fin , inspirant toujours la confiance , parce qu'il est faux ; que quelque finesse qu'il puisse avoir , il n'en aura jamais assez pour tromper tout le monde , & pour empêcher qu'enfin on ne le découvre ; on peut lui faire comprendre en même temps , qu'il n'en faut pas davantage pour se faire mépriser & se faire fuir. Enfin , le véritable moyen de l'en débarrasser , c'est de l'accoutumer à voir si bien le vrai des choses , qu'il ne puisse jamais être content de ce qu'il voit , de ce qu'il entend , de ce qu'il projette , s'il n'y apperçoit les notions du vrai ; & lui élever l'ame par des sentimens si grands , si noble , si généreux , qu'il se sente toute sa vie un éloignement , un mépris décidé pour le mensonge , & pour

tout ce qui peut y avoir quelque rapport.

C'est ainsi que les anciens Perses , soigneux de donner au Prince destiné à monter sur le trône , la meilleure éducation qu'ils eussent pu imaginer , lui apprenoient , pour être un grand homme , avec l'amour de la religion , l'amour de la vérité ; de manière , qu'ils avoient un précepteur particulier , dont l'unique soin étoit de lui rendre la vérité si familière , qu'il ne pût jamais souffrir rien qui fut capable de l'altérer , tandis qu'un troisième lui inspiroit le courage.

J'aime réellement cette sorte d'éducation , me dit le Chevalier , elle est mâle ; connoître ses devoirs envers l'Être suprême , savoir dire la vérité , ne pas la craindre , ne point s'étonner des dangers , voilà qui me paroît capable de former des hommes , propres à entreprendre & à faire de grandes choses.

Je voudrois aussi comme eux , . . . , dans l'éducation que l'on doit donner aux enfans , qu'après leur avoir inspiré l'amour de la vérité , & les avoir prémunis contre les défiances , les soupçons , les impostures ; après leur avoir donné de l'horreur pour les perfidies & les délations calomnieuses , on mît avec bien de l'attention dans leur cœur , ces belles

qualités. que le courage donne aux grandes ames , afin que dans la fuite , ils pussent voir d'un air tranquille tout ce qui pourroit leur nuire ; & d'un œil indifférent , tout ce qui n'est pas digne des desirs d'une ame raisonnable & immortelle.

Vos yeux paroissent me demander ce que j'entends par le courage. Ce n'est pas seulement cette ardeur impétueuse , qui , sans nous faire illusion sur ce que le péril a de terrible , nous le fait affronter avec fierté ; qui renverse avec hardiesse les barrières qui s'opposent à nos desseins. C'est encore cette vigueur de l'ame , qui nous fait opposer un front inébranlable à tous les maux qui assiegent la nature humaine , aux contradictions , aux mépris , aux persécutions : qui nous donne la force de vaincre nos ennemis domestiques en nous vainquant nous-mêmes , & de mettre un frein à nos passions & à nos desirs.

Toutes deux constituent le vrai courage , toutes deux sont essentielles pour rendre un homme accompli. L'une , nous fait surmonter les ennemis du dehors , les ennemis de la patrie ; l'autre , nous fait vaincre ceux du dedans , en nous élevant au dessus de nous : l'une est bonne , utile , louable ; l'autre , né-

cessaire , magnanime, admirable : l'une , nous donne de l'éclat , de la réputation ; l'autre , nous procure le repos & le bonheur : la premiere est brillante , la seconde plus solide ; celle-là se propose la gloire , & celle-ci la vertu ; tout le monde n'est pas fait pour posséder la premiere , ni dans l'occasion de la faire paroître ; mais , tout le monde devoit se faire une loi de connoître la seconde , & de la pratiquer. J'appelle la premiere , valeur , intrepidité ; l'autre , patience , grandeur d'ame.

Si un pere fait mettre ensemble ces deux vertus dans l'ame de son fils , il peut se flatter par avance , de l'avoir rendu capable de faire les actions les plus belles , & les efforts les plus généreux. Il n'y a jamais eu d'homme qui les ait possédées , sans parvenir au plus éminent degré de perfection où l'homme puisse arriver.

Tel étoit Socrate, qui ayant montré tant de valeur dans cette bataille, où il sauva Alcibiade, en le couvrant de son bouclier ; tant d'intrepidité dans cette retraite, où, combattant à pied avec Lachès, il en imposa aux ennemis & les intimida par sa fiere contenance ; ce fût dans cette occasion qu'il montra une grandeur

78 L'AMI DES JEUNES-GENS.

d'ame aussi extraordinaire , que digne de tous les prix de la vertu ; il ne murmura pas même de la mort ignominieuse & injuste qu'on lui fit souffrir.

La valeur & l'intrépidité sont nécessaires pour le service de la patrie : peres , élevés-y vos enfans ; mais , la grandeur d'ame & la patience sont indispensables pour leur propre bonheur , n'épargnez rien pour les y former. Je voudrois , si j'étois gouverneur , rendre mon élève incapable de craindre quoique ce fut dans le monde , si ce n'est sa propre foiblesse & le danger de manquer à la vertu ; autrement , je ferois en sorte qu'il sçût braver tous les dangers , affronter tous les périls , se montrer supérieur à toutes sortes de malheurs & de disgraces ; qu'il pût être tel qu'Hoarce peint son Juste , assez ferme pour voir sans terreur la chute de l'univers , & pour demeurer inébranlable sur ses ruines. (a) Bien entendu pourtant , qu'il n'éprouvât pas ces orages par sa faute , qu'il ne les cherchât point de gaieté de cœur , & qu'il ne dût pas sa fermeté à son imprudence. Ce seroit une tâche qui en ôteroit tout le prix ; car ,

(a) *Si fractus illabatur orbis ,
Impavidum ferient ruinae.*

lorsqu'il n'y a point de nécessité à les chercher , ni de honte à les fuir , ceux qui s'y exposent volontairement, font moins une action de courage , qu'un acte de téméraire & d'écervelé.

Connoissant à fonds le caractère de mon élève , ou timide , ou ferme , ou imprudent , j'agirois en conséquence. S'il étoit timide , par exemple , que la vue du moindre péril le fit trembler , & qu'il fut avec cela susceptible d'émulation ou de honte , & capable de raisonner , je le menerois d'une manière insensible par le raisonnement à ne pas craindre ; tantôt , je le piquerois par le récit des faits courageux , qui doivent être le partage de quiconque est vraiment homme ; tantôt , je lui ferois honte de ses propres sentimens ; mais , s'il n'étoit pas capable de m'entendre , outre la précaution que je prendrois de bonne heure , d'empêcher qu'on ne lui fit jamais naître aucune idée effrayante , par quelque objet terrible ou dégoûtant , offert brusquement à ses yeux pour le surprendre , ou par des discours capables de l'épouvanter , je tâcherois , par mon exemple & par l'expérience , de le familiariser avec ce qu'il auroit craint d'abord.

Seroit-ce l'horreur des ténèbres qu'il appréhende , je trouverois le secret de l'arrêter sans affectation dans une chambre , jusques bien avant dans la nuit ; d'abord , j'y demeurerois avec lui sans lumiere , afin qu'il s'accoutumât à l'obscurité ; je m'y promenerois , comme s'il étoit jour , pour lui faire voir qu'elle ne fait pas plus d'impression sur moi , & qu'elle ne doit pas lui en faire plus que la lumiere ; d'autres fois , je l'exciterois à y aller , à y demeurer même , tantôt en le priant de m'aller chercher quelque chose sur ma table , tantôt en l'excitant à faire des jeux nocturnes avec ses freres ou ses camarades ; car alors , le plaisir , l'émulation , l'emporteroient insensiblement sur la frayeur. Connoissant les motifs les plus capables de le faire agir , je ne balancerois point de les mettre en œuvre , de lui promettre pour récompense ce qui pourroit lui faire plaisir ; car , pour exciter le génie craintif , il faut toujours employer des moyens plus forts que la crainte. Les a-t-on trouvés , qu'on s'en serve , on est sûr de le corriger.

L'ayant ainsi familiarisé d'une manière droite avec l'objet de sa crainte , l'exemple , la honte & l'émulation , & sur-tout l'expé-

rience , seront bien capable de faire le reste , & d'affermir son cœur ; je suis assuré que je parviendrois ainsi parfaitement à effacer tout-à-fait ses terreurs paniques , qui sont souvent d'autant plus cruelles & plus dangereuses , qu'au lieu de s'affoiblir dans la fuite , par les réflexions qu'on est capable de faire , elles semblent , au contraire , prendre un nouvel accroissement avec le temps.

La crainte des enfans leur vient communément de l'imprudence qu'on a eu de la leur occasioner ; il faut alors leur faire remarquer soigneusement le faux de ce qu'on peut leur avoir dit , pour les tirer de l'erreur où ils sont. A-t-on fait peur à votre élève du tonnerre , & voyez-vous quelque apparence d'orage , prenez-le , & allez faire un tour de Jardin avec lui , il sera toujours prêt à vous accompagner dans vos promenades ; sachez l'occuper de manière , qu'il ne se doute pas du tour que vous voulez lui jouer. Entend-il le bruit , il court à vous. Il tonne , vous dirait-il , ne voulez-vous pas vous retirer ? Il tonne , répondrez-vous d'un air tranquille , laissez tonner , ce n'est rien. Votre insensibilité pour un danger , qu'il verra que vous partagez avec lui , le temps qu'il demeurera

82 L'AMI DES JEUNES GENS.

là, l'orage qu'il verra se dissiper, (car il faut, s'il est possible, qu'il y attende la fin de l'orage) le convaincront insensiblement de la puérilité de sa frayeur, il se saura bon gré d'avoir eu tant de courage, & j'oserois parier, que si l'on fait tirer parti de cette circonstance, il entendra; non-seulement le tonnerre une autrefois sans tant d'émotion; mais, que s'il se trouve dans des occasions fréquentes d'être exercé de la sorte, il parviendra dans peu à ne pas le craindre du tout.

Vous comprenez par là facilement, qu'il faut encore moins de précautions, pour en défendre les enfans d'un autre caractère; & que s'il en étoit nécessaire, l'émulation & la honte, feroient à coup sûr bien plus d'impression sur leur âme, que sur celle d'un enfant craintif.

Mais, ne seroit-il pas dangereux, Monsieur, me dit la Comtesse, de s'exposer ainsi à découvert aux coups du tonnerre, & de faire une telle expérience sans précaution?

Non, Madame, l'expérience ne prouve pas, que le tonnerre tombe plus fréquemment sur les jardins, que sur les maisons; & quand cela pourroit être, un homme est-il fait pour demeurer toujours enfermé dans une

chambre, ne sortira-t-il jamais, ne se trouvera-t-il jamais en route ou en campagne lorsqu'il tonnera ? ne faut-il pas qu'il précautionne son ame contre les accidens qui pourroient lui arriver ? S'il étoit dans une ville assiégée, sur laquelle on fit pleuvoir les bombes ; dans un vaisseau exposé à la furie du canon ennemi , au danger d'être coulé bas , trouveriez-vous bon qu'il eut cette crainte pufillanime ? auroit-il bonne grace à montrer de la frayeur ? ne couvriroit-elle pas de honte un homme qui doit paroître courageux ?

Vous pensez qu'il est dangereux d'accoutumer ainsi un enfant au tonnerre, mais ne voyez vous pas , que s'il ne guérit point de la frayeur , elle fera dans la suite son plus rude tourment ; qu'elle fera en quelque façon plus terrible pour lui que le mal même , lui faisant appréhender chaque fois qu'il en entendra le bruit , qu'il n'en soit écrasé , laissant toujours son ame ouverte à la crainte ; & par conséquent, toujours moins forte , ou pour mieux dire , toujours susceptible de mille frayeurs ; car , qui craint une chose , peut bien en craindre d'autres.

Il vaudroit mieux en quelque manière pour lui , qu'il donna dans l'extrémité opposée, qui

84 L'AMI DES JEUNES GENS.

est l'imprudence, il vivroit du moins plus tranquille, & pourroit peut-être se corriger par les fautes qu'elle lui occasioneroit. Je dis, que je la préférerois, comme de deux maux on préfère le moindre, mais je suis pourtant bien loin de l'approuver ; & s'il est une crainte servile indigne d'un honnête homme, qui le fait trembler à l'aspect du péril, il en est une nécessaire pour notre conservation, qui n'empêche pas, mais qui éclaire au contraire le courage, qui nous fait juger de l'importance du danger, en nous faisant considérer quelles peuvent en être les suites, sans qu'elle arrête pourtant notre ardeur, lorsqu'il est nécessaire de s'y livrer.

Chacun porte dans son cœur cette crainte utile, mais bien des hommes, & sur-tout les enfans vifs, inconsiderés, n'en écoutent pas la voix ; & je fais par expérience, qu'aucun danger ne les étonne, parce qu'ils ne prévoient pas quelles en sont les conséquences, ou ne réfléchissent point sur les suites qu'il peut avoir.

Il faut, dans ce cas, dévoiler à un enfant tout le péril, le lui rendre sensible, sur-tout le bien assurer ; (ils s'y exposent aussi quelquefois par la vaine gloire de faire des choses

hardies & difficiles) qu'il ne s'attirera que du mépris en agissant de la sorte ; enfin, piquez-le d'honneur , en lui faisant sentir qu'une personne raisonnable se garde bien de le faire , & que ce ne sont que les polissons qui peuvent tenter de pareils dangers. Mais , en le corrigeant de cette témérité qu'il a de se jeter dans le péril , pour le plaisir de s'y exposer , servez - vous en même-temps de ces dispositions , pour le porter à de grandes choses.

Il vous montre par là , qu'il est susceptible d'émulation ; car c'est , comme je vous ai déjà dit , le motif ordinaire de leurs téméraires entreprises ; saisissez à propos l'instrument qu'il vous présente pour donner de l'élévation à son ame ; faites entrer l'honneur dans son jeune cœur , tantôt en lui faisant voir la honte qui doit suivre infailliblement ses imprudences , tantôt en y excitant le desir de se distinguer , par le récit des actions louables vers lesquelles on veut le tourner.

S'il est une fois sensible à ces deux stimulans , qu'est-ce que vous ne pourrez pas vous en promettre ? Qu'y a-t'il de grand , de surprenant , d'admirable , que de pareils sentimens n'aient pas fait entreprendre , n'aient

la vie paroît un bien fragile & la mort un port assuré. Accoutumé à n'accorder son estime qu'à ce qui est vraiment estimable ; méprisant tous ces biens si vantés , qui n'étant que cliquant , parade , décoration , doivent périr un jour ; dans ses malheurs mêmes , il se suffira par sa vertu.

Ne sera-t-il pas dans cet état , plus grand & plus heureux mille fois , que ces riches , ces puissans , ces voluptueux , qui ne goûtent aucun plaisir , qu'aux dépens du repos de leurs consciences ; que ces cœurs insatiables , rongés d'envie , d'avarice ou d'ambition , qu'au sein même de leurs fausses joies , les passions vengeresses punissent de leurs forfaits ? les malheureux , anticipent sur les peines qui les attendent : ils portent déjà leur enfer dans le cœur ; ils aiment le crime , le crime est leur bourreau.

Pour votre fils , étant homme , par conséquent foible , il pourra faire des fautes (& quel est l'homme qui n'en fait pas !) mais il tirera de sa chute , un moyen assuré de se rendre plus ferme , on ne le verra point découragé , il n'en sera point abattu ; devenu , au contraire , plus soigneux de se garder lui-même , la honte d'être tombé , lui servira

d'aiguillon pour mieux se conduire à l'avenir.

Si vous êtes touché, . . . , au Chevalier , qui me paroïssoit ému , du portrait , quoique foible , d'un homme qui possède le vrai courage , s'il est des peres qui puissent l'être en y réfléchissant , quels efforts ne doivent-ils pas faire , non-seulement pour en jeter les semences de bonne heure dans le cœur de leurs enfans , mais pour les y faire croître , mais pour les y fortifier à proportion qu'ils avancent en âge ; car , leur ayant une fois inspiré ce vrai courage , qui fait trouver la tranquillité & le bonheur , qu'ils préféreroient mille morts , plutôt que de fuir & de craindre les hommes , lorsque le véritable honneur le défend ; & ils aimeroient mieux mourir , que de ne pas éviter de faire une action honteuse , qui pourroit dégrader leur ame , & en altérer la pureté.

Pour les faire parvenir jusques-là , je l'ai déjà dit , il est deux routes , la honte & l'émulation. On ne vit jamais de grand homme dans le monde , qui se soit élevé au dessus des autres , sans suivre l'une des deux : & quel est , en effet , le grand homme , possesseur d'une ame vraiment noble , qui ne

se soit pas dit , en lisant , en voyant de grandes actions , pourquoi n'en ferois-je pas autant , puisqu'un homme a été capable de le faire ? Commençons du moins par tenter , l'entreprise seule d'une action glorieuse est honorable.

Mais , pour que les enfans entrent dans l'une ou l'autre de ces deux voies , qui les meneront infailliblement au grand , il faut d'abord qu'ils y soient conduits d'une manière imperceptible ; que le maître leur donne lieu de remarquer les exemples qui peuvent les inciter davantage , qu'il leur inspire la confiance de pouvoir les égaler , qu'il les anime , de manière , qu'ils brûlent d'être dans l'âge où ils pourront se distinguer , par des actions capables de les élever jusqu'à ceux qu'ils admirent , & qu'ils soient en quelque façon honteux de n'avoir encore rien fait pour y parvenir. Que ne devoit-on pas penser d'Alexandre , qui se plaignoit des victoires de son pere , croyant que sa gloire iroit si loin , qu'elle ne lui laisseroit pas le moyen d'étendre la sienne ; & de César qui , voyant la statue de ce héros , pleuroit en réfléchissant qu'il ne s'étoit pas encore fait un nom , à l'âge où celui-ci avoit déjà conquis toute l'Asie !

Les enfans sont avides de gloire beaucoup plutôt qu'on ne pense. Qu'on dirige bien ce mouvement , tout est fait. Ils sont sensibles à la louange & à l'estime , il faut donc les louer , il faut paroître quelquefois en faire cas. Que notre contenance , notre air , marquent une certaine considération lorsqu'on aura lieu d'en être content. Qu'en parlant à un tiers devant eux , mais sans affectation , on les loue d'une maniere détournée , en louant toute action , toute parole , tout sentiment noble , pareils à ceux qu'ils ont fait voir ; bientôt , leur jeune cœur épanoui par l'idée qu'ils ont bienfait , porté avidement vers le bien , n'aura besoin que d'un bon guide ; on sera assuré de leur faire faire tout le chemin qu'on voudra.

S'ils ont fait quelque chose qui choque les sentimens de la générosité , de la vraie grandeur d'ame , quelque chose de bas , qu'ils soient regardés au contraire froidement & avec mépris , & corrigés par la même voie dont on s'étoit servi pour leur donner des louanges. Si leurs parens & ceux qui les servent , les traitent de la sorte , sans changer de méthode , sans varier , j'ose assurer qu'ils deviendront bientôt sensibles à ce traitement ,

qui leur paroitra bien plus rude que les verges.

Je ne voudrois pas comme Locke , qu'à chaque fois que leurs parens feroient contens de leur petit mérite , on leur fit un présent de quelque chose qui leur fut agréable. Bientôt, ils pourroient le regarder comme un tribut ; & cela leur donneroit peut-être un penchant intéressé , contraire à la générosité , à la libéralité , dont la grandeur d'ame est la vraie source. Mais , je ne serois pas fâché qu'on leur fit de temps-en-temps quelque petit cadeau , pour leur marquer la satisfaction qu'on a de leur conduite ; mais comme une pure libéralité , & non comme un devoir.

Dès qu'un enfant raisonne , qu'il est capable de jugement , il faut être soigneux de le faire réfléchir sur les exemples qu'on lui apporte ; sur ceux qu'il a journellement sous les yeux ; & ne manquer jamais , s'il peut être témoin de quelque action de bonté , de grandeur , de générosité ; de la lui faire voir , de la lui faire remarquer , de lui en expliquer toutes les circonstances ; d'en paroître charmé , ému , attendri , & de lui en faire dire ce qu'il en pense.

Vous allez quelquefois à la campagne , prenez la précaution , en y menant votre élève

ve , de lui fournir la poche de quelques gâteaux , & d'empêcher qu'il ne les mange en chemin. Vous trouvez de ces familles tristes , défolées , ou par la maladie , ou par la misère , dont les membres de tous les individus qui les composent , languissans , abattus , portent l'empreinte de la douleur. Faites les voir à votre élève ; cherchez à l'attendrir , en lui faisant remarquer , ce qu'il auroit peut-être de la peine à faire tout seul ; ensuite , quand vous verrez son petit cœur bien ému , demandez-lui s'il ne faudroit pas les secourir.

Dites-lui que quelques misérables qu'ils soient , ils sont nos freres : ce mot là l'étonnera , sans doute , si c'est la première fois qu'il l'entend ; mais , pour le mieux graver dans son ame , après avoir piqué sa curiosité , vous différerez quelque temps à la satisfaire pour lui donner celui de réfléchir ; puis vous pourrez lui dire que Dieu , qui est le pere de tous les hommes , a voulu que dans la même famille il y en eut de pauvres & de riches , afin que ceux-ci eussent le plaisir de donner , & ceux - là , celui de reconnoître la bonté de leurs freres en recevant. Que les riches n'avoient donc leur bien , que pour en faire part aux pauvres ; & que ceux qui ne

donnoient pas étoient de mauvais freres ; qui, en déshérisant à Dieu , se privoient de la satisfaction d'être justes , & d'obliger ceux qui en ont besoin.

Je suis bien trompé si , après cela , votre élève ne vous propose pas ce que vous voulez qu'il fasse. De pauvres gens souffrent , vous dira-t-il d'abord , ne voulez vous pas leur donner quelque chose , puisqu'ils sont nos freres ? les plaignez-vous , pourrez-vous lui répondre ? oh ! sans doute vous dira-t-il : eh bien , je m'en vais leur donner , direz-vous , & il faut leur donner effectivement ; mais je ne satisfais que pour moi , je ne donne pas pour les autres ; mais vous , ne donnez-vous rien ? . . . : eh ! je n'ai rien pour leur donner ; quoi rien , . . . : absolument rien ? fouillez-vous : il sortira son gâteau , il vous regardera , & vous dira sans doute , je n'ai rien que mes gâteaux , les leur donnerai-je ? c'est bien peu de chose , direz - vous , mais une autrefois vous en donnerez davantage , si vous en avez ; je m'en vais prier ces pauvres gens de l'accepter , ils le prendront.

Je suis sûr que dans cette circonstance , celui à qui le gâteau aura fait le plus de plaisir , ne sera pas celui qui l'aura reçu : ce sera

sans doute votre élève , enchanté de se trouver généreux. Mais , je me trompe , ce sera vous qui commencerez à sentir au fond du cœur , cette douce satisfaction de voir ainsi fructifier vos soins & vos exemples , en vous convainquant , par ces premières lueurs de bonté , que votre élève aura le cœur grand ; présage certain d'un grand homme , d'un excellent citoyen , & véritable but où toute bonne éducation doit aspirer.

Les promenades , les jeux , les plaisirs , les conversations , les visites , les compagnies , peuvent devenir de même un vaste champ , où le maître peut donner à son élève les moyens de faire une ample moisson d'idées justes , d'instructions & de sentimens , que celui-ci s'empressera d'autant plus de recueillir , qu'il ne croira presque les devoir qu'à lui-même.

Mais , ne faites jamais parade de préceptes sûrs & arides , trouvez toujours le moyen , en l'instruisant , d'émouvoir son cœur , & de tourner au bien ses desirs & ses passions ; intéressez sa sensibilité , sa bonté , sa générosité par la compassion ; sachez même exciter ses larmes , heureuses marques d'un précieux naturel : faites-lui remarquer les efforts du devoir

& de la vertu sur le penchant, sur l'inclination; enflammez-le du desir de faire des efforts aussi louables, s'il se trouve jamais dans l'occasion; & que son cœur ne respire, enfin, que ce qui est véritablement solide, digne de l'estime de tous les honnêtes gens.

Apprenez-lui en même-temps que la véritable grandeur d'ame ne consiste pas pourtant à négliger ses intérêts, & qu'elle ne les perd pas de vue, en s'occupant de celui des autres. Elle mené au bonheur, en nous faisant toujours prendre le véritable chemin qui peut y conduire, c'est-à-dire, en ne nous attachant qu'aux biens réels.

Elle préfère à une vie que les malheurs empoisonnent, que les opprobres humilient, ou que les regrets consomment, une vie douce, exempte de douleur & de chagrins, accompagnée de plaisirs innocens quoiqu'agréables. Mais, si nous sommes nécessités d'opter, entre une action généreuse qui nous ruine, ou nous expose à périr, & une autre qui peut nous enrichir, ou nous élever au delà de nos espérances, en flétrissant notre vertu; quelqu'avantage qui puisse en résulter, l'option est bientôt faite. Elle aime le repos, la vie & ses plaisirs ;

firs ; mais, qu'est-ce que tout cela pour paroître à ses yeux digne d'être mis en parallèle avec la vertu ; elle seule lui semble d'un prix inestimable , dont rien ne sauroit compenser la perte ou la privation.

La véritable grandeur d'ame n'est pas seulement contemplative & sensible , elle fait que ses sentimens ne doivent pas être inutiles ; l'activité de notre esprit , la structure de nos organes , leur vigueur , leur mobilité , nos besoins toujours renaissans , la persuadent que la main de qui nous les tenons , ne nous les a donnés que pour agir , que pour être exercés. Ainsi , elle est ennemi de l'indolence , de la mollesse ; sommeil fatigant de l'ame , qui la conduit enfin dans une léthargie , également dangereuse pour elle & pour le corps.

Elle excite au travail , elle l'aime , elle en fait une habitude , non-seulement parce qu'il contribue à la santé , & qu'un exercice modéré affermit le tempérament ; mais encore , parce qu'elle n'ignore pas que le corps est formé exprès pour cette habitude , & que membres de la société , dont les secours nous sont nécessaires , nous lui devons un tribut de travail , & la servir avec zèle pour les mériter. Enfin , elle se fait toujours un point d'hon-

neur d'exceller dans la profession que nous aurons préférée , & tend toujours à l'avantage de se rendre utile à sa patrie , par tous les moyens que son affection fait lui suggérer.

Figurez-vous un moment le cœur d'un jeune homme , embelli d'une vertu si excellente , & pensez après si l'heureux pere dont il est le fils, ne doit pas se flatter avec justice, d'avoir donné un citoyen à l'Etat ? Vous sentez une certaine reconnoissance pour des soins si bien employés , & vous croyez , sans doute , le présent qu'il a fait à sa patrie , d'autant plus estimable , qu'ayant un excellent fond de bonté , ce jeune homme pensera , qu'il ne lui suffit pas d'être sensible , mais qu'il doit , sur-tout , être agissant.

Son noble orgueil l'excitera sans cesse , à surpasser les autres par le bien qu'il peut faire ; mais ce ne sera point par un motif d'envie , puisqu'il est si bas ; ni par ambition , puisqu'elle est fausse : loin de s'attrister du mérite d'autrui , excité par l'amour du devoir & par l'honneur , il s'en servira pour tendre à la perfection avec plus d'empressement.

C'est ainsi qu'avec les deux aiguillons de l'honneur & de la honte , on peut préserver un jeune homme de tous les vices , & le

faire marcher à grands pas , dans la carrière où l'on a vu briller les grands hommes , qui ont servi à la gloire de leur pays. La honte d'un côté , l'approbation de l'autre , vous dispenseront d'employer les deux mobiles de l'éducation ordinaire ; elles vous tiendront lieu de récompenses & de châtimens , qui ne servent presque toujours qu'à abrutir l'esprit des enfans , à augmenter leur vanité , ou à les rendre sensuels & volontaires.

N'est-il pas des esprits, me dit alors la Comtesse , sur qui l'émulation ni la honte ne peuvent rien ? des esprits nonchalans , froids , que rien ne touche , que rien ne remue ? D'autres qui sont acariâtres , toujours d'un avis contraire à celui des autres ? Je suis bien trompée si des enfans d'un tel caractère , se trouveront bien excités ou retenus , par les deux moyens que vous proposez. Je crois qu'il est nécessaire d'en employer d'autres , qui puissent faire plus d'effet sur ces esprits lourds ou discordans.

Il se pourroit bien , . . . , Madame , que les moyens que je propose fussent inutiles ; mais je voudrois toujours qu'on en fit l'essai , pendant même assez long - temps , sur-tout sur ces caractères mornes & taciturnes , où

l'ame paroît ensevelie dans un flêgme qui ne lui permet pas d'agir. Les coups , les cris , les menaces , bien loin de les faire sortir de cet engourdissement où ils croupissent , ne font que les y enfoncer de plus en plus.

Il faut les épanouir par la joie , les imiter par les jeux , les reveiller par l'idée du plaisir , trouver ce qui les réjouit davantage , puis-
qu'il faut les pousser au lieu de les retenir ; ils sont peut-être plus sensibles aux douces manières , plus susceptibles de louanges , plus capables d'être excités par l'honneur que vous ne le croyez. L'émulation pourroit donc faire quelque effet sur leur ame.

Pour les acariâtres , ils ne le sont ordinairement , que parce qu'on les a rendus tels. Si l'on avoit eu soin de bonne heure de prévenir & de combattre ce défaut , on ne se trouveroit pas ensuite dans la nécessité de les en corriger ; mais , de quelque manière qu'ils le soient , s'ils sont fermes dans cette habitude , s'ils y joignent l'opiniâtreté , après leur avoir d'abord parlé avec douceur , après avoir mis en usage les moyens détournés propres à les ramener , s'ils refusent , on ne doit pas balancer , il faut les battre ; & c'est là comme je vous ai déjà dit , la seule occa-

sion avec le mensonge , où je permettrois que l'on employa les coups.

Ainsi , qu'un pere , en suivant ma méthode , se serve dans tous autres cas d'autre expédient que celui des verges , qu'il ne les emploie sur-tout jamais , lorsqu'il est question de leur inculquer des préceptes & des maximes , & pour leur faire apprendre ce que l'on croira nécessaire à leur orner l'esprit ; car , au lieu de parvenir par là à ce que l'on souhaite , on ne fait gueres que leur donner de l'horreur pour tout ce qui concerne leur instruction ; ce qui ne peut opérer que de très - mauvais effets , dont le moindre est qu'ils demeurent ignorans volontaires toute leur vie.

Eh ! de quels autres châtimens pourriez-vous vous servir , me dit le Chevalier , pour moi je n'en vois gueres d'autres , qu'ils ne me paroissent insuffisans ?

Il en est néanmoins de tant de sortes , qu'un pere habile ne seroit pas embarrassé d'en trouver de propres au caractère de leur élève ; tantôt , on les prive d'une promenade , d'une partie de plaisir dont ils avoient long-temps flatté leur imagination : on attache autant que l'on peut à cette privation de plaisir une idée de honte , pour qu'elle puisse faire sur

eux une impression plus vive & plus durable : ont-ils accoutumé de manger à la table de la famille , on les fait manger séparément , quoique toujours sous la vue du Mentor , chacun leur en témoigne de la froideur.

Sont-ils coupables enfin de quelque faute un peu grave, on les enferme dans un endroit peu vaste & obscur , où il n'y a rien à casser , en leur faisant entendre que la prison est faite pour ceux qui se comportent comme ils ont fait : bientôt , ils s'y abandonneront sans doute aux pleurs & aux cris , ils appelleront à haute voix ceux qui peuvent être à portée de les entendre ou qui passeront près de là ; mais il faut que prévenus ils leur disent d'abord , qu'ils ont bien mérité d'être enfermés , & qu'ils se retirent : vient enfin quelqu'un , après plusieurs heures de captivité capables de leur en laisser le souvenir , qui les voyant bien fâchés de ce qu'ils ont fait , leur insinue de proposer quelque convention , au moyen de laquelle leur liberté puisse leur être rendue ; fort ennuyés d'avoir été enfermés si long-temps , ils donneront volontiers dans cette idée , ils feront prier leur pere , leur gouverneur , de venir les voir ; on viendra : les prisonniers proposeront de ne plus tomber

dans la même faute. Il faut alors leur ouvrir sans balancer , recevoir ingénument leur promesse , & paroître s'en rapporter à leur parole.

C'est une très-bonne résolution , pourroit-on leur dire , je suis bien-aise , par rapport à vous , que vous l'avez prise ; que n'avez-vous eu plutôt cette bonne pensée , vous vous seriez épargné la mortification que vous avez reçue ? Là dessus , on peut les embrasser avec une expression de joie ; en témoignant de même avoir beaucoup de confiance sur cet accord , qu'on leur fera regarder comme sacré & inviolable : par là , vous les ramènerez sans peine de leurs premiers égaremens , & ce procédé simple , leur fera prendre une forte idée de l'obligation à laquelle ils sont engagés , & de la foi de vos promesses.

Je ne dois pas omettre ici , que tous les châtimens dont un pere , un précepteur punira son élève , ne sauroient trop se ressentir du sang froid & de l'esprit de modération qui doivent paroître dans celui qui les ordonne. Si la colere les dicte , si l'emportement s'y fait voir , ce ne sera plus un remede salutaire qui pourroit le guérir , ce sera un poison versé sur son mal , qui en augmentera l'acti-

tivité & le danger , & le rendra peut-être incurable.

Toute la différence qu'un enfant doit remarquer alors sur le visage de son pere , c'est qu'au lieu de cette douceur ouverte , qui lui témoignoit la satisfaction qu'on avoit de sa conduite , lorsqu'il se comportoit bien , il n'y doit voir que de la tristesse , expression des sentimens que ses fautes doivent faire naître dans le cœur de ses parens ; si l'on continue de même quelques jours à son égard , ce sera pour lui , s'il a du naturel , le plus rude supplice , & le châtiment le plus capable de l'affliger.

Combien n'est pas blâmable la méthode de ces précepteurs insensés , de ces meres aveugles , qui , par les châtimens & les récompenses qu'ils promettent à leurs fils , à leurs élèves , livrent sans attention leurs jeunes cœurs , aux fantaisies de l'opinion , au goût du luxe & de la vanité. Sont-ils mécontents d'un enfant : si vous ne savez mieux une autre fois votre leçon , si vous n'êtes plus sage à l'avenir , si vous ne conservez mieux vos habits , on vous en donnera de pareils à ceux des polissons , on vous tirera les vôtres.

Sont-ils , au contraire , satisfaits de leur

conduite , on leur promet des parures pour récompense , on veut leur donner de plus beaux habits , on leur fait choisir des étoffes plus riches ou plus brillantes : ensuite , parés de tout cela , on les admire ; n'est-ce pas leur donner une idée essentielle de ces parures , qui doivent paroître si futiles à un homme qui pense juste ? n'est-ce pas là leur donner une véritable leçon de vanité , & leur dire tacitement , souvenez - vous que les beaux habits sont le vrai mérite de l'homme ? Qu'on s'étonne après cela , si la plupart des jeunes gens sont si vains , si ridicules , s'ils estiment les autres par l'endroit où ils pensent que l'homme doit être prisé.

Je ne saurois trop dire , & je le répète , qu'on ne devrait battre les enfans que dans les deux cas que j'ai prescrits ; par - tout ailleurs , la douceur ou l'adresse doivent être mis en usage pour les conduire. Les châtimens serviles , n'arrêtent que pour un moment la volonté déréglée de l'enfant , lui font haïr celui qui le frappe , & lui donnent un dégoût invincible pour tout ce qu'on veut lui faire faire par ce moyen. Les coups ne sont ordinairement que des fots , des ames basses & rampantes , presque toujours inca-

pables de se comporter virilement , après avoir perdu toute leur industrie & leur vivacité.

Aussi , ce traitement m'a-t-il paru toujours contraire aux desseins d'un pere sage , qui cherchant à faire pratiquer à ses enfans les devoirs de citoyen & d'honnête homme , doit sur-tout les y porter par choix & par inclination. Il doit donc être extrêmement sobre à se servir de ce remede , qui pouvant être mauvais , employé pour de bonnes raisons , causera les accidens les plus fâcheux , dès qu'il le sera mal-à-propos.

Je puis assurer que dans ce cas , les châtimens gâtent absolument un enfant , lui donnent un mauvais caractère ; car , au lieu de faire sur son ame l'impression qu'on en attend , au lieu de domter sa volonté , ils ne servent qu'à le rendre moins sensible une autrefois. Il s'accoutume à souffrir , à sucer l'orgueil de l'opiniâtreté ; il envisage une certaine gloire à résister aux réprimandes dont on l'accable , aux coups dont on le frappe si souvent. Son obstination qui lui paroît juste , puisqu'il ne voit point de raison d'être châtié , le rend inébranlable , il devient en quelque sorte le vainqueur de ses maîtres ; & ce pre-

mier avantage , suffit pour le porter à tout disputer dans la suite.

Qu'un pere soit assez aveugle , pour châtier un enfant dans la seule vue de satisfaire sa colere , il peut compter qu'il jette des semences de ressentiment & de dépit dans le cœur de son fils , qui le feront lutter autant qu'il pourra contre l'autorité qui l'opprime. Et que voulez-vous qu'un pauvre enfant pense de ces châtimens ? Quels sentimens croyez-vous qu'ils doivent faire naître dans son ame , s'il les voit toujours prêts à tomber sur lui , sans connoître le moyen de les éviter ; s'il est puni avec la même rigueur , pour des manquemens de peu d'importance , que pour une obstination résolue , ou quelque faute grave commise volontairement. Il ne fait plus juger de la conduite qu'on lui demande , comme un cheval à qui on a gâté la bouche & qu'on a accoutumé à l'éperon à force de le piquer , il ne fait plus être guidé , il devient insensible , revêche , opiniâtre ; persuadé que le caprice seul , règle les corrections qu'on lui fait.

Loin de chercher les occasions de punir son élève , un maître doit les éviter tout autant qu'il pourra. Combien de petites irrè-

gularités , de fautes peu essentielles ne commet pas un jeune enfant , pour lesquelles il ne faut qu'une douce réprimande ou des avis légers ? Combien en est-il qu'il ne faut seulement pas faire semblant d'appercevoir ? Peut-on attendre d'un jeune enfant , la même application & la même prudence que d'un homme fait ? Dès qu'un enfant ne pèche ni par obstination , ni par mauvaise volonté , les châtimens sont inutiles.

L'étourderie , la négligence , vrai caractère des enfans , leurs occasionent tous les jours mille petits manquemens ; n'est-ce pas une pitié de s'armer alors de sévérité ? Quand on s'appercevrait même que leurs fautes viennent du tempérament , puisqu'ils sont fragiles plutôt qu'obstinés , ne devrait-on pas mettre en usage tous les moyens de douceur pour les ramener ? gardez-vous de les battre , quand ils feroient quelques rechûtes. Eh ! comment voudrions - nous qu'ils ne fussent pas foibles , puisque nous le sommes tant ? Nous saurons pardonner sans peine , si nous pouvons nous souvenir que nous avons été jeunes ; un procédé plein d'affection , leur fera insensiblement remarquer leurs fautes , & les pères en retireront ce double profit ,

que leurs fils , en se corrigeant , les en aimeraient davantage.

La douceur & l'adresse , je le vois , me dit le Chevalier , sont les deux grands mobiles dont vous voulez vous servir en tout occasion , pour faire agir les enfans & pour les conduire : vous ne devez donc pas oublier les récompenses , qui excitent si particulièrement l'émulation !

Les récompenses sont sans doute nécessaires , . . . , mais , de même que les châtimens , on doit savoir les choisir , les employer sobrement & à propos ; il faut qu'elles soient rares , pour faire quelque effet ; qu'on ne les emploie que pour des actions grandes , que pour porter à l'amour des choses essentielles , au bonheur de l'homme ; enfin , les récompenses doivent servir à ennoblir l'ame , au lieu d'irriter les passions.

Proposer des récompenses à un enfant , pour lui faire apprendre sa leçon , à danser , à dessiner , &c. proposer pour récompenses des choses propres à exciter , à nourrir leur penchant pour le plaisir , le luxe , la sensualité ; comme de l'argent , des sucreries , des habits riches ou d'un goût recherché ; c'est en même temps donner une idée d'excellen-

ce , & aux choses qu'on leur offre pour prix , & aux objets pour lesquels on les donne ; c'est renverser l'ordre de l'éducation , en leur inspirant des sentimens que l'on devroit prévenir & corriger. N'est-il pas naturel , qu'ils desirent ensuite ardemment ces choses , dans la jouissance desquelles on les aura accoutumés à mettre leur gloire & leur bonheur ?

On doit récompenser un enfant pour le rendre plus sage , plus vertueux , lorsqu'il a fait quelque action généreuse & louable , dont on veut graver dans son cœur le souvenir , & le lui faire aimer. Mais , ses plus grandes récompenses , celles qui doivent lui causer plus de joie , c'est la satisfaction qu'il trouvera dans les yeux de ses parens , & l'estime de ceux qui le connoissent. On peut néanmoins , indépendamment des témoignages d'amitié qu'on lui donnera dans ces occasions , lui accorder quelques distinctions , lui faire de petits présens , qui flattent agréablement son cœur sans le corrompre ; c'est , tantôt une promenade , une partie de campagne , un livre , une image , &c. en prenant toujours la précaution de se comporter de manière , que ces marques de bienveillance & d'appro-

bation, excitent de plus en plus l'honneur dans son jeune cœur, sans jamais y faire naître l'intérêt.

Les Romains, justes appréciateurs de la valeur & du mérite, s'il y en a jamais eu dans le monde, qui savoient si bien leur donner les moyens de paroître & les employer utilement, étoient très-attentifs à les récompenser; mais, ils le faisoient de telle sorte, qu'en augmentant la réputation de ceux sur qui tomboient les récompenses, en flattant leur grand cœur par l'honneur de ces distinctions, ils les illustroient seulement. C'étoit souvent une simple couronne, faite de feuilles de chêne, quelquefois de la première herbe, que le hasard offroit. C'étoit des ovations, des triomphes, des statues, marques plus glorieuses que lucratives, mais qui touchoient plus sensiblement ces grandes âmes, par l'approbation de leurs concitoyens, qu'elles sembloient leur concilier, que les plus riches préfens qu'on eût sçû leur faire.

C'est sur ce modèle qu'on doit leur accorder des récompenses, qui excitent, qui piquent leur émulation, qui servent à élever leurs desirs au dessus des objets qui flattent les passions des autres hommes; mais, il faut

sur-tout faire en sorte , que , comme Epaminondas , le plus grand prix , le plus grand contentement qu'ils puissent retirer de leurs actions, soit la certitude du plaisir qu'elles causeront à leurs parens , & que les réprimandes & les louanges qu'ils en recevront , les trouvent toujours également reconnoissans & sensibles.

Voilà qui est bien beau , me dit le Chevalier , en riant , il n'y a rien là qui me paroisse difficile que la façon. Mais , comment entendez-vous leur donner cette sensibilité , si dans le même-temps que vous exigez d'eux tant de choses , vous ne leur laissez pas entrevoir un intérêt palpable de s'en acquitter ?

Ce que je leur demande , n'est point aussi difficile qui vous le semble , , & pour des enfans élevés suivant ma méthode , les récompenses que je veux mettre en usage , seront bien d'un autre prix , que celles qu'on emploie d'ordinaire , & dont , sans doute , vous entendez parler.

Si vous voulez vous souvenir , que bien loin de prétendre qu'on les accable de préceptes , qu'on leur fasse un devoir indispensable de tout ce qu'ils doivent savoir ; je demande que ces mots ne sonnent à leurs oreil-

lès que le plus rarement qu'il se pourra ; qu'au lieu de dire faites cela , on le leur fasse faire doucement , sans qu'on paroisse , s'il est possible , ni le leur commander , ni les y contraindre. Vous adopterez , je pense , mon sentiment sans restriction.

A tout ce que je vous ai dit , de l'attention avec laquelle on doit conduire les enfans , je dois encore ajouter , qu'il ne faut pas toujours employer le raisonnement , pour les porter à faire les choses qui leur semblent difficiles , & pour lesquelles ils sentent de la répugnance , ou lorsqu'on veut leur faire approuver ce qui leur déplaît ; car , faire toujours paroître indiscrettement la raison dans les choses désagréables , c'est les en dégoûter ; c'est la décréditer souvent dans de jeunes esprits qui ne la connoissent pas.

Un pere , un gouverneur habile , instruits de la portée d'esprit & du caractère de leur élève , se garderont bien de produire la raison sans ménagement & à tous propos : où ils appercevront qu'ils choquent de front son sentiment , ils biaiseront sans qu'il s'en apperçoive & qu'il s'en doute , pour l'amener à leur goût , ils feront semblant d'embrasser le sien ; & bien loin de l'accabler de rai-

sonnemens, ils trouveront l'art, à la maniere de Socrate, de le faire raisonner lui-même; de maniere, qu'il semblera que l'élève instruit le maître, tandis pourtant que celui-ci le conduira pas ce chemin détourné, par-tout où il voudra.

Ne me demandez pas sur chaque occasion qui se présentera, des regles particulieres, il seroit inutile qu'un maître prétendit me suivre, s'il ne m'entendoit pas, & je ne diffère-rois gueres de lui, si, pour me faire entendre plus clairement, je descendois dans un détail plus minutieux: mais il doit toujours se souvenir de ces deux regles: que pour faire entrer quelque chose dans l'esprit d'un enfant, il faut intéresser son goût, lui faire desirer, & que dès le moment même qu'on le contraint à faire quoique ce soit, il prend un sentiment d'aversion pour ce qu'il n'a plus la liberté de choisir.

Qu'un pere sage fonde là dessus sa dialectique, car de ces deux principes, couleront naturellement toutes les regles qu'il doit mettre en œuvre pour enseigner ses enfans; il n'a, pour réussir, qu'à intervertir l'ordre de l'éducation ordinaire, & tout est trouvé; les conduire de telle sorte, que ce qu'il vou-

dra qu'ils apprennent paroître toujours avoir été choisi par eux-mêmes ; savoir de loin irriter leurs desirs & leur curiosité pour ces objets , les leur faire espérer comme des récompenses , sans jamais les en rassasier. Il faut , si je puis m'exprimer ainsi , qu'il leur en laisse toujours l'appetit.

Il doit encore apprendre par-là , comment il pourra les dégoûter de quelque chose. Le dégoût vient de la satiété ; il n'aura donc qu'à leur rendre désagréable ce dont il les veut détourner , en les obligeant souvent de le faire jusqu'à l'ennui.

Voilà , dis-je , quelles sont les réflexions que j'ai faites sur la manière de former le cœur de la jeunesse. Je ne finirois pas sur une matière aussi intéressante & aussi féconde , si je voulois m'étendre sur tout ce qu'on peut dire de bon. Je me contente d'indiquer le chemin , persuadé que ceux qui ont pensé avec moi ce que vous venez d'entendre , n'ont pas besoin d'être conduits plus loin.

La séance d'aujourd'hui doit vous paroître longue ; il est temps , je pense , de la finir. La première fois que nous reprendrons cette conversation , nous examinerons ce qu'il est nécessaire d'apprendre à un jeune homme ,

soit pour donner au corps toute la grace convenable , soit pour l'ornement de l'esprit. Nous avons parcouru les sentimens qu'on doit lui inspirer ; nous verrons quelles sont les connoissances qu'il doit avoir. Comme c'est la partie la moins essentielle , je crois qu'elle nous retiendra moins.

Eh bien ! me dit la Comtesse , s'il fait beau demain , nous saurons tout ce que vous voudrez bien nous en dire à la forêt , où nous pourrons tout à notre aise , braver l'ardeur brûlante du soleil en vous écoutant. Prenez là dessus vos précautions les uns & les autres , je vous y invite. Chacun , par un signe d'approbation , parut être de son sentiment & consentir à ce rendez-vous agréable.



IV.^{me} J O U R N É E.

De la Culture de l'esprit.

LE temps sembloit favoriser notre dessein , il se remit au beau ; le lendemain fut une des plus belles journées de la saison. Pour prévenir le grand chaud , nous nous rendîmes au lieu du rendez-vous plutôt que nous n'eussions fait, c'est-à-dire , d'assez bonne heure.

Le Chevalier, qui n'étoit gueres accoutumé à l'air & aux objets de la campagne, se voyant dans la forêt , admiroit cette secrète horreur qu'on éprouve en y entrant , le frais de ces ombrages qui faisoient un couvert impénétrable aux rayons du soleil , le profond silence qui regne dans cette sombre & vaste solitude, & le recueillement qu'il occasionne toujours. Il se plaisoit à faire répéter les échos retentissans de ce lieu , & à parcourir quelqu'unes des routes qui la traversent.

Après que , comme lui , nous eûmes un peu satisfait notre curiosité & fait quelques tours de promenade , nous choisîmes , pour

nous entretenir, un endroit sur le bord de la forêt. Là, nous nous assimes sur la mousse au pied d'un Hêtre, profitant en même temps de la vue d'un paysage agréable & varié qui étoit devant nous, de l'ombre de cette forêt profonde que nous avions à dos, & des zéphirs qui la traversoient.

A peine fûmes nous assis, que le Chevalier prenant la parole & s'adressant à moi : pardonnez-moi, Monsieur, dit-il, si je vous prévien sur ce que vous voulez bien continuer de nous apprendre, mais permettez que je vous demande, pourquoi vous appelliez hier le savoir, la partie la moins nécessaire dans l'éducation d'un jeune homme ; le savoir passant dans l'esprit de presque tout le monde, pour le point essentiel, pour ne pas dire le seul, dont on fait une affaire aux enfans ; l'éducation, dans l'idée commune, n'étant autre chose que les lumières dont on leur orne l'esprit.

C'est que j'estime bien plus, , un homme vertueux, qui sait habilement & prudemment conduire les affaires de la vie ; c'est que je crois un homme agissant & laborieux bien plus utile à la société, qu'un homme simplement savant. Ce n'est pas en

cela seul , que je m'écarte de la route que l'on suit dans l'éducation ordinaire , mais je suis celle que me montre la raison & la nature , & celle-là me suffit.

N'allez pas induire de là , que je méprise les savans & la science ; quoique je sois un homme simple , peu occupé d'idées scientifiques , je fais la considération que l'on doit au savoir ; je n'ignore pas , qu'il contribue à la perfection d'un homme , qui possède d'ailleurs toutes les qualités qui lui sont essentielles , mais je fais aussi que c'est la moindre de celles qu'il peut acquérir , & qu'un savant oisif & sans vertu , est de toutes les pertes , la plus dangereuse pour la société.

Je veux donc que cette qualité s'allie aux autres , qu'elle ne marche jamais seule. Je me garderois bien d'imiter ces parens , qui voulant procurer à leurs enfans , l'idiôme d'une ou de deux langues hors d'usage , & communément peu essentielles , s'embarassent peu qu'ils perdent dans cette étude , les huit ou dix plus belles années de leur vie , qu'ils se remplissent l'esprit de préjugés , le cœur de passions , & ne sont pas touchés de voir la plupart de ceux qui sortent des écoles souvent plus fots , & du moins toujours plus ridicu-

les ou plus dépravés qu'ils n'étoient lorsqu'ils y font entrés.

Pour moi , qui me suis toujours fait une loi de penser , que le cœur étoit le principal de l'homme ; qu'il vaut mieux être honnête homme que savant ; briller par la vertu que par la science , & que le savoir ne compense pas la perte des mœurs ; je conseillerois toujours à un pere , de mettre tous ses soins préférablement pour élever ses enfans , à ce qui leur est plus nécessaire & plus louable ; le savoir pouvant absolument s'acquérir quand on a le cœur bienfait ; mais , toutes les équations d'algèbre , tous les problèmes de géométrie , tous les systèmes des philosophes , n'étant jamais capables , sans la vertu , de rendre un homme ni meilleur , ni plus heureux.

Mais , il est du moins nécessaire selon vous , me dit le Chevalier , pour perfectionner un jeune homme , de lui orner l'esprit , & dès ce moment , le savoir n'est pas seulement louable , il est essentiel à l'éducation.

Je n'ai garde d'en disconvenir , . . . , puisque j'en fais une partie des choses nécessaires qu'un homme doit posséder. Je fais cependant une distinction dans le savoir ; ici , comme en toute autre chose , la prudence doit

nous

nous faire discerner ce qui convient à notre élève ; il est des connoissances indifférentes ; il en est de superflues ; il en est de dangereuses. Ce n'est point là du tout ce que je veux qu'il apprenne ; il faut que sa science soit utile, honnête & nécessaire ; la science ne devant pas être recherchée pour elle-même , mais seulement comme un moyen propre à acquérir quelque chose de plus excellent.

Je souhaiterois donc que les lumieres qu'on s'empresse de donner à un jeune homme , loin de pouvoir offusquer ou troubler sa raison , ne servissent au contraire qu'à le faire marcher avec plus de prudence , qu'elles devinssent pour lui un moyen plus assuré de servir la société & sa patrie , & que d'accord avec sa vertu , sa science , même dans les choses d'agrément , elles eussent une heureuse influence sur les mœurs.

Chaque caractère semble avoir un goût particulier ; les esprits profonds aiment les choses abstraites , les sciences de méditation ; les esprits simples , aisés , demandent celles qui présentent de la facilité , de l'ordre , tandis que ceux qui sont vifs & légers , laissant les entraves des combinaisons où ils ne font que

s'embarrasser & s'affoiblir , se plaisent à celles que l'imagination fait valoir.

Ces sciences , propres à ces différens caractères , n'excluent pas néanmoins la connoissance des autres sciences : un homme , s'il étoit possible , ne devroit être ignorant de rien ; mais , comme l'esprit de l'homme est borné , que chaque science est immense dans sa carrière , il s'ensuit qu'on doit donner toute son application à celle qui lui convient le mieux , afin de se la rendre familière , & d'y exceller ; les autres ne devant lui servir , pour ainsi dire , que de délassement.

Le caractère , le goût de l'enfant , détermineront dans la suite un père , un gouverneur , à le tourner vers celle qui lui est la plus convenable. En attendant , je ne dois jamais perdre de vue , que l'éducation dont nous parlons , ayant pour objet tous les membres de l'Etat , & tendant à former des hommes propres à toutes les conditions , je dois d'abord parler de ce qui peut être propre à toutes , de ce qui leur convient. Commençons donc par là.

Dès qu'un enfant s'énonce sans peine , qu'il parle intelligiblement , il faut commencer à lui apprendre à lire. Je suis ici du sentiment

de Locke , mais je ne le fais pas de même sur les moyens dont il prétendoit que l'on se servit pour y parvenir. Il veut qu'on leur fasse connoître les lettres avec des dez ; l'auteur d'Emile , qui l'a repris , a imaginé de faire déchiffrer des billets d'invitation qu'on écriroit à son élève ; presque tous les instituteurs ont senti le défaut de la méthode ordinaire , d'apprendre à l'enfant par devoir , ils ont voulu que le plaisir ou la curiosité fussent leur premier maître. Dans ce dessein , les uns ont inventé le bureau typographique ; les autres , des tableaux où l'on peint toutes les lettres ; plusieurs , ont prétendu les leur apprendre par des jeux. Toutes ces méthodes peuvent être bonnes à certains égards : cependant , comme elles demandent toutes des apprêts embarrassans , ou qu'elles ne mènent pas au but aussi vite que je le desire , elles ne seront pas la mienne. La vulgaire me déplaît néanmoins autant qu'à eux , mais en voilà , ce me semble , une plus simple , & que par là j'adopte plus volontiers.

Pour faire apprendre ce que l'on veut à un enfant , je l'ai déjà dit , il s'agit de piquer sa curiosité & d'exciter ses desirs : mais comment en venir à bout ? rien de plus facile.

On montre à un enfant , las de ses jeux & de ses divertissemens , car il ne faut pas prendre le moment où il s'y livre : on lui montre , dis-je , un de ces livres de planches assemblées qui représentent des hommes , des animaux , des poissons , des oiseaux , & d'autres objets , dont le nom est écrit au bas en grosses lettres en latin & en françois , comme j'en ai vu : (on fait que les images , les gravures , ont eu droit de tout temps de plaire aux enfans) dès que vous lui en présenterez , vous devez être sûr de fixer son attention & sa curiosité.

Il voit différentes figures qui le charment , qui le réjouissent : la première idée qui lui vient là dessus , c'est de savoir ce que c'est , & la première demande est toujours conforme ; un maître ne s'empressera pas d'abord de répondre à ses questions , on répondra de façon à piquer encore davantage sa curiosité.

Je pense que vous auriez bien du plaisir de connoître ce poisson , cet oiseau , & celui-ci & celui-là.... Comment les appelez-vous ? Son nom est là dessous . . . je voudrais bien l'apprendre. Est - il bien vrai que vous vouliez l'apprendre ? . . . oui , je vous assure.

Eh bien cela ne fera pas bien difficile : approchez-vous : il s'approche plein d'une curieuse émulation.

Alors, le maître lui montre les lettres , les lui fait répéter , les lui fait joindre , dit le nom de l'animal doucement : l'élève le répète ; le maître redit encore le même mot après son élève pour l'en faire souvenir , lui en attribue l'invention , comme si celui-ci l'avoit effectivement trouvé , applaudit à sa facilité & à son adresse. L'élève se persuadant ce qu'on lui dit , ne se sent pas de joie , cela l'anime davantage , & lui donne une plus grande envie de recommencer : on fait ainsi l'expérience sur deux ou trois figures ; mais , comme les noms sont différens , & que l'attention de l'enfant trop partagée sur diverses figures , ne lui laisseroit plus aucune impression certaine de ce qu'il auroit vu : le maître adroit , ferme le livre. Les livres ne sont pas faits pour les enfans , lui-dira-il , cependant , comme je vous aime , je pourrai vous permettre de voir celui-ci quelquefois , pour que vous m'appreniez le nom des choses que vous y avez vues.

Je gagerois , après cela , que cet enfant brûlera du desir de revoir le livre , & de

pouvoir faire connoître à son maître quelque autre nom. Il regardera comme une grâce particulière, le privilege de pouvoir s'y occuper ; il en fera ses plus cheres délices.

Voit-on qu'il s'occupe trop de la figure, on se gardera bien de lui défendre de la considérer, pour l'attacher aux lettres de son nom ; mais le maître l'en tirera adroitement, en feignant d'avoir oublié les lettres qui le composent. Je ne me souviens plus de ce nom que vous m'aviez appris, lui dira-t-il, comment appelez-vous cet A ? A, redira l'enfant ingénu, & tout joyeux de ce qu'il croira savoir. Le maître répétera encore après lui ; mais, ajoutera-t-il, je pourrois peut-être l'oublier encore, montrez m'en quelque autre, qui soit fait & qui s'appelle de même. En parlant ainsi, il le lui montrera, sans faire le moindre semblant d'en avoir l'intention. Plus il fera l'ignorant, plus il est indubitable que l'enfant se fera une gloire & un plaisir de l'instruire. Par ce moyen simple & facile, l'enfant apprendra, non-seulement les lettres de l'alphabet, mais encore à lire d'une maniere très-prompte, & sans qu'il puisse jamais s'appercevoir qu'on a eu ce dessein.

Voilà qui me paroît très-bien imaginé, me

dit le Chevalier , l'invention , je pense , en est nouvelle ; mais comment faire quand vous passerez de ce livre figuré , à ceux qui ne le sont pas ? quand le signe ne sera plus accompagné du plaisir que produit sur l'ame des enfans la chose signifiée , il s'en dégoûtera au premier abord.

Je crois avec vous , . . . , que si l'on présente en même temps , aux enfans , un autre livre sans précaution , la vue ne leur en seroit certainement pas aussi agréable , que de celui que je propose : aussi , toute mon intention n'est pas qu'on leur en montre d'autres , qu'ils ne sachent parfaitement lire avec le premier.

En leur montrant le livre figuré , on peut se préparer les moyens assurés de leur faire voir les autres livres dans leur temps , avec plus d'impatience encore qu'ils n'en témoignent pour le premier. Qu'on leur dise , par exemple , qu'ils nous parlent , qu'ils nous racontent les plus belles choses du monde , mais qu'il n'est pas permis à leur âge de les entendre ; que ce n'est qu'à proportion que les enfans grandissent , que les parens veulent bien quelquefois , par grace , leur laisser le plaisir d'apprendre , quelques parties de ce

que les livres peuvent nous faire savoir. On tiendra de la sorte , ou par de semblables stratagèmes, leur curiosité & leur esprit, toujours alertes & en haleine. Ils dévoreront par avance dans leur idée , tout ce que les livres doivent leur dire de beau.

Je ne saurois assez louer votre méthode ; me dit la Comtesse , elle est facile & amusante ; mais , où je la trouve admirable , c'est dans son utilité , dans la multiplicité d'instructions qu'elle renferme ; un enfant bien guidé & qui a de la mémoire , apprenant ainsi , non-seulement à lire , mais en quelque façon , à connoître tout ce que la nature peut offrir à nos yeux. Si une méthode aussi sensée , avoit été la méthode ordinaire , on ne verroit pas tant de jeunes gens des grandes villes , être dans la plus profonde ignorance sur tout ce qui se présente à leur vue , dès qu'ils viennent à en sortir , méconnoître toutes les productions qu'ils n'ont pas vu croître dans le jardin de leur pere ; & ne savoir pas , comme dit le peuple , si les calebasses se font comme les barils.

Ajoutez , dis-je , que le nom de la chose étant écrit en même - temps en latin , on pourra leur apprendre , par cet usage , à la

dénommer de bonne heure dans cette langue, que je voudrois leur rendre familiere dans la suite, avec autant de facilité qu'ils ont eu à la lire, & suivant un didactique presqu'en badinant. Ils ne s'effaroucheront pas de la sorte de ce qu'ils verront, ni de la maniere dont on le leur fera voir. Au lieu de commencer à apprendre cette langue, par la déclinaison de *musa*, nom tout-à-fait abstrait pour des enfans, auquel ils ne sauroient attacher aucune idée, ne connoissant pas plus la chose signifiée que le signe, ils sauront presque tous les substantifs, c'est-à-dire, les noms des choses, sans s'en douter.

On pourra encore, par là, leur apprendre la botanique; cette connoissance des simples également utile & agréable, que trop peu de gens s'empressent d'acquérir. Mais, afin que les leçons qu'on leur fera là dessus, comme sur toute autre chose, prennent mieux, on doit toujours joindre autant qu'il sera possible, l'action à l'instruction, & le modele à la chose représentée.

La veille d'une partie de campagne, vous permettez à votre élève de voir le livre (je suppose, comme il est facile de s'en procurer, que vous en aurez un où les herbes, tout

comme les animaux , seront rendus dans leur couleur naturelle ;) vous lui dites que vous avez besoin de quelques simples, mais ici comme dans d'autres leçons, vous devez apprendre ce qu'il vous faudra de votre élève ; pour le mettre en état de vous instruire & de vous contenter , il faudra chercher , feuilleter , examiner , ou se méprendre exprès : pour mieux examiner encore , on croira avoir remontré ce qu'on desiroit. Enfin , on finira par dire qu'on va demain à la campagne , & que si on avoit le livre , on trouveroit peut-être plus aisément , les plantes dont on a besoin.

C'est , sans doute , en dire assez pour faire souhaiter le livre chéri ; on ne tient point contre l'envie qu'on a que le maître le porte ; & c'est ; comme vous voyez , où celui-ci en vouloit venir. Il se fait prier , néanmoins , avec instance. Vous m'aimerez donc bien si je fais ce que vous voulez ? . . . Il est embrassé , caressé ; il se laisse fléchir , il promet.

Le lendemain , l'enfant n'oublie pas ce qu'on lui a fait espérer la veille ; il n'est pas plutôt à la campagne , qu'il voudroit être déjà satisfait sur ce qu'il lui a promis , mais le maître remet après l'exercice ; (vous devez

vous souvenir que je ne demande pas qu'on l'y mène pour le faire marcher mollement sur la pelouse , mais pour l'exercer ;) & lorsqu'il a bien couru , bien sauté , autant que l'âge & les forces peuvent le lui permettre , son maître lui accorde enfin , ce qu'il desire si ardemment.

Il prend le livre , & commence à en faire l'application à la première plante , n'importe quelle. Il doute , hésite , compare ; l'enfant juge , résout. C'est toujours lui qui fait remonter , c'est lui qui a l'honneur de la découverte. Cette manière de discussion & d'application , la vive persuasion où il est que c'est lui qui trouve ce qu'on cherche , lui donne une émulation & une joie difficile à contenir ; on revient le soir , Dieu sait combien satisfait , portant en triomphe , la plante qu'on a découverte , comme un témoignage authentique du plus heureux exploit.

Voulez - vous lui apprendre à connoître quelques bêtes , quelques poissons , usez de la même méthode ; que ce soit toujours lui qui vous la fasse connoître , après que vous l'aurez mis dans le lieu , & que vous lui aurez procuré les moyens de le faire facilement , j'ose assurer , qu'augmentant toujours

son émulation & ses connoissances , par cette voie , vous pourrez lui proposer des choses , qui n'auroient été de long-temps à sa portée sans cela.

C'est ainsi , que vous pourrez encore lui donner la première idée , les premières notions de l'agriculture , des instrumens qu'on y emploie ; & sans faire ni le savant , ni le pédagogue , l'amener à faire des réflexions & des raisonnemens sur cet art , peut-être le plus ancien & sans doute le plus nécessaire. D'abord , vous ne connoîtrez que les instrumens du labourage & leurs noms : une pelle , une beche , une pioche , un hoyau , une charue ; le nom des diverses pièces qui la composent , &c. c'en sera assez pour la première fois , sans lui dire , sans lui expliquer , ni leur utilité , ni la manière de s'en servir.

On aura toujours un moyen sûr d'augmenter la curiosité de l'enfant , en témoignant soi-même l'envie d'en savoir l'usage. Je crois bien , lui dira-t-on , que vous me l'apprendrez , quand vous le saurez. Il n'est pas douteux , que l'enfant ne réponde suivant les intentions du maître ; il n'est pas revenu de cette promenade , qu'il desiré d'y retourner ; il réfléchit , il examine comment

il pourra s'y prendre, pour découvrir ce qu'on lui demande. On le laisse là quelques jours, pour lui donner plus de plaisir à remontrer, pour que cela fasse une plus grande impression sur son esprit.

Enfin, on le ramène au lieu désiré : le maître prévoyant, tâche de faire en sorte, que ce soit le hasard qui satisfasse son élève ; on voit un paysan qui laboure, on s'arrête comme par une simple curiosité : l'enfant n'a gueres regardé sans qu'il ne reconnoisse la charrue. Vous vouliez savoir, dira-t-il tout transporté, pourquoi étoit faite cette charrue ? voyez : elle sert à retourner la terre de ce champ.

Cela est vrai, dira le maître, vous avez raison : mais, ne ferions-nous pas bien de nous instruire, pourquoi cet homme là tourne de même ? Autre sujet d'embarras pour l'élève, nouveau motif de réfléchir & de penser : il ne le demande pas au maître, puisque le maître reçoit ses instructions, mais il cherche en lui-même, dans les notions de tout ce qu'il connoit, ce qu'il n'a garde d'y trouver dans le moment.

Cette maniere de l'instruire, me dit le Chevalier, qui l'oblige sans cesse à réfléchir,

à penser , à examiner , n'est-elle pas capable de rebuter enfin un enfant , sans cesse arrêté par des difficultés qui doivent lui paroître insurmontables ?

Au contraire , , s'il avoit trouvé de l'impossibilité à découvrir ce qu'on a voulu lui faire connoître jusques-là , j'avoue qu'il dédaigneroit peut-être de faire de nouvelles tentatives ; mais ayant toujours réussi , le succès n'ayant fait que piquer son émulation , il espere qu'il en fera cette fois comme par le passé. Ainsi , quoiqu'il n'en voit pas les moyens , qu'il croit de très-bonne foi que c'est à lui à chercher & à mettre en œuvre , il n'abandonne pas son entreprise , cela ne sert qu'à redoubler sa curiosité & son attention.

Cependant , sans faire semblant d'y prendre garde , le maître continue de se promener , on trouve un autre paysan qui sème : nouveau motif d'admiration & de recherches , on s'arrête , on regarde encore , l'enfant voit de loin le paysan marcher à pas mesurés & comme en cadence , sa main se mouvoir en l'air en même temps que son pied ; il remarque qu'il répand quelque chose , il faut voir. C'est du bled (je suppose que l'en-

fant a vu semer dans le jardin de son pere , quand ce ne feroit que des fleurs dans un pot ou dans une caisse , & qu'il connoît le bled) il montre le grain à son gouverneur , sa destination s'offre tout de suite à son idée , il le dit : l'autre l'examine , convient qu'il faut que cela soit ainsi , & que son élève a fort bien décidé.

Qu'un gouverneur ait la même adresse , pour lui faire connoître comment le bled croît , comment on le moissonne , comment on le bat , on le vanne ; comment il se moud , se tamise , se pétrit , se cuit ; ce qui n'est ni long , ni difficile : voilà l'enfant instruit du principal but de l'agriculture , & de la façon de faire le pain.

Veut-on lui faire concevoir de quelle importance est l'agriculture , combien le pain est nécessaire à l'homme : lorsqu'on le mene chez les pauvres gens , comme je vous disois hier , pour faire naître dans son cœur l'amour de l'humanité , la compassion , la générosité , le gouverneur , qui a soin que ce soit chez ceux qui éprouvent le plus souvent l'excès de la misère , n'a qu'à les questionner sur leur triste état. Les pauvres ne sont pas vains , ils avouent que souvent le pain leur manque.

136 L'AMI DES JEUNES GENS.

Le pain, bon Dieu ! dira sans doute l'enfant touché, & qui n'a jamais manqué de rien, quelle étrange situation pour un homme !

Outre la générosité & la bonté, que l'on peut ainsi lui rendre plus familières, vous voyez que l'on peut encore lui donner à connoître de cette manière, la nécessité du pain & l'utilité de l'agriculture. Que l'on sache delà faire naître dans son esprit les réflexions qui doivent naturellement en découler, vous verrez qu'il commencera à faire cas de l'agriculture, à l'aimer, à aimer ceux qui la cultivent. Que l'on profite de ces sentimens, on le prémunira sans peine contre le préjugé bizarre, qui a fait regarder si long-temps avec mépris le cultivateur, c'est-à-dire, l'espèce d'homme la plus utile à l'Etat.

On peut juger par là, sans que je descende dans le détail de chaque partie de l'agriculture, qu'on pourra lui apprendre de même, non-seulement avec une grande facilité de sa part, mais encore avec le plus grand plaisir, tout ce qui en est dépendant ou qui y a quelque rapport. L'homme est imitateur, il se plaît à exécuter tout ce que l'on fait devant lui ; votre élève n'aura pas plutôt vu bêcher, sarcler, semer, planter dans un

jardin , qu'il fouhaitera d'en faire autant.

Si-tôt qu'un maître s'en apperçoit, bien loin de réprimer ou de détourner cette envie, qu'il tâche de lui donner de l'extension s'il le peut, qu'il l'approuve, qu'il y applaudisse. Vous voulez faire un jardin, cela est juste, dira-t-il à l'enfant, je crois que nous ferons bien d'y travailler tous deux, afin de lui faire produire quelque chose.

On prend à la campagne un petit carré, que l'on travaille à frais communs, c'est-à-dire, chacun avec ses bras, on tourne la terre, on l'amende, on la rend bien meuble, on sème : imaginez-vous l'impatience qu'on a de revoir son petit champ. Avec quelle satisfaction, quelle volupté une ame neuve ne goûte-t-elle pas cette joie qu'elle reçoit alors, de la première vue du fruit de ses travaux ! On voit, pour la première fois, lever hors de terre ce qu'on a semé : un auteur est moins content d'un livre qu'il a fait, que dis-je, un héros l'est moins de ses conquêtes, qu'on ne l'est à cet âge, de voir les premières feuilles d'un pois.

Il me semble, Monsieur, me dit le Chevalier, que vous occupez votre élève à la campagne bien plus qu'à la ville, &c que

vous faites de ces promenades , qui ne devroient servir qu'à le réjouir ou à le délasser , un nouvel objet d'instruction pour lui.

Oui , Monsieur , , & selon moi , ces nouvelles leçons qu'il recevra à la campagne , sont encore plus utiles que ce qu'il apprendra dans les livres ; il ne voit dans ceux-ci , que des représentations ; on offre à la campagne les choses , la réalité même sous ses yeux. Cependant , tout peut servir de moyens d'instruction pour un enfant , la ville , la campagne , la compagnie , la solitude , les belles actions qu'il verra faire , les fautes que l'on commettra devant lui , les discours , les conversations , les humeurs , les caractères , les travers ; mais le grand livre , où il doit d'abord apprendre à être utile à la société & à lui-même , c'est la campagne qui le lui fournira , si son maître le lui découvre & fait l'en faire profiter.

La contagion des mœurs corrompues de la ville est trop dangereuse ; en les faisant voir de trop près à un enfant , il seroit à craindre , que malgré les précautions , la continuité du mauvais exemple , ne fit des impressions sur lui. A la campagne , il n'en est pas de même , il verra des *payfans* grossiers ,

à la vérité , mais dans la simplicité de la nature , il y trouvera plus de cordialité , plus de franchise , plus de bonté , que l'exemple des villes ne sauroit lui en offrir ; des sentimens mal rendus , mal exprimés , mais plus vrais & plus sinceres.

Il y trouvera de bonnes gens & des misérables, dont la vue ne sauroit que lui être utile. En se prémunissant contre le malheur à venir, son cœur se fera en même-temps à la bonté & à la compassion. Son tempérament , comme je vous ai déjà dit , s'y fortifiera par l'air pur qui y circule ; le travail & l'exercice qu'il y fera , lui donneront la souplesse , la force , & le disposeront à être dans la suite , un homme adroit & vigoureux. Tandis que les enfans élevés suivant l'éducation ordinaire , croupissant dans l'air mal sain des villes dont ils ne sortent jamais , commencent ainsi , en s'affoiblissant si jeunes , cette chaîne de maladies & de miseres , si communes aujourd'hui parmi les hommes , & que l'intemperance & les excès ne servent qu'à alonger.

J'entends bien , me dit le Chevalier , je vois votre dessein , mais l'exécution en est-elle aussi facile que vous la faite ? Par exemple , comment avoir un livre tel que vous le

proposé dans votre méthode, je pense que les livres de cette espece ne sont pas communs; ils seroient, d'ailleurs bien coûteux, tant de planches en augmentant nécessairement le prix.

S'il ne s'en trouvoit pas, lui dis-je, comme j'en ai vu, on n'auroit qu'à en donner l'idée à un Graveur; & si ma méthode étoit suivie, son intérêt le porteroit bien vite à en exécuter de plus d'une maniere; il ne pourroit par être aussi cher que vous le pensez, étant moins essentiel que les figures fussent d'une certaine finesse que ressemblantes; & quand un pere feroit cette petite dépense pour sa famille, n'en seroit-il pas bien dédommagé par la facilité avec laquelle elle apprendroit à lire, & à connoître en même-temps, tout ce que le livre pourroit contenir. Au lieu de ce temps considérable qu'on emploie dans la méthode ordinaire, seulement pour la lecture, peu de mois suffiroient dans la mienne, pour tous les objets qu'elle prescrit.

Nous voyons dans ce que vous proposez à cet égard, me dit la Comtesse, une facilité de réussir, qui devoit, sans doute, engager les peres à suivre ce que vous y prescri-

vez , puisque votre méthode réunit ce qui fait la beauté de tout ouvrage & de tout dessein , je veux dire , l'utile & l'agréable ; mais , comment ferez-vous pour apprendre à écrire , il ne suffit pas aux enfans pour cela , d'avoir de la conception & de la curiosité , il faut une exécution lente , très-capable de les impatienter , & vous ne tendez à rien moins qu'à cela ?

L'écriture , , est une bagatelle dans l'éducation , elle offre encore moins de difficulté que la lecture , & plaît même davantage aux enfans que celle-ci. Je n'ai gueres vu que les paresseux , qui ne s'y appliquent plus volontiers , & la raison en est simple. En lisant , ils ne suivent que les caractères d'un livre , qu'ils laissent à la fin de la lecture tel qu'ils l'ont trouvé. Ce n'est point une action pour eux , au lieu qu'ils créent , pour ainsi dire , les lettres qu'ils forment ; cette nouvelle existence les flatte davantage , & s'accorde mieux à leur caractère remuant.

Vous pensez qu'il est inutile en cela d'exciter leur curiosité , c'est cependant par là , & au moyen de mon livre , que je veux encore parvenir à les faire écrire. Il n'y a qu'à se servir de mon grand secret , leur donner le

desir de l'entreprendre & des motifs pour les encourager. Et comment s'y prendre pour cela ? sans doute il est plusieurs manieres que les maîtres pourront mettre en œuvre , connoissant quels sont les meilleurs moyens de les faire agir ; mais en voici un , par exemple , qui me plaît , parce qu'il s'accorde avec mes regles.

On doit aller à une partie de campagne ; on y a été , sans doute , quelquefois avec d'autres : la compagnie d'un gouverneur , quelqu'agréable qu'elle puisse être à un enfant , (comme elle le fera suivant ma méthode ,) n'exclut pas ce plaisir , que l'homme sent dès son bas âge pour la société. On a donc dans cet âge ingénu , quelque petit ami , quelque compagnon de ses jeux , qu'on voudroit d'autant plus mener avec soi , qu'on l'aime avec plus de cordialité & sans distraction. Le maître qui veut se servir de ce penchant , met sur la voie ; on demande.

Vous n'êtes pas sûr qu'on vous l'accorde , dira le maître ; mais seriez-vous bien aise qu'il vînt avec nous ? . . . oh oui , j'en serois bien aise. Comment faire ? On examine ; aucun des expédiens qu'on projette , qu'on discute , ne peut réussir suivant le gouverneur : il n'en

voit qu'un qu'il donne pour infallible ; mais , quel est-il ? Voilà bien un autre embarras : ce seroit d'écrire au pere ou au gouverneur du petit bon homme , qui ne tiendrait pas contre une demande par écrit. Ne sauriez-vous pas écrire ? . . . , eh non : ne pourriez-vous , du moins , pas essayer ? Vous avez vu les lettres des noms de votre livre , vous les connoissez si bien ? je crois qu'il n'y a qu'à en faire de semblables , pour écrire ce que vous voulez : oui dà , dira l'enfant ; essayons.

On apporte le livre , dont les lettres du nom françois , burinées sur le modele de celles qu'on fait à la main , faciliteront le projet qu'on veut entreprendre. Ici , le maître doit conduire l'enfant d'une maniere plus particuliere , mais cependant le plus indirectement qu'il est possible ; il doit lui apprendre à tenir la plume , à poser son papier , à imiter les lettres nécessaires , en disant toujours , je crois qu'il faut faire ainsi ; je crois que c'est cette lettre : car , outre qu'il ne paroîtra pas commander , qu'il laissera imaginer à l'enfant que le maître n'est pas celui qui a le plus de part à l'ouvrage , c'est que ne prenant pas le ton décisif , il apprendra à l'enfant , par l'habitude , de s'énoncer de même , à éviter ce

ton de présomption , insupportable dans la bonne compagnie , & que l'on méprise dans tant de jeunes gens.

Vous sentez bien que le billet qu'on écrira, même avec le secours du maître , aura besoin d'être très-court , & qu'il sera très-mal écrit ; mais n'importe, bien ou mal il le fera, & pourvu qu'on lui donne parlà , le desir d'en écrire d'autres , c'est tout ce qu'on peut souhaiter. Il ne faut cependant pas déguiser à l'enfant , que ce billet n'est pas bien , afin qu'il s'applique davantage une autre fois ; mais, il faut lui faire espérer qu'il réussira mieux lorsqu'il l'entreprendra : nous n'avons pas bien réussi cette fois , nous ferons mieux une autre je pense ; qu'en dites-vous ? je crois pourtant que ce billet fera tout l'effet que vous en attendez.

Il faut effectivement , lui procurer le plaisir d'avoir avec lui son petit ami le lendemain : ce premier succès l'encouragera , j'en suis sûr , à tout entreprendre ; il se persuadera qu'on ne sauroit trop vite apprendre , une façon aussi utile de se parler de loin. Il faut lui multiplier les occasions de fortifier cette idée, & de satisfaire le desir qu'elle lui fera naître. Peu à peu , il se rendra l'écriture familière ; & pour le former tout à fait , on n'aura qu'à
lui

lui fournir de beaux exemplaires , & lui donner l'émulation de les imiter.

C'est par ce moyen encore , & toujours avec son livre , qu'on pourra lui apprendre à dessiner de la manière la plus aisée & la plus naturelle ; les figures qui auront été pour lui , un moyen d'apprendre à lire & à écrire , pouvant commencer à lui servir de maître de dessin. Pour le mener jusques-là , le maître doit tirer lui-même , une esquisse de quelque une des plus faciles , comme d'un poisson ; mais , fut-il un Raphaël , il faut qu'elle soit très-groffière , afin que l'élève ne désespere pas d'en pouvoir faire autant.

Celui-ci se met à l'ouvrage : ce n'est d'abord , comme on doit bien s'y attendre , qu'une ébauche la plus informe ; on la met en comparaison avec celle du maître , qui ne vaut gueres davantage : le maître convient qu'un peu plus d'application , auroit donné à l'élève la gloire d'avoir mieux fait que lui ; vous ne douterez pas , je crois , que l'enfant piqué d'émulation , se flatte non-seulement d'égal , mais encore de surpasser son maître ; il s'applique plus soigneusement , prend toutes les mesures possibles pour cela. Le maître se laisse vaincre , quelle joie ! mais le maître

copiant bientôt plus correctement d'après le modèle, c'est un nouvel aiguillon pour l'enfant, qui pense devoir faire au moins aussi bien que lui.

Il commencera d'abord à crayonner d'après les figures de son livre ; peu à peu, il le fera d'après les objets mêmes ; & dans la suite, il faudra qu'il s'y accoutume par une attention constante ; sur-tout, lorsqu'entré dans l'étude de la géométrie pratique, il sera dans le besoin d'apprendre les loix de la perspective, l'étendue, la mesure & la grandeur du corps, autant par les yeux & par l'expérience, que par les instrumens ; mais, jusqu'à ce temps, où il faudra l'instruire de toutes les règles qui y conduisent, il suffira de lui montrer le dessein de la manière dont je vous parle.

Tracera-t-il un quadrupède, vous croirez remarquer la figure du cheval enchanté de l'écuyer de Dom Quichote, d'un vrai cheval de bois ; une ligne horizontale fera le corps & la tête, & quatre lignes perpendiculaires, deux à chaque extrémité, seront les jambes, & paroîtront le soutenir comme quatre piliers.

Voilà quel sera à peu près le début du travail de l'enfant & du maître ; mais, comme

le temps, l'application, la comparaison que l'on fera de ces copies à l'original, ouvriront enfin les yeux, on y remarquera une disproportion étrange, & l'on s'apercevra qu'un corps figuré tout comme celui d'un animal quelconque, a une forme, une épaisseur, une tête, des jambes, que tout cela a des proportions, une longueur déterminée au reste du corps; par ce moyen & à force de tracer, d'effacer, de refaire, on viendra à bout de crayonner quelque chose de ressemblant.

Je conçois l'esprit de votre méthode, me dit la Comtesse, & je l'approuve entièrement; un gouverneur doit se mettre à la portée de celui qu'il conduit; il ne sauroit, & ne doit pas même tenter d'élever l'esprit de l'enfant jusqu'à lui; il faut donc qu'il rabaisse le sien, & qu'il devienne pour ainsi dire enfant avec son élève; par ce moyen, s'étant mis à son niveau, il le guidera avec d'autant moins de peine, que dans presque tout ce qu'on apprendra, ce sera l'élève qui paroîtra montrer le chemin.

Oui, Madame, voilà mon idée, vous l'avez saisie parfaitement; le maître doit toujours chercher ce qu'il veut faire connoître à

son élève ; mais , il faut que celui-ci le trouve, & pour peu que le maître soit expérimenté , il cherchera la maniere de lui en donner l'honneur. C'est sur ce même plan qu'on doit se conduire, quoique ce soit qu'on veuille lui apprendre ; & je suis persuadé que par ce moyen simple , on viendra également à bout de l'instruire avec facilité , de tout ce que l'esprit d'un enfant est capable de concevoir.

Savoir lire , écrire , dessiner , avoir quelques notions d'agriculture & de botanique , est quelque chose pour un enfant ; mais , ce n'est pourtant pas encore tout ce que je voudrois apprendre à mon élève , de quelque condition qu'il puisse être , quelque place qu'il dut occuper dans la société ; ce n'est pas là tout ce que je crois nécessaire à l'éducation que je veux être commune à tous les états , aux fils d'un Tonnelier , comme à ceux d'un Duc.

Comme je crois que l'éducation des uns & des autres , doit être parfaitement la même jusqu'à un certain point , je voudrois qu'ils apprissent , sans distinction , ce que je regarde comme absolument nécessaire à un homme , pour n'être pas dans le Royaume un citoyen

désœuvré & inutile ; pour se mettre en état de faire face aux malheurs qui peuvent survenir , & n'être pas accablé par un accident imprévu : ce n'est pas que je prétende par là , que tout fils d'artisan , comme un enfant d'une condition plus relevée , fut instruit à bien parler , à composer des discours dans une autre langue que la sienne , à écrire avec élégance.

Non : mais je demanderois que le fils d'un Grand , fut manier un outil comme celui d'un Charpentier ; le plan de l'éducation générale & commune ; ne devant pas porter sur la persuasion que l'artisan deviendra Grand , mais sur l'exemple des révolutions journalières , qui nous fait connoître , que la fortune abaisse quelquefois jusqu'à la poussière , ceux que sa faveur capricieuse avoit pris plaisir à élever le plus haut.

N'a-t-on pas vu dans ce siècle , Théodore , Roi de Corse , d'abord traité de Majesté , n'être pas en état après de payer un simple domestique ? Riperda , tout-puissant en Espagne , avili jusqu'au point de se faire esclave de l'Empereur de Maroc ? Et si dans toutes les conditions , on ne peut pas craindre une si grande chute , du moins peut-on encore y tom-

ber de son haut , & c'est beaucoup pour quiconque ne peut tomber d'un plus haut étage.

Comme cela peut très-bien arriver , & que plus on est grand , plus la chute est grande , il faut du moins apprendre à ne pas demeurer à terre , ne pas se laisser fouler aux pieds , & savoir se remettre droit sur les siens ; alors , si l'on a une grandeur réelle , on la fera paroître sans ostentation ; puisque n'ayant plus pour base , que la base commune où sont portés tous les hommes , on ne sauroit attribuer notre supériorité , ni à l'appui qui nous supportoit , ni à rien d'étranger ; mais pour se relever soi-même de sa chute , (car il est rare alors que quelqu'un seconde notre tentative) il faut principalement deux choses : avoir assez de grandeur d'ame pour ne pas demeurer accablé de son malheur , & connoître les moyens les plus capables de s'en dégager.

Heureux celui qui dans ces momens de crise , fait employer utilement ses travaux pour la société , & ne rougit point de le vouloir ! mais , pour pouvoir le faire alors , il faut l'avoir appris de bonne heure. Il y a plusieurs especes de travaux , je le sais , on peut trouver par conséquent des moyens

plus prompts & plus efficaces de se soutenir ; moyens mêmes ; qui nous rendent moins dépensans ; mais il faut encore être en état de les mettre en œuvre , quelques faciles qu'ils paroissent d'abord.

Le métier de soldat , par exemple , est estimable ; & si l'on ne savoit pas autre chose , c'est toujours une honorable ressource , que celle que l'on se procure en se rendant capable de défendre sa patrie ; mais , tout le monde n'est pas propre , ni d'un âge à apprendre l'art funeste de tuer , ou de se faire tuer. La finance offre un grand nombre de places subalternes , mais outre qu'il faut du crédit pour les obtenir , des talens particuliers pour s'y bien conduire , on s'y trouve si souvent mêlé avec des frippons , qu'un honnête homme n'a pas peu de répugnance à embrasser un état qui fait soupçonner l'honneur de ceux qui le remplissent. Heureux , encore une fois , celui que son éducation a rendu tel , qu'il trouve alors en lui-même sa ressource , s'il a du courage , & s'il fait travailler.

Et quelle espèce de travail exigeriez-vous indistinctement de tous vos élèves , me dit le Chevalier , à quoi prétendez-vous qu'ils s'exercent également ?

Je voudrois qu'ils fussent tous en état de cultiver la terre ; & pour cela , il leur faut de la force , & connoître l'agriculture ; qu'ils devinssent capables d'entrer dans le commerce , & de tenir les livres qui y sont nécessaires ; enfin , je souhaiterois qu'ils apprissent un art mécanique , un métier. Tout ce dont je pourrois me relâcher , sur ce dernier article , fut-ce en faveur du fils d'un Seigneur , feroit de lui en laisser le choix à sa volonté , consentant qu'il prit celui auquel il se trouveroit plus de penchant & d'aptitude ; mais du reste, exigeant qu'il l'apprit, quelle que fut la splendeur & la richesse de sa maison , qu'il le fut , aussi-bien que s'il en avoit fait l'apprentissage sous son pere , & que régulièrement chaque semaine il y travaillât un jour ou deux.

Je vous ai déjà dit , comment on acqueroit la vigueur & la force , comment on se rendoit l'agriculture familière. Pour être au fait du commerce , gérer les affaires d'autrui ; il faut savoir parfaitement l'arithmétique ordinaire & d'usage , & la tenue des livres , qui n'est pas seulement nécessaire à ceux qui veulent acquérir du bien , mais à quiconque veut conserver celui qu'il possède.

Pour des gens comme il faut , me dit le

Chevalier, un métier, des livres de compte ! voulez-vous en faire des marchands , des artisans ?

Je veux qu'ils puissent l'être , si cela leur devient nécessaire : je vous l'ai déjà dit tant de fois , on ne fait point ce qui peut nous arriver , les accidens nous surprennent dans le temps qu'on y pense le moins , les révolutions sont rapides & inattendues : n'est-il pas beau pour lors de n'avoir à s'appuyer que sur soi , & de n'être pas obligé de faire des courbettes , mille fois plus humiliantes pour un homme de cœur , que le malheur même.

La façon de penser , qui n'attache pas beaucoup d'estime au commerce & aux arts mécaniques , est une suite de ce préjugé gothique , qui ne mettoit de véritable grandeur que dans cet art , où l'on apprend à verser le sang humain , méprisant par une barbare coutume tout ce qui n'y avoit pas quelque rapport. De là vient, que les Nobles, les Grands, dédaignoient autrefois les sciences , la magistrature même , comme quelque chose d'ignoble ; & comme si leur profession eut été la seule nécessaire , & l'ignorance la première qualité que la Noblesse dût posséder ,

à peine regardoient-ils le commerce & les arts , quoiqu'ils ne pussent pas s'en passer ; quoiqu'ils vissent que les Etats , où ils étoient cultivés le plus soigneusement , étoient les plus florissans & les plus riches ; comme Venise en a long-temps été un témoignage ; comme l'Angleterre & la Hollande peuvent servir à le démontrer , à ceux qui auroient encore quelque doute là-dessus.

On revient aujourd'hui dans notre patrie , de cette funeste prévention ; mais il y aura encore des esprits qui penseroient s'avilir que de s'en occuper , que de s'en instruire , qui ne voudroient pas que leurs enfans blessassent les prérogatives d'un sang , qui , depuis plusieurs siècles , jouit de l'avantage de se croire d'une nature différente de ceux qui s'occupent à quelque chose de solide.

Je suis autant fâché pour l'amour d'eux-mêmes , que pour le public , qu'ils attachent de pareilles idées à la véritable noblesse de l'homme , qu'ils ne veulent pas reconnoître que le travail lui est absolument nécessaire , & que le commerce est un des appuis les plus fermes qu'aient aujourd'hui les Etats.

Sans le commerce , sans les arts mécaniques , que seroient les sociétés , que seroient les

Etats ? privés (si je puis parler ainsi) de ces deux jambes , un trône sans mouvement , qui ne devra sa subsistance qu'à ceux qui voudroient bien le nourrir ; ou , pour parler plus juste , il ne seroit rien ; car , il n'est pas possible , que voisin d'autres nations puissantes & laborieuses , il put subsister sans cela.

On fait heureusement qu'après l'agriculture , ces deux objets sont les plus importants. Le mal est , qu'on en connoisse l'importance , & qu'on laisse aux autres le soin de s'en occuper ; qu'on ne puisse douter , qu'ils sont aussi utiles à chaque particulier qu'à la société , & qu'on se trouve encore sensible à ce préjugé bizarre , qui , par une inconséquence palpable , attache une espece de déshonneur à ces deux professions si estimables & si nécessaires.

On ne pense pas de même des arts libéraux , qu'on leur préfere évidemment ; mais , l'opinion dans laquelle on est à cet égard , ne me paroitra raisonnable , que lorsqu'on me fera voir que l'agrément doit l'emporter sur l'essentiel , & que les objets de premiere utilité , doivent céder à ceux qui ne sont redevables de leur être , qu'à nos passions ou à nos plaisirs.

Que bien des gens préfèrent ces derniers, on ne doit cependant pas le trouver extraordinaire. Les hommes élevés dans l'abondance & dans la mollesse, ont toujours été plus avides de plaisirs, qu'occupés d'objets réellement utiles. Ils jouissent sans avoir jamais le moindre doute, que rien puisse leur manquer, & sans considérer combien leur rendent de services, les gens qu'ils prennent souvent le moins ; mais, que ceux, qui devant être moins prévenus, qui étant moins riches, doivent avoir moins de préjugés, & réfléchir quelquefois plus solidement, pensent que c'est déroger à l'esprit humain, que d'occuper celui des enfans à ces objets matériels & sensibles, & qu'un homme ne pourroit sans s'abaisser, en faire une étude constante ; c'est ce que je ne pourrai jamais comprendre, sans me rappeler que l'homme est un composé de contradictions.

Ceux qui pensent ainsi, en font une preuve manifeste ; car, tandis qu'ils conviennent des obligations que nous avons au commerce & aux arts mécaniques ; on les entend dire tous les jours, pour en détourner même les savans qui s'occupent de si utiles matières, que la recherche en est laborieuse, la médita-

tion ignoble , l'exposition difficile , comme si ce n'étoit pas là le même préjugé , qui , remplissant nos villes d'orgueilleux raisonneurs , de contemplateurs inutiles , fournit en même temps nos campagnes de petits tyrans oisifs , ignorans & dédaigneux.

(a) Les arts mécaniques en particulier , sont la branche la plus importante de la philosophie ; ceux qui pensent bien , sont très-éloignés de les mépriser. Bacon en Angleterre , Colbert en France , regardoit l'industrie des peuples , l'établissement des manufactures , comme la richesse la plus sûre d'un État ; & au jugement de ceux qui ont aujourd'hui des idées saines de la valeur des choses , celui qui peupla la France d'Artisans & d'Artistes en tout genre ; qui surprit aux Anglois la machine à faire des bas ; les velours aux Génois ; les glaces aux Véniciens , ne fit gueres moins pour elle , que ceux qui lui gagnaient des batailles ; & il n'y a peut-être pas moins de mérite d'avoir fait naître les Audraces , les Van-Robais , &c. que d'avoir

(a) Voyez là dessus le Dictionnaire Encyclopédique , au mot *Art* , dont la plupart de ces idées sont tirées.

ravagé bien des pays , inondé la Hollande ,
& mis en cendres le Palatinat.

Concevez-vous à présent , Monsieur , dis-je au Chevalier , toute l'injustice de ceux d'après lesquels vous sembliez parler ; eux qui s'occupent le moins utilement , exigent que les autres s'occupent davantage : ils reconnoissent l'utilité qui leur revient du travail des autres ; cependant , ils méprisent ces gens utiles , dont ils ne sauroient se passer. Si quelqu'un mérite d'être méprisé , qui pensez-vous que ce soit : parlez ?

Je conviens , dit le Chevalier , que si l'estime se mesure sur le plus ou le moins de service qu'un homme rend à la société , un artisan , un négociant , seront réellement plus estimables qu'un homme oisif & inutile , quelque élevé qu'il soit d'ailleurs ; ainsi , vous m'amenez dans votre idée , & je crois effectivement concevoir , que c'est le préjugé qui fait parler différemment que vous. Je vois à présent , qu'un homme élevé suivant votre méthode , peut être utile aux autres ; & ce qui est encore plus essentiel pour lui , qu'il se prépare un secours contre les coups du sort. Je ne puis donc m'empêcher d'approuver , que vous appreniez à votre élève un métier , la

tenue des livres & l'arithmétique. (a)

Je voudrois donc faire apprendre à mon élève, l'arithmétique & toutes les combinaisons, aussi parfaitement qu'il est possible : outre les quatre regles connues de tout le monde, je ferois bien aisé qu'il n'ignorât point celles de proportion d'alliage, de fausse position, de compagnie, d'extraction de racines, de progression de change, de troc, d'escompte, de réduction ou de rabais. Comme il ne faut pas d'effort d'esprit, de conception extraordinaire pour cela, que l'homme le plus commun peut parvenir par

(a) Outre les différentes manieres de compter, que les nations policées hors de l'Europe mettent en usage, les savans de cette partie du monde en emploient encore nombre d'autres, qu'on nomme parties d'arithmétique, & qui ne sont même pas connues du vulgaire : telles sont, l'instrumentale, la logarithmique, la numérale, la spécieuse ou algebre, la tétraistique, duodécimale, sexagésimale. La décimale est l'ordinaire, qu'on appelle ainsi, parce qu'elle est composée de dix caractères.

Il y a encore celle des infinis, par laquelle on peut trouver la somme d'une suite de nombre, dont les termes sont infinis ; elle est ordinairement employée par les mathématiciens & dans la géomotrie transcendante. Notre élève pourra la connoître dans la suite, s'il a des dispositions aux mathématiques ; mais il seroit fort inutile de vouloir lui en apprendre quelque chose dans le jeune âge.

les méthodes, à s'en procurer la connoissance, je pense qu'un enfant de neuf ou dix ans, est capable de se les rendre familières & de les retenir. Parvenu à cet âge, où les organes des sens & ceux du cerveau, se trouvent dans l'état requis, pour donner lieu à l'ame d'exercer ses fonctions à un certain degré de rectitude, l'enfant profitera sans peine des leçons qu'un maître habile pourra lui donner. C'est à son précepteur, qui doit le connoître, à trouver le moyen de les lui faire souhaiter, & de les lui rendre familières; c'est à lui à le former de manière, que quand il ne recevrait pas d'autre éducation que celle qu'il a eu jusqu'alors, elle le rendit toujours capable de se passer du secours des autres pour vivre, en même temps qu'elle lui faciliteroit les moyens de se rendre utile à toutes les conditions qui composent la société.

Un pere, un précepteur, qui ont conçus ma méthode enseignante, n'auront garde de négliger rien de tout ce que je leur prescrit. Ils comprendront que chaque chose y est étroitement liée à une autre, que je tends à mon but par toutes les voies qui peuvent m'y mener, & qu'à mesure que je veux

qu'on forme le caractère d'un enfant , qu'on lui éclaire l'esprit , je demande qu'on continue de lui fortifier le corps : ainsi, ils soutiendront habilement l'un par l'autre ; en recréant , ils chercheront à instruire ; & dans l'objet même sur lequel ils voudront instruire leur élève , ils lui feront trouver de la satisfaction.

S'ils vont en campagne chaque semaine , s'ils y vont passer les vacances , les objets qu'ils y verront sans cesse sous les yeux , leur fourniront la matière des plus agréables entretiens , & des instructions les plus utiles ; on continuera à s'y former le corps en s'y ornant l'ame & le cœur ; c'est là que l'on pourra donner à un enfant les premières leçons de géographie & de géométrie , lui apprendre les sciences qui leur sont analogues , comme l'astronomie , la physique , sans qu'il se doute qu'on ait le dessein de lui faire aucune instruction.

Ne vaudroit-il pas mieux , me dit le Chevalier , exercer le corps à la campagne , & réserver à la ville tout ce qui peut demander une certaine contention d'esprit ? je crains que le trop grand empressement , la multitude des objets d'instruction , ne nuise à votre projet ?

Ne craignez pas , Monsieur , la maniere dont je veux qu'on enseigne ; ne demandant , comme vous savez , aucune contrainte , voulant non-seulement une pleine liberté du côté de l'enfant , mais encore une entière satisfaction , la campagne , est encore plus propre à l'instruire que la ville , précisément parce qu'il y trouvera plus de plaisirs , parce qu'ils deviendront pour lui des leçons utiles , & que celles qu'on lui donnera seront toujours assaisonnées par le piquant du desir & de la curiosité.

Lorsque je vous dis qu'il y ornera son esprit , je n'entends pas néanmoins qu'il néglige rien de tout ce qui peut donner à son corps de la légèreté & de la force. Je voudrois , s'il étoit possible , le rendre aussi robuste que Milon le Crotoniate , (a) aussi rapide que le Centaure Chiron rendit son disciple Achille , capable de devancer les lievres & de les prendre en courant , comme font aujourd'hui quelques Sauvages du Mississipi ; mais je demanderois sur-tout qu'il fut nager.

(a) Milon le Crotoniate , après avoir remporté le prix aux jeux olympiques , porta assez loin un bœuf sur ses épaules , & le tua d'un coup de poing.

Cet exercice est assez agréable , répondit le Chevalier : cependant , comme il est dangereux , & qu'il en périt toujours beaucoup de ceux qui , pour se le rendre familier , s'y adonnent , je penserois qu'il seroit assez inutile à ceux sur-tout qui sont destinés à passer leur vie dans les villes.

Ferez-vous toujours comparaison , , de l'élève que j'entends former , aux jeunes gens ordinaires dont vous avez l'idée toujours présente ? Qui fait s'il doit fixer sa demeure dans une ville ? N'y a-t-il que des villes à habiter dans le monde ? ne peut-il pas être voyageur , soldat , marin peut-être ? Au reste , dans quelque état qu'il soit , je regarde pour lui cet exercice , non-seulement comme utile , mais comme nécessaire.

Mille occasions fortuites , peuvent nous mettre dans le cas de périr si nous ne savons nager. Un naufrage , & quelque chose de plus commun , le passage d'une rivière , d'un ruisseau , même grossi par les torrens ; une chute imprévue , un cheval qui s'abat dans l'eau , ne suffisent-ils pas , pour nous en faire faire une funeste expérience ? Combien n'ai-je pas vu de gens se noyer faute de savoir nager !

S'il y en a qui se noient pour apprendre ; c'est qu'ils n'ont pas pris les précautions essentielles en pareils cas. Ce sont pour la plupart des enfans , qui ne connoissant pas le péril , s'y sont jettés en aveugle. Ils ignoroient qu'un homme qui ne sait pas nager , ne peut prendre pied où l'eau se trouve plus profonde qu'il n'a de hauteur , ni s'élever alors assez sur sa surface , pour ne pas enfoncer. Ils se sont hazardés en grande eau , tandis qu'ils n'auroient dû le tenter qu'après s'être assurés d'y pouvoir aller sans risque.

La difficulté qu'on remontre pour se former à cet exercice , n'est pas tant le danger réel , que celui qu'on redoute. Un homme quel qu'il soit , n'ose pas se hasarder dans le liquide d'un perfide élément qui peut le trahir , il a toujours peur de s'y enfoncer , & d'être étouffé au dessous de sa surface.

Cette crainte paroît assez raisonnable , on doit pourtant en garantir tout enfant qu'on y voudra former. Que faire pour cela ? Le voici , la méthode en est simple. Je bannis les vessies pleines de vent & les calebasses que l'on emploie à cet effet ; elles peuvent causer des accidens , ne guérissent point de cette crainte , & n'apprennent à nager qu'avec beau-

coup de lenteur. Menez votre élève se baigner dans le canal d'une rivière claire ou d'un ruisseau , où l'eau ait assez peu de profondeur , pour qu'il puisse poser ses mains sur le fond , sans qu'elle monte jusqu'au visage , & sans qu'il ait lieu d'appréhender qu'elle lui coupe la respiration ; ces précautions prises , excitez-le à nager , comme il verra que tout autre fait.

D'abord , pris de la crainte ordinaire , il aura peur que sa tête n'enfonce dans l'eau : pour le tirer de cette vaine appréhension , engagez-le avec adresse à s'y plonger de lui-même , portez-l'y par votre exemple : tant qu'il verra de dessus la surface l'intérieur de l'eau , l'instinct plus fort que le raisonnement , l'empêchera sans doute de s'y étendre sans contrainte , & de mouvoir librement ses membres ; mais dès que persuadé , il aura plongé le corps & la tête dans l'eau , le motif qui le retenoit venant à cesser , sa crainte cessera en même temps ; il sera libre de se mouvoir dans le milieu liquide , aussi longtemps que la capacité de sa poitrine pourra lui permettre d'y demeurer sans respirer : dès que ce besoin urgent l'obligera de mettre la tête à l'air , il le fera sans la moindre peine ,

puisqu'il pourra se relever en atteignant le sable avec la main.

Tous les enfans aimant le bain à la folie , tous brûlent d'apprendre à nager , la crainte seule du danger les retient. Dès que vous aurez levé cette difficulté au vôtre , par le moyen que je vous indique , foyez persuadé que vous aurez plus de peine de le retenir , que vous n'en aviez de l'y porter ; il n'aura pas essayé une fois , qu'il s'empressera de répéter la leçon qu'il aura reçue : c'est une expérience que je puis donner comme assurée , car c'est par ce moyen que j'ai appris à nager , sans péril , comme sans difficulté.

Cet exercice paroïssoit si nécessaire aux anciens , qu'ils en faisoient une principale partie de l'éducation de la jeunesse ; & que lorsqu'ils vouloient parler de quelqu'un d'une extrême insuffisance , ils disoient qu'il ne savoit ni lire ni nager , regardant ces deux choses comme également intéressantes pour tout homme : ils apportoitent un grand soin pour s'y former ; jusques-là , que Plutarque assure , que Caton apprenoit lui-même à son fils , à traverser à la nage les rivières les plus rapides.

César , dans la guerre d'Egypte , ayant été

forcé pour se sauver du port d'Alexandrie, de sauter dans un petit bateau, tant de gens s'y lancerent en même temps, que le bateau s'enfonçant, il se vit contraint de se jeter dans la mer, & de gagner sa flotte, éloignée de plus de deux cens pas, tenant ses tablettes de la main gauche, nageant de la droite, & traînant sa cote d'armes avec les dents. C'en étoit fait de ce grand homme, si les Romains de son temps eussent reçu la même éducation qu'on donne à notre jeunesse.

Notre élève saura donc courir, sauter, nager, il sera souple & vigoureux, me dit le Chevalier : c'est jusqu'ici l'éducation que vous voulez, qui soit commune, mais quelle est la particulière qui n'est pas propre à tous ?

C'est un savoir plus étendu, . . . , une culture d'esprit plus soignée, & parfaitement analogue au caractère & aux dispositions de l'enfant ; car, prétendre qu'un enfant embrasse tout sans distinction, qu'il apprenne tout, qu'il retienne tout, c'est souvent moins un grand dessein, qu'une folie.

Un jeune homme a l'esprit vif, brillant, plus capable d'imagination que de profondeur, c'est vous dire assez qu'il ne faut pas le tourner vers les sciences abstraites ; la poé-

sie , l'éloquence, l'histoire , les belles lettres lui conviennent de préférence. Un autre sera méditatif, solide , profond , les graces légères le toucheront foiblement ; tournez-le vers les connoissances qui demandent une attention plus sérieuse; les mathématiques, le droit, la politique feront ses plaisirs.

Il y a peu de génies capables de tout comprendre ; il n'y en a point , quelque étendue, quelque aptitude qu'ils puissent avoir , qui ne fussent infiniment plus utiles à eux-mêmes & à la société ; si , s'attachant de préférence à la partie qui leur convient le mieux, ils pouvoient se défaire de cette opinion qui leur est ordinaire ; qu'un homme , pour savoir quelque chose , ne doit rien ignorer de ce que tout homme peut savoir , & exceller également en tout. L'éducation selon eux , se borne à l'instruction ; mais l'instruction ne se borne à rien.

Qu'un pere sage s'éloigne prudemment de cette méthode : que produit-elle ? voyez : la plupart de nos savans , ou pour mieux dire, de ceux qui veulent passer pour tels, entassent connoissances sur connoissances ; il n'en résultent dans leur esprit qu'une confusion étrange, ou du moins le savoir le plus superficiel. Plus
ils

ils savent , plus ils savent mal ; ils font dans le même cas du Grec de Juvenal , sachant tout & ne sachant rien.

Je vous ai déjà dit qu'il y a des connoissances inutiles , qu'il y en a de dangereuses. Quelque esprit qu'ait votre élève , vous devez non-seulement vous interdire de les lui procurer , mais prendre toutes les précautions imaginables , pour qu'il ne puisse pas en être instruit par des voies indirectes ; plus il auroit d'esprit , plus il lui deviendrait pernicieux ; vous devriez au contraire , l'appliquer à ce qu'il pourra savoir de plus utile pour la société & pour trouver son bonheur , comme les deux choses vers lesquelles il importe toujours davantage de le tourner.

Faites - vous d'avance une idée , que les instituteurs ne devroient jamais perdre de vue ; c'est qu'il ne s'agit pas tant d'instruire un enfant , que de le mettre à même de s'instruire ; qu'il n'est pas aussi essentiel de lui donner une entière connoissance des choses qu'on veut lui apprendre , que de le mettre dans le véritable chemin pour y arriver ; & que ce n'est point tout ce qu'il peut savoir , mais ce qu'il peut savoir d'utile , qu'on ne doit point lui laisser ignorer.

Qu'un autre , pour faire parade de ses lumières , s'écrie sur les ténèbres de l'esprit humain , & sur l'incertitude qui accompagne nos connoissances ; un pere sage ne doit pas s'en épouvanter. On sait assez quand on ne veut pas trop savoir , ce n'est que quand on veut franchir les bornes qui nous sont prescrites, qu'on se jette dans l'incertitude & dans l'égarément , juste fruit de notre orgueilleuse présomption. Pourvu que ce pere soigneux , conduise son fils jusqu'au point de trouver son bonheur ; de travailler à celui des autres, par la science qu'il lui fera acquérir ; voilà tout ce qu'il peut lui souhaiter de mieux ; il est inutile qu'il apprenne beaucoup ; il doit se borner à ce qu'il saura bien , & à ce qui lui sera nécessaire.

Mais , supposons que notre élève ait assez d'étendue d'esprit , assez de pénétration pour embrasser plus de connoissances que les esprits ordinaires. Dans cette supposition , soyons attentifs à lui donner toutes celles qu'il pourra posséder. Il faut alors lui faire porter la vue sur tous les objets , sur toutes les choses qu'on veut lui faire connoître ; il ne faut négliger aucune partie de l'instruction ; mais , de telle maniere cependant , que ce

qu'il fait déjà ne fasse que l'enflammer davantage pour ce qu'il ne fait pas encore ; & que réservant prudemment pour un âge plus avancé , ce qu'il ne sauroit comprendre si jeune , on ne lui montre que de loin , & comme enveloppé d'une nuée mystérieuse , ce qui ne sauroit être au niveau de son esprit.

Voulez-vous lui enseigner la géographie , tâchez de lui faire soupçonner la rondeur du globe terrestre , faites en sorte qu'il desire de connoître ce qu'il est. Faites-lui appercevoir le lever & le coucher du soleil , de la lune , des astres ; amenez-le d'une manière insensible , & sans qu'il puisse se douter que vous avez quelque dessein ; amenez-le , dis-je , à réfléchir là dessus. Je n'ignore pas qu'il n'ira point d'abord au fait ; il ne comprendra pas en les voyant se lever à l'opposite du lieu où il les a vu coucher , que c'est un effet de la révolution de la terre ; mais , on ne doit pas néanmoins le lui dire ouvertement ; on doit le conduire de manière & lui faire de telles demandes , qu'il parvienne à le penser.

Entrevoyant le mouvement , on veut s'instruire de la figure , donnez-lui en les moyens ; procurez-lui un globe , avec lequel il puisse faire comparaison de celui de la terre , appre-

nez-lui les quatre parties du monde, apprenez-les bien & distinctement. Passez delà à la division de chaque partie. Que votre élève, enfin, car c'est lui qui est toujours censé vous conduire, vous fasse distinguer le royaume que vous habitez ; mais , ce n'est pas assez, on veut connoître les principales villes qui y sont contenues , celles qui méritent quelqu'attention dans les autres pays, & la chose n'est pas facile : si l'on en connoît quelqu'une , il faut chercher bien long-temps sur la mappemonde & sur les cartes particulieres pour la trouver : comment faire ?

Ici, le maître soupçonne un expédient : il regarde attentivement avec son élève les cartes & la mappemonde , il arrête sur-tout les yeux, pour fixer ceux de l'enfant sur ces lignes, qui se croisant & se coupant à angles égaux, font des quarrés sur toute leur surface : l'un & l'autre savent l'arithmétique, ils voient des chiffres à chaque côté , au haut & au bas des cartes , on examine cela quelque temps ensemble ; mais comme , quelque attentivement que l'enfant le considère , il n'y comprend rien, le gouverneur se hâte de le mettre sur la voie.

Ces quarrés ne seroient-ils pas faits, dit-il, pour nous donner la facilité de trouver ces

villes que nous cherchons quelquefois ; je vois par les chiffres qui accompagnent ces lignes , que le nombre va toujours en augmentant d'un côté ; ne partiroient-elles pas de quelques points , d'où l'on put les compter ? voyons : on regarde. Le maître conduit l'enfant jusqu'au premier méridien : j'en ai dit assez , il connoît bientôt la longitude , la latitude , l'équateur , les poles , les quatre points cardinaux ; enfin , le gros & l'essentiel de la science. Il en fait alors suffisamment pour trouver bientôt lui-même sur la carte , le nom des villes & des pays , dont les livres pourront lui parler.

Je dis des livres : (a) car , arrivé jusqu'à ce point de connoissance , on lui fera un plaisir extrême de lui en procurer quelqu'un de géographie , où le maître & le disciple étudiant ensemble , ce dernier trouve toujours comme à l'ordinaire la solution de ce qui est cherché. De cette maniere , on avancera ra-

(a) Quand je parle d'enseigner la géographie à un enfant , je n'entends pas que l'on tente de lui apprendre d'abord celle de Varénus , perfectionnée par Newton ; il ne faut d'abord lui donner des livres de géographie que pour pouvoir reconnoître avec facilité sur la carte , les lieux dont il est parlé dans l'histoire.

pidement , & la sphere armiliaire qu'on apprendra de suite n'offrira aucune difficulté , en continuant toujours de suivre ma méthode pour l'enfant déjà Géographe.

Les cartès ont des échelles pour évaluer les distances , il apprendra facilement à connoître ces mesures réduites ; mais ce n'est pas assez pour lui qu'il apprenne à mesurer un corps figuré , il faut qu'il commence à s'instruire des distances & des mesures véritables sur un corps réel , & à rectifier l'erreur où il est perpétuellement , en jugeant par ses yeux de la distance d'un lieu à un autre.

La perspective lui en impose : l'organe visuel étant frappé de la réflexion de plusieurs objets à la fois , ne sauroit exciter en nous un jugement juste , de la distance de l'objet vu à notre oeil , que nous ne l'ayons corrigé par d'autres manieres de mesurer ; souvent un objet nous paroissant plus grand , parce qu'il est plus près , & quelquefois petit , non parce qu'il est tel , mais à cause de son éloignement.

Ces erreurs de jugement , peuvent se guérir sans peine ; & pour cet effet , la géométrie pratique nous offre son secours. On fera mesurer les distances à notre élève , sans

qu'il sache ce que c'est que mesure , mais il en connoitra bientôt la nécessité ; il est alors mille moyens de le conduire à tout ce que l'on veut. Je n'en prescrirai point d'exemple , je suis assez descendu dans le détail ailleurs , pour faire comprendre ce que je veux dire ici.

C'est le mouvement , en se transportant d'un lieu à un autre , c'est une mesure progressive , qui lui donneront d'abord une idée certaine de l'étendue : il pourra connoître , par une expérience réitérée , par les calculs des dimensions d'une distance toisée , ce qu'il doit estimer une pareille distance à l'avenir. D'abord , fait à mesurer avec un instrument convenu , il s'accoutumera insensiblement à toiser & à mesurer de vue ; mais dans le commencement , il faudra que l'opération accompagne toujours l'estime qu'il en aura faite , afin que se rendant de plus en plus certain de ce qu'il aura jugé , il puisse dans la suite apprécier juste tout d'un coup , ce qu'il a d'abord appris à apprécier par parties & séparément.

Mais , selon ma méthode , il ne lui suffira pas d'avoir commencé de la sorte , il faudra qu'il se raffermisse par les livres , sur des prin-

cipes , dont il suit les conséquences sans savoir pourquoi. Il lui faudra donc un livre de géométrie , (a) pour l'apprendre à son maître.

Un enfant est-il bien capable , Monsieur , me dit le Chevalier , d'apprendre la Géométrie ?

Entendons-nous , . . . , ce n'est point la sublime géométrie , celle où les maîtres les plus experts ambitionnent de parvenir , ce ne sont que les premiers élémens que je demanderois qu'on lui apprit ; & selon moi , c'est assez pour cet âge de le pousser jusqu'au septieme livre d'Euclide , s'il a des disposi-

(a) Il y a plusieurs méthodes d'apprendre la géométrie élémentaire synthétique , que l'on peut réduire à trois principales : la première est celle d'Euclide , je comprends sous ce nom tous les élémens où l'on a suivi à peu près le même ordre , & où l'on n'a fait autre chose que transposer , supprimer , ou ajouter quelques propositions , simplifier des démonstrations , &c. La deuxième , est celle d'Arnaud : elle consiste sur-tout dans la progression du simple au composé , des lignes aux angles , des angles aux surfaces , &c. tels sont les élémens de Varignon , de Sauveur , de Mâtézieu , de Lacaille , &c. La troisième , est celle de Mr. Clairaut : elle consiste à développer les propositions de géométrie à peu près dans l'ordre que le besoin & le progrès naturel des connoissances peuvent les avoir amenées , c'est une imitation de l'invention. *Réflexions sur l'éducation.* par le P. G.

tions particulieres pour réussir dans cette science, il avancera assez de lui-même dans la suite, sans avoir besoin d'autre préparation.

Notre élève, connoissant ce que c'est que poles, zones, méridiens, paralleles, l'usage des cartes; ayant une idée de notre globe, & entrevoyant son mouvement autour du soleil, on pourra lui donner facilement quelques notions d'astronomie. Pour cet effet, il vous faut d'abord un globe céleste, où le nom des constellations soit écrit; il connoît le soleil, la lune; le maître desire d'apprendre le reste, l'élève doit l'instruire; s'il n'en fait pas assez, il faut bien qu'il s'instruise lui-même: vous sentez bien, qu'on ne doit lui épargner aucun des moyens qui peuvent y contribuer.

Je vous ai déjà dit plusieurs fois, que l'honneur de l'invention de tout ce que le maître cherchera, doit toujours appartenir à l'élève; il en fera de même dans l'astronomie, en comparant les étoiles qu'on lui fait voir dans le Ciel, à celles qui sont marquées sur son globe, il parviendra insensiblement à connoître les principales constellations de notre hémisphere.

On peut alors lui donner une idée du système

me de l'univers : & pour y parvenir , il fuffit de lui montrer une figure de celui que Copernic a imaginé , afin qu'il y puiffe voir quelle eft la fituation des planettes de notre monde , leur diftance refpective , leur éloignement du foleil , & qu'il s'apperçoive , qu'il eft le centre de tous les corps qui l'environnent , cela l'amenera d'une maniere aifée & naturelle , à concevoir le mouvement de ces corps.

La feule précaution qu'il faut prendre , c'eft de ne mettre devant fes yeux , que ce qui eft véritablement à fa portée , en lui montrant d'abord ce qu'il peut comprendre le plus aifément , afin qu'il ait une notion bien certaine & bien précife de ce que l'on veut qu'il puiffe retenir.

Sont-ce les points du Ciel qui répondent aux poles , que vous voulez lui apprendre ? Montrez-lui d'abord la grande ourfe , qui lui paroît comme un chariot ; faites-lui en remarquer au deffus un plus petit & renverfé. Qu'il découvre lui-même , que la dernière étoile du timon ou de la queue , eft la dernière du côté du nord , par conféquent la plus voisine du pole arctique. Si vous la lui faites voir à diverfes fois , dans différens temps , mettez-le à même de juger qu'elle ne fe couche point ,

tandis que les autres constellations disparaissent. Pour peu qu'un maître soit habile, il pourra delà, s'il le juge à propos, conduire son élève à la connoissance de la boussole & de la navigation ; il n'y a de l'un à l'autre qu'un pas à faire.

Nous voilà bientôt dans la physique, ou autant vaut : alors, pour commencer à donner à notre élève une idée agréable, & en même-temps avantageuse de cette science si nécessaire, il faut le promener dans tous les ateliers des divers artisans, pour qu'il puisse acquérir un plus grand nombre de connoissances, s'instruire lui-même par la multitude des instrumens dont il y verra faire usage, par les expériences qu'il y verra continuellement sous ses yeux, & afin qu'il remarque tous les rapports physiques qu'il peut y avoir dans chaque art.

Voit-il une forge avec son gouverneur, que celui-ci ne manque pas de lui faire faire les réflexions naturelles que tous les objets qui s'offriront à ses yeux sont capables de faire naître ; qu'il remarque que le poids de l'eau s'augmente par la rapidité & la hauteur de sa chute ; qu'un volume d'eau moindre de moitié qu'un autre, mais dont la rapidité &

la chute sont doubles , doit communiquer plus de force que celui-ci.

Que du poids de cette eau , qui fait tourner des arbres énormes , qui leve sans efforts les marteaux les plus pesans , il puisse commencer à prendre une idée de l'hydrostatique , par l'emploi des grues , des leviers , des poulies , qui multipliant les forces , diminuent la main d'œuvre , qu'il entrevoie les règles de la statique. Il verra le feu consumer en moins de rien , des tas de charbons ; le feu , doit-il conclure , est donc un corps très-agissant ? Son activité augmente par le mouvement ; il liquifie le fer ; il a donc assez de ténacité pour s'insinuer dans tous les vuides , en même-temps qu'il a assez de force pour en diviser les parties ? Mais , c'est au moyen du vent qui sort d'un soufflet , qu'il reçoit cette activité surprenante , l'air est donc aussi un corps ? C'est aussi un fluide , puisqu'il s'échappe par la moindre pression ; & si fluidité est encore plus grande que celle du feu , puisque ses effets ne nous permettant pas de douter de son existence , ni de ses propriétés , il ne peut cependant s'offrir à notre vue.

C'est ainsi qu'en l'instruisant des différentes

branches de l'industrie humaine , on peut lui faire connoître les causes physiques qui y sont analogues & y sont liées par quelque rapport , & que des effets , on peut le faire remonter aux principes. Un maître habile sait se servir de tout , pour instruire son élève. Une pomme qui tombe d'un arbre , peut lui donner occasion d'en faire rechercher la raison à son disciple , & les moyens de lui faire connoître les loix de l'attraction , comme un pareil accident donna autrefois à Newton , occasion de la connoître & de la calculer.

Cependant , dans cette circonstance , comme dans celles dont je vous ai déjà parlé , un maître n'exposera d'abord que le fait simple , réservant pour un temps plus convenable , à lui en donner des explications étendues , telles que les philosophes les ont imaginées ; il peut l'y conduire par degrés , & avec une application plus suivie , à mesure que l'enfant avancera en âge. Mais , en lui faisant voir , dans la recherche des loix de la nature , tous les phénomènes , il doit d'abord lui faire connoître , ceux que l'on peut voir & que l'on peut comprendre le plus facilement , & l'accoutumer à ne les prendre que pour des faits , & non pour des raisons. Que s'il est obligé

de lui faire des questions , ce qu'il ne doit faire qu'avec prudence , elles doivent être si simples , ou tournées d'une manière si adroite , que la question même , portant naturellement l'esprit de l'enfant à en bien concevoir l'idée , lui fournisse le moyen d'y faire une juste réponse.

Voilà votre élève déjà bien savant pour son âge , me dit la Comtesse , je n'en suis pas fâché. Mais cette manière d'instruire familière , n'est-elle pas capable de porter dans son cœur , une atteinte au respect qu'il doit à son père ou au maître qui l'élève ? N'est-elle pas même un peu contradictoire à cette grande déférence que vous exigez des enfans pour leurs parens ?

Non , Madame , elle ne l'est point. On n'en doit rien craindre pour les sentimens , c'est au contraire le sentiment qui la produit ; un enfant y regardant son père ; son précepteur , non pas comme un supérieur , de la dépendance de qui cette familiarité le dégage , mais comme un homme complaisant & tendre , comme un ami de qui il ne peut se séparer un moment.

Il est bon dans l'enfance de n'être pas si libre avec ses enfans ; mais , j'ai toujours pen-

Et, qu'un pere doit prendre une familiarité douce , à proportion que son fils avance en âge ; lui témoigner une douceur amicale , qui non-seulement éloigne de son front cette morgue imposante qui déplaît chez tant de peres ; mais , rende en même-temps l'attachement & le respect qu'a pour lui sa famille , plus indissoluble & plus sacré.

Un pere qui traite son fils en homme raisonnable , qui lui parle , qui l'instruit de ses affaires , a presque toujours la satisfaction de le voir penser plus solidement , de le voir s'intéresser d'avance aux affaires sérieuses qui le regarderont dans la suite. Ce procédé qui élève l'esprit du jeune , le fait sortir de la sphere des amusemens puérils , dans laquelle la sévérité ordinaire des peres , & une sujétion trop forte , retiennent leurs enfans trop long-temps.

J'ai déjà remarqué , que pour réussir dans l'éducation de la jeunesse , il faut prendre le contre-pied de ce qui se fait tous les jours ; je le remarque plus particulièrement ici : les étourderies , les petites malices , les naïvetés des enfans , touchent plus les peres , les attachent davantage , que les actions formées & louables qu'ils font après ; ils ont

toute sorte de complaisance , n'épargnent rien pour cet âge tendre , & se resserrent dans celui où il convient de n'être pas si économe à leur égard.

Un pere ne doit pas seulement se rendre respectable par sa vertu , par son intelligence , mais encore aimable par sa bonté , & par la douceur de ses mœurs. Celui-là , dit Montagne , est bien misérable , qui ne tient l'affection de ses enfans , que par le besoin qu'ils ont de son secours. Il n'est pas nécessaire à la vérité , qu'un pere dise & affirme à son fils , qu'il l'aime , qu'il l'estime , mais il est bon pourtant qu'il le lui fasse connoître , & que celui-ci n'en puisse pas douter ; il est bon que s'ouvrant quelquefois à son fils , il se communique d'avantage , à proportion que l'âge semblera laisser moins de distance entr'eux.

Les manieres hautaines & réservées , que les peres prennent avec leurs enfans , les éloignent d'eux. Le pere de notre élève sera son plus cher confident ; celui-ci n'aura rien de réservé pour lui , & il en résultera ce bien ; outre la satisfaction qu'un pere tendre , doit recevoir d'une pareille ouverture , qu'ayant une connoissance entiere du cœur de son fils , il lui fera éviter les malheurs qu'il pourroit

s'attirer , par des démarches peu réfléchies , & qu'il en prévienne les moindres inconvéniens , en mettant sous ses yeux les suites fâcheuses de ses desseins mal conçus. L'enfant qui fait de reste , qu'il lui importe pour ses propres intérêts , d'écouter ces avis , s'y rendra sans résistance.

On doit approuver ce que vous venez de dire , me répondit le Chevalier , vous conduisez votre élève on ne peut pas mieux ; mais , pardonnez à mon impatience : le voici âgé de près de douze ans , & vous ne parlez pas de lui apprendre les langues. Vous nous avez prévenus que la méthode que vous vouliez suivre , pour les lui apprendre , n'étoit pas la commune ; je le crois volontiers , puis-que je vous en vois éloigné presque en tout , sur les autres points ; mais , suivant celle que vous vous êtes prescrite , ne seroit-il pas temps de les lui montrer ? Il a l'esprit ouvert , orné de plusieurs connoissances , il lui faudra sans doute moins de temps , qu'on y en met ordinairement.

Ajoutez , lui dis-je , que ne prétendant pas lui apprendre le latin , ni d'autres langues pour elles-mêmes , je veux qu'il trouve un double profit en les acquérant. En suivant constamment

mes principes, afin de le trouver tout préparé pour le moment où je voudrois l'en instruire, j'aurois pris soin d'en faire naître le desir à mon élève, en lui en parlant comme d'une occupation digne d'un âge plus avancé que le sien. Je le flatteroïis agréablement, en lui promettant d'apprendre ensemble le langage de ces anciens Grecs, de ces anciens Romains, dont il aura entendu dire tant de belles choses; il s'en passionneroit d'avance, & tireroit presque une sorte de vanité de pouvoir s'énoncer dans les mêmes idiômes qu'ils le faisoient

Oui, ce seroit le temps comme vous remarquez, d'enseigner les langues à notre élève, & vous avez raison de penser que je ne suivrois pas cette vaine routine, qui nous fait passer tant d'années pour mal apprendre quelques mots. On commence par la Grammaire, ce seroit justement par là que je voudrois finir; la Grammaire étant le fruit des réflexions les plus profondes, sur le mécanisme d'une langue, devient essentielle pour s'y perfectionner; mais elle est insuffisante, selon moi, pour en acquérir l'usage, & la parler avec facilité.

On fait faire aux enfans des versions

latines , c'est-à-dire , qu'on leur fait changer les paroles françoises en latin. Moi , je voudrois , au contraire , qu'on rendit le latin en françois , n'ayant jamais pu me persuader qu'on pût apprendre le latin en le forgeant , mais en le décomposant. Enfin , je bannirois la méthode de faire des vers latins ; méthode contraire à l'objet que l'on se propose , & je ne voudrois pas que l'on passât sans cesse comme on fait d'un auteur à un autre , afin que l'enfant , attaché par l'ordre des choses qu'il y voit , eut un intérêt toujours sensible à s'y appliquer.

Le véritable moyen d'apprendre une langue , est de vivre dans un pays où elle sert journellement aux usages de la vie & à la conversation ; si cela n'est pas possible , c'est de demeurer & de vivre avec quelqu'un qui nous parle & nous fait parler cette langue , jusqu'à ce qu'elle nous soit aussi familière que la notre propre.

Qu'à l'âge de onze ou douze ans , un précepteur , cédant aux instances de son élève , commence à lui apprendre les noms latins des choses , dont son premier livre ne l'aura pas instruit , d'abord des plus communes , qu'il voit le plus souvent , seulement par le

nominatif ; lorsque les substantifs lui seront familiers , qu'il passe aux adjectifs , c'est-à-dire , aux qualités des choses dont il fait les noms ; delà , aux pronoms , c'est-à-dire , aux noms qui tiennent la place de ceux qui parlent , de ceux à qui on parle ou dont on parle ; qu'enfin , il l'amène insensiblement aux verbes. On entend , Madame , par ce mot , un terme qui marque la circonstance du temps , d'une proposition affirmée ; par exemple , il fait , il fit , il fera , sont trois modes d'un verbe , qui marquent le présent , le passé & l'avenir : il ne faudra pas longtemps à un enfant , pour l'amener jusqu'au point de connoissance que vous lui souhaitez , s'il est desireux d'apprendre , si son esprit est capable de jugement & de combinaisons , & sur-tout s'il y joint de la mémoire.

Mais , à l'égard de la mémoire , me dit le Chevalier , il ne me paroît pas que vous vouliez lui faire rien apprendre par cœur.

Cela ne donne pas de la mémoire , , cette méthode , en nous rendant certains de celle que nous avons , ne sert tout au plus qu'à lui donner de la facilité. Je n'en bannis pas absolument l'usage , mais je voudrois le restreindre à des bornes bien étroites , ne le

réervant que pour rappeler certains traits , certaines parties de discours , certaines prières , dont la beauté , la force & la nécessité ne souffriroient pas sans altération qu'on les rendit dans des termes équivalens à ceux qui les composent ; autrement , je ne voudrois point qu'on exerçât la mémoire d'un enfant , comme on le dit , mais son jugement. Je ne ferois du tout point curieux qu'on l'attachât assiduellement à la science des mots , mais à celles des choses : enfin , je ne me soucierois point qu'il me rendit les termes d'un livre qu'il auroit lu , je serois satisfait de reste , s'il pouvoit m'en rendre le sens.

Que l'on se donne donc bien garde , si l'on veut suivre ce que je dis , de blâmer un enfant dont la mémoire infidelle retiendroit mal ce qu'il lui auroit confié ; de le blâmer de ne pas en retenir une idée équivalente. La mémoire n'étant point en notre pouvoir , on est injuste d'en exiger ; & ce seroit rebûter tout-à-fait un enfant de le faire : il vaudroit beaucoup mieux , voulant se conformer absolument à la méthode d'apprendre par cœur , lui dire , si l'on s'apercevoit que son défaut de mémoire provient de la négligence : eh bien , si vous ne savez

mieux une autrefois, on vous privera du latin, puisque vous êtes si peu soigneux de l'apprendre.

Une telle réprimande faite à un enfant élevé suivant la méthode ordinaire, porteroit la joie & l'âlégresse dans son cœur, il ne desireroit rien tant que d'en voir l'effet ; mais pour notre élève, ce seroit une des plus terribles punitions dont on pût le menacer ; mais il est inutile, selon moi, de l'affliger pour ce sujet, & je ne demanderois jamais d'un élève, qu'il confiât si exactement des mots à sa mémoire, tandis que ce sont des choses qu'il est important de savoir.

Vous me direz, peut-être, ce que tant d'autres disent tous les jours, que ce sont des mots qu'il faut d'abord apprendre, pour savoir ensuite des choses : oui, dans la méthode ordinaire, où les mots que l'on fait apprendre aux enfans, ne présentent à leur esprit que des idées abstraites, qui ne sauroient s'y lier à rien, jusqu'à ce que le hasard leur fasse connoître les choses signifiées par ces mots. Mais cette façon rebutante, ne sauroit me convenir : je voudrois, au contraire, que l'étude des choses dédommageât de l'ennui d'apprendre des termes, &

qu'elles servissent d'appas pour porter à les apprendre.

Je vous parois peut-être ridicule, & j'avoue de bonne foi, que ce que je dis là dessus, semble d'abord un peu extraordinaire ; mais si vous y réfléchissez, je suis persuadé que je vous le paroîtrai moins. Outre que l'étude des mots seuls, étant sèche & désagréable, ne porte que du dégoût dans l'ame d'un enfant, qu'il ne sauroit gueres se rappeler des termes qui demeurent isolés dans sa mémoire, c'est qu'on lui fait perdre ainsi un temps précieux, que l'on peut employer plus utilement pour le même objet, en attachant de préférence son esprit aux choses dont on fait qu'il a déjà l'idée.

Si je veux rendre le latin familier à mon élève, je prends d'abord la précaution, en lui apprenant le nom, de lui montrer la chose désignée, ou du moins un signe représentatif, comme une image, une estampe ; & je suis sûr en frappant sa vue de l'objet, tandis que le nom raisonne à ses oreilles, de faire une impression bien plus vive & plus durable, que je ne saurois me le promettre par la méthode usitée, d'inculquer dans la mémoire d'un enfant une longue suite de

noms , qui n'ont point de rapport aux choses qu'il connoît , & de lui faire retenir machinalement , ce que c'est que nom , pronom , proposition , article , &c. dont il ne sauroit avoir que des idées informes , & dont de long-temps il ne peut voir la place naturelle , & en faire une juste application. Je veux que le mien s'en serve , avant de savoir ce que c'est ; il le remarquera bien mieux , quand il pourra dans la suite en faire l'explication lui-même.

Que le maître , pour instruire de plus en plus son élève dans la langue latine , le rende sur-tout attentif en lisant & en expliquant souvent ensemble ; c'est ainsi , selon moi , qu'il pourra la lui apprendre d'une manière très-facile & très-prompte ; ceci n'est point une chimère , mais la méthode la plus simple dont on puisse se servir. Qu'on emploie pour cet effet les livres les plus aisés dans cette langue , le françois d'un côté & le latin de l'autre ; ou même sans françois dans le même volume , pourvu qu'on l'ait à part ; d'abord , la Bible , le *Selettæ ex profanis* , ensuite , Cornelius Nepos , Velleïus Paterculus , Justin , allant toujours par gradation , des plus simples , des plus aisés à traduire , à ceux qui offrent plus de difficulté.

L'élève

L'élève fait quelques mots de latin ; le maître , pour le moment est censé n'en pas savoir davantage ; on entreprend à frais communs , de rendre en françois un livre qu'on n'entend pas ou presque pas. On lit la première phrase , on se donne la torture ; bon ou mauvais , on lui trouve un sens sur la moindre lueur qu'on peut entrevoir ; cependant on a quelque doute qu'on se trompe , & pour s'en assurer , on le vérifie sur le françois. Là , le maître doit faire remarquer à l'élève , mais de la manière la plus facile qu'il pourra mettre en usage , l'inversion d'une langue à l'autre , le transport & l'arrangement des mots différens. Ils rapportent ensemble les mots françois sous les latins , & viennent enfin à bout de comprendre le sens de leur auteur , & de donner à leur version , un tour raisonnable. On continue la leçon de cette sorte , & c'est toujours à la faveur du françois , qu'on peut, parvenir à en avoir une explication parfaite. Cependant , les choses qu'on lit affectent l'élève & l'intéressent ; il fait des efforts pour comprendre le latin sans secours. Ce qu'on veut bien faire n'est jamais difficile ; il remontre quelquefois : ces petits succès l'animent de plus en plus ; s'il trouve des diffi-

cultés, le maître & lui s'étudient de concourir à les vaincre, & parviennent à les surmonter.

Il fait, par exemple, plusieurs noms au nominatif, mais il ne connoît pas le génitif ni les autres cas : *Plato*, & non *Platonis*, qui se trouve dans leur lecture ; après avoir bien examiné, le maître dit, je pense que *Plato* veut dire Platon ; *Platonis* ne voudroit-il pas dire de Platon ? voyons le sens de la phrase ; cela se trouve juste : lisons la traduction françoise ; elle confirme cette explication. Je m'imagine, continue le maître, que cette finale *nis*, équivaut au *de* que nous mettons devant les noms françois, & qu'elle sert à marquer que les choses dont on parle en sont dépendantes ; car, ajoutant *de* au nom de Platon, c'est, ce me semble, comme si nous disions quelque chose de Platon ou qui vient de lui.

En généralisant ces remarques, on se familiarise avec les déclinaisons, on connoît insensiblement tous les cas du pluriel & du singulier, on entrevoit quelque chose dans les modes des verbes, on s'aperçoit que les adverbes, les propositions, les conjonctions, les interjections,

~~Sont~~ invariables. On commence enfin , à entendre par ci par là ; mais , fâché comme j'ai dit , d'être toujours obligé d'avoir recours au françois , on tente mutuellement d'expliquer sans secours , & après plusieurs efforts , on vient à bout de réussir. C'est ainsi qu'on se donne la premiere connoissance de la langue ; & le premier pas fait , on doit concevoir sans peine que le reste suivra facilement.

C'est au maître à applanir toutes les difficultés qui se présenteront , ou pour mieux dire , à donner à son élève la force de les surmonter. En lui montrant indirectement le chemin , qu'il se serve toujours , pour le lui faire prendre , des livres qui contiennent des faits plutôt que des discours , parce que ce qui peint l'action , y plaît toujours davantage , & qu'on s'attache beaucoup plus aux faits qu'aux paroles , ou même aux pensées. Voilà pourquoi les historiens me paroissent bien préférables dans ce dessein. Il ne doit connoître les orateurs & les poëtes , que lorsqu'il n'ignorera presque rien de la langue qu'il veut apprendre , & qu'ayant le jugement plus formé , il sera en état de réfléchir plus solidement.

Il y a deux choses à considérer dans un livre , ce qu'il contient , & la maniere dont il est écrit , c'est-à-dire , la matiere & le style. Qu'il ne soit pas d'abord question pour notre élève de ce dernier article , il faut premierement , qu'il ne cherche dans un livre , que le fonds du livre même ; qu'il s'occupe de ce qu'il dit , & non de la maniere dont il le dit ; ainsi , la premiere chose qu'il remarquera dans cette étude , sera purement l'histoire , qu'il faut qu'il sache , qu'il traduise lui-même , & dont ensuite on pourra lui faire faire de bons extraits , qui seront une preuve de ses progrès & de son jugement. C'est ainsi qu'avec le latin , on pourra commencer à lui donner des notions claires de l'histoire & de la chronologie , & qu'assuré de ses dispositions à apprendre , on pourra le faire passer au grec.

Le grec est une des plus belles langues , des plus riches , des plus harmonieuses que les hommes aient jamais parlées ; on peut dire que les plus beaux ouvrages ont été composés dans cette langue : tout le savoir qui brille dans notre Europe , nous vient des Grecs. Si l'on veut être savant , si l'on veut puiser soi-même dans le texte de ces écrivains

élégans, qui ont communiqué leur science & leurs pensées à tant d'autres, le grec nous devient essentiel.

En général, un homme qui aspire à être savant, ne sauroit meubler sa mémoire de trop de langues, même des modernes; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent l'entrée à une facile & agréable érudition; mais le grec a cet avantage par-dessus toutes les langues savantes, qu'elle a été, pour ainsi dire, la source d'où les savans hommes de tous les siècles ont tiré les matériaux des immortels ouvrages dont ils ont enrichi le monde, & qu'elle est d'une toute autre facilité que pas une de celles que l'on connoît, sur lesquelles elle l'emporte encore par l'aménité & par l'énergie.

Or, l'étude des textes ne sauroit être assez recommandée, c'est le chemin le plus court & le plus sûr de l'érudition. Dans le commerce des belles lettres & des sciences, tout comme dans celui des marchandises, ce que nous tenons de la première main, est toujours moins cher & de meilleur aloi, que ce qui a déjà passé par les mains de plusieurs. Mais les langues, comme je l'ai dit, ne doivent pas être apprises par le motif d'une pa-

reille vanité , par le seul desir de les savoir pour elles-mêmes ; elles ne font que les routes différentes qui nous conduisent au savoir , que des signes qui doivent nous mener à la chose signifiée , que nous devons toujours avoir pour but en les apprenant.

Notre élève fait le grec , le latin , d'autres langues modernes si vous voulez : le voilà maintenant pourvu de connoissances suffisantes , pour entrer dans le pays de l'histoire & de la chronologie , non pas en étranger qui ne peut se faire une idée des mœurs & des usages , mais en homme capable de les apprécier & d'en juger ; il faut qu'il en prenne dans la suite une connoissance parfaite , & sur-tout de la chronologie , pour que son esprit puisse se rendre familière les époques célèbres des faits ; mais , il est cependant inutile de la lui apprendre avec le scrupule qu'y apportent les critiques ; il lui suffira d'en savoir assez pour débrouiller le cahos de l'histoire , qui sans elle ne seroit dans son esprit qu'un mélange informe de matieres , de faits confusément entassés ensemble , sans ordre & sans instruction.

Je ne m'étendrai pas davantage là dessus : nous avons tant de bons livres sur cette ma-

tière , & notre élève est si bien en état de profiter des bons livres , sur-tout étant toujours bien conduit , qu'il pourra dans peu passer utilement à l'histoire ; on ne lui en avoit d'abord montré les faits , que pour l'attacher par le récit des événemens capables de contenter sa curiosité naturelle , maintenant c'est sous un autre point qu'il doit la considérer.

Il s'agit de lui faire connoître les hommes : mais , pour pouvoir lui donner une idée du cœur humain , pour qu'il puisse juger du caractère de ceux avec qui il doit vivre , il faut qu'il connoisse ceux du temps passé. Après avoir vu les hommes au loin , dans d'autres temps , d'autres lieux , la contagion des mœurs de son siècle , influera moins sur les sciences ; les instructions excellentes qu'il y puifera , garantiront son cœur. Les faits lui apprendront à apprécier les faits , & les hommes à juger des hommes ; il saura ce qu'ils font , en voyant ce qu'ils ont été.

L'histoire est à la vérité faite de manière ; qu'elle ne permet pas toujours de porter un jugement bien juste de ce qu'elle narre rarement ; elle peint en beau , quelquefois elle calompie , elle altere , elle grossit , elle défi-

gure. Elle est plus souvent un répertoire de malheurs , de calamité , d'actions sanglantes de meurtres célèbres, que de grandes actions. On pourroit penser qu'elle n'a entrepris de faire passer jusqu'à nous , que les funestes révolutions qui ont fait l'infortune des hommes, & la honte de l'humanité. Un gouvernement doux & heureux n'a presque jamais droit de s'intéresser. Ce qui fait du bruit , se fait entendre ; on garde la mémoire des événemens sinistres ; celle des bons ne frappe pas autant. Le cours tranquille & réglé des fleuves, quelques grands , quelques majestueux qu'ils soient , la mer même unie & paisible, ne font pour ainsi dire , aucune impression sur nous ; mais la vue d'un déluge , d'un torrent qui ravage tout , l'océan dans une affreuse tempête , élançant ses flots irrités jusqu'aux nues, font d'une nature à n'en jamais perdre le souvenir : ceux donc qui ont fait le plus de bruit, les méchans occupent l'histoire , les bons & les paisibles n'y paroissent presque pas.

Malgré ces défauts, pour ainsi dire naturels à l'histoire , elle est toujours un excellent moyen de faire connoître les hommes ; & soit qu'elle les peigne bons ou vicieux, malheureux ou couverts de gloire , elle nous conduit

toujours d'une manière également sûre à la pratique de la vertu , soit en nous retraçant l'horreur du vice , soit en nous rendant ces actions magnanimes , dont le récit porte le feu dans l'ame , & nous anime à les imiter.

D'ailleurs , quoiqu'elle se trompe quelquefois , & qu'elle nous fasse porter de faux jugemens , combien ne nous apprend-t-elle pas de choses certaines , utiles & louables , dont l'esprit de tout honnête homme mérite d'être enrichi. Si en remontant à l'origine d'une nation , elle nous laisse quelques doutes sur l'époque de sa naissance , elle nous fait du moins suivre ses progrès ; si elle est pleine de révolutions , elle nous instruit aussi de ses loix : on la voit souvent , en nous racontant de grands événemens , nous en dévoiler en même temps les véritables ressorts , en démêler les conséquences & les suites , nous découvrir les causes morales & physiques qui ont occasionné les changemens considérables dans les coutumes , dans la façon de penser , dans les mœurs , dans l'administration de la justice , dans le maniement des finances , dans l'art & les opérations militaires , dans la police , le commerce , le gouvernement , & la religion.

Tantôt , pour adoucir la peinture de ces actions sanglantes qui y sont si communes , de ces batailles , de ces sieges qui y reviennent si souvent , elle nous met sous les yeux une scene plus agréable & non moins instructive ; elle nous apprend l'origine des arts , le progrès des sciences , la méthode des belles lettres , le nom des hommes célèbres qui se sont distingués dans tous les genres , quels ouvrages ils ont laissé ; elle distingue le ton , l'intelligence , le goût , le génie particulier de chacun ; elle rend sensible la maniere de chaque artiste , le talent de chaque auteur.

Tantôt , descendant dans des détails non moins essentiels , elle nous instruit de la position des lieux dont elle parle , de la qualité de leur climat , de la température de l'air , de leur fertilité , des diverses especes d'animaux qui y vivent , des végétaux qu'ils y produisent , des métaux , des minéraux , des fossiles que l'on y trouve ; combien d'avantages réunis pour quiconque la lit avec méthode & l'étudie avec attention ! elle orne la raison , éclaire la piété , & conduit la politique.

La premiere histoire qu'un jeune homme doit étudier avec soin , dont les rapports

simples sont plus analogues à son esprit , c'est l'histoire Sainte ; c'est la seule qui nous apprend quel est l'auteur de toutes choses , d'où sont sortis tous les êtres , qui nous enseignent quelle est la noblesse de notre origine , combien nous sommes déchus du haut rang qui nous étoit destiné ; c'est la seule qui rend raison de cette perpétuelle contradiction qui se trouve au dedans de nous-mêmes, & nous fait connoître pourquoi possesseur d'un cœur si grand, que rien de périssable ne sauroit contenter , nous nous trouvons en même temps, si pleins de foiblesses & si capables de faire des fautes, également proportionnées aux lumières des sages & à la foiblesse des simples , on y trouve les plus solides instructions , jointes à la variété d'événemens la plus abondante ; les plus grandes choses y sont dites avec tant de simplicité, qu'on ne peut s'empêcher de connoître, que ce n'est pas un homme qui y parle, puisque l'historien y paroît si peu surpris , si peu ému des faits qui doivent toujours faire l'admiration de tous les siècles : & de quels faits encore ?

Dieu parle, tous les êtres sortent du néant : il veut que la lumière paroisse, elle brille déjà : c'est la création de l'homme ; c'est la

chûte qui prive sa postérité du bonheur, qui lui fut promis : c'est la terre ensevelie dans les eaux du déluge, c'est la population de l'univers par la race de Noé : c'est un peuple saint choisi par l'Eternel pour y faire naître le Sauveur des hommes ; c'est enfin des miracles sans nombre, qui marquent de la manière la plus convainquante & la puissance & la bonté : livre admirable, où les philosophes peuvent s'instruire, & que les enfans peuvent concevoir ; livre qui nous donne les plus grandes idées de l'Être suprême, & nous apprend encore à le craindre & à l'aimer.

Entre tous les historiens, ceux qui conviennent le moins à un jeune homme, ce sont ceux qui jugent toujours de ce qu'ils rapportent, qui nous ôtent ainsi autant qu'ils peuvent, le moyen de juger par nous-mêmes, & de voir par nos propres yeux. Entre les anciens & les modernes, cette raison me décide. Les modernes, jaloux de montrer de l'esprit, disent plus que l'on ne veut ; ils sont ordinairement pleins de mots, tandis que les anciens le sont de sens & de choses. Je préfère donc les anciens, & parmi ceux-ci, les plus simples.

Parmi les Grecs, Hérodote, Xenophon,

Theucidide me plaisent de préférence; mais les neuf muses d'Hérodote, qui contiennent ce qui s'est passé de plus mémorable dans le monde, pendant deux cens quarante ans, à commencer depuis Cyrus jusqu'à Xerxès, me paroissent, en fait d'histoire, ce que l'antiquité nous a laissé de plus précieux & de plus instructif, & je ne regarde pas seulement Hérodote, comme le pere de l'histoire, parce qu'il est le plus ancien historien, mais parce qu'il est d'une simplicité, d'une naïveté qui n'a pas d'exemple. Doux, clair & facile, plein de détails qui attachent, qui intéressent; il semble moins raconter que mettre les faits sous les yeux du lecteur. On le taxe aujourd'hui de trop de crédulité, parce qu'on ne voit plus rien, & de simplicité puérile, parce que nous n'avons plus la nature pour guide, & que notre goût est frelaté; cependant, il semble que les voyages de long cours, tant du côté du nord, que dans l'Afrique & dans les Indes, n'aient été faits, que pour montrer à ceux qui ont attaqué sa réputation, que les choses qu'il a écrites, & qu'on a taxées de fabuleuses, ne laissent pas d'être très-véritables. Otez-lui les contes qu'il nous fait d'après les prêtres de Memphis, je ne

vois pas d'historien qui puisse lui être comparé.

Theucidide est recommandable par l'attention scrupuleuse qu'il fait paroître à dire la vérité, par le soin qu'il a de nous laisser juger de tout ce qu'il expose ; mais, il a ce désavantage, qu'il est quelquefois fort obscur & qu'il offre beaucoup de difficultés dans l'explication. Pour Xenophon, philosophe & capitaine, on peut dire qu'il est un des plus judicieux auteurs ; il est pur, élégant, sans art, sans affectation, & son style est si parfait, qu'il est regardé comme préférable à celui de Platon même. Ils ont tous deux ce défaut commun avec César, à qui on compare ordinairement Xenophon, qu'ils ne parlent que de guerres, de combats, d'actions cruelles & sanglantes, & qu'ils ne présentent, par conséquent, que les tableaux les moins capables de servir & d'instruire l'humanité.

Ce seront pourtant les premiers qui serviront à former notre élève, à cause de leur candeur & de leur simplicité ; mais, dès qu'il sera en état de juger solidement, on lui fera voir avec attention, avant de passer aux modernes, tout ce que les anciens nous ont laissé de précieux en ce genre ; & le conduisant

dans les endroits où il se trouvera encore avoir besoin de guide, on lui fera remarquer le mérite de chaque auteur, ce qui le rend recommandable, & ce qu'on peut justement y reprendre. (a)

C'est alors qu'il pourra connoître la concision & l'énergie de Salluste, l'éloquence de Tite-Live, la gravité sublime des maximes de Tacite; il saura ce qu'il doit penser des uns & des autres, ne se laissera point entraîner par les jugemens que quelques-uns voudroient lui suggérer; & je suis sûr, que bien conduit, il fera ses délices de Plutarque, si heureux à peindre les grands hommes, de même que Suétone, en ne s'attachant pas seulement aux actions qu'ils ont faites au grand jour, mais en nous retraçant celles qui se passaient dans leur domestique, & derrière la scène où ils représentoient.

Avec les dispositions que l'on a su fortifier dans le cœur de votre élève, il faut que

(a) Il faut leur montrer ensuite, Polibe, sur-tout s'ils se destinent à l'état militaire, Diodore, Denis d'Halicarnasse, Josèphe, Arrius, Dion, Appien, Hérodiën, Zozime, Procope, Agathias, dont les précieux fragmens nous font regretter, à juste titre, la meilleure partie de leurs ouvrages, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

l'étude de l'histoire soit pour lui le commencement d'un excellent cours de morale , & elle le fera , si l'on dirige toujours avec soin , ses réflexions & ses jugemens ; si l'on fait lui faire remarquer combien se sont rendus odieux , ceux qui se sont écartés de la conduite de l'honnête homme , si l'on fait le passionner par la considération de ces actions , qui nous peignent les ames si supérieures aux ames communes. Amenez-le à penser , que les hommes qui ont été véritablement utiles à leur patrie , à l'humanité , sont les seuls véritablement grands. Si vous savez , en même temps , lui inspirer un éloignement , lui faire concevoir de l'honneur pour les passions fongueuses , en lui présentant à propos le tableau des malheurs tragiques , qu'elles ont causés de tout temps , ces leçons , feront sans doute , une impression plus salutaire & plus forte , que les froides réflexions , dont les pédagogues , étourdissent sans cesse les enfans confiés à leurs soins.

Il seroit inutile de faire rien apprendre à notre élève , s'il ne devoit pas en devenir meilleur , ou si ses études ne l'affermissoient pas de plus en plus dans le chemin de la vertu. Il faut qu'il voie cette vertu supé-

rieure à toutes choses , & le vice puni ; qu'il voie ces Rois de l'orient , esclaves & victimes de leurs plaisirs , & qu'il ne puisse se cacher , que leur luxe & leur mollesse , ont été la cause de leurs chûtes & de la décadence de leurs empires. Il faut qu'il rougisse pour eux , de ce qu'ils se sont ainsi rendus la honte de leurs siècles , & le mépris des temps à venir.

Ne pourroit-il pas prendre , me dit le Chevalier , une idée contraire du vice en le voyant heureux ? Tous les criminels n'ont pas subis la peine de leurs crimes , tous les voluptueux n'ont pas été les martyrs de leur sensualité. Que pensera-t-il , par exemple , lorsqu'il verra Tibere , ce monstre de débauche & de cruauté , passer tranquillement sa vie dans son isle de Caprée , plongé dans les plus sales plaisirs , du milieu desquels sortoient ces mandemens de mort , qui voloient si souvent à Rome ?

Tibere peut paroître heureux , . . . , à ceux que les passions aveuglent ; mais notre élève , dont le cœur pur frémit à l'idée d'une conscience alarmée , ne verra ce malheureux Empereur , que déchiré par la fienne , au milieu des fausses délices qui l'environnent ,

Il connoitra qu'il ne cherche à les renouveler par toutes sortes de moyens , que pour se dérober aux remords vengeurs qui le tourmentent. Loin de lui paroître heureux , il le jugera l'homme le plus misérable & le plus à plaindre , dont son esprit puisse lui tracer l'image ; sans cesse jouet de ses desirs renaissans , accablé par le souvenir ineffaçable de ses crimes , victime de son infame volupté. Et quand il le verra mourir , étouffé par l'ordre de son successeur , il admirera dans une fin digne d'une telle vie , la justice de l'Être suprême , qui se plaît à faire éprouver à ce tyran , le supplice que sa cruauté avoit fait souffrir à tant de Romains.

C'est ainsi , que sans se faire illusion , il découvrira sous l'apparence qui trompe le vulgaire , la réalité sur laquelle il doit porter son jugement. Il s'indignera que l'on donne le nom d'heureux à Sylla , à César , à tant d'autres , qui sont venus à bout d'affervir leur patrie , eux qui auroient dû verser la dernière goutte de leur sang , pour ses intérêts & la liberté ; & persuadé que le contentement de bien faire , est seul capable de satisfaire l'ame , il ne doutera jamais que le premier fruit du crime , comme celui de la

vertu , ne soit de se faire sentir sans cesse au fond du cœur.

Dans l'étude de l'histoire ancienne comme dans la moderne , je voudrois que l'on fit observer aux jeunes gens un certain ordre , qu'on les assujettit à une méthode sûre , & j'adopterois volontiers , pour cet effet , celle proposée par le P. Gerdit , Barnabite , qui me paroît aussi solide qu'elle est facile. (a)

(a) Je voudrois , dit-il , partager l'histoire en quatre époques principales , laissant à part les sous divisions : la première comprendroit toute l'histoire ancienne jusqu'à la chute de l'empire d'occident , causée par l'inondation des peuples barbares. Ce sont les loix , les mœurs , les usages que ces peuples portèrent dans les différentes contrées qu'ils occupèrent , qui ont interrompu , en quelque sorte , le cours de l'influence que devoient avoir les événemens de l'histoire ancienne sur ceux des temps postérieurs. Leur arrivée fut l'époque d'un nouveau système , qui changea la face de l'europe.

La seconde époque , seroit depuis l'inondation des peuples septentrionaux , jusqu'au temps où les peuples de l'europe allèrent inonder l'asie , c'est-à-dire , jusqu'au temps des croisades. L'établissement & les révolutions des peuples du nord dans les différens pays qu'ils conquièrent , méritent plus d'attention qu'on ne pense ; c'est dans leurs mœurs & dans leurs opinions , qu'il faut chercher la forme de certains usages , de certains préjugés , qui dominent encore à présent même , chez les peuples les plus policés. Le système des choses , seroit une esquisse à

Après ce premier pas que l'étude de l'histoire aura fait faire à un jeune homme dans la morale , un maître ne trouvera pas beaucoup de peine à lui en donner une entière connoissance avec facilité.

Faites-moi le plaisir de me dire , me dit là dessus le Chevalier , ce que vous entendez communément par morale ; ce ne sont pas , sans doute , les fots discours que les hypocrites nous prodiguent sans cesse , & qu'ils accommodent si bien à leurs intérêts.

C'est ce que les hommes nous prêchent volontiers , mais qu'ils ne suivent pas. La morale est la science des mœurs , c'est la règle qu'on doit suivre pour sa conduite, fondée sur l'équité

quelques égards pour un philosophe qui ne remontreroit pas à cette source.

La troisième s'étendrait depuis le temps des croisades , c'est-à-dire , depuis le onzième siècle jusqu'à la découverte de l'Amérique. Le comble des maux causés par l'Aristocratie infernale dont nous venons de parler , excita quelques lueurs d'une plus saine politique , qui , à la faveur des croisades , s'établit en quelques contrées de l'Europe.

La quatrième , depuis la découverte de l'Amérique jusqu'au temps présent. C'est l'époque où le commerce devenu un des principaux objets de la politique , causa une nouvelle révolution dans le système de l'Europe , changea la fortune des états , & fait varier leurs intérêts respectifs.

& sur la raison. L'homme est né pour être heureux , il ne peut l'être qu'en suivant l'impression de la nature , mais il ne doit écouter & suivre cette impression , que de l'aveu de la raison qui doit le guider dans tout ce qu'il fait.

La morale est donc la connoissance du cœur de l'homme , & des devoirs auxquels il est sujet. Elle nous apprend à discerner le bien & le mal , à régler nos passions pour être heureux , à les rendre utiles à notre patrie , & à la société pour laquelle nous sommes nés ; elle renferme la jurisprudence & la politique.

Par cette définition de la morale , vous pouvez juger que notre élève en fait déjà quelque-partie , puisqu'il discerne le bien & le mal , & que par les devoirs dont on lui a rendu la pratique familière , il a l'idée de ceux qu'un honnête homme doit remplir. Il est vrai qu'il n'a pas encore une connoissance parfaite des hommes ; mais , c'est aussi dans cette connoissance qu'il faut le perfectionner. C'est le livre vivant de la société ; ce sont les ridicules , les défauts , les vices , les vertus des hommes , qu'on doit lui faire connoître d'une manière exacte , afin de lui donner par cette

pratique, plus d'éloignement pour les uns ; & pour les autres, plus de constance & d'affection.

Il faut qu'il sache ce que c'est que justice, comme il éprouve ce que c'est que bonté, & qu'il comprenne que sans ce sentiment intérieur, qui décide des actions humaines, la morale ne porte sur rien.

En remontant, pour lui en donner des notions plus certaines aux relations primitives, qu'on lui fasse bien remarquer quels en ont été les ressorts ; que plus on a de passions, plus on a de besoins ; & que plus on a de besoins, plus l'on est dépendant. Delà, l'on peut lui faire entrevoir le fondement des sociétés humaines, la base de la politique & des loix. De la connoissance de l'homme, qu'on le fasse passer à la science de conduire les hommes, & aux devoirs qui sont nécessaires à toute société, cela vous amenera naturellement à la jurisprudence, & à tout ce qui en est dépendant.

On doit donc lui montrer les hommes tels qu'ils sont, les devoirs qui les obligent les uns envers les autres, afin qu'il ne puisse pas se méprendre, sur ce qu'il doit éviter ou suivre ; qu'en les voyant injustes, fourbes, cruels,

perfidés, se déchirant mutuellement, il apprendre plutôt à les plaindre qu'à les mépriser, & que les foiblesses humaines méritent encore plus de pitié, que d'indignation & de colere. Il suffit que cette vue soit un préservatif pour lui-même, elle ne doit jamais être un motif à exercer notre malignité.

En jugeant des autres par son propre cœur, il peut voir que l'homme est bon; mais, il sait que le mauvais exemple suffit souvent pour le corrompre; il conçoit qu'il est capable des plus grandes choses; mais, mille exemples journaliers l'instruisent, que lorsqu'il suit ses passions en aveugle, il se porte aux plus horribles extrémités; qu'un instant suffit pour nous abattre. Bien loin donc de tirer vanité de sa vertu, & des qualités qu'il se connoît au dessus des autres, cette certitude qu'il ne peut se déguiser, doit le rendre défiant, & le tenir perpétuellement en garde sur les chûtes qu'il pourroit faire, comme ceux qui ont part à la sensibilité. C'est en frere qu'il doit s'intéresser à ce qui les regarde, & quand il voudra les juger équitablement, il ne doit pas oublier qu'il est homme comme eux.

Ce sont ces sentimens d'humanité & de justice, qui donneront à un maître le moyen

de perfectionner son élève dans la morale , & faciliteront à celui-ci , l'intelligence des parties qui ont plus de difficultés. C'est avec ce secours , qu'on lui fera connoître d'une manière facile , le droit naturel commun à tous les hommes , le droit de la paix ou de la guerre , & que la lecture des bons livres , jointe aux solides réflexions qu'on lui fera naître , le meneront d'une manière prompte à la rectitude du cœur , partie essentielle de l'éducation.

Verfé dans cette partie du droit civil , qui , parmi les nations policées , regle les affaires des nations , un jeune homme pourra dans la suite , être employé très-utilement pour celles de sa patrie ; & s'il veut faire une étude particulière des loix de son pays , la jurisprudence sublime qu'il possède , lui donnera une facilité merveilleuse pour y réussir.

Il est vrai que si un jeune homme ne se sent pas tout-à-fait déterminé à embrasser le parti de la Robe , s'il ne se destine pas par état à étudier les loix de son pays , je ne lui conseillerois jamais de s'y attacher. C'est un cahos immense , où , pour parvenir à débrouiller les différentes matières qui le composent , pour en acquérir une connoissance parfaite ,

parfaite, la vie ordinaire d'un homme ne suffiroit pas. De la manière dont la jurisprudence est réglée dans ce royaume, il n'est presque pas possible, qu'un homme puisse en avoir une idée bien distincte & en connaître l'esprit. La plupart de nos provinces sont régies par des coutumes, prohibées dans d'autres provinces; & dans celles où le droit écrit, c'est-à-dire, le droit des Romains est suivi, elle souffre tant de changemens, tant d'explications différentes, suivant les différens ressorts des Parlemens, qu'on ne penseroit pas que les uns & les autres suivissent les mêmes loix. C'est une de ces contradictions, qu'on nous reproche avec fondement, que toutes les parties de la France, étant gouvernées par le même Monarque, chacune ait pourtant une forme de justice distributive différente de l'autre; & que ce qui est juste dans celle-ci, se trouve injuste dans celle-là. Il en est de même des poids & des mesures: que n'est-ce, la seule inconséquence qu'on puisse remarquer, parmi nous!

Dans l'usage commun d'élever la jeunesse, on commence à orner l'esprit d'un enfant, en lui faisant d'abord apprendre la gram-

naire , ensuite on passe à la rhétorique , puis à la logique ; mais il est évident que de cette manière , on renverse l'ordre naturel des opérations de l'esprit & la gradation des connoissances ; on lui apprend à parler , puis à raisonner , ensuite à penser ; or , qui ne voit clairement que c'est là l'opposé de ce qu'il faut faire , puisque le bon sens est seul capable de faire comprendre , qu'il faut savoir penser , combiner ses idées , raisonner juste avant de parler ; & que celui qui parle avant de penser , ne peut manquer de parler de travers & sans raison.

Ce seroit donc la logique que je souhaiterois de faire apprendre à mon élève , avant qu'il passât à la grammaire & à la rhétorique ; & comme il me paroît nécessaire de lui découvrir alors , les ressorts qu'on a mis en jeu jusques là , pour le faire penser juste d'une manière solide & pour achever de donner une forme essentielle à son jugement , je voudrois le convaincre , qu'il ne doit tirer ses idées que du rapport véritable des choses , & qu'il ne doit jamais les juger sur ce qu'elles lui paroissent , mais sur ce qu'elles sont en effet. L'esprit léger & sans consistance , se contente de ce qu'elles lui semblent ; l'esprit faux les juge

autres qu'elles ne sont ; le stupide & l'imbécille , ou ne comparent jamais , ou imaginent des rapports , qui n'existent que dans leurs cerveaux.

Que les soins , qui tendent à donner à notre élève une étendue d'esprit plus grande & plus lumineuse , sachent le rendre capable de comparer des idées , d'en trouver les vrais rapports avec facilité ; car , celui qui compare davantage & qui compare le mieux , est celui sans contredit , qui ayant le plus d'esprit , l'a en même temps le plus solide.

Comme il y a une logique , une rhétorique naturelle , il y en a une qui reçoit de l'art sa perfection. Notre élève , comme tous les hommes bien organisés , est doué de la faculté de sentir , de juger , de raisonner , d'ordonner ; il ne sent peut-être pas mieux que les autres , mais par l'heureuse habitude où nous l'avons mis de bonne heure , de comparer avec circonspection , il juge mieux que bien d'autres , il raisonne plus conséquemment. Nous lui avons donné des idées justes , il s'agit maintenant de le rendre tel , qu'il ne se trompe jamais par sa faute , en jugeant sur celles qu'il acquerra dans le temps. Ce n'est pas tant la vérité , qu'il est né-

220 L'AMI DES JEUNES GENS.

cessaire de lui faire connoître , que la manière de la chercher & les moyens de la découvrir.

Il faut la lui faire appercevoir, il ne faut pas lui laisser ignorer que les sens nous trompent , & que pour juger sainement d'après eux , il est essentiel de vérifier les rapports des sens l'un par l'autre , & de favoir ensuite vérifier par lui-même le rapport de chaque sens. Est-ce une tour ronde qu'il voit de loin ? Si l'expérience & vos leçons ne lui ont pas appris qu'il peut se tromper par la perspective , & qu'elle peut être quarrée , octogone , &c. : comme le commun des hommes , il jugera sans discussion , que la tour est ronde comme il la voit.

S'il n'est pas accoutumée à rectifier le sens de la vue par le toucher , celui de l'ouïe par la vue , le toucher par l'odorat , & celui-ci par le goût , qui peut douter qu'il ne soit perpétuellement dans l'erreur ? Ses idées seront vraies , à la vérité , mais se confiant sur l'apparence qu'elles lui présenteront , les rapports qu'il en tirera , les jugemens , les raisonnemens qu'il formera seront faux, L'ouïe lui fera prendre les vagissemens d'un enfant pour le miaulement d'un chat ; la vue , une fleur ar-

tificielle pour une fleur réelle ; l'odorat , un mets d'un goût désagréable pour un mets succulent. Il faut donc qu'il sache voir & douter avant qu'il juge , & que l'expérience l'instruise qu'il est plus facile de ne pas donner dans l'erreur , que de s'en défaire , quand une fois on a su s'en prévenir.

Il ne suffit pas de concevoir une chose , de s'en former une idée juste ; on n'imagine que pour comparer , juger , déterminer : or , si d'après une idée , même véritable , nous admettons des rapports qui ne le soient pas , nos jugemens ne peuvent être que défectueux , nos raisonnemens faux , nos affirmations inconséquentes ; car , si de ce que votre élève voyant une tour ronde , quoique quarrée , il conclut qu'elle est telle qu'il la voit , sans s'en être auparavant assuré par le rapport d'un sens plus certain , il est évident qu'il se trompe.

Supposons pour un moment , qu'il doive se rendre à quelqu'endroit , où il y ait effectivement une tour ronde d'une grande apparence , qu'à une distance assez considérable de cet autre endroit , il y en ait une qui soit quarrée , & que s'étant égaré sans plus savoir où il est , ni sans pouvoir retrouver son chemin , il prenne la tour quarrée qu'il appet-

cevra dans son embarras pour la tour ronde , & pense se reconnoître à ce renseignement , il raisonnera sans doute ainsi en lui-même : je vois une tour , c'est l'endroit que je cherche , car elle est ronde ; or , puisque c'est là que je dois aller , je dois suivre cette route qui m'y menera.

Vous voyez par là , que son idée est vraie : mais qu'il juge par induction , & qu'il fait un faux jugement sur de faux rapports ; la conséquence qu'il en tire n'est pas juste , la résolution ne vient que de son erreur. C'est ainsi qu'en physique , en morale , en politique , on erre tous les jours , parce qu'on ne fonde pas assez ses jugemens sur l'expérience , & qu'on prend l'apparence , la possibilité , que notre imagination nous présente , pour la réalité. Delà , tant d'erreurs & de préjugés dont l'univers abonde & que tout pere sage doit être bien aise de faire éviter à son enfant.

Mais , pour l'en préserver , je le répète : il doit le faire voir soigneusement , le faire examiner , vérifier , comparer , douter ; cette méthode est longue à la vérité , ce procédé minutieux demande de la patience & des soins ; mais , ce n'est pas acheter trop cher la vérité par un peu de peine ; & quel pere n'en

sera pas dédommagé , si par ce moyen , moins pénible au fonds qu'il ne paroît , il procure à son fils l'avantage de faire toujours un jugement solide des choses , & de raisonner conséquemment.

Pour notre élève , il trouvera la chose moins difficile que tout autre , accoutumé de bonne heure à chercher le vrai en tout , à n'être jamais décisif ; les principes de la logique se graveront d'autant plus facilement dans son esprit , qu'ils lui sembleront très-analogues à ce qu'il a toujours pensé. Nos soins , joints à l'expérience , à l'étude des bons livres que nous avons sur cette matière , lui apprendront bientôt à juger , à raisonner juste ; & soit qu'il se serve de l'analyse , ou de la synthèse , soit en descendant du général au particulier , ou en remontant des idées particulières aux générales , en décomposant , ou en allant par gradation , il trouvera toujours le chemin de la vérité.

La fin d'un bon raisonnement , me dit le Chevalier , étant selon vous , de se faire des rapports réels des choses , & d'en juger sagement , de distinguer la vérité de l'erreur , le juste de l'injuste , & d'agir conséquemment à ces idées , ne devriez-vous pas apprendre

à votre élève , la maniere de disputer en usage dans les écoles , où l'on prétend par le moyen des argumens , découvrir toujours le vrai .

Il n'ignorera pas sans doute la forme syllogistique , afin de pouvoir connoître les raisonnemens captieux , & les sophismes qu'on pourroit lui faire ; afin de savoir la méthode d'y répondre s'il y étoit nécessité ; mais , à Dieu ne plaise que je prétende qu'on l'élève dans cette habitude continuelle de disputer sans cesse ; je voudrois , au contraire , le mener quelquefois dans ces lieux publics , où , à la faveur des armes & des subtilités que fournit cet art , on fait assaut d'argumens & d'opiniâtreté , pour ne pas lui laisser ignorer que rien n'est aussi nuisible à la découverte de la vérité , à la douceur , à la politesse , à la modestie ; que rien enfin , ne rend plus sottement entêté , plus contredisant , que ces sortes de disputes .

Ce n'est point la vérité que les ergoteurs cherchent , c'est le vain orgueil de briller , le méprisable avantage de triompher d'un adversaire , à la faveur d'un mot amphibologique ou d'une frivole distinction . La vanité des hommes n'a peut-être rien inventé de plus futile , que cet art de

toujours disputer sans vouloir s'entendre , & de ne jamais céder , quelque bonne raison que l'on puisse donner ; il n'y a peut-être rien eu qui ait été plus long-temps en vogue & en honneur , & la raison m'en paroît bien sensible. De faux savans , dont l'essence étoit l'orgueil , devoient naturellement chérir & cultiver une méthode qui flattoit leurs sentimens favoris , quand il ne leur en coûtoit qu'un babil inépuisable , cousu de subtilités ridicules , pour s'attirer l'estime publique & le nom de savant. Il a fallu toute la lumière de la nouvelle philosophie , pour faire tomber l'ergoterie en discrédit , & c'est un bien de plus que nous lui devons.

Au lieu de ces subtilités épineuses de la dialectique , notre élève dans son esprit de douceur & de concorde , sera toujours dans la dispute , prêt à céder & à rendre les armes à la vérité , d'aussi loin qu'il la verra paroître ; sa sincérité naturelle qui brillera dans tous ses discours , ne lui fera pas trouver déshonorant , de la reconnoître ailleurs que chez lui ; il pensera au contraire qu'il est non-seulement incivil , mais indigne d'un honnête homme , de ne pas se rendre à l'évidence , & à son sentiment intérieur.

Le voilà maintenant en état d'étudier avec succès la grammaire , d'en connoître toutes les regles , d'en concevoir tous les rapports, de saisir avec facilité le plan de ces méthodes , qui , par des moyens courts & assurés, réduisent une langue sous des principes invariables. Il est en état d'apprendre à composer & à juger des discours , de se rendre connoisseur & sensible aux beautés qu'il verra sans cesse dans les bons ouvrages. Les langues qu'il fait , le meneront sans difficulté au mécanisme de la grammaire générale, & celle-ci à connoître le génie particulier de chacune ; en comparant le latin & le grec avec le françois , non-seulement il connoitra les différences qui se trouvent dans la marche de chacune , mais la raison de ces différences , ce qu'elles ont de commun & d'analogue , l'étymologie des différens mots qui la composent & leurs dérivés.

Il verra par ces rapports , par ces étymologies , que les langues n'ont pas été composées par système, & qu'ayant toutes leur source dans la nature même des hommes , il est en quelque façon nécessaire qu'elles se ressemblent par bien des endroits ; il y remarquera leur fraternité qui décele leur origine commune.

Les différences essentielles & les rapports divers qu'il remarquera entr'elles, l'obligeront donc à remonter à la cause du génie des langues, mais en les considérant d'une vue générale. Nous devons lui aider à voir, qu'elles ont suivi pas à pas l'expansion des mouvemens du cœur, & les connoissances de l'esprit; que comme elles rendent les pensées, les circonstances qui les accompagnent, les parties avec leurs configurations, leurs liaisons, leurs degrés; elles doivent être plus ou moins riches, énergiques, harmonieuses, suivant que les peuples qui les ont parlées ont été plus ou moins savans, plus ou moins polis, le génie des peuples déterminant ordinairement celui des langues dont ils se servent.

Ce principe connu, servira merveilleusement à lui faire comprendre les variétés des idiômes, la contrariété & la diversité des sens; il s'apercevra que les peuples du midi, plus spirituels, mais moins robustes, prononcent doucement, que leurs langues sont souvent majestueuses: que ceux du nord, au contraire, avec moins de politesse, moins d'envie de plaire, ayant plus de force, plus d'activité, la respiration plus forte, appuient

davantage sur les syllabes , sont plus capables de prononcer des mots remplis de consonnes ; & que comme ils sont ordinairement grands , qu'ils ont la poitrine plus large , qu'ils poussent la parole avec plus de véhémence , leurs mots sont plus durs , & leurs langues moins agréables ; d'ailleurs , comme ils s'adonnent moins aux sciences , qu'ils sont d'un caractère plus silencieux , leur vocabulaire s'en ressent.

Il verra , en même temps , que les peuples qui ont plus de feu & de vivacité , expriment moins de choses , & en laissent plus à deviner à leurs auditeurs , parce que se contentant d'exprimer fortement les principales idées qui se présentent à leur imagination , ils laissent suppléer le reste à ceux qui les écoutent , pour faire marcher leur pensée au gré de leur vivacité. Il connoîtra que leur vocabulaire étant plus resserré , le génie nécessaire de leur langue doit être la clarté , afin qu'ils ne trouvent pas d'embarras à se faire entendre.

Il faudra , alors , ne pas négliger de lui en faire l'application à la sienne propre , afin qu'il n'ignore rien de ce qui peut y avoir rapport ; si l'on prend tant de soins pour lui faire apprendre les langues mortes , ou qui

lui sont étrangères , combien n'en doit-on pas porter à lui donner la connoissance la plus parfaite de la premiere dans laquelle il s'est énoncé ? Doit-on être indifférent sur ce qu'on possède , pour acquérir ce qu'on n'a pas ? Et n'est-il pas d'ailleurs honteux à un François d'ignorer sa langue , tandis qu'elle semble devenir de jour en jour l'idiôme de tous les peuples , & que la vanité des autres nations est obligé de lui céder , en l'employant dans les Cours étrangères ? Il n'y a aujourd'hui en Europe que la seule Cour d'Espagne qui ne s'en ferve pas : elle est devenue la langue des Négociations , comme celle de la Philosophie , dans cette partie du monde ; & tel est l'hommage qu'on lui rend , que l'Ambassadeur de Russie , présentant à Constantinople ses lettres de créance au Grand Seigneur , prononce sa harangue en François.

Aucune des langues modernes , n'a été aussi travaillée que la nôtre : je veux dire qu'il n'y en a point , de laquelle on nous ait donné d'aussi bonnes grammaires , sur laquelle on ait écrit si sagement ; nous avons l'obligation à l'Académie françoise , aux bons Auteurs du siècle dernier , & sur-tout à ceux qui ont traité ces matieres particulières.

d'avoir donné à la langue Françoisé peut être toute la perfection qu'elle peut recevoir.

Ce sera pour notre élève un moyen facile d'en acquérir la connoissance la plus étendue & la plus parfaite, auquel nos soins donneront plus d'efficacité ; en joignant toujours nos réflexions à ses lectures, nous pourrons nous flatter d'y réussir pleinement. Faisons lui remarquer, par exemple, que quoique la clarté soit le caractère propre de notre langue, aucune sans exception n'est plus sujette à l'obscurité, & ne demande dans ceux qui en font usage, plus de précautions minutieuses pour être entendue ; & qu'ainsi, si la clarté est particulièrement l'appanage de notre langue, c'est en ce sens qu'un écrivain françois ne doit jamais perdre la clarté de vue, comme étant prête à lui échapper à tout moment.

Voilà comme nous rendrons notre élève bientôt capable de sentir dans tout ouvrage qu'il lira, & sur-tout dans les auteurs françois, la correction & la clarté de la diction, la force, la délicatesse, & la pureté du style. Et c'est ici, s'il se trouve des talens, s'il se destine à annoncer les vérités de la religion, à défendre les droits de l'innocence opprimée, ou même à soutenir les intérêts de la

patrie , par la négociation & la parole , qu'il faut qu'il apprenne à s'énoncer en termes propres , énergiques , lumineux , à forcer ceux qui l'entendront , par le jour & l'évidence qu'il saura donner à la vérité , d'adopter ses sentimens , de les épouser , de s'en passionner même.

C'est maintenant , qu'il est nécessaire qu'il fasse une étude la plus réfléchie , du plus bel art que les hommes aient inventé ; qu'il s'applique à connoître les moindres parties de la rhétorique , qu'il se familiarise avec les regles ; & se rende comme propre tout ce qu'elle nous prescrit , afin de pouvoir par son éloquence , maîtriser dans la suite les cœurs de ceux qui l'entendront. L'art de bien dire est si beau , il est d'une si grande utilité , qu'il n'en est point qu'il mérite d'être étudié avec autant de soins & une application aussi suivie !

Un peintre , dit un auteur moderne qui a écrit sur cette matiere : un peintre travaille toute sa vie pour parvenir à représenter au naturel les gouttes d'eau , le duvet des fruits ; la moiteur de la rosée ; un musicien étudie les plus petites différences des sons ; il s'exerce sans fin & sans relâche , pour atteindre toutes les finesses d'un art qui n'amuse qu'un moment ;

& l'éloquence qui gouverne les cœurs , qui immortalise la vertu , qui est le plus grand & le plus doux lien des hommes , ne mériterait pas toute notre application ?

Ah ! elle le mérite sans doute. Quelque puissante que soit la vérité par elle-même , il n'est pas toujours sûr d'abandonner sa défense à un talent aveugle qui ne fait de ses richesses qu'un mauvais emploi. Il est bien plus sage pour la faire briller , d'étudier cet art qui guide le génie , qui fait en distribuer les forces avec discernement , qui présente les objets dans le plus beau jour , séduit l'oreille & chauffe l'ame.

Notre élève s'attachera donc de toutes ses forces à cette partie ; il n'oubliera rien pour se rendre un bon auteur , convaincu par l'exemple des anciens , qui s'y sont acquis par leurs écrits une gloire qu'ils conservent encore aujourd'hui , malgré la différence des temps , des climats , des mœurs ; rien de tout ce qui a rapport à l'élocution , ne lui paraîtra trop petit.

N'attendez pas que je vous donne ici les règles qu'il est nécessaire alors d'employer pour le guider : parvenu à ce terme il n'a plus besoin que de bons livres ; il suffira d'abord de les

lui indiquer, il saura bientôt en faire usage. Qu'il feuillette les Demostene, les Cicéron, les Muret, les Bossuet, les Fenelon, les Flechier, les Bourdaloue, les Maffillon; qu'il parcoure les méthodes excellentes que nous avons sur cette matiere; qu'il les lise; qu'il les relise; qu'il se les rende propres en quelque façon, s'il a effectivement du génie & du talent, il saura bientôt donner à ses discours, toute la grace & l'énergie possible; & il en retirera encore cet avantage, qu'en se modélant sur les bons auteurs, il se prémunira de même, contre ces styles brillantés, si en vogue aujourd'hui, dont les pensées trop fines, dégénèrent en clinquant ou en puérités.

Quoi Monsieur? vous n'approuvez pas, me dit le Chevalier, ces expressions si pleines d'esprit, ces tours si neufs, si agréables, ces pointes d'agrément, qui se font remarquer dans la plupart de nos auteurs modernes?

Eh non, Monsieur, . . . , j'en suis bien éloigné; cette affectation dans le style, qui s'écarte si visiblement de la maniere d'écrire des bons auteurs de tous les temps, fut toujours la cause de la décadence & de la corruption de l'éloquence; immédiatement après le

siècle d'Auguste , Seneque & Pline bientôt après , répandirent le mauvais goût dans la maniere d'écrire de ce temps ; nous nous trouvons après un siècle , qui ne le cede pas à celui d'Auguste , dans le cas malheureux de voir notre langue éprouver le même sort ; les Racines les Despréaux , les Bossuet , les Fenelon ne sont plus ; nos beaux esprits dédaignant de suivre leurs traces , ont voulu s'ouvrir de nouvelles routes , ils ont cru n'avoir besoin d'autre guides que d'eux-mêmes , ils ont prétendu guider les autres.

Qu'en est-il arrivé ? C'est que les jeux de mots , les pensées alambiquées , les expressions guindées , forcées , sont redevenus à la mode ; que le style précieux a pris la place du naturel , & que ces écrivains plus jaloux de montrer de l'esprit , que de bien exposer le sujet qu'ils traitent , seulement curieux de se faire admirer , n'ont songé qu'à prodiguer l'agrément ; au lieu d'orner de quelques fleurs naturelles leurs ouvrages , ils semblent avoir perdu de vue ce point essentiel , que le suprême talent d'écrire , est de faire oublier l'auteur en faveur de ce qu'il écrit.

On n'écrit plus que pour son siècle , on ne songe pas à la postérité ; la réputation du bel

esprit que l'on ambitionne , est la cause de ces écarts, & le seul motif qui conduit les auteurs ; on ne veut plus que des pensées fines , des tournures singulieres , le fond se compte pour rien : devenus si frivoles , la plupart ne pouvant plus être affectés du bon sens des anciens, méprisent ce qu'ils n'ont pas. C'est flatter habilement son amour propre , de vouloir se consoler de ce que la nature nous a refusé.

Le style qui vous paroît si beau , est purement de mode : or , ce qui est de mode , ne sauroit plaire long-temps , & voilà le sort de tous ces ouvrages éphémères , qui nous éblouissent un moment , comme ces fleurs qu'un jour voit naître & mourir ; l'instant après qu'ils ont vu la lumière , ils tombent dans un oubli dont ils ne sortiront jamais. Leur mérite principal venant d'un jargon différent du langage ordinaire , d'un ton de plaifanterie copié sur celui qui a cours quelque temps , ils se trouvent bientôt effacés par de nouveaux ridicules dans le même genre , plus puissans par leur nouveauté.

C'est en vain que ces écrivains prétendent faire passer leur art pour la nature , c'est par indigence qu'ils affectent de s'en servir ; car , exprimer les choses différemment que l'on a

fait , chercher à rejeter des pensées communes & usées , orner des idées triviales d'expressions singulieres, se servir ridiculement des lieux communs , affecter l'ordre dans les mots, & le désordre dans les pensées comme ils font ; c'est, comme dit un auteur , *faire supérieurement du bel esprit* , mais c'est montrer en même-temps que l'on n'a pas de bon sens.

Notre élève n'admira donc point ce style, que l'on appelle serré , mais que n'ayant ni nombre ni mesure , peut être appelé à bien plus juste titre , un style décousu. Ayant puisé le goût dans les bonnes sources , il ne se déguisera point à soi-même ce qu'il en doit penser , & les suffrages de la multitude ne décideront pas le sien ; il verra qu'où l'on veut être neuf , l'on n'est que singulier ; que l'élégance , n'est qu'une petite finesse ; qu'où l'on veut être laconique , on n'a que de la dureté. Il ne s'entendra pas même à ces sortes d'ouvrages , il jugera des ouvrages de Poësies & de Belles-Lettres ; il jugera , parce qu'il se trouvera en effet capable d'en décider.

Mais j'ai poussé assez loin le champ de ma réflexion , pour que je m'arrête ici ; & vous trouverez, je pense, que j'ai conduit assez loin

mon élève , je le laisse enfin se conduire seul. Je n'ai pas dit à beaucoup près , tout ce que l'on peut dire sur une matiere-aussi essentielle, mais j'ai discuté à ma maniere, les principaux points qu'un pere doit avoir en vue , dans l'éducation de son fils , & cela me suffit : si j'ai pu par là vous faire entendre tout ce qui peut être suppléé à ma méthode , & si ce que je vous ai dit vous paroît assez solide pour mériter d'être suivi , que je me croirois heureux , si l'Ami des jeunes Gens , & les réflexions que vous venez d'entendre , pouvoient jamais contribuer au bonheur de quelqu'un !

Je les crois très-capables , me dit la Comtesse , de contribuer à celui de plusieurs , & je ne saurois trop vous exhorter à les rendre publiques ; on ne sauroit trop multiplier ce qui peut tendre au bien de l'humanité : tout ce que vous avez dit, respire la vertu & l'amour de la patrie ; pourquoi n'inspireriez-vous pas à bien des peres , le louable desir de faire élever leurs enfans pour ce double objet ? N'hésitez pas , croyez-moi , de suivre ce que je vous conseille : & comme ce n'est pas l'amour d'une vaine gloire , mais l'utilité de vos compatriotes , qui a fait naître

vos réflexions , que la crainte de n'être pas trouvé un beau diseur , ne vous empêche pas d'écouter votre cœur.

Toute la compagnie en approuvant par ses applaudissemens les avis de la Comtesse, m'exhorta de concert , à donner mon sentiment au public , c'est d'après leurs empressemens que je m'y détermine ; mais que j'ai lieu de craindre que le public ne me soit pas aussi favorable que ces amis. Je n'aurois peut-être pas adhéré à leurs invitations obligeantes , mais une circonstance m'a enfin fait résoudre à les écouter. Le Chevalier m'avoua quelques jours après , que les réflexions que je lui avois fait naître , l'avoient mis dans la résolution de vivre différemment qu'il n'avoit fait jusques là. Accordez-moi , je vous prie , votre amitié , me dit-il , je m'en vais tâcher de la mériter ; je renonce pour toujours à la fatuité de me faire remarquer par des distinctions frivoles aux malheureuses compagnies , où j'avois appris à penser si différemment de ce que je devois. Je vais suivre votre plan à la lettre : il n'est sans doute rien de si beau dans le monde que de trouver son bonheur en travaillant à celui des autres ; c'est ainsi que je vais m'occuper du mien. Je fus aussi atten-

dri que surpris d'une résolution si inattendue, mon cœur dicta seul la réponse que je lui fis. Ce qui me surprend encore davantage, c'est qu'il n'a point démenti ce qu'il m'avoit promis, & qu'il est devenu effectivement un autre homme. Voilà peut-être l'unique fruit que je ferai : c'est beaucoup. Mais, que ne puis-je me tromper.

F I N.

Q. Now, you said that you were not
in the room at the time of the shooting.
A. That's right.
Q. And you were not in the room at the
time of the shooting?
A. That's right.
Q. And you were not in the room at the
time of the shooting?
A. That's right.
Q. And you were not in the room at the
time of the shooting?
A. That's right.

ERRATA de la deuxieme Partie.

- P. 41 l. 10, dévoués, *lisez* dévorés.
P. 46 l. 13, le lieu, *lisez* le lieu.
P. 52 l. 24, n'aime, *lisez* n'anime.
P. 74 l. 12, confiance, *lisez* méfiance.
P. 78 l. 17, qu'Huarce, *lisez* qu'Horace.
P. 86 l. 2, cherchée, examinée, *lisez* cherchez, examinez.
P. 89 l. 14, qu'ils préféreroient, *lisez* ils préféreroient.
P. 95 l. 21, sûrs, *lisez* secs.
P. 100 l. 6, imiter, *lisez* exciter.
P. 114 l. 21, dialectique, *lisez* didactique.
P. 119 l. 14, pertes, *lisez* pestes.
P. 121 l. 19, elles eussent, *lisez* eut.
P. 129 l. 4, un didactique, *lisez* ma didactique.
P. 130 l. 10, remoutré, *lisez* rencontré.
P. 131 l. 10, remontrer, *lisez* rencontrer.
P. 133 l. 3, remontrer, *lisez* rencontrer.
P. 151 l. 2, dépensans, *lisez* dépendans.
P. 155 l. 2, trône, *lisez* tronc.
P. 157 l. 26, les Audraces, *lisez* les Audraus.
P. 164 l. 13, remontre, *lisez* rencontre.
P. 193 l. 26, remontre, *lisez* rencontre.
P. 199 l. 17, sur les sciences, *lisez* sur les siennes.
P. 232 l. 16, Auteur, *lisez* Orateur.
P. 236 l. 1, rejetter, *lisez* rajeunir.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *L'Ami des jeunes Gens*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 8 Juillet 1763.

LE BRET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI, DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lientenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé JEAN-BAPTISTE HENRY, Libraire à Lille, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *L'Ami des Jeunes Gens*, Ouvrage Moral, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impres-

tion étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. DE LAMOIGNON: & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sr. DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sr. DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Hâro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-deuxième jour du mois d'Août, l'an de grâce mil sept cent soixante-quatre, & de Notre Règne le quarante-neuvième. Par le Roi en son Conseil.
Signé, LE BEGUE.

